UNIVERSITÉ DE LORRAINE

AVERTISSEMENT

Ce document est le fruit d'un long travail approuvé par le jury de soutenance et mis à disposition de l'ensemble de la communauté universitaire élargie.

Il est soumis à la propriété intellectuelle de l'auteur. Ceci implique une obligation de citation et de référencement lors de l'utilisation de ce document.

D'autre part, toute contrefaçon, plagiat, reproduction illicite encourt une poursuite pénale.

Contact : ddoc-theses-contact@univ-lorraine.fr

LIENS

Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 122. 4
Code de la Propriété Intellectuelle. articles L 335.2- L 335.10
http://www.cfcopies.com/V2/leg/leg_droi.php
http://www.culture.gouv.fr/culture/infos-pratiques/droits/protection.htm

Ecole doctorale PIEMES
Centre de recherche
ÉCRITURES (EA 3943)

L'ÉVOLUTION DE LA LITTÉRATURE SOCIO-POLITIQUE DE L'IRAN SOUS L'INFLUENCE DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISES (1900-1935)

Thèse présentée par Mme Tahereh SHAMSI BIDROUNI
pour l'obtention du doctorat en
Langues, littératures et civilisations
Spécialité : *Littérature générale et comparée*
Sous la direction de P. Halen

Soutenance : jeudi 23 février 2012

Jury :

M. Olivier BONNEROT, rapporteur
M. Romuald FONKOUA, rapporteur
M. Marc-Matthieu MÜNCH, membre
M. Pierre HALEN, directeur de recherche
M. Tahmouress SADJEDI, rapporteur

REMERCIEMENT

Pour la réalisation de cette thèse, je suis redevable à beaucoup de gens. D'abord je remercie mon professeur, Monsieur Pierre Halen qui a accepté de diriger cette thèse ; ensuite je remercie ma famille : mon mari, Monsieur Aboutaleb Soltanian et mes deux enfants, Saeid et Nahid, qui ont certainement supporté des difficultés au cours de mes recherches, surtout lors de mon séjour en France. Il convient également que je me souvienne de mes défunts parents et leur encouragement à continuer mes études.

Je dédie cette thèse à tous les patriotes dans le monde qui ont combattu héroïquement contre le colonialisme et ont défendu les frontières de leurs patries. Je l'offre également à tous les esprits libéraux qui ont lutté courageusement pour la liberté, l'égalité et la fraternité.

INTRODUCTION

La littérature persane contemporaine est caractérisée par une évolution au niveau du style et des thèmes, ainsi que par l'adoption de nouveaux genres littéraires, ce qui, selon les historiens de la littérature, a résulté de l'influence de la littérature russe, anglaise et surtout française. Cette théorie nous a poussée à faire une recherche concernant la part de cette dernière dans l'évolution en question, en posant quelques questions :

1. Quels facteurs ont contribué à rendre sensible la société persane à la littérature française ?
2. Quel a été le rôle de la traduction d'ouvrages français dans l'évolution de la littérature persane contemporaine ?
3. Influencé par quels auteurs européens Djamalzadeh a-t-il composé son premier recueil, *Yéki boud-o yéki naboud* (Il était une fois) ?
4. Quelle modification profonde a subie la *qésséh* persane après la publication de *Yéki boud-o yéki naboud* ?

Pour répondre aux questions ci-dessus, il nous a paru nécessaire d'analyser, dans une première partie, les relations politiques et culturelles de l'Iran et de la France, ainsi que le rôle des Persans dans la diffusion de la langue et de la littérature françaises dans l'Iran contemporain. L'envoi d'étudiants persans en France, la fondation de *Dâr ol-Fonoun*, la mise en place de l'imprimerie, la

fondation de *Dâr ot-Tarjomeh* (le centre de traduction), la traduction d'ouvrages français et la reconnaissance de la langue française comme la langue officielle étrangère en Perse, sont autant de sujets que nous aborderons dans cette partie.

Lisant les traductions d'ouvrages européens, les écrivains persans ont tendu vers une plus grande simplicité de la prose. Ce qu'on appelle la « littérature socio-politique » persane est née vers la deuxième moitié du XIX^{e} siècle ; les idées progressistes, voire révolutionnaires, venant de l'Europe, et notamment de la France, ont envahi d'abord la prose et puis la poésie, après la révolution constitutionnelle, donnant lieu à des œuvres sans précédent dans la littérature classique persane. Les poètes, tout en gardant au début la forme classique, ont introduit une nouveauté thématique dans la poésie et, puis, en 1923, Nimâ Youchij, en composant *Afsânéh* (la légende) et en présentant une nouvelle forme littéraire, *ch'ré now* (la poésie moderne), fit en réalité une révolution dans la poésie classique persane.

Dans la deuxième partie, nous avons consacré d'abord un chapitre à la Révolution constitutionnelle de l'Iran (1905-1912), contexte qui nous sert à mieux comprendre cette « littérature socio-politique » persane de l'époque. Qualifier cette production, d'une manière générale, de « socio-politique » est un usage déjà bien établi chez les historiens [1], et nous le reprendrons à notre compte. Il est difficile, en effet, de la qualifier de « militante » ou d'« engagée », car les écrivains et les poètes de cette époque ne défendaient pas une idéologie particulière, ou, du moins pas une idéologie aussi caractérisée que lorsqu'on parle, pour la littérature française au XX^{e} siècle singulièrement, de militantisme

[1] Cette expression est utilisée à titre d'exemple par Mohammad Reza Tabrizi Chirazi, dans son ouvrage intitulé : *Naqché Freydoun Tavalloli dar adabiyâté siâsi éjtémâeiyé hokoumaté Mohammad Reza Pahlavi* ; par Seyyed Morteza Me'raji dans son article intitulé : *Moqaddamei bar ch'ré siâsi-éjtémâei dar zabâé fârsi* ; ou encore par Jila Serati dans son article intitulé : *Matlaé adabiyâté siâsi dar Irâné Moâsé*r.

ou d'engagement. « Littérature socio-politique » signifie ici : « littérature à thème socio-politique » au sens large. Un problème un peu semblable est posé par l'adjectif « révolutionnaire » et le nom « révolution » : il va de soi qu'en recourant à eux dans les pages qui suivent, nous nous plions à l'usage qui en est généralement fait en relation avec la période de la Révolution constitutionnelle en Iran, et non en fonction d'autres contextes, où ils ont pu prendre des significations légèrement différentes. En particulier, rappelons qu'ils sont également appliqués, dans le contexte iranien, à deux partis différents ; l'un, qualifié d'« extrémiste » ou de « démocrate » voulait renverser la monarchie, éventuellement par la violence et le terrorisme ; l'autre, le parti modéré, s'accommodait de la monarchie tout en réclamant néanmoins, lui aussi, des changements radicaux en matière d'égalité entre les sexes, les religions, les statuts, etc.

Ensuite, nous avons estimé nécessaire de situer en particulier dans ce contexte les œuvres de deux journalistes : Ali Akbar Dehkhoda et Seyyed Achrafaddin Qazvini (Guilani) ainsi que de deux prosateurs : Abdorrahim Najjar Tabrizi et Zeyn ol-Abedin Maragheï. Cette approche encore générale nous servira à identifier les origines de l'évolution de la prose persane contemporaine, dont le ressort fut la traduction d'ouvrages européens. Nous traiterons aussi du journal *Nasimé Chomâl*, car, bien qu'il s'agisse là de poésie, on y voit apparaître les thèmes socio-politiques que le poète avait introduits dans ses vers, tout en gardant le style classique persan. L'étude de *Čarand-o parand* (sornette, ânerie ou bêtise) montrera la grande importance des écrits de Dehkhoda. Elle nous servira à préciser la part que l'auteur a eue dans la naissance de la nouvelle persane ainsi que dans la mise en œuvre du langage populaire. Nous verrons en particulier comment l'article du numéro 27/28, intitulé *Qandroun*, a jeté en réalité les bases primitives de la nouvelle persane qui atteindra ensuite son apogée avec *Yéki boud-o yéki naboud* (Il était une fois), le recueil d'inspiration réaliste de l'écrivain Djamalzadeh. Pour cette raison, nous citerons le texte

intégral de cet article qui nous permettra de à ne pas perdre de vue le rôle de Dehkhoda dans la naissance de la nouvelle persane.

Dans la troisième partie, nous consacrerons d'abord un chapitre aux facteurs qui ont favorisé la genèse du premier recueil de nouvelles persanes, *Yéki boud-o yéki naboud*, en 1921. L'analyse de la préface du recueil, nous le verrons, s'avère aussi importante que celle des nouvelles. Ce texte liminaire est considéré en effet comme une sorte de manifeste pour la prose persane contemporaine, dans lequel Djamalzadeh invite ses collègues à écrire en une langue vivante, simple et compréhensible et à composer des romans. Mais ce qu'il demandait, ses devanciers l'avaient déjà commencé ; Qa'em Maqam Farahani avait fait les premiers pas en direction d'une simplification de la prose, puis, d'autres écrivains l'avaient suivi. Zeyn ol-Abedin Maragheï avait publié, dans un langage simple, les trois tomes de son roman social entre les années 1895-1909 ; après cela, les premiers romans socio-historiques, conçus dans le but d'exciter le sentiment nationaliste, étaient parus depuis l'année 1910.

En étudiant la préface de *Yéki boud-o yéki naboud* où l'auteur présente *La Guerre des Turcomans* et *Histoire de Gambèr-Aly* du recueil *Des nouvelles asiatiques* de Gobineau ainsi que le roman de *Hâji Bâbâ* de Morier comme les meilleurs nouvelles et roman concernant l'Iran, nous montrerons qu'ils ont influencé Djamalzadeh dans la composition de son recueil. La similarité entre quelques nouvelles de *Yéki boud-o yéki naboud* et celles de Gobineau sera examinée.

Le roman de *Hâji Bâbâ* de James Morier, auteur anglais lié à l'orientalisme, est un roman d'esprit colonial, en ce sens qu'il développe une image à la fois obscure, inerte et impure de l'Iran. Morier lui-même avait subi en premier lieu l'influence de Alain-René Lesage, mais aussi, pour donner une couleur locale à son ouvrage, celle des textes de la littérature classique persane : *Hézâr-o yek chab* (Les Mille et une nuits) et les poèmes de Sadi et de Hafez. Son roman fut traduit en persan par Mirza Habib Esfahani à partir de la version

française ; nous verrons que le traducteur, en éliminant les phrases de sensibilité colonialiste et en en ajoutant d'autres à son goût, a réussi à en faire une œuvre d'une tout autre nature que l'œuvre initiale.

Tout au contraire de Morier, le Comte de Gobineau tente d'offrir un tableau positif de l'Iran dans ses œuvres *Les nouvelles asiatiques* (1879), *Trois ans en Asie* (1859) et *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale* (1866), qu'il composa après ses deux séjours en Iran. Or, au cours de notre recherche, nous nous sommes demandé si, en plus des deux nouvelles explicitement mentionnées de Gobineau, il n'y avait pas certains points communs entre *La danseuse de Shamakha*, un autre récit du recueil *Des nouvelles asiatiques*, et *Fârsi chékar ast* (Il est doux le persan) ainsi que *Doustiyé khâlé khérséh* (L'amitié de tante ourse) de Djamalzadeh. Nous proposerons donc une étude comparative, dans le dernier chapitre, entre *Les nouvelles asiatiques* et *Yéki boud-o yéki naboud*.

Dans ce chapitre, nous évoquerons également le changement profond qui a affecté la *qésséh* (fable) millénaire persane : les héros des nouvelles de *Yéki boud-o yéki naboud* ont pour cadre un univers réel et non fictif comme ceux des *Mille et une nuits* ou ceux d'autres *qésséh* et *afsânéh* (légendes) classiques persanes ; les événements racontés par les nouvelles de Djamalzadeh se passent en effet dans un lieu et dans un temps précis. Enfin, nous verrons que l'auteur prend l'initiative pour la première fois de raconter ses histoires à la première personne. Bien que certains historiens de la littérature croient que Djamalzadeh s'est contenté d'imiter les *naqqâls* (conteur populaire) persans, nous examinerons si, en dehors de certains articles de Dehkhoda, il n'est pas surtout, en réalité, un innovateur dans la prose écrite persane. *Dardé délé Mollah Qorbân Ali* (Les peines de cœur de Molla Qorban Ali) et *Rjolé siâsi* (Le politicien), les deux nouvelles du recueil de *Yéki boud-o yéki naboud*, en tant que monologues adressés à un interlocuteur imaginaire, nous amèneront en tout cas à poser la

question de leur rapport avec le monologue du héros de Gobineau, Ghoulâm-Hussein, dans *La guerre des Turcomans*.

La nouvelle technique narrative, à la fois orientale et occidentale, semble bien avoir permis à Djamalzadeh de traiter de manière réaliste des questions socio-politiques qui se posaient alors en Iran. C'est dans cette perspective que nous nous interrogerons à propos de certains points communs entre le héros de la *maqâméh* (histoire *picaresque*) persane et celui du roman et de la nouvelle picaresques. La *maqâméh* a été composée pour la première fois en Iran par Badi oz- Zaman Hamadani au X^{e} siècle (après J.-C.), et qu'elle a ensuite été diffusée dans d'autres pays comme l'Irak, l'Espagne, le Liban, l'Égypte, etc. Cela expliquerait la ressemblance entre la *maqâméh* et la prose picaresque, mais cela nous amènera surtout à nous demander si Djamalzadeh a seulement été influencé, de ce point de vue, par Gobineau et Morier, ou s'il a également imité la *maqâméh* persane. L'un n'exclut peut-être pas l'autre.

Les sources

Le domaine de notre recherche était très étendu et la nouveauté du sujet nous posait, entre autres, la difficulté du manque de documentation. Pourtant, nous avons trouvé assez d'ouvrages et d'articles publiés en France et en Iran.

Pour analyser les relations politiques de la Perse et de la France, nous avons utilisé de nombreux travaux comme : *Les relations politiques de la Perse avec les grandes puissances à l'époque des Qâjâr,* écrit par Bahram Bahrami, *La Perse au contact de l'Occident*, écrit par Ali Akbar Siasi, ou encore la thèse de doctorat d'Hoseyn Beikbaghban, intitulée : *L'Iran et la France à l'époque contemporain : Relation culturelles, scientifiques et techniques*, etc.

Sur les activités culturelles des Français en Perse, malgré leur présence plus que centenaire, les études n'étaient pas très nombreuses ; pourtant, pour

composer le deuxième et le troisième chapitre de la première partie, nous avons trouvé quelques ouvrages et articles qui nous ont été très utiles. L'œuvre d'Homa Nategh : *Kârnâméyé farhangiyé farangi dar Iran (Le bilan des activités culturelles des Français en Iran),* et ses articles : *Un roi pas comme les autres, L'image des Français en Perse, L'influence de la révolution française en Perse (XIX^e^ et début du XX^e^ siècle)* et *École de Boré* ainsi que l'ouvrage d'Ehsan Naraghi, intitulé : *Enseignement et changement sociaux en Iran du XVII^e^ aux XX^e^ siècle* et bien d'autres ouvrages ont été consultés.

Pour mener à bien une recherche consacrée à la littérature persane contemporaine, dans son rapport avec les événements socio-politiques, une connaissance générale de l'histoire de cette époque était inévitable. Il fallait donc que nous commencions la deuxième partie par un chapitre historique, qui rappelle la situation de l'Iran à l'époque de la Révolution constitutionnelle. Pour composer ce chapitre, nous avons trouvé assez de sources : les nouvelles recherches effectués en persan et en français comme la thèse de doctorat d'Aboutaleb Soltanian, intitulée : *Les causes de l'échec de la Révolution constitutionnelle de 1906 en Iran*, l'ouvrage d'Ervand Abrahamian, intitulé : *Irân beyné do énqélâb* (L'Iran entre deux Révolutions), l'œuvre d' E. G. Browne : *Énqélâbé Irân* (La Révolution de l'Iran), l'article de Yann Richard : *L'Iran sous les Qâjars* et les ouvrages de Freydoun Adamiyat : *Fékré démokrâsiyé éjtémâ'i dar néhzaté machroutiyaté Irân, Idéologieyé néhzaté machroutéhyé Irân* (Lidée de la démocratie sociale dans le mouvement constitutionnaliste de l'Iran),... Nous avons de plus utilisé les ouvrages écrits par les écrivains de l'époque de la Révolution constitutionnelle dont les plus utiles ont été : *Târikhé machroutéyé Irân* (L'histoire de la Constitution de l'Iran) et *Târikhé hijdah sâléhyé Âzarbâijân* (L'histoire de dix-huit années de Azerbaïdjan), écrit par Ahmad Kasravi, *Tarikhé bidâriyé Iraniân* (L'histoire de l'éveil des Iraniens) de Nazemol Eslam Kermani et *Énqhélâbé machrutiyat* (La révolution constitutionnelle) de Mahdi Malekzadeh.

Pour l'analyse des deux ouvrages de l'époque pré-révolutionnaire, *Masâlék ol-mohsénin* (Les principes des bienfaisants) et *Siâhatnâméyé Ébrâhim Beyk*, ainsi que des deux journaux de l'époque de la Révolution constitutionnelle, *Čarand o parand* (sornette, ânerie ou bêtise) et *Nasimé Chomâl* (Zéphyr de Nord), nous avons rencontré deux problèmes : premièrement, les travaux existants sont moins des analyses de contenu que des études historiques. Le plus riche d'entre eux est l'étude de Christophe Balay et Michel Cuypers, intitulée *Aux sources de la nouvelle persane*, dans laquelle C. Balay a traduit et a analysé neuf articles de Dehkhoda, mais pas du point de vue socio-politique. L'autre difficulté a été la nécessité de traduire nous-même en français les nombreux textes que nous citions, en dehors des quelques articles traduits par C. Balay.

Pour la troisième partie, nous avons trouvé assez d'ouvrages concernant Djmalzadeh en général. Cependant, ils ne proposaient pas d'étude comparative entre ce dernier et Gobineau, et la nouveauté du sujet présentait dès lors une certaine difficulté. M. Cuypers a analysé les six nouvelles du recueil de *Yéki boud-o yéki naboud* dans la troisième partie de l'ouvrage *Aux sources de la nouvelle persane* ; il a même traduit la préface du recueil ainsi que les deux nouvelles *Bila dig bila tchoghondar* (*Telle marmite, telle betterave*) et *Veylân od-Dowléh* (Le vagabond du royaume), mais sans ouvrir de perspective comparatiste. En réalité la seule œuvre comparative que nous ayons trouvée n'entrait pas dans le détail de notre sujet ; c'était la thèse de doctorat de Roya Letafati, intitulée *L'Iran moderne dans la nouvelle : Arthur de Gobineau, S. M. A. Djamalzadeh et Sadegh Hedayat*.

Le recueil de Djamalzadeh a été traduit (à l'exception de *Fârsi chékar ast*) par S. Corbin et H. Lotfi. Cependant, nous n'avons pas utilisé cette traduction, parce qu'elle est souvent assez libre. Chaque fois que cela a été possible, nous avons préféré recourir à la traduction de M. Cuypers et, dans les autres cas, traduire nous même le texte.

PREMIERE PARTIE :
LA DIFFUSION DE LA LANGUE ET DE LA LITTERATURE FRANÇAISES DANS L'IRAN CONTEMPORAI

CHAPITRE 1 : LES RELATIONS POLITIQUES DE LA PERSE AVEC LA FRANCE

Afin de mieux connaître les relations culturelles entre les deux pays, il est nécessaire de rappeler d'abord leurs relations politiques.

Il apparaît qu'il n'y a pas eu de relation régulière, du XIII^{e} au XIX^{e} siècles, entre les deux pays, surtout que, en raison de la politique, chaque changement de dynastie a affecté les relations diplomatiques. Mais en tout cas, ces relations étaient considérées comme les premiers pas pour établir une relation culturelle.

Dans ce chapitre, nous allons examiner d'abord les origines des relations entre les deux pays et ensuite les raisons du rapprochement de Fath Ali Chah Qâjâr avec Napoléon Bonaparte.

1. Les origines des relations

Sans vouloir nous attarder sur les origines des relations des deux pays après l'hégire, nous rappelons qu'elles remontent au XIII^{e} siècle, au moment où le Concile organisé en 1245 à Lyon par le Pape Innocent I^{er} décida de créer en Orient un grand mouvement religieux.

Après l'arrivée de quelques missions religieuses françaises en Perse au cours des XIII^{e} et XIV^{e} siècles, les relations commerciales entre les deux pays commencèrent enfin au XV^{e} siècle. Mais il fallut attendre le XVI^{e} siècle pour que les Safavides (1501-1736) rendent ces relations plus étroites. Ces cerniers, pour lutter contre la domination sunnite de l'Empire ottoman, établirent officiellement le chiisme comme religion d'Etat. Cela favorisa le développement des contacts de la Perse avec les chrétiens, qui cherchaient un allié en Orient. Ensuite, en leur accordant des facilités religieuses et commerciales, la Perse attira les chrétiens à la cour royale. Sous cette dynastie, de grands négociants comme Tavernier et Chardin arrivèrent en Perse, et y commencèrent leur commerce. Leurs récits de voyages constituent des œuvres d'un intérêt inappréciable, puisque ce sont les études les plus complètes qui ont été faites sur la Perse du XVII^{e} siècle. À cette époque, les prêtres et les religieux missionnaires entrèrent en Perse en poursuivant des buts culturels, politiques et économiques. Raphaël du Mans, le missionnaire le plus connu de l'ordre des Capucins, résida à Ésfahân de 1647 à sa mort en 1696, et joua un rôle de traducteur et de négociateur lors de l'établissement en Perse de la Compagnie française des Indes, ainsi qu'un rôle d'informateur auprès de Colbert (1619-1683). Le Père Josèphe de Paris, autre prêtre de l'ordre des Capucins, fit connaître au Cardinal Richelieu (1585-1642), le ministre de Louis XIII (1601-1643), l'importance des relations avec la Perse pour atteindre les objectifs commerciaux aux Indes [2]. C'est cette idée qui allait être à la base du recommencement des relations politiques à l'époque de Napoléon Bonaparte et Fath Ali Chah Qâjâr.

Sous Chah Abbas II (1642-1666), la Perse reçut un ambassadeur de la part de la France. Influencé par cette ambassade, le Chah accorda, par un décret, le

---

[2] LAKHART, Larense, *Énghérâzé sélséléyé Safaviyeh va ayyâmé estilâyé Afâghaneh dar Iran*, Traduit par Mostafa Gholi Emad, Téhéran, Morvarid, t.4, 1368 hs. p. 84. AJAND,

privilège d'exemption des droits de douane et de toute autre taxe pour une période de trois années aux Français. Ensuite, des comptoirs furent immédiatement construits à Ésfahân et à Bandaré Abbâs par les soins de la Compagnie française des Indes Orientales [3].

Sous le Chah Soltan Hossayn (1694-1722), à l'époque de Louis XIV, le premier traité officiel commercial fut conclu, en 1708, par les deux pays. Cet accord, contenant trente articles [4], accordait aux Français l'exonération totale d'impôt, la protection des missions chrétiennes et la liberté religieuse. En plus, selon ce traité, la Perse reconnaissait à la langue française un caractère diplomatique et international [5]. Des clauses financières, ainsi que des dispositions concernant le déploiement des navires de guerre français contre les Omanis satisfaisaient les Persans ; mais ce fut inutile parce que, malgré les privilèges accordés aux Français, aucun bateau français n'apparut jamais dans le Golf Persique.

A la suite du renversement de la dynastie safavide par les Afghans, Ésfahân, la capitale et la plus belle ville de la Perse, fut victime du pillage en 1135 hl./1722. Dans cette situation troublée, où l'unité politique et administrative n'existait plus, les provinces étaient en perpétuel état de rébellion et, après trois ans, les Ottomans et les Russes attaquèrent le pays par l'Ouest, le Nord-Est et les rives de la mer Caspienne. Le territoire iranien fut alors morcelé en plusieurs États plus ou moins indépendants ; Achraf, l'envahisseur afghan, fut privé de tout pouvoir effectif et ne garda que le titre de roi. En conséquence, les étrangers résidant en Perse fuirent et les relations politiques et économiques se rompirent.

---

3 SIASSI, A. Akbar, *La Perse au contact de l'Occident*, Paris, librairie Ernest LEROUX, 1931, p. 48.

4 BEIKBAGHBAN, H., *L'Iran et la France à l'époque contemporaine : Relation culturelles, scientifiques et techniques*, Thèse de l'université de Strasbourg, 1971, p. 5.

5 SIASSI, *La Perse au contact..., op. cit*., p. 48.

Nader Chah Afchar (1736-1747), le Roi brillant de ce siècle, mit en fuite les Afghâns, et restaura de nouveau les frontières de la Perse. Mais après douze ans, il fut assassiné par ses officiers.

Deux ans après l'assassinat de Nader Chah, Karim Khan Zand (1749-1779) fonda la dynastie Zandiyeh. Il rétablit la paix dans le pays, mais cela ne dura pas longtemps, et, sous le règne de ses successeurs, la Perse se retrouva dans une situation déplorable.

Or, les changements successifs de dynasties, d'une part, l'invasion des pays étrangers et les guerres civiles, de l'autre, ne permettaient guère au pays d'avoir des relations politiques ou culturelles avec les pays européens.

Après les nombreuses guerres, les massacres et les bains de sang, Agha Mohammad Khan Qâjâr, héritier d'un pays troublé, monta sur le trône en 1786, et fonda la dynastie Qâjâr. Comme il fut assassiné par les courtisans en 1797, son neveu Fath Ali Chah Qâjâr, lui succéda. Ce fut à l'époque de celui-ci que les relations entre la Perse et l'Europe se rétablirent.

2. Fath Ali Chah Qâjâr et Napoléon Bonaparte

L'époque de la dynastie Qâjâr est marquée par l'anarchie, la rébellion des provinces, le désordre politique, la corruption de l'administration, les guerres successives avec les Russes tout d'abord, puis avec les Anglais, et enfin par l'époque de l'éveil, c'est-à-dire par les révoltes populaires et la Révolution constitutionnelle.

En décembre 1803, les Russes assiégèrent Ganjeh, une ville à l'ouest de la mer Caspienne. La résistance courageuse des habitants et de Djavad Khan Ziad Oghly, le gouverneur, désespéra d'abord Sissianoff, commandant en chef au Caucase, de s'emparer la ville. Mais la trahison de l'entourage de Djavad Khan causa la chute de la ville. Le gouverneur et son fils furent tragiquement

assassinés, la ville fut détruite et les soldats russes massacrèrent les habitants [6]. Furieux de cette nouvelle, Fath Ali Chah expédia 55000 soldats, sous le commandement de son fils, Abbas Mirza, le prince gouverneur de Tabriz. Les Russes se retirèrent et la Perse s'empara à nouveau de Ganjéh [7]. Les guerres continuèrent dans les autres provinces de la Perse : Gilan, Bâkou, Irvan, Georgie… Les Persans remportèrent des victoires et Sissianoff fut assassiné par Hossayn Gholi Khan, le gouverneur de Bakou. Pourtant, après l'occupation inattendue des territoires de la Perse par les soldats russes en 1803, Fath Ali Chah demanda l'appui des Anglais. En échange de cet appui, ces derniers demandèrent la cession des ports de la mer Caspienne (Khazar), ainsi que les ports de Hormoz et Boucher dans le Golfe Persique. Les demandes inacceptables des Anglais obligèrent l'État de l'Iran à chercher un autre allié en Europe [8].

Encouragé par les conquêtes et les victoires de Napoléon sur l'Angleterre et la Russie, Fath Ali Chah envoya à Napoléon un message d'alliance, par l'intermédiaire du maréchal Brune, alors ambassadeur de France à Constantinople [9]. Napoléon comprit tout de suite l'importance de la situation géographique de la Perse, afin de menacer les Anglais aux Indes [10]. Par ailleurs, l'occupation de la Géorgie par les Russes favorisait les relations socio-

---

6 SHAMIM, Ali Asghar, *Iran dar dowréyé saltanaté Qâjâr*, Téhéran, Zaryâb, éd. 2, 1383, p. 86.

7 *Ibid.*, pp. 81, 88. et MAHDAVI, Abdorreza, *Târikhé ravabété khârédjiyé Iran az ébtédâyé dowréyé Safaviyeh tâ pâyâné djangué djahâniyé dovvom. (1500-1945)*, Téhéran, Simorgh, 1355 hs. p. 214-218.

8 VARAHRAM, Gholamreza, *Nézâmé siâsi va sazmânhâyé edjtémâ'iyé Irân dar 'asré Qâjâr*, Téhéran, Mo'in, 1367 hs. p. 225-226.

9 BAHRAMI, Bahram, *Les relations politiques de la Perse avec les grandes puissances à l'époque des Qâjâr*, Montreux, Gauguin et Laubscher, 1953, p. 29.

10 DEMORGNY, G., *La question persane et la guerre*, Paris, 1916, p. 203.

économiques de la Russie et l'Empire Ottoman, et cela menaçait les intérêts de la France. Il fallait donc fortifier l'armée de la Perse pour réoccuper la Géorgie.

Afin de réaliser le projet que Napoléon nourrissait d'arracher aux Anglais leurs possessions des Indes, les missions françaises se succédèrent à Téhéran. La mission scientifique d'Olivier et la mission de l'adjudant Romieu en 1805, la mission d'Amédée Jubert en 1806, la mission militaire de Joinin, de Lablanche et de Bontemps, et enfin la mission de Gardane en 1907, dont les membres étaient géographes, officiers, explorateurs, économistes et orientalistes, arrivèrent tour à tour [11]. Ces messagers usèrent de leur influence sur le Chah, de sorte que celui-ci refusa la conclusion d'un traité avec Istianov, l'ambassadeur de la Russie, qui arriva à Téhéran au mois de février 1807 [12].

Napoléon reçut aussi un envoyé de la part de Fath Ali Chah, nommé Mirza Reza. Ce dernier arriva le 4 mai 1807 en Pologne, dans le quartier général de Finkenstein, où il rencontra Napoléon qui s'y trouvait lors de l'expédition de Napoléon contre la Russie. Ils conclurent un traité d'alliance connu sous le nom de *Traité de Finkenstein* [13].

La Perse fut alors un relais vers les Indes et son armée, réorganisée par les officiers français, devait suppléer l'armée française, grâce à sa connaissance du pays et à son habitude des conditions climatiques, pour lutter contre la Russie et les possessions des Anglais aux Indes [14].

Selon le traité de *Finkenstein*, qui était plutôt avantageux pour la France, la Perse s'engageait immédiatement à appliquer tous les articles du traité. Elle

---

11 *La Perse et la France, Relations diplomatiques et culturelles du XVII^e^ au XIX^e^ siècle*, Paris, Musée Cernuchi, Janvier-mars 1972, p. 128.

12 BAHRAMI, *Les relations politiques ..., op. cit.,* p. 30.

13 BEIKBAGHBAN, *L'Iran et la France..., op. cit.,* p. 10. et BAHRAMI, *Les relations politiques ..., op. cit.,* p. 30.

14 *La Perse et la France, op. cit.,* p. 128.

devait rompre toutes ses relations politiques et commerciales avec les Anglais, et même leur déclarer la guerre et encourager également les Afghans à s'armer contre les Anglais. Elle devait aussi confisquer les marchandises de ces derniers dans ses ports et laisser un passage aux armées françaises pour l'expédition en Inde. Par contre, toutes les promesses faites par la France, à l'exception de l'envoi d'instructeurs pour l'armée de la Perse, devaient se réaliser dans l'avenir et elle ne faisait que reconnaître le droit de la Perse sur la Géorgie.

Dès la ratification du traité de *Finkenstein*, le Chah s'engagea à exécuter les visées de Napoléon. Il convoqua tout de suite son ambassadeur de Bombay, et mit à la disposition des Français l'île de *Khârk* (*Kharg*) dans le Golfe Persique, comme base militaire. Il commanda aussi de congédier tous les Anglais du pays [15]. Il ordonna même au gouverneur de Chiraz, Ismail Bayk, d'empêcher de débarquer 500000 tonnes de présents que les Anglais apportaient pour le Chah. L'Angleterre, qui se méfiait alors de cette alliance, fit tout afin qu'elle échoue.

De leur côté, les officiers français, sous le commandement du Général Gardane, réorganisèrent l'armée de la Perse. La capitaine Fabvier fonda une usine d'artillerie à Ésfahân. Les autres officiers français instruisirent, pendant quatorze mois, 4000 soldats persans à Téhéran, Tabriz et Ésfahân, et gagnèrent quelques victoires à Irvan. À cette époque, l'infanterie, la cavalerie et les officiers d'artillerie de la Perse portaient même l'uniforme de l'armée de Napoléon et on appelait cette armée *Nézamé jadid* [16].

Dans le cas où les projets de Napoléon se réalisaient, l'Angleterre serait contrainte de concentrer dans l'Océan Indien sa force navale et l'essentiel de sa force de terre. Dans ce cas, la France, mais aussi la Hollande et l'Espagne, qui étaient ses alliés, pourraient attaquer les îles britanniques et l'Angleterre se rendrait donc à la France.

---

15 SHAMIM. *Iran dar dowréyé..., op. cit.,* p. 64.

16 *Ibid.,* p. 64.

Mais le traité de *Finkenstein* ne put réaliser les buts du Chah ni ceux de Napoléon, puisque ce dernier était absorbé par les affaires d'Espagne et surveillait l'Autriche. D'ailleurs, il pensait plutôt à menacer les Anglais aux Indes qu'à arrêter les progrès des Russes dans le Caucase. De son côté, le Chah voulait s'assurer la Géorgie et marcher ensuite contre les Anglais. Ce fut l'origine d'un malentendu qui se manifesta bientôt [17].

De plus, le traité de *Tilsit*, conclu entre la France et la Russie le 7 juillet 1807, condamnait le traité de *Finkenstein* à demeurer lettre morte [18]. Napoléon changea sa politique en Perse, et il commanda au Général Gardane de chercher les moyens de réconcilier les deux pays et d'éviter de l'équipement de l'armée contre la Russie. Les officiers français évitèrent alors de prendre part aux combats contre les Russes. Gardane, sûr des Russes comme alliées de la France, donna même congé à un certain nombre de soldats, placés sous le commandement d'Abbas Mirza, malgré l'opposition de celui-ci ; et les Russes profitant de cette situation, assiégèrent Irvan. La demande de paix de Fath Ali Chah fut refusée par les Russes, et Napoléon ne tenta aucune démarche, malgré la faible position des Russes au moment de la conclusion du traité de *Tilsit*. Ainsi, les relations établies entre la Perse et la France ne durèrent que jusqu'en 1807 ; le général Gardane, chef de la mission militaire, quitta la Perse le 13 janvier 1807, en laissant à sa place, pour quelque temps, MM. Gavnin et de Nerciat [19], et après son retour, il quitta officiellement ce pays le 12 février 1809 (27 *zelhadjjeh* 1223). En réalité, le traité de *Tilsit* fut considéré comme la fin de

---

17 DEMORGNY, *La question persane..., op. cit.*, p. 273.

18 ARYAN POUR, Yahyâ, *Az Sabâ tâ Nimâ*, Téhéran, Novid, t. 1, 1367 hs., p. 3 et DEMOGNY, *La question persane..., op. cit.*, p. 212, et MODIR-FATEMI, *L'Evolution politique de l'Iran de 1900 à nous jours*, Thèse de l'université de Caen, 1963-64, p. 225.

19 BEIKBAGHBAN, *L'Iran et la France...*, *op. cit.*, p. 11, et DEMORGNY, *La question persane..., op. cit.*, p.213.

l'influence de la France en Perse qui aboutit au retour des ingérences des Anglais dans ce pays en concluant des traités successifs, de 1809 à 1814. Fath Ali Chah, déçu et désespéré des Français, conclut donc avec les Anglais, le 12 mars 1809 (*moharram* 1224 hl.), le traité de *Mojmal*, puis le traité de *Mofassal*, le 14 mars 1812 (*safar* 1227). Selon l'une des clauses du traité de *Mojmal*, la Perse s'engagea à annuler tous les traités conclus avec les autres pays européens et à ne pas laisser de passage à aucun pays vers les Indes. De leur côté, les Anglais s'engagèrent à faire le travail que les Français n'avaient pas achevé, c'est-à-dire secourir la Perse à expulser les Russes et à reconquérir les territoires persans. La chose qui ne conformait point à la politique des Anglais qui poursuivaient des intérêts très différents ; ils souhaitaient en effet maintenir leur domination sur les Indes. Celles-ci avaient été pendant longtemps une sorte de colonie culturelle de la Perse, où le commerce se faisait par l'intermédiaire de de cette dernière et la langue persane était la seule langue commerciale dans ce pays. Il fallait donc morceler la Perse, afin que l'Angleterre atteigne ses buts. Elle devient donc bientôt alliée de la Russie, malgré l'engagement que cette dernière avait pris, au traité de *Tilsit*, de lutter contre les Anglais. L'alliance garantissait la réussite des projets des deux pays. L'Angleterre, alors sans rivale en Perse après le départ des Français, s'abstint d'appliquer les articles des traités de *Mojmal* et *Mofassal* ; le seul résultat fut d'incitater les Russes, sûrs alors la non intervention des Français, après la conclusion du traité de *Tilsit,* à concentrer leur armée contre la Perse. Alors, les guerres qui se succédèrent entre la Russie et la Perse, durant les années 1807-1813, aboutirent à la conclusion du traité de *Golestân* ; et conformément à ce traité, la Perse céda à la Russie les provinces : Bâkou, Darband, Chirvân, Gharâbâgh, Chakki, Ganjéh, Moughân et une partie de Ghafghâz (Caucase), Taléch, Dâghestân et Gordjestân (Géorgie) jusqu'à la Mer Caspienne. Aussi, la Perse n'avait plus le droit de navigation dans la mer Caspienne [20]. La Perse subit donc des dommages irréparables.

[20] ARYAN POUR, *Az Sabâ..., op. cit.,* p. 2-3.

CONCLUSION

Les premières relations entre la Perse et la France remontent au XIII^{e} siècle. Des missionnaires religieux arrivèrent en Perse au cours des XIII^{e} et XIV^{e} siècles. Ces relations se renforcèrent à l'époque safavide et de nombreux ambassadeurs furent échangés entre les deux pays.

A la suite de l'invasion des Afghans et de la chute de la dynastie safavide en 1135 hq./1722, les relations établies entre les deux pays furent interrompues pour quelques décennies. Enfin, les problèmes politiques de la Perse et les visées asiatiques de Napoléon provoquèrent le renouvellement des relations entre les deux pays, et la conclusion du traité de *Finkenstein.*

Bien que le traité de *Tilsit* eût mit ensuite fin aux relations de la Perse et de la France, et que le traité de *Finkenstein* n'eût été qu'une manœuvre politique de Napoléon contre l'Angleterre et la Russie, on le considéra pourtant comme une défaite pour la politique anglaise en Perse et une affirmation de la prépondérance politique de Napoléon sur le Chah. Cela prépara, après quelques décennies, le terrain pour l'influence culturelle de la France en Perse.

CHAPITRE II : LES ACTIVITÉS CULTURELLES DES FRANÇAIS EN IRAN

Les relations culturelles entre les deux pays commençèrent sous le règne de Mohammad Chah (1834-1848). Dans ce chapitre, nous donnerons d'abord un aperçu sur les matières et les domaines d'enseignements des écoles persanes jusquà l'époque des Qâjârs et ensuite nous examinerons les activités culturelles des Lazaristes et celles des deux Alliances Fraçaise et Israélite, leurs buts et les raisons de leurs développement et enfin les obstacles que tous rencontrèrent. Nous ne pouvons pas examiner ici tous les détails de ces activités, ni présenter toutes les écoles françaises implantées en Perse. Ce qui nous importe ici, c'est le rôle qu'elles ont joué dans les évolutions survenues au XX^{e} siècle dans la littérature contemporaine de la Perse.

1. Les relations culturelles des deux pays et le commencement des activités culturelles des Français

Après la mort de Fath Ali Chah en 1834, son petit-fils Mohmmad Chah, le fils du prince héritier Abbas Mirza, qui décéda lui aussi en 1834, accéda au trôn. Sous le règne de ce roi, les relations politiques de la Perse avec la France, qui

avait connu un développement à l'époque de Fath Ali Chah, se prolongèrent avec une action culturelle.

Le règne de Mohammad Chah est caractrisé par le sécularisme, la tolérance et l'égalité entre les adeptes des différentes sectes et religions. Le roi et son premier ministre, Haji Mirza Aghasi, avaient adhéré à une secte *soufi* (mystique). Influencé par l'esprit de cette secte, le roi ordonna même dans un *farman* [21] l'interdiction de la peine de mort et des tortures corporelles. Sous ce régime, qui «n'était pas musulman, non plus que chrétien, guèbre [zoroastrien] ou juif » [22], la Perse, «osant écarter la religion officielle» [23] ressemblait à «un vaste caravansérail, ouvert à toutes les races» et elle réservait «le même accueil à toutes les croyances» [24]. Cela permit aux missionnaire religieux de s'instaler librement dans les régions de l'Iran et fonder des écoles conformément au *farman* du Chah :

« Nous avons fait paraître le présent *farman*, en vertu duquel les chrétiens jouiront dans l'exercice de leurs pratiques religieuses ainsi que dans leur mode de vie, de la même liberté que Nous accordons aux serviteurs de Notre Cour Impériale : Ils auront la liberté de bâtir des églises, de les réparer, d'enterrer leurs morts, et de construire des écoles pour leurs enfants, selon leurs coutumes...» [25]

---

21 Le décret royal.

22 COMTE DE GOBINEAU, J., *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, œuvre, Pléiade, v. II, 1983, p. 519.

23 NATEGH, H., « Un roi pas comme les autres ». http://homanategh.e-monsite.com/rubrique,un-roi-pas-comme-les-autres,50063.html

24 COMTE DE SERCEY, *Une ambassade extraordinaire, la Perse en 1839-40*, Paris, Artisan du Livre, 1848. Cité par NATEGH, « L'image des Français en Perse ». http://homanategh.e-monsite.com/rubrique,l-image-des-francais-en-perse,46109.html

25 SERCEY, *Une ambassade…*, *op.cit.*, p. 202-203. Cité par NATEGH, « un roi… », *op.cit.*

Ce fut encore à l'époque du même roi, en raison de fort sentiment qu'il montrait pour la France, qu'on envoya des étudiants en France et qu'on traduisit de nombreux ouvrages français ainsi que *le Journal des Débats* dont le était abonné lui-même [26].

Ces relations continuèrent à l'époque de Nasereddin Chah. Sous le règne de ce roi, pour lutter contre l'influence politique de l'Angleterre et de la Russie, on choisit le français, comme langue d'enseignement à *Dâr ol-Fonuon* [27]. Nasereddin Chah, sous l'impulsion du docteur Schneider, l'un des médecins attachés à sa personne, qui devint en 1318 hq./1900, membre exécutif du « Conseil Supérieur de l'Instruction Publique », fit du français la langue étrangère obligatoire dans les écoles publiques. Sous le règne de ce roi, un certain nombre d'étudiants furent à nouveau envoyés en Europe. La plupart des étudiants, en raison de la propagation de la langue française en Iran, avaient choisi les universités françaises.

Nous ne perdons pas de vue également des concessions octroyées aux Français, qui ne relevaient point le résultat d'une collaboration culturelle entre les deux pays. En réalité, elle était plutôt un contrat colonial et honteux. Pour se débrasser des Russes et des Anglais, Nasereddin Chah, surnommé « le roi des concessions », se tourna vers la France et cette dernière, profitant de cette situation, tint des concessions exclusives successives dans le domaine archéologique. Le musée de Louvre en est le bon témoin, puisqu'on y trouve l'histoire, la culture, la civilisation et la carte d'identité de la Perse . Le pays ne

---

[26] Il faut savoir que les premières tentatives, sous la dynastie Qâjâr, pour envoyer des étudiants en Europe, remonte à l'époque d'Abbas Mirza, le successeur de Fath Ali Chah. La prépondérance russe, au cours des guerres de ce pays contre la Perse, fit connaître à Abbas Mirza, que la cause de sa défaite ne fut que l'armée modernisée russe. En conséquence, les premiers étudiants furent envoyés en Europe pour apprendre les sciences militaires.

[27] École polytechnique.

tira donc pas parti de ces relations établies à l'époque de Nasereddin Chah et ni celle de Fath Ali Chah comme nous l'avons vu dans le chapitre I. C'était en réalité, tomber de mal en pis.

Les monuments antiques de Rhagès (Ray), d'Echbatan (Hamadân), de Persépolis (Chirâz), de Suse (Chouch) et des autres cités historiques de la Perse avaient attiré l'attention des archéologues français. Alors, après la concession, en 1885, de la fouille de ces monuments à la France par le Chah, l'ingénieur Dieulafoy entreprit de fouiller les ruines de Suse [28].

Plus tard, Mozaffareddin Chah (1313-1324 hl./1896-1906), comme son père, concéda à M. de Balloy, Ministre de la France à Téhéran, le monopole des fouilles archéologiques en Perse. Ce monopole fut confirmé à la France par un accord signé le 11 août 1900, au cours d'un séjour de Mozaffareddin Chah à Paris [29] Cette concession, accordait à la France des droits sans limites dans le domaine de l'archéologie persane :

> Le monopole perpétuel et universel d'exécuter des fouilles et d'extraire des objets intéressants l'art et l'archéologie sur tout le territoire de l'Empire sera concédé à la France [!!!] [30]

En avril 1897, J. de Morgan, ancien directeur des Antiquités égyptiennes, fut chargé par le gouvernement français de la direction des travaux de fouilles en Perse. Après lui, les autres archéologues tels que le V. Scheil et M. de

---

[28] SIASSI, A. Akbar, *La Perse au contact de l'Occident*, Paris, librairie Ernest Leroux, 1931, p. 118. BEIKBAGHBAN, H., *L'Iran et la France à l'époque contemporaine : Relation culturelles, scientifiques et techniques*, Thèse de l'université de Strasbourg, 1971, p.18.

[29] BEIKBAGHBAN, *L'Iran et la France..., op. cit.,* p.18. et SIASI, *La Perse au contact…, op. cit.,* p.118.

[30] SIASI, *La Perse au contact..., op. cit.*, p. 118.

Mecquenem à Suse, MM. Bondoux et M. Pézard à Rhagès, M. Fossey à Echbatan poursuivirent sa tâche [31].

Finalement, la révolution constitutionnaliste de l'Iran (1905-1906) qui entraîna le réveil du peuple et la diminution de l'intervention des pays étrangers, provoqua quelques années plus tard, en 1927, la résiliation du monopole des fouilles françaises en Perse.

Durant le règne de Nasereddin Chah, de nombreuses écoles françaises ou des écoles de langue française furent également fondées. Leurs activités allaient généraliser la langue et la culture françaises en Perse. Le nombre élévé de ces écoles ne nous permet pas de les analyser en détail ; mais nous avons choisi quelques écoles importantes comme celle des Lazaristes, l'Alliance française et l'Alliance Israélite. Nous allons donc aborder ce sujet dans les sections suivantes.

2. Les écoles

Avant d'aborder le sujet des écoles françaises en Perse, il est nécessaire de savoir qu'avant la Révolution constitutionnaliste, et avant que s'ouvrent des écoles étrangères en Perse, les écoles persanes se divisaient en deux catégories : les *madréséh* et le *maktab*. Ces derniers étaient d'un niveau inférieur à celles des *madréséh*. L'enseignement était basé sur deux éléments religieux et littéraires.

---

[31] BEIKBAGHBAN, *L'Iran et la France...*, *op. cit.*, p.19. SIASI, *La Perse au contact…*, *op. cit.*, p.118. MECQUENEM, R. de., « Les derniers résultats des fouilles de Suse, dans Revue des Arts asiatiques », tome VI, 2 (avril 1930), p. 73. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria_0039-7946_1930_num_11_3_3495

Le Coran était le principal livre sacré [32] et, comme littérature persane, on enseignait le *Goléstân* et le *Boustân* de Sadi [33], le *Divân* de Hafez et le *Masnavi* de Mowlan Jalaloddin Balkhi. Au niveau historique, on étudiait le *Târikhé mo'jam* [34], le *Târikhé vassâf*, le *Târikhé gozidéh*, le *Rowzat os-safâ*, le *Habib os-sayr* et bien d'autres ouvrages [35] .

---

[32] SAHAMI PICHEVAR, Tooran, *Histoire de l'enseignement et études des problèmes éducatifs et scolaire en Iran (jusqu'en 1977*), Thèse de l'université de Louis Pasteur de Strasbourg, 1985, p. 90

[33] Au niveau littéraire, l'époque médiévale (du 3 au 10e siècle / du 9 au 17e siècle) de la Perse est la plus brillante époque après l'hégire. La littérature millénaire et la civilisation persanes, anéanties par les Arabes, furent restaurés après « deux siècles de silence » par l'intelligentsia persane. À cette période, les universités iranienne de *Jondi Châpour* et de *Marve*, réputées dans le monde musulman, jouèrent un grand rôle dans l'éducation des poètes, des éccrivains, des philosophes, des médecins et des historiens. Ce mouvement littéraire, philosophique et scientifique fut animé par Roudaki, Abou Ali Cina (Avicenne), Zekeriyaye Razi (qui a découvert l'alcool), Rouzbeh Pourdadveyh (Ebne Moqaffa), Abou Rayhan Birouni, Ferdowsi, Naser Khosrow, Khaqani, Khayyam, Mowlan Jalaloddin Balkhi, Sadi, Hafez et bien d'autre écrivains, poètes et philosophes. Cette civilisation fut anéantie une fois de plus par l'invasion des Mongols. Les effets de cette invasion n'apparurent que tardivement. L'insécurité des villes, causée par cette invasion, entraîna l'émigration des érudits orientaux en Occident. Au 18e siècle, pendant que l'Europe avait commencé son progrès industriel grâce à l'émigration de ces derniers, et grâce à la transmission de la culture orientale en Occident après les Croisades, la civilisation persane entrait en décadence. L'Iran safavide (1501-1736), malgré tous ses progrès dans les domaines de l'architecture, de l'art, de la philosophie, des sciences religieuses et du commerce, ne réussit pas à restaurer la prospérité du passé, notamment dans les écoles de l'époque pré-mongole. En outre, l'Etat religieux des Safavides provoqua l'émigration d'un grand nombre d'écrivains et de poètes en Inde.

[34] On peut citer également les noms des grands historiens persans qui ont vécu à cette époque dont les plus connus sont Charafaddin Fazlollah, , l'écrivain du *Târikhé Mo'jam*, Hamdollah Mostowfi, l'écrivain du *Târikhé Gozidéh*,

Après avoir étudié les livres et les matières mentionnés, on commençait la grammaire [36], et on enseignait l'étymologie et les formes grammaticales, la lexicologie, et la syntaxe. Venait ensuite l'étude de la logique [37] et enfin le calcul. *Hésâbé siyâq, Hésâbé jamal* et *Hésâbé riyâzi* étaient trois genre de calculs qu'on utilisait en Perse. Les comptables faisaient usage du premier, les marchands et les astrologues du deuxième et les savants, les professeurs et les jeunes gens suivant les cours du collège royal de Téhéran, du troisième [38].

En examinant les programmes des écoles iraniennes mentionnées ci-dessus, on remarque qu'au niveau littéraire, historique et philosophique, elles offraient une formation idéale jusqu'à la fin du 19e siècle. Ce qu'il manquait, c'était au niveau industriel. En effet, les troubles entraînés par la chute de la dynastie safavide ne permettaient guère aux gouverneurs Afchâriyéh (1149-1163 hl./1736-1749) et Zandiyéh (1163-1209 hl./1749-1795) de penser à l'industrialisation du pays ni d'envoyer en Europe des étudiants pour maîtriser

---

Chahabaddin (Charafaddin) Abdollah Chirazi, l'écrivain du *Târikhé Vassâf*, Mohammadebne Abdollah Balami, l'écrivain du *Târikhé Bal'ami*, Mohammadebne Jarir Tabari, l'écrivain du *Târikhé Tabari*, Rashidaddin Fazlollah Hamadani, l'écrivain du *Jâmé'ot-tavârikh*, Ata Malek Joveyni, l'écrivain du *Târikhé jahângoshâyé joveyni*, Mohammadebne Khavând Chah Mirkhavând (MirKhand), l'écrivain du *Rowzat os-safâ*, Ghiasaddin Khavândmir (Khandmir), l'écrivain du *Habib os-sayr*, etc. C'étaient des livres historiques sur l'antiquité de la Perse, l'histoire générale du monde, l'histoire des religions, l'histoire de l'Iran après l'hégire et l'histoire des Mongols.

35 NICOLAS, M. A., « Sur l'enseignement en Perse », Journal asiatique, Juin 1862, p. 473.

36 Pour la grammaire *('Élmé harf et'Élmé nahv*), on enseignait *Aléfbâ* de Mohammadebne Malek et *Nesâb as-sabyân*.

37 Pour la logique ('Élmé mantegh), on enseignait Kétâbé kobrâ, Kétâbé tahzib, Kétâbé shamsiyeh et Sharhé shamsiyeh.

38 NICOLAS, « Sur l'enseignement... », *op. cit.*, p.473-474.

les nouveaux procédés. Les écoles françaises créées à l'époque des Qâjârs, n'ont rien fait non plus dans ce demaine. Elles n'avaient pour programme que de propager le christanisme et la langue et la culture françaises, afin d'atteindre les buts politiques et économiques qu'elles envisageaient. En d'autres termes, l'industrialisation du pays était en contradiction avec les intérêts politiques et économiques de la France. Ce fut en réalité, avec la fondation de *Dâr ol-Fonoun*, inauguré à l'initiative d'Amir Kabir [39] qu'on fit les premiers pas pour l'industrialisation du pays.

Pourtant, au niveau culturel, à l'époque des Qâjârs, les premiers mouvements culturels et intellectuels reprirent. À cette époque, de nombreuses écoles modernes furent ouvertes et jouèrent un rôle important dans l'évolution culturelle de la Perse.

À la suite des contacts constants entre l'Iran et l'Europe, un changement radical se fit sentir dans le système et la méthode des écoles anciennes afin de répondre aux exigences du temps. Certains intellectuels de l'époque, comme Mirza Aqa Khan Kermani, insistaient sur la modernisation des écoles [40]. Un autre précurseur de la liberté et de la modernité, Talebof Tabrizi, insistait régulièrement la nécessité d'apprendre les nouvelles sciences [41].

Par conséquent, le temps était arrivé pour la création d'écoles modernes, malgré de nombreux obstacles, comme l'opposition russe et anglaise et le clergé. Quoi qu'il en soit, *Dâr ol-Fonoun* fut la première école supérieure, fondée en 1266 hq./1849 par Amir Kabir. Ensuite, l'école (*Dabéstân*) *Rochdiyéh* a été fondée en 1267 hq./1850 par Mirza Hassan Rochdiyeh, un intellectuel cultivé

---

39 Le Premier Ministre de Nasereddin Chah qâjâr

40 ADAMIYAT, F., *Andiche hâyé Mirza Aqâ Khan Kermâni*, Téhéran, 1347 hs., p. 147.

20 ADAMIYAT, F., *Andiché hâyé Talbof Tabrizi*, Téhéran, Padideh, 1363 hs., p. 80.

qui avait terminé ses études à Bayreuth. A son retour, il loua une mosquée à Tabriz et il essaya, sous la forme des écoles anciennes, d'apprendre une nouvelle méthode aux élèves. Mais il se heurta à l'opposition des membres du clergé, qui lui reprochaient le changement d'alphabet et qui enfin le chassèrent de la mosquée [42]. Contrairement à l'école *Dâr ol-Fonoun*, Rochdiyeh évita d'enseigner de nouvelles sciences ou la langue française, dans la crainte d'être excommunié par le clergé.

Plus tard, en 1314hq./1896, venu à Téhéran à l'invitation du réformiste Amin od-Dowleh [43], il fonda quelques écoles connues sous le nom d'écoles *Rochdiyéh*. Pourtant, à Téhéran aussi il affronta l'opposition du clergé. Mais, grâce à la protection de deux *'ulémâs* (clercs), Cheykh Hadi Najm Abadi et Sayyed Mohammad Tabatabaï, le nombre des écoles *Rochdiyéh* se multiplia à Téhéran et dans d'autres villes comme Machhad, Racht, Tabriz, Bouchéhr... [44].

En même temps que ces écoles, les protestants américains et anglais créèrent leurs institutions d'enseignement dans le pays. Les missionnaires catholiques français fondèrent également les écoles de l'Alliance française, de l'Alliance Israélite, des Filles de la Charité, de l'Union Franco-Persane,... dans différentes régions de l'Iran. Les Français avaient ainsi créé, avant la Révolution constitutionnaliste, 75 écoles à Salmâs et à Ourumiyeh, situés à l'Ouest de l'Iran [45]. Les Français, en tant que représentants des idées des Lumières et de la Révolution française, facinaient les Persans qui cherchaient naïvement en chaque Français un « Rousseau » ou un « Danton », en dépit de ce que proclamait nettement, à titre d'exemple, les fondateurs de l'école l'Alliance

---

42 KASRAVI, Ahmad, *Târikhé machroutéyé Irân*, Téhéran, Amir Kabir, t. 1, 1984, p. 21.

43 Le Premier Ministre de Mozaffareddin Chah.

44 KASRAVI, *Târikhé machrouté..., op. cit.*, p. 38.

45 NATEGH, Homa, *Kârnâméyé farhangiyé farangi dar Iran (Les Français en Perse)*, Paris, Khavarân, 1375 hs.

française dans le bulletin de cette écolé: « Le développement de la langue française en dehors du pays est un moyen efficace pour le développement de l'exportation et la facilité du commerce » ; ils cherchaient donc « l'augmentation de la production nationale » [46], et donc aussi une influence politique en Perse.

Bien que ces buts ne puissent se réaliser, malgré la rivalité des deux puissances russe et anglaise, en Iran, la France avait réussi culturellement à obtenir une grande influence sur les révolutionnaires iraniens au cours de la Révolution constitutionnelle (1905-1912).

Dans les sections suivantes, nous essayerons d'abord de préciser les buts poursuivis par les écoles françaises et les difficultés recontrées lors de leur fondation ; ensuite nous jetterons un regard sur les programmes et le nombre des élèves de ces écoles.

A) Les missionnaires religieux (les Lazaristes)

De 1838 à 1841, le père Eugène Boré, le premier missionnaire religieux, accompagné des pères Lazaristes, fut envoyé en Perse par François Guizot, Ministre des Affaires étrangères de la France. Les premières tentatives de Boré à Khosroâbâd d'Oroumiyéh [47] rencontrèrent la résistance des Arméniens (des chrétiens) non catholiques, notamment des messionnaires protestants américains qui s'étaient instalés à Tabriz et en Azarbâijân depuis 1830 [48]. Il créa malgré cela sa première école à Tabriz, en 1839 ; elle était fréquentée par des élèves musulmans et chrétiens. Boré, qui était venu en Perse pour y propager le christanisme et lutter contre l'islam, voyant l'accueil chaleureux des Persans, renonça à son idée initiale et s'employa à la diffusion la langue et de la culture

---

46 *Bulletin de l'Alliance française*, 5e année, 15 novembre 1889, p. 709.

47 Un village à l'ouest de l'Iran.

48 NARAGHI, Ehsan, *Enseignement et changement sociaux en Iran du XVII aux XX siècle*, Paris, La Maison des sciences de l'homme, 1922, p. 92.

françaises dans ce pays. Les Persans, étant ouverts aux autres religions, ils « peuplèrent ses classes » [49]. Bientôt il ouvrit une autre école à Ésfahân, la ville sainte du chi'isme à l'époque. Pendant son séjour en Perse, le Comte de Sercey, l'ambassadeur de la France, obtint du Chah plusieurs *farmans* en sa faveur. L'un de ces *farmans* « assurait la protection des catholiques » [50]. Avant de quitter la Perse, Sercey remit les *farmans* à Boré en lui disant que : « rien ne serait plus convenable que de concéder les avantages de ces *firmans* à la Congrégation des Lazaristes qui avaient l'intention de fonder des écoles en Perse » [51]. Après le départ de Sercey, Boré rencontra des difficultés. Le 17 juin 1841, les Arméniens, l'épée à la main, se révoltèrent contre Boré. Afin de sauver ce dernier, Mohammad Chah envoya « 20 personnes armées à Ispahan pour y arrêter les principaux pertubateurs arméniens schismatiques » [52]. Mais c'était trop tard et Boré quitta donc la Perse.

Boré fit ensuite venir des missionnaires lazaristes qui s'installèrent dès 1850 dans les villages d'Azarbâijân et commencèrent rapidement leurs activités scolaires.

Le but de la fondation des écoles par ces missionnaires était plutôt la rivalité religieuse avec les protestants et les orthodoxes que la conversion des musulmans, car ils ne pouvaient jamais faire de prosélytisme pour crainte du clergé musulman. Par conséquent, jusqu'à la première guerre mondiale, ils ne firent d'évangélisation qu'en milieu chrétien. Ce fut durant cette période, qu'après avoir fondé des écoles pour l'enseignement de la langue française ils admirent comme élève des musulmans ainsi que des juifs.

---

[49] NATEGH, H., « École de Boré », http://homanategh.e-monsite.com/rubrique,ecole-de-bore,35501.html

[50] Mission de Monsieur de Sercey en 1840, « Mémoires et Documents », M.A.E.F. Cité par NATEGH, « École de Boré », *op. cit.*

[51] « Mission de... » Cité par NATEGH, « École de Boré », *op. cit.*

[52] NATEGH, « École de Boré », *op. cit.*

La présence des missionnaires entraînait deux résultats, l'un positif et l'autre négatif. D'une part, en instituant des écoles, ils ont contribué à l'évolution socio-politique et littéraire de l'Iran ; mais, d'autre part, ils répandaient la discorde entre les sectes chrétiennes, qui vivaient jusqu'alors dans la paix et la tranquillité. Ils préparèrent également le terrain pour l'expédition des troupes turques d'Ottomane en Iran.

Pourtant, malgré tous les troubles créés par ces missionnaires, ils ont été sous la protection du roi Qâjâr, Mohammad Chah, et son vizir, Haji Mirza Aqasi pour deux raisons principales, religieuse et politique. D'une part, grâce à son adhésion au soufisme, Mohammad Chah admit la liberté des religions et donna son appui à tous leurs partisans, et d'autre part, en raison des problèmes frontaliers et de la lutte contre l'influence russe et anglaise, il cherchait l'intervention d'une troisième puissance pour créer l'équilibre sur le plan politique et préserver l'intégrité du pays.

Pour ces raisons, Mohammad Chah laissa aux Français les mains libres dans les domaines culturel et politique, sans voir que ni la France ni les missionnaires, qui représentantaient la France, n'avaient aucun intérêt à l'unité de l'Iran. De surcroît, les missionnaires étaient eux-mêmes parfois la cause de désordres et de révoltes dans le pays. À titre d'exemple, ils ont incité, en 1920, les chrétiens à se révolter et à demander l'autonomie d'Oroumiyéh, une province à l'ouest de l'Iran.

De toute façon, la présence des deux autres puissances, russe et anglaise, empêchait la France d'atteindre ses objectifs politiques. Par la suite, elle se concentra vers les activités culturelles et fit tout son possible dans ce domaine.

Sous le règne de Nasereddin Chah, et au cours du ministère de Mirza Taqi Khan Amir Kabir, les Lazaristes étaient toujours sous la protection du gouvernement de l'Iran. Mais avec l'assassinat d'Amir Kabir par le Roi, ils durent affronter de nombreuses difficultés. Le ministère de Mirza Aqa Khan Nouri, jugé anglophile, ne pouvait être en faveur des Lazaristes, et il entrava

l'action de ces missionnaires. Les querelles perpétuelles avec les Russes et les Anglais, les invasions des Turcs d'Ottomane, l'hostilité et la rivalité des missionnaires américains comptaient parmi les difficultés des Lazaristes. Cependant, ils ont réussi à créer des écoles à l'ouest de l'Iran, surtout dans les villages Khosrow Abâd, Mârânâ, Tapâvar, Golzân, Naqadéh,... aussi Téhéran (au nom de Saint-Louis), Ésfahân et à Tabriz.

Au cours du ministère de Sepahsalar et Mochir od-Dowleh, les ministres de Nasereddin Chah, les écoles lazaristes ont retrouvé, comme les autres écoles françaises, leur prospérité. Mochir od-Dowleh, ayant étudié en France, se montrait très favorable à la France et aux Français, en protégeant les écoles françaises. Pourtant, les écoles lazaristes n'étaient pas toutes à l'abri des invasions ottomanes et les missionnaires furent obligés, parfois, de fermer leurs établissements. Au début du ministère de Sepahsalar, les écoles lazaristes et leurs élèves à Oroumiyéh se répartissaient ainsi :

Ville	écoles	élèves
Khosrow Âbâd de Salmâs	1	100
Patâvar	2	25
Golzân	1	30
Koulân	1	19
Jâch	1	30

Les autres écoles avaient été pillées par les Turcs ottomans. En 1290 hq./1874, les Lazaristes reconstruirent donc les écoles détruites par les Turcs à Oroumiyéh, et géraient 26 écoles [53]. La liste suivante nous montre le nombre des écoles et des élèves cette année-là.

[53] NATEGH, *Kârnâmé… op. cit.*, p. 190.

École des garçons :

Villes	élèves
Qaréh julân	53
Chir âbâd	30
Châpurgân	30
Abdollâh kand	30
Hâvân	24
[...]	

Écoles des filles :

Villes	élèves
Khosrow âbâd	170
Salmâs	95
Patâvar	80
Golzân	30
Jamâl âbâd	15
[...]	

Les programmes des écoles lazaristes consistaient en l'étude de la langue syriaque ancienne et moderne, des textes religieux, des langues française et persane, de l'histoire, de l'histoire de la philosophie, du *Fegh* (le droit théologique islamique), de la géographie et des mathématiques. Jusqu'à la fin du règne de Mohammad Chah, les Lazaristes fondèrent 26 écoles de garçons et six écoles de filles et quelques hôpitaux [54]. « De leur côté, les Sœures de Saint-Vincent-de-Paul créèrent à partir de 1865 des écoles Saint-Joseph pour jeunes

[54] *Ibid.*, p. 47 et 171.

filles à Oroumiyéh, Salmas, Tabriz et Ésfahân »[55] afin de rivaliser avec les écoles des filles des protestants, qui fleurissaient déjà en Perse.

Les Lazaristes fondèrent, en 1313 hq/1896, une « École Supérieure » à Téhéran dont le programme comprenait la langue syriaque ancienne et moderne, les langues arménienne, persane, française, latine et également la géographie, l'histoire et les sciences. À Oroumiyéh, à l'époque de la Révolution constitutionnelle (1906-1912), les Lazaristes et les Sœurs de la Charité avaient fondé 75 écoles. Ils avaient fondé aussi des écoles, en 1909, à Ésfahân qui comptait jusqu'à 3000 élèves ![56]

Les écoles Saint-Louis à Téhéran, où la durée de scolarité était de cinq ans, avaient pour programme la littérature française, la langue persane, l'histoire et la géographie générale de l'Iran, les mathématiques, le *siâq*[57], la calligraphie et le peinture. Les programmes des écoles à Téhéran étaient différents de ceux d'Orumiyeh. Les écoles de Téhéran propageaient plutôt la langue et la littérature françaises, alors que les buts des écoles d'Orumiyeh étaient plutôt le prosélytisme auprès des orthodoxes et des protestants pour les convertir au catholicisme.

Quoi qu'il en soit, les résultats des écoles Lazaristes, comme d'autres écoles françaises, malgré leur petit nombre, étaient brillants. Ils ont créé de nombreuses écoles dans différentes villes de l'Iran et ont contribué à l'évolution littéraire du XX^{e} siècle dans ce pays.

---

55 NARAGHI, *Enseignement… op. cit.*, p. 93.

56 CHATELET, Aristide, *La Mission Lazariste en Perse 1910*-1918, Bordeaux, 1934, p. 436. Il semble que ce nombre est exagéré.

57 *Siâq* : arithmétique. *Khat-e Siâq* : système particulier des signes numéraux.

B) L'Alliance Israélite

Si on veut parler de ceaux qui ont diffusé la langue et la littérature françaises en Perse, on ne peut pas perdre de vue la contribution de l'Alliance Israélite et le rôle important qu'elle a joué à cet égard.

L'école de l'Alliance Israélite fut l'une des succursales de l'« Alliance Israélite universelle » (AIU), créée en 1246 hq./1860, dont les buts étaient « la lutte pour l'égalité des droits et contre les discriminations individuelles ou collectives », et « l'implantation de la civilisation occidentale dans les pays non développés » [58].

Suivant ces buts, l'Alliance Israélite, fidèle au « Principe de la liberté de religion et expression » [59] de la Révolution française, « apparut comme ayant la mission, à la fois humanitaire, politique et culturelle, de lutter pour l'égalité des droits dans tous les pays d'Europe et d'Orient, d'intervenir auprès des autorités contre toutes les formes de discrimination individuelle, d'ouvrir des écoles de culture française partout où le besoin s'en ferait sentir » [60].

La décision d'ouvrir de l'école de l'Alliance Israélite en Perse fut prise à l'époque de Nasereddin Chah. Celui-ci, au cours de son voyage à Paris en 1290 hq./1872, reçut Adolphe Crémieux, le fondateur de l'Alliance Israélite universelle, par l'intermédiaire de Mirza Hossayn Khan Sepahsalar et de Mirza Malkam Khan. Crémieux demanda au roi de lui accorder l'autorisation de fonder des écoles en Perse. La demande fut acceptée par le roi. Mais de nombreux obstacles ne permettaient pas de les réaliser immédiatement, des obstacles comme l'hostilité de l'Angleterre et des traditionalistes, mais aussi l'hostilité des

---

58 BEIKBAGHBAN, H., *L'Iran et la France…op.cit.,* p. 87.

59 NATEGH, *Kârnâmé… op. cit.*, p. 115.

60 GÉRARD, Israël., *L'Alliance Israélite*, cahier publié par l'Ecole Normale Israélite, février 1960, p. 4, 17, 18.

princes contre Sepahsalar, le grand vizir réformiste, qui était le protecteur des écoles modernes et des juifs [61].

De toute façon, 25 ans plus tard, en 1315 hq./1898, l'école de l'Alliance Israélite fut fondée en Perse. Cet accord, fut donné pour la deuxième fois, par Mozaffareddin Chah, dans une lettre adressée à son ministre des Affaires étrangères :

> J'ai appris avec satisfaction qu'un certain nombre d'Israélites [des juifs] désirant procurer à leurs enfants l'instruction qu'ils ne peuvent acquérir dans d'autres écoles puisqu'elles leur sont fermées, ont résolu de recueillir quelques dons et d'ouvrir un établissement scolaire où les enfants pauvres et les orphelins apprendront à bénir Mon Nom selon les principes de la loi de Moïse [!], à prier pour Moi et Mon Royaume [...] Je considère les Israélites [juifs] comme Mes sujets fidèles et l'école qu'ils veulent fonder pour donner de l'instruction à une partie de Mes sujets, est utile et profitable à tout le royaume ... C'est pourquoi j'ordonne à Nezamossaltaneh qu'il remette pour cette œuvre une subvention de deux cents *tomâns** [62].

Ainsi, la première école fut ouverte à Téhéran. Joseph Cazèz, le directeur de l'école, utilisa d'abord l'ancienne école juive, et inscrivit seulement les garçons. Mais après quelque temps, il ouvrit aussi une autre école pour les filles, en inscrivant 150 élèves [63].

Après trois ans, l'Alliance Israélite, assurée de la protection du gouvernement de l'Iran, décida de développer ses écoles dans les autres villes. Josephe Cazès, après avoir cédé la direction des écoles de Téhéran à Nessim Levy, partit pour Ésfahân. La succursale d'Ésfahân fut donc fondée par Joseph

---

61 NATEGH, *Kârnâmé… op. cit.*, p. 117.

* *Tomân* : Unité monétaire valant 10 Rials. Equivalait en 1898, à cinq francs or.

62 CONFINO, Albert., *L'action d'Alliance Israélite universelle en Perse*, Alger, 1942, p. 60.

63 NATEGH, *Kârnâmé… op. cit.*, p. 132.

Cazès le premier août 1901/1318 hq. Cette année-là, 220 élèves furent inscrits dans cette école. Ce nombre s'accrut jusqu'à 350 élèves pendant les années 1902-03, et 400 en 1907. Une telle augmentation existait également pour l'école des filles. Cette école dont les élèves ne dépassaient pas 75 au début, atteignit 270 élèves en 1904 [64].

Dans la ville de Hamadân, l'Alliance Israélite fonda, sous l'impulsion de Mme et M. Bassan, des écoles comprenant 350 élèves garçons et 250 élèves filles, dont 30 élèves étaient musulmans.

Cette Alliance s'étendit dans d'autres villes : KermânChah, Chirâz (Persépolis) et Saneh en 1321 hq./1904, Tuyserkân et Nahâvand en 1324 hq./1906, Yazd en 1327 hq./1910, Kâchân en 1328 hq./1911, Racht et Golpâygân en 1331 hq./1914.

Les programmes de ces écoles étaient semblables à ceux de l'Alliance française. Dans les écoles de filles, en sus de la couture et du tissage, on enseignait la langue française, Les fables de La Fontaine - qui étaient, en réalité, un résumé et une traduction de *Kaliléh va Démnéh* par Rouzbeh Pourdadveyh (Ebn Moqaffa), l'écrivain persan - les romans de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, et l'histoire de la Révolution française [65].

Dans les écoles de garçons, les élèves lisaient aussi Les fables de La Fontaine, les romans de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, et les pièces de Molière. En plus, ils étudiaient les mathématiques, les sciences, l'histoire et la géographie. Les examens de fin année avaient lieu en langue française. Jusqu'à l'avènement de Rezâ Chah (1925-1941), 70% des programmes étaient en français. Mais avec l'avènement de celui-ci, ils n'étaient plus que 15 à 20% [66].

---

64 CONFINO, *L'action… op. cit.*, p. 97.

65 *Ibid.*, p. 105-106.

66 GUILARDI, Annick., *L'action d'Alliance Israélite universelle en Iran*, mémoire de maîtrise, I. E. I., 1993, p.13

Les résultats de ces écoles étaient très brillants. Comme il leur était interdit de faire le prosélytisme pour la religion juive, les familles musulmanes et zoroastriennes furent encouragées à inscrire leurs enfants dans les écoles de l'Alliance Israélite. Mais en comparaison des écoles d'Etat, à l'époque de Rezâ Chah, les écoles de l'Alliance étaient à un niveau inférieur, tant dans le domaine de l'instruction que de l'hygiène. Cela provoqua le déclin du nombre d'élèves dans ces écoles. A titre d'exemple, d'après un rapport du ministère de l'Instruction publique (*Mo'âref*), daté 22/10/1310 hq./12/1/1932 [67], les élèves de l'Alliance faisaient, au contraire des écoles d'Etat, la première et la deuxième années de lycée à la fois en un an et ils s'inscrivaient à la fin de l'année pour la troisième année. De plus, au cours de la première année de lycée, les mathématiques n'étaient pas enseignées. Les élèves ne connaissaient pas assez la langue persane !

Il y a un autre rapport, daté du 26/11/1310 hs./15/2/1932 [68], confirmant les jugements ci-dessus. De toute façon, les écoles d'Alliance Israélite ont été considérées comme les meilleurs réseaux d'établissement étrangers en Iran, écoles dont les élèves étaient des juifs, des musulmans et des zoroastriens. Pour en donner un aperçu, on joint ci-dessous un tableau de fréquentation des écoles de l'Alliance Israélite en 1929 (après l'avènement de Rezâ Khan) [69] :

villes	Garçons	Filles	Total
Téhéran	750	400	1150

67 *Raporté madréséhyé Âlyânsé bani ésrâili bé maqâmé Riyâsaté Vézâraté Mo'âréf va Owqâf va Sanâyé Mostazraféh* (Rapport des Écoles Israélites au directeur de ministère de l'Instruction publique, des fondations pieuses et des Beaux Arts) 22/10/1310 hs./12/1/1932, nº 1700.

68 Raporté madréséhyé Âlyânsé ésrâili bé maqâmé Riyâsaté Vézâraté Mo'âréf va Owqâf va Sanâyé Mostazraféh, 26 /11/1310 hs./15/2/1932, n° 1963.

69 BEIKBAGHBAN, H., *L'Iran et la France…op.cit.*, p. 44.

Hamadân	600	300	900
Ésfahân	500	200	700
Chirâz	450	150	600
Kermânchâh	250	150	400
Sénnéh	125	75	200
Yazd	200	200	400
Total	2 875	1 275	4 150

C) L'Alliance française

Créée à Paris, en 1300 hq./1883, sous le nom d'« Alliance française », l'«Association nationale pour la propagation de la langue française », avait pour but de développer de la langue française en dehors du pays, ce qui entraînait également « le développement des relations commerciales ».

Des sections de l'Alliance française furent ouvertes en 1306 hq./1889, dans deux villes de l'Iran : Téhéran et Chirâz. L'Alliance fonda aussi un comité pour examiner le boudget et le programme des écoles ainsi que l'engagement des professeurs. Les membres du comité se divisaient en trois groupes : le groupe fondateur, le groupe permanent et le groupe annuel. Afin d'éviter tout conflit avec les pays rivaux, la Russie et l'Angleterre, mais aussi afin de demander une éventuelle aide pécuniaire, elle invita des représentants et notamment des médecins et des consuls de ces deux pays. Avec cette tactique, elle avait moins de problèmes extérieurs que l'Alliance Israélite [70]. Pourtant, parmi les écoles françaises, le destin de l'Alliance française était plus directement lié à la politique. Les révolutionnaires persans qui fréquentaient cette école, voulant imiter l'exemple de la Révolution française, afin de se débarrasser de l'absolutisme des Qâjârs, cherchaient chez les Français plutôt des idées

[70] NATEGH, *Kârnâmé… op. cit.*, p. 86-87.

révolutionnaires [71]. Cette institution fut donc l'objet de la suspicion du roi, Nasereddin Chah, car ce dernier, effrayé par la Révolution française, voyait en chaque Français un ferment révolutionnaire, qui pouvait mettre fin à sa royauté.

À cette époque, les écoles étrangères rencontrèrent des difficultés venues « des menées des missionnaires, qui furent parfois perçues comme un complément de la domination économique et politique » [72] En mai 1889, le Comte de Monte Fourt, le chef de la police, autrichien (mais prétendant être de nationalité française), remit un rapport secret au Chah contre l'Alliance française, et cela effraya le gouvernement « déjà fragilisé par les crises économiques et financières » [73]. Celui-ci accusa les personnels de l'école de « babisme » [74] et prétendit que l'Alliance française était « un centre de propagande révolutionnaire et religieuse » [75], et qu'elle avait été fondée dans ce but, en ajoutant qu'elle était comme la Franc-maçonnerie [76]. Nasereddin Chah, pourtant féru de langue française, horrifié par les écoles étrangères, par les *bâbis*, la franc-maçonnerie et les idées révolutionnaires, ordonna de fermer toutes les écoles étrangères. Dans ce domaine, l'Alliance ne pouvait être épargnée par les complots des pays rivaux, bien qu'elle eût choisi les membres de son comité parmi les sujets de ces pays. Ces pays concurrents, privés d'une activité culturelle et horrifiés par les progrès des Français, appuèrent la décision du Chah et condamnèrent les Français dont la langue et la culture visaient à faire à leur

---

71 NARAGHI, Enseignement… *op. cit.*, p.131.

72 *Ibid*., p. 94.

73 NATEGH, H., « L'influence de la révolution française en Perse (XIX^{e} et début du XX^{e} siècle) », in Cemoti, n^{o} 12, p. 120.

74 Une secte religieuse, dont les disciples luttaient contre le Chah et le chi'isme et prêchaient le régime républicain.

75 BALLOY à RIBOT, Téhéran 12 mai 1891, Perse, Affaires Diverses Politiques, t. 43, les documents français, p. 88. Cité par NARAGH, *Enseignement… op. cit*.,

76 DOCTEUR FEUVRIER, *Trois ans à la Cour de Perse*, Paris, 1906, p. 237.

avis « La révolte contre l'ordre présent » et « adhérer les élèves au républicanisme » [77].

Mais quelques temps plus tard, grâce à l'effort de M. Balloy, le ministre plénipotentiaire français en Iran, Nasereddin Chah ayant accepté le titre de directeur honoraire de l'école de l'Alliance française, celle-ci fut réouverte le 8 ramazân 1308 hq./18 avril 1891 [78]. Cette fois-ci l'école fut protégée par le roi lui-même. En plus, le roi mit quelques classes de l'école *Dâr ol-Fonoun* à la disposition de l'Alliance, et lui donna 200 *Tomâns* de subvention par mois [79]. Son successeur, Mozffareddin Chah (1896-1906), suivit la décision de son père et ne manqua pas, lui aussi, de protéger l'Alliance.

Après la réouverture de l'Alliance française, elle accueillit de nombreux élèves et propagea la langue française en Iran. Selon le *Bulletin de l'Alliance*, « ils n'étaient pas moins de 10000 en Iran (donc à la veille de la révolution de 1906), à parler couramment français » [80].

Avec l'avènement de Mohammad Ali Chah (1906-1909), jugé russophile, les écoles étrangères firent face à des crises. L'Alliance française dut affronter plusieurs difficultés, à commencer par le fait que le Chah refusait toute aide sous l'instigation des Russes, ennemis des écoles modernes et de la révolution constitutionnaliste, mais elle dut aussi affronter la situation troublée du pays. Malgré tout, l'Alliance continua toujours son enseignement.

Les programmes de l'Alliance comprenaient les mathématiques, l'histoire, la géographie, la philosophie, la langue et la littérature françaises, avec un choix d'œuvres comme : le théâtre de Molière, *Le Comte de Monte Cristo* d'Alexandre

---

77 NATEGH, *Kârnâmé… op. cit.*, p. 91

78 NARAGHI, *Enseignement… op. cit.*, p.131.

79 NATEGH, *Kârnâmé… op. cit.*, p. 91

80 « Bulletin de l'Alliance française », 99, 15 janvier 1905. Cité par NARAGHI, *Enseignement… op. cit.*, p.131-132.

Dumas, *Les Misérables* de Victor Hugo, *Les Fables* de La Fontaine, *Les Aventures de Télémaque* de Fénélon, etc. Ici, au contraire des écoles de l'Alliance Israélite, la théologie ne fut pas enseignée et les élèves étaient obligés de l'apprendre en dehors de l'école. Cela était considéré comme un privilège pour l'Alliance Israélite. Par contre, dans les deux écoles, malgré l'aide de 200 *Tomâns* par mois versée par le Chah, on évitait d'enseigner la langue, la littérature et l'histoire persanes. Cela suscitait donc la défiance des Persans envers les écoles étrangères. Avec l'avènement du roi nationaliste Reza Khan, elles se virent contraintes d'insérer l'étude du persan dans leurs programmes et de réduire des programmes de français.

Comme l'Alliance Israélite, l'Alliance française parvint aussi à développer des écoles dans certaines villes : Broujerd, Racht, Chirâz, Tabriz, etc. Le tableau suivant donnera un aperçu de la fréquentation des écoles de l'Alliance à Téhéran.

1320 hq ./ 1902	80 élèves
1321 hq ./ 1903	100 élèves
1322 hq ./ 1904	130 élèves
[...]	
1325 hq ./ 1907	125 élèves
1326 hq ./ 1908	165 élèves
1327 hq ./ 1907	185 élèves
1331 hq ./ 1914	215 élèves
[...]	
1301 hs ./ 1922	100 élèves
1305 hs ./ 1926	120 élèves
1308 hs ./ 1929	253 élèves

Mais il y eut des années avec plus d'élèves : en 1912, le nombre d'élèves des écoles de l'Alliance française atteignit 955 élèves, dont 530 étaient

musulmans. En 1927, ce nombre augmenta jusqu'à 1200 élèves [81]. Bien que ces nombres paraissent peu importants, si l'on considère le chifre de la population du pays à l'époque des Qâjârs (environs sept millions), on comprendra bien leur importance et l'influence qu'ont exercée ces écoles sur la littérature persane contemporaine.

3. L'opposition russe et anglaise aux écoles françaises

Les activités culturelles françaises ne pouvaient se dérouler sans incident avec la présence russe et anglaise. En effet, ces activités leur faisaient de la concurrence, et d'une manière générale, les intérêts économiques et politiques des deux pays divergeaient par rapport à ceux de la France.

Russes et Anglais, inquiétés par le développement des écoles françaises, poursuivaient les objectifs suivants :

A) - Empêcher le réveil national persan et la manifestation des idées libérales.
B) - S'opposer à la France, en sachant bien que l'activité culturelle des Français favorisait leur présence économique et politique en Perse.
C) - Semer la discorde entre les différentes sectes religieuses, ce qui favoriserait la décomposition du pays.

Avec la fondation des écoles modernes, les premières étincelles du libéralisme brillèrent en Perse et les intellectuels persans, fascinés par la Révolution française, cherchèrent la liberté et la démocratie. Pour cette raison, dans la crainte du développement de la pensée révolutionnaire grâce à ces écoles, les impérialistes russes et anglais eurent recours à différents moyens pour empêcher leur développement. Quelques exemples nous permettent de mieux connaître l'opposition de ces deux pays aux écoles modernes.

---

[81] NATEGH, *Kârnâmé… op. cit.*,

À l'époque de Fath Ali Chah, les Anglais, afin d'éloigner les Français du Golf persique, semèrent « la peur dans le cœur » du Chah, en les présentant comme des « républicains ayant pour but de détruire toutes les monarchies et totes les religions » En prétextant les révolutions de 1789 et de 1848, ils réussirent donc à « écarter les Français du chemin de leurs intérêts économiques et politiques » [82]

De leur côté, les Russes, après avoir détruit en 1328 hq./1911, l'école Sa'âdat à Tabriz, l'une des écoles attachées à l'Alliance française, ont exécuté son directeur, Haji Ali Khan, sous prétexte que les personnels de l'école avaient tiré sur les soldats russes. En même temps que l'intervention russe, les partisans de Mohammad Ali Chah ont accusé les personnels de cette école de s'attaquer aux coutumes iraniennes, par la mise en scène de la pièce ironique *Mordehâ* (Les morts). Il paraîtrait également que cette école était rattachée à « L'Association Sa'âdat des Iraniens » à Istanbul, qui au cours de la révolution constitutionnaliste, luttait contre les occupants russes en écrivant des articles dans les journaux français.

En sus de l'école Sa'âdat, les Lazaristes aussi affrontèrent l'opposition des Russes et des Anglais. Selon ces derniers, « ces hérétiques, sèment la trouble partout où ils mettent les pieds ». Les Russes allèrent encore plus loin et ils incitèrent ouvertement « les *ulémas* et les jeunes théologiens contre les écoles des missionnaires françaises » [83]. Au cours de la première guerre mondiale, pour réprimer la progression de la révolution persane en Turquie, les Russes ont occupé également Orumiyeh, et détruit complètement la résidence des Lazaristes au village de Khosrow Âbâd. Cette mission a également subi des invasions par les Ottomans, et ensuite par les Russes, au cours de la révolution constitutionnaliste.

---

82 NATEGH, H., « L'influence de la révolution... », op. cit.

83 « Lettre ouvert aux ulémas, 1848 », manuscrit en persan, Perse (M.A.E.F.) Cité par NATEGH, *L'image*…, *op.cit.*

Par ailleurs, l'Angleterre s'opposait aussi aux écoles de l'Alliance Israélite. De sorte que, selon les témoignages des Juifs, « Le plus grand obstacle dans la fondation des écoles de l'Alliance Israélite n'était pas le gouvernement persan, mais le représentant anglais ». En sus des motifs déjà mentionnés, une raison spécifique motivait son opposition aux écoles juives. L'Angleterre avait déjà assumé l'enseignement des juifs par l'« *Anglo-Jewish Association* » et la « *London Society for promoting Christianity among the Jews* » [84]. Les Juifs, avec la fondation de leurs écoles, se manifestaient donc comme un rival pour l'Angleterre. Alors, cette dernière eut recours à tous les moyens pour lutter contre les Juifs à savoir : semer la discorde entre les Juifs et les musulmans, les accuser de vol, les menacer, distribuer de l'argent à des voyous afin de les piller, etc.

Ainsi que les Russes l'avaient fait à l'ouest de l'Iran, entre les musulmans et les chrétiens, la discorde entre les Juifs et les musulmans pouvaient réaliser également un autre but de l'Angleterre, c'est-à-dire la décomposition du pays.

Ainsi, les personnels de l'école de l'Alliance Israélite à Ésfahân furent accusés par les Anglais de mettre à feu l'école « Garland » (l'école anglaise) en 1306 hq./1889. Ils furent donc condamnés à payer 100 *tomâns* à cette école [85]. Ce n'est pas le seul exemple : les personnels de cette école à Chirâz, furent accusés, en 1910, par les Anglais, de l'assassinat d'une élève, et par conséquent les voyous, payés par l'Angleterre, pillèrent le quartier juif.

L'Alliance française, comme symbole des pensées républicaines, et les buts qu'elle poursuivait, était également l'objet de l'hostilité des puissances russe et

---

84 NATEGH, *Kârnâmé… op. cit.*, p. 134.

85 CONFINO, *L'action… op. cit.*, p. 81.

anglaise. Elle avait même été fermée une fois, à cause de la pression exercée par ces dernières [86].

Il y avait d'autres exemples pour démontrer l'opposition russe et anglaise aux écoles françaises, mais il est inutile de consacrer notre recherche à ces incidents.

4. L'opposition du clergé persan aux écoles étrangères

Les écoles françaises, suspectées de propager des idées provenant de la révolution française, devaient rencontrer aussi l'opposition du clergé iranien.

Son opposition aux écoles, et en général au modernisme, avait deux aspects, politique et didactique. Le développement des écoles modernes supprimait la prospérité des écoles religieuses, qui étaient le monopole du clergé. Par conséquent, cela diminuait son pouvoir dans le domaine de l'éducation. Par ailleurs, les écoles modernes étaient considérées comme un phénomène occidental qui allait transformer la vie islamique du peuple et peut-être ses convictions religieuses.

Mais politiquement, le clergé avait perdu beaucoup du pouvoir qu'il avait gagné à l'époque safavide. Il se trouvait avec son pouvoir religieux, face au gouvernement Qâjâr. Alors, chaque phénomène moderne qui renforçait la puissance de l'État était considéré comme une atteinte au pouvoir du clergé.

Les clercs se divisaient en réalité en deux groupes : les opposants et les partisans des écoles modernes. Les partisans, comme Sayyed Mohammad Tabatabaï, Sayyed Jamaloddin Vaez, Chaykh Hadi Najm Abadi, et d'autres

---

[86] Pour voir plus de détails *Cf.* NATEGH, *Kârnâmé… op. cit.* et NATEGH, H., « L'influence de la révolution... », *op. cit.*

mojtahéd [87] des villes, protégeaient les écoles de tous les risques et périls. En revanche, certains clercs, comme Sayyed Mohammad Taqi Najafi, étaient l'ennemis sérieux des écoles modernes et surtout des écoles de l'Alliance Israélite. Le seul protecteur des juifs était le gouvernement persan appuyé par quelques clercs. Tandis que l'Alliance française était protégée par la France, les Lazaristes par le Vatican et les Missionnaires Américains par la Russie et l'Angleterre. On peut mentionner aussi Seyyed Bagher Chafti, le grand chef religieux d'Ispahan, avec ses 30000 partisans surnommés *loutis* [88], qui «portait ombrage au gouvernement» de Mohammad Chah et « se donnait le droit de condamner à mort qui il voulait et là où il voulait sans même demander l'autorisation du gouvernement » [89] En 1837, il fut vaincu par l'armée du Chah. La politique séculière du gouvernement de Mohammad Chah menaçait l'influence religieuse du clergé sur la population. Pour renforcer son pouvoir religieux, le clergé s'opposait alors à tout progrès culturel et politique. Mohammad Chah et surtout son premier ministre, Haji Mirza Aghasi, essayaient de rabaisser le pouvoir religieux du clergé et les écarter de « leurs fonctions judiciaires ». Ce dernier accusait donc l'État d'être « hérétique » et « usurpateur » [90].

Outre les motifs déjà mentionnés, d'autres raisons économiques et sociales motivaient l'opposition des clercs. Selon les Juifs, chaque Sayyed [91] ou clerc qui cherchait la célébrité et voulait s'attirer des adeptes, déclarait le *Jehad* (la guerre sainte) contre les Juifs. A titre d'exemple, le quartier juif a été pillé, le 18 janvier 1901 (4 *chavvâl* 1318), sur l'ordre d'un inconnu nommé Cheykh Ebrahim.

---

87 *Mojtahéd* : Spécialiste de la loi religieuse (chi'ite).

88 Malfaiteur et truand.

89 DOWLAT ABADI, Y., *Hayâté Yahyâ*, Téhéran, Frouzân, t. 1, 1362, p.87.

90 SÉPSIS, S., « Quelques mots sur l'état religieux de la Perse », in Revue de l'Orient, t.III, 1846, p. 107. Cité par Nategh, « Un roi... », *op.cit.*

91 Sayyed : descendant du prophète Mohammad.

Celui-ci, pour s'attirer des adeptes, avait accusé les Juifs d'être les agents de la corruption. Le Chah, fâché, donna donc l'ordre de retrouver tous les objets pillés. Il donna aussi 1000 *tumâns* d'indemnité aux Juifs [92]. Quoi qu'il en soit, anglophile et ennemi des écoles modernes, Sayyed Mohammd Taqi Najafi rédigea une *Fatvâ* [93], au nom des ulémas de Najaf et de Karbalâ, dans laquelle il accusait toutes les écoles modernes, fondées soit par les étrangers, soit par les Persans sur le modèle européen, d'être opposées à la religion [94].

Malgré tous les problèmes créés par les clercs, les écoles modernes, et en particulier les écoles françaises, se sont développées grâce à la protection du gouvernement Qâjâr, de quelques clercs et aussi des intelectuels persans.

Conclusion

Le règne de Mohammad Chah, caractérisé par le sécularisme, la tolérance et l'égalité entre les adeptes des différentes sectes et religions, permit aux missionnaires religieux de s'installer librement dans plusieurs régions de l'Iran et fonder des écoles. Plus tard, à l'époque de Nasereddin Chah, les écoles de l'Alliance française furent ouvertes dans le but de faire connaître la langue et la littérature françaises en Perse. Mais il ne faut pas perdre de vue que cette Alliance, au-delà de ses objectifs culturels, pensait surtout aux intérêts économiques de la France. Au cours du voyage de Nasereddin Chah à Paris, Adolphe Crémieux, le fondateur de l'Alliance Israélite, obtint l'accord du Chah pour fonder ses écoles en Perse. De nombreux obstacles l'empêchèrent de les

---

92 « Les Juifs d'Iran », Archives A. I. U., Les Cahier A. I. U., septembre 1994, p.30. Cité par

93 *Fatvâ* : Jugement d'un chef religieux musulman.

94 DOWLATABADI, Yahya, *Hayâté Yahyâ*, Téhéran, 4 t, t. I, I, P. 328. Cité par BAKAÏAN, Hadi, *Târikhchéyé madârésé novin*, http://greek.blogfa.com/post-224.aspx

réaliser immédiatement et il les fonda 25 ans plus tard à l'époque de Mozffareddin Chah. Cette Alliance a été instituée dans le but de lutter pour l'égalité des droits et contre les discriminations individuelles ou collectives. Elle était considérée comme la plus brillante école française en Perse, dont les élèves étaient juifs, zoroastriens et musulmans.

Les écoles modernes se heurtèrent à l'opposition russe et anglaise, ainsi qu'à l'opposition du clergé. Cependant, grâce aux protections du gouvernement persan, d'un certain nombre de clercs et d'intelectuels persans, ces écoles se sont développées. Parallèlement aux écoles étrangères, des écoles modernes persanes comme *Rochdiéh* furent fondées à Tabriz puis à Téhéran.

Les écoles (*madréséh* et *maktab*) persanes, se présentant idéales au niveau littéraire, historique et philosophique jusqu'au 19^{e} siècle, n'avaient aucun programme dans le domaine industriel. Les écoles étrangères, absorbées dans la propagation du christanisme ou celle de la langue et de la culture françaises afin d'atteindre leurs buts politique et économiques, ne l'inclurent pas non plus dans leurs programmes d'enseignement. Après l'ouverture des écoles étrangères, le système d'enseignement des écoles persanes, basé sur les matières religieuse, littéraires, philosophiques et historiques, subit un changement radical. Beaucoup de textes littéraires et scientifiques européens furent étudiés, mais encore aucun programme ne présentait de dimension appliquée à l'industrie. En effet c'est seulement avec la fondation de *Dâr ol-Fonoun*, inauguré à l'intiative d'Amir Kabir, qu'on fit les premiers pas pour l'industralisation du pays.

La création d'établissement publics d'enseignement proprement iraniens, surtout après la Révolution de 1906, mit un frein au développement des écoles étrangères et elles furent placées sous le contrôle suprême de l'État. Le Ministère de l'Instruction publique fut créé en 1910 et de nombreuses écoles persanes furent fondées par les associations (*Anjoman*) et des personnes privées. Plus tard, un réseau d'écoles publiques fut créé par l'État à l'époque de Reza Chah, le fondateur de la dynastie Palavi (1925). La première guerre mondiale dut aussi

ralentir le développement des écoles étrangères, déjà bien implantées en Perse. Pendant la première guerre mondiale, la France, qui était jusque là, une force d'équilibre face aux Anglais et aux Russes, mais qui était l'alliée de ces derniers, fut suspectée d'entretenir des desseins colonisateurs. Une friction se produisit alors entre le personnel français des écoles et les nationalistes qui fréquantaient surtout l'Alliance française. Après la guerre, un certain nombre d'écoles étrangères fermèrent leurs portes.

Quoi qu'il en soit, toutes les écoles modernes, persanes et étrangères, contribuèrent à l'évolution de la littérature persane contemporaine.

CHAPITRE III : LE RÔLE DES PERSANS DANS LES PROGRÈS DE LA LANGUE ET DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISES DANS L'IRAN CONTEMPORAIN

Dans ce chapitre nous allons essayer de préciser quelques conséquences de la présence culturelle des Français en Perse. L'envoi des étudiants en Europe, l'adoption de l'imprimerie, la fondation du *Dâr ol-Fonoun* (l'école polytechnique), la traduction d'ouvrages européens et surtout français sont des sujets qui seront abordés dans ce chapitre pour montrer le rôle qu'ils jouèrent dans l'évolution de la littérature persane contemporaine.

1. L'envoi d'étudiants persans en France

Le traité de Finkenstein, conclu entre Napoléon et Fath Ali Chah Qâjâr, fut suivi des premières tentatives pour envoyer des étudiants en France, sur l'ordre de Abbas Mirza, successeur du roi. Ces tentatives ont échoué lors du traité de Tilsit (juillet 1807), conclu entre la France et la Russie, et les premiers groupes d'étudiants furent envoyés, sous la pression de Harford Jones [95], en Angleterre.

[95] Le ministre plénipotentiaire de l'Angleterre.

À la suite du traité anglo-persan de *Mofassal* (1812) [96], quelques groupes furent encore envoyés en Angleterre [97]. Mais l'institution des écoles françaises en Iran fit ensuite évoluer, après quelques décennies, la situation en faveur de la France. En 1845, sous Mohammad Chah, les cinq premiers étudiants furent envoyés en France. Plus tard, à l'époque de Nasereddin Chah, sept ans après la fondation de *Dâr ol-Fonoun* (1851), 42 étudiants prirent le chemin de la France pour étudier diverses sciences [98]. C'étaient les plus brillants élèves de la première promotion du *Dâr ol-Fonoun*. Ils s'étaient inscrits aux écoles de Saint-Cyr et des Beaux Arts [99]. En plus des écoles mentionnées ci-dessus, l'École de Santé Militaire de Lyon reçut également, grâce à l'appui du docteur Schneider, le médecin de la Cour et le président du comité de l'école de l'Alliance française à Téhéran, un certain nombre d'étudiants iraniens [100]. Malgré le désir de l'Allemagne et de l'Angleterre, dans leur rivalité culturelle avec la France, Schneider essaya d'envoyer des étudiants dans son pays, dans l'espoir de favoriser les intérêts de la France grâce à cet échange.

Sous le règne de Mozaffareddin Chah et de ses sucesseurs, jusqu'à la révolution de 1906, on envoya plus systématiquement de nombreux jeunes

---

96 *Cf*. Chapitre I.

97 BALAY, C., et CUYPERS, M., *Aux sources de la nouvelle persane*, Paris, éd. Recherche sur les civilisations, 1983, p. 16.

98 SIASI, *La Perse..., op. cit*., p. 116.

99 DEMORGNY, *La question.., op. cit*., p. 217.

100 NATEGH, H., « Les Persans à Lyon », (Pand-o Sokhan, Mélanges offert à Charles Henri de Fouchécour, Institut Français de Téhéran 1995, p.191-199), Consultable sur le site http://s1.e-monsite.com/2009/05/23/7366515les-persans-a-lyon-pdf.pdf

Persans en Europe. Les uns choisirent la Russie, les autres se dirigèrent vers l'Allemagne et l'Angleterre, mais le plus grand nombre alla en France [101].

Ainsi, sous le règne de Reza Chah Pahlavi (1925-1941), en 1307 hs./1928, « 120 étudiants ont été envoyés en France par le ministre de l'Instruction publique, en vue d'études financières, administratives et pour obtenir des diplômes d'ingénieur » [102]. Toujours sous le règne de ce roi, en 1931, parmi trois cents étudiants boursiers, neuf dixièmes faisaient leurs études en France [103]. Dès leur retour, ils ocupèrent des postes importants comme : général, Ministre de la Justice, traducteur ou enseignant à *Dâr ol-Fonoun*, Ministre des Sciences, Ministre de l'éducation, médecin, etc. Mais il est à remarquer qu'à peine un tiers de ces étudiants « trouvèrent un emploi correspondant aux spécialités étudiées en France, ce qui reflète entre autre une inadéquation de ces formations aux besoins de l'Iran à ce moment-là » [104]. Ceux qui avaient étudié la minéralogie, la cristallerie, l'horlogerie ou la fabrication du papier... sont devenus des enseignants du français, des employés de la Poste, des fonctionnaires du Ministère des affaires Étrangères ou du Commerce [105]. Par ailleurs, ceux qui étaient attachés à la Cour et appartenaient à l'aristocratie, ne pouvaient choisir des postes défavorables aux intérêts des groupes dont ils dépendaient [106]. Parmi ces étudiants envoyés en Europe, il y eut des figures connues et marquantes, comme Mirza Saleh Chirazi, Mirza Malkam Khan, Mohandes ol-Mamalek, etc.

---

101 EHTECHAM, Hessameddin, La situation économique et historique de la Perse contemporaine depuis 1900 jusqu'à nos jours, Thèse de l'université de Montpellier, 1930, p. 70.

102 *Ibid.*, p. 70.

103 SIASI, *La Perse..., op. cit.*, p. 186.

104 NARAGHI, *Enseignement..., op. cit*., p. 90.

105 VARAHRAM, GHOLAM REZA, *Nezâmé siâsi va sazmân hâyé ejtémâ'iyé Iran dar 'asré Qâjâr*, Téhéran, Mo'in, 1367, p. 181-184.

106 NARAGHI, *Enseignement..., op. cit*., p. 90.

Dès leur retour, ils ont occupé « de hautes charges et l'un d'eux, Mohandes ol-Mamalek, s'éleva deux fois au rang de Ministre de l'instruction publique » [107]. Ainsi, Mirza Malkam Khan qui avait été envoyé dès l'âge de dix ans en France, après avoir fait de brillantes études, rentra en Iran en 1268 hq./1851, « à l'époque où est inauguré le *Dâr ol-Fonoun*. Il y est nommé traducteur et immédiatement chargé des fonctions d'interprète de Nasereddin Chah et de conseiller (*Mostachâr*) de Mirza Aqa Khan Nuri, le successeur d'Amir Kabir » [108]. Plus tard, Mirza Malkam Khan fonda, avec quelques personnalités politiques et religieuses, la première franc-maçonnerie (*farâmuch Khanéh*) de l'Iran.

Mirza Saleh Chirazi était un autre étudiant envoyé en Europe. Il étudia la langue et la philosophie en Angleterre et « réussit à pénétrer plus profondément dans la civilisation anglaise et les modes de pensée occidentale » [109]. À son retour, il fonda une imprimerie et publia l'un des premiers journaux iraniens, intitulé « *Kâghazé Akhbâr* », en 1837. Mirza Saleh était connu parmi les intellectuels de son temps qui répandirent les idées libérales et le système parlementaire [110].

Les étudiants envoyés en Europe avaient des problèmes à l'intérieur et à l'extérieur de leur pays. En Iran, les étudiants rvenus de l'étranger affrontaient parfois l'opposition des hommes d'Etat. On les traitait d'orgueilleux, leur reprochait d'être plutôt médisants que critiques et on les prétendait incapables d'apprendre les techniques et les sciences européennes au peuple de l'Iran. Les étudiants qui avaient été envoyés en France rencontrèrent également d'autres

---

107 BEIKBAGHBAN, *L'Iran et la France..., op. cit*., p. 136.

108 BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.,* p. 23

109 LETAFATI, Roya, L'Iran moderne dans la nouvelle : Arthur de Gobineau, S. M. A. Djamalzadeh et Sadegh Hedayat, Thèse de l'université de Strasbourg, 1993, p. 14.

110 *Ibid.,* p. 14.

problèmes comme le refus d'équivalence des diplômes iraniens avec les diplômes français, ou non acceptation des étudiants venus de l'étranger par les universités françaises. On notera encore qu'ils devaient généralement appartenir à de grandes familles de la noblesse, voire à des familles princières, car ils étaient capables d'assurer les intérêts de la France en favorisant la conclusion de traités.

Quoi qu'il en soit, les étudiants revenus d'Europe ont amené, outre les techniques, de nouvelles idées, tant au niveau social que littéraire. Ils l'ont fait notemment en traduisant des oeuvres européennes et en adoptant, pour ce faire, un style simple compréhensible pour le plus grand nombre.

2. La fondation de *Dâr ol-Fonoun* (École polytechnique) et des enseignants européens

Abbas Mirza, successeur de Fath Ali Chah, ayant vu la prospérité des pays européens, et souffrant du retard industriel de son pays, décida de créer une grande école sur le modèle européen. Mais la mort prématurée de ce prince brillant de la dynastie Qâjâr ne lui permit de réaliser ses idées de réforme.

Plus tard, l'assassinat de l'ambassadeur russe Griboïedov (1244 hq./1828) occasionna le voyage officiel de Khosrow Mirza, le fils de Abbas Mirza, « à Saint-Pétersbourg pour demander solennellement pardon au Tsar de la part du Chah de Perse » [111]. Khosrow Mirza fut accompagné par quelques personnages comme Mirza Saleh Chirazi, Mirza Mohammad Khan Zanganeh, Mirza Masoud Garmroudi et Mirza Taqi Khan Amir Kabir. Ce dernier, influencé par les écoles russes et peut-être par l'école polytechnique turque (1263 hq./1846), était d'avis de fonder une école polytechnique sur le modèle européen [112].

---

111 BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 17

112 ARYANPOUR, Yahya, *Az Sabâ tâ Nimâ*, Téhéran, Navid, t. 1, 1367 hs., p. 253.

Amir Kabir, le grand réformateur de l'administration, voulant lutter contre les différentes ingérences étrangères, en particulier celles de la Russie et de l'Angleterre, essaya de moderniser le pays et son premier souci, « comme celui de tous les réformateurs des autres pays d'Orient, était la réforme de l'armée » [113].

Par la suite, le plan de l'école fut dessiné par Mirza Reza Mohandes, qui avait achevé ses études à Londres, et construite par Mohammad Taqi Khan Memar Bachi.

Afin de fournir l'encadrement pédagogique nécessaire, Amir Kabir chargea son traducteur privé, Khan Davoud, de recruter des professeurs européens. Afin d'éviter les interventions éventuelles, Amir Kabir hésitait à engager les professeurs anglais, français, et surtout les Russes. C'est ainsi que l'on invita des professeurs italiens et prussiens (1851), mais plus tard on invita également des Français (1855) [114] à venir à *Dâr ol-Fonoun*. Davoud Khan, à son retour d'Autriche, amena, en 1268 hq./1851, sept professeurs. Dès son arrivée, « les programmes sont aussitôt établis et soumis au Chah qui les approuve et nomme Ali Qoli Mirza E'tezdossaltane directeur et Reza Qoli Khan Hedayat, préfet des études *Nézâmis* » [115]. L'inauguration solennelle de l'école, encadrée par des professeurs persans et européens, eut lieu en 1268 hq./1851-2, alors que le fondateur de l'école, Mirza Taqi Khan Amir Kabir, passait les derniers jours de sa vie en exil dans le palais de *Bâgh-e Finn*, près de Kâchân. Il fut finalement assassiné treize jours après l'ouverture de l'école sur l'ordre de Nasereddin

---

113 NARAGHI, *Enseignement… op. cit*., p. 98.

114 HEDAYAT, Mahdi Qoli (Mokhberossaltaneh), *Khâtérât va Khatarât*, Téhéran, Golchan, 1984, p. 63. et HAGHIGHAT, Abdorrafi, *Târikhé néhzathâyé fékriyé Iraniân dar dowréyé Qâjâr* (*Az Mollah Ali Nouri tâ Adib ol-Mamalek Farahani)*, Téhéran, Cherkaté moalléfân va motarjjémâné Iran, t. 1, 1368 hs., p. 442.

115 *Nezâmis* : militaire. ARYANPOUR, *Az Sabâ...*, *op.cit*., p. 254 et BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit*., p. 17.

Chah. La section militaire avait été ouverte huit mois avant l'inauguration solennelle de l'école, qui eut lieu vingt ans avant celle l'université de Tokyo et cinq ans après celle d'Istanbul [116].

Parmi les sept premiers professeurs du *Dâr ol-Fonoun*, on trouve principalement des militaires et des médecins : le capitaine Zattie, le capitaine Gumonës (ou Grumonës), le lieutenant Karziz, le lieutenant Nemiro, M. Carnotta, le docteur Polak et M. Kukati [117]. Les deux premiers arrivés, Krziz et Polak, repartirent respectivement en 1859 et 1860. Polak, qui était devenu le médecin de la cour après la mort de Claude le Français, écrivit aussi un journal de voyage sur l'Iran en allemand [118].

Le développement du *Dâr ol-Fonoun* occasionnait le recrutement de nouveaux professeurs. Parmi ces nouveaux collaborateurs se trouvait le lieutenant Alexandre Bohler, professeur de mathématiques et sciences militaires, qui arriva en 1272 hq./1855 et participa à la guerre contre les Anglais en 1273 hq./1856 [119] ; Stanislas Borowski (mort au siège de Harat) enseigna la géographie et le français ; le docteur Albu, de Berlin, fut recruté en 1300 hq./ 1882 et le Docteur Schlimer, le médecin hollandais, vint à titre personnel en 1268 hq./1851. Ce dernier fit beaucoup de voyages d'études en Iran et publia le célèbre *Loghat nâme-ye Tebb* (dictionnaire de médecine) [120].

---

116 NARAGHI, *Enseignement… op. cit.*, p. 96-97.

117 ARYANPOUR, *Az Sabâ...*, *op.cit.*, p. 254-255 et BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 17.

118 HEDAYAT, *Khâterât* …, *op.cit.*, p. 58.

119 Ce professeur français rendit des services remarquables à l'État persan , et pour cette raison les Anglais essayèrent de le faire expulser en France. *Cf.* HAGHIGHAT, *Târikhé néhzathâ...*, *op.cit.*, p. 452.

120 ARYANPOUR, *Az Sabâ...*, *op.cit.*, p. 255-256 et BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 18.

Les cent premiers élèves de *Dâr ol-Fonoun* furent choisis parmi la noblesse et l'aristocratie. Les programmes étaient d'abord militaires et polytechniques, à savoir l'infanterie, l'artillerie, la cavalerie. Les autres matières enseignées étaient la géométrie, la médecine, la pharmacie, etc. [121]. Mais au fur et à mesure que l'école *Dâr ol-Fonoun* se développait, elle perdait son caractère purement technique, en faisant place dans ses programmes à l'histoire et à la littérature persane, française et arabe [122]. La langue en usage était toujours le français, et cette fois-ci on ajoutait la littérature française : le théâtre de Molière, les fables de La Fontaine, les romans de Victor Hugo et d'Alexandre Dumas, etc. Pour cette tâche, des Français se sont « agrégés au corps enseignant du *Dâr ol-Fonoun* ; sans doute pour une raison de langue commune » [123]. Sous l'ordre de Nasereddin Chah, on y mit en scène les pièces de Molière, aussi d'autres auteurs français en version persane. Dans la crainte de l'opposition du clergé, on choisit les acteurs parmi les étrangers connaissant le persan. Les spectateurs étaient plutôt le Chah et sa famille et son entourage [124].

Parmi les professeurs français, on peut citer : Félixe Vauvilier, M. J. Nicolas (père du consul de Tabriz, Alphonse Nicolas), traducteur de *Robâ'iyâté Khayyâm* [125] ; Jules Richard, « sans connaissance particulière », qui se convertit à l'islam et prit le nom de Mirza Reza Khan Moaddab ol-Mamalek, etc. Ce

---

121 HEDAYAT, *Khâtérât*…, *op.cit.*, p. 61 et 153 et BEIKBAGHBAN, *L'Iran et la France... op. cit.*, p. 133.

122 LETAFATI, *L'Iran moderne*…, *op.cit.*, p. 13.

123 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 18.

124 YGHMAYI, Eghbal, *Madréséhyé Dâr ol-Fonoun*, Téhéran, Sarvâ, 1376 hs., p. 132.

125 Omar KHAYYÂM NEYCHÂBOURI (1050-1123), est un savant et poète persan. Ses poèmes (*robbâ'iyât* ou « quatrains ») expriment une sensibilité à la fois épicurienne et désespérée.

dernier répandit l'industrie de photographie en Iran à l'époque de Mohammad Chah, et écrivit quelques livres sur la grammaire du français [126].

Des Persans collaboraient aussi à l'enseignement du *Dâr ol-Fonoun*, ainsi Mirza Malkam Khan, surnommé Nazem od-Dowleh, Nazar Aqa, surnommé Yamin os-Saltaneh, traducteur russe et ensuite représentant plénipotentiaire de l'Iran à Paris, Haji Najm od-Dowleh, qui a laissé de nombreux ouvrages de mathématiques et de sciences, etc. [127].

Cette école fut dotée d'un laboratoire de physique et de chimie, d'une usine de bougies, d'une bibliothèque qui est à l'origine de la bibliothèque nationale de Téhéran, créée en 1935 sous Reza Chah Palavi, d'un amphithéâtre, d'une imprimerie et du *Dâr ot-Tarjoméh* (le centre de traduction) [128]. Ce fut dans ce centre qu'on traduisit de nombreux ouvrages européens.

Dâr ol- Fonoun avait été protégé d'abord par Nasereddin Chah. Mais comme les écoles moderne, étrangères ou persanes, il était suspecté de propager les idées révolutionnaires. Le Chah ralentit donc l'enseignement moderne dans le pays, de même que l'envoi d'étudiants en Europe, dans la crainte de susciter des mouvements de rebellion contre le pouvoir. La fondation de la franc-maçonnerie, par Mirza Malkam Khan, et l'influence des idées républicaines dans cette école, provoquèrent la méfiance du roi à l'égard de cet établissement.

En réalité, *Dâr ol- Fonoun* était une grande universié et il fallait attendre ses effets dans les deux décennies après son ouverture. Elle fit les premiers pas pour la modernisation du pays. Les élèves de cette école éduquèrent à leur tour les générations suivantes, un mouvement intellectuel se révèla et les bases de la Révolution constitutionnelle furent posées. Parallèlement à cette Révolution, un

---

126 HAGHIGHAT, *Târikhé néhzathâ..., op.cit.*, p. 453.

127 ARYANPOUR, *Az Sabâ..., op.cit.*, p. 257 et BALAY et CUYPERS, *Aux sources…, op. cit.*, p. 63.

128 HAGHIGHAT, *Târikhé néhzathâ..., op.cit.*, p. 439.

mouvement littéraire surnommé *Adabiyâté machrouté* (la littérature constitutionnelle) vit le jour. Cette littérature montre une grande évolution au niveau du style et des thèmes, que l'on abordera dans les chapitres suivants.

3. La mise en place de l'imprimerie

Ce fut, en réalité, au début du XVII[e] siècle que l'Iran importa l'industrie de l'imprimerie. La première imprimerie fut installée à Ésfahân (1016 hq./1607) et pouvait imprimer en persan, latin et arabe. Plus tard, en 1641, les Arméniens installèrent leurs presses à Jolfâ d' Ésfahân [129]. Avec cette mécanisation de l'écriture, les écritures saintes des musulmans semblaient cesser de l'être. « La chose paraît donc réservée aux infidèles », puisque l'importance de la calligraphie dans les pays musulmans et son degré d'extrême raffinement ne pouvaient permettre aux musulmans de l'adopter [130].

C'est en Inde, vers la fin du XVIII[e] siècle que fonctionnèrent les premières presses persanes grâce aux Persans qui y résidaient et à l'avancement des techniques anglaises. C'est pourquoi « la plus grande part des volumes imprimés en persan au XIX[e] siècle sortit non des presses de Téhéran ou de Tabriz, mais de celles de Bombay et Calcutta » [131].

En Iran, le prince Abbas Mirza installa, en 1811-12, la première presse typographique en persan à Tabriz. Téhéran, bien que capitale, obtint sa première presse en 1239-40 hq./ vers 1825. En même temps, les étudiants envoyés en

---

129 RICHAD, Francis., « Un témoignage sur les débuts de l'imprimerie à Nor Jula », *Revue des études arméniens*, t. XIV, 1980, p. 483-484.

130 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.,* p. 15.

131 *Ibid.*, p. 15.

Russie rapportèrent de Saint-Pétersbourg la technique de la lithographie (*Tchâpé sangi*) [132].

L'impression lithographique était donc pratiquée à Téhéran et à Tabriz. La presse de cette ville, qui avait précédé celle de Téhéran d'une dizaine d'années, avait obtenu un succès considérable. Nasereddin Chah au retour de son voyage en Europe, rapporta une nouvelle presse typographique en Perse [133].

L'utilisation des deux procédés occasionna l'apparition successive de romans, de nouvelles et de journaux dans l'histoire de la littérature persane contemporaine. En outre, la traduction et la publication de nombreux ouvrages européens provoquèrent une grande évolution dans la littérature persane au XX^{e} siècle.

4. Les traductions

Pour bien comprendre la profondeur de l'évolution de la prose et la poésie persanes, il faut analyser les différents facteurs qui y contribuèrent.

La traduction d'ouvrages européens est l'un des facteurs de cette évolution dont elle remonte à l'époque de Fath Ali Chah Qâjâr, lorsque son Premier Ministre Qaem Maqam et Abbas Mirza, le prince héritier et gouverneur de Tabriz, s'intéressèrent à la traduction d'ouvrages français et anglais. Les traducteurs persans qui tentaient, surtout jusqu'au XIX^{e} siècle, de sauver le patrimoine pahlavi en le traduisant en arabe, et de l'arabe en persan, changèrent d'objet et ils tradiusirent des ouvrages européens. Abbas Mirza, brillant prince des Qâjârs, commanda à Mirza Reza Mohandes (un des premiers étudiants envoyés en Europe) de traduire de l'anglais des ouvrages historiques de Voltaire, *Petr-e Kabir et Châr-e davâzdahome* (Pierre le Grand et Charles douze). Le

---

132 *Ibid.*, p. 15. et LETAFATI, Roya, *L'Iran moderne …*, *op.cit*., p. 12. -

133 ARYANPOUR, *Az Sabâ...*, *op.cit*., p. 229.

choix de l'anglais venait des premiers étudiants persans envoyés en Angleterre, sous la pression de Harford Jones.

À l'époque de Mohammad Chah également, on traduisit des œuvres françaises de l'anglais. Haji Mirza Aqasi, le Premier Ministre, aidé par Jules Richard (Khan), l'interprète français de la Cour, commanda un liste d'ouvrage français comme : « *Histoire de la Révolution française* de Louis Thiers, *La grande Encyclopédie* des Lumières, *Les Caractères* de Jean de la Bruyère, le *Guide diplomatique* de Martin (?), le *Mémoire sur la guerre d'Espagne* de Gabriel Suchet, l'Œuvre *complet* de Descartes, ... *La Carte du Golfe Persique* de Berchaud (?) le *Dictionnaires des sciences naturelles*... » [134] et bien d'autres livres.

Plus tard, un esprit brillant, nommé Mirza Taqi Khan Amir Kabir, jeta les bases d'un profond renouveau intellectuel en réalisant un projet autrefois caressé par Abbâs Mirza. Le *Dâr ol-Fonoun*, créé par celui-ci, encadré par des professeurs étrangers, autrichiens, prussiens, belges et français par la suite, aussi d'autres grandes écoles comme *Madréséhyé Nézâmi* et *Madréséhyé Siâasi*, rendirent nécessaire la traduction de nombreux ouvrages scientifiques et techniques [135]. Le français, qui semblait la seule langue étrangère commune possible, changea la situation en faveur de la France et on traduisit cette fois directement du français. Cette tâche fut effectuée grâce à la collaboration d'élèves et de professeurs iraniens de *Dâr ol-Fonoun*, mais aussi par les étudiants rentrés de l'Europe, par les élèves des écoles étrangères et les étrangers au service de l'État [136]. Parallèlement à *Dâr ol-Fonoun*, on créa *Dâr ot-Tarjoméh* (un centre de traduction) et *Matba'ayé dowlati* (imprimerie d'État), et on y traduisit et publia de nombreux ouvrages. Ainsi, un « mouvement de

---

134 NATEGH, « *Un roi…* »

135 BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.,* p. 20, 29.

136 HAGHIGHAT, *Târikhé néhzathâ...*, *op.cit.,* p. 460.

traduction » (*Néhzaté tarjomé*) commença. Parmi les traducteurs plus connus jusqu'à la Révolution constitutionnelle (1905-1906), on peut mentionner Mohammad Taher Mirza, Mohammad Hassan Khan E'temad os-Saltaneh, Mirza Habib Esfahani, Mirza Agha Khan Kermani, Mirza Ali Khan Nazem ol-Oloum, Mirza Reza Mohandes, etc. Le choix des traductions était d'abord conforme aux besoins de l'enseignement : sciences et technique militaires, matières générales (géographie, histoire, grammaire). Mais, peu à peu, on a tenté de traduire des œuvres littéraires ou philosophiques comme : *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon [137], *Le Discours de la méthode* [138] de Descartes, *Paul et Viriginie* [139] de Bernardin de Saint-Pierre, *La Chaumière indienne* [140] du même auteur, *Le Capitaine Hatteras* et *Le tour du monde en quatre-vingts jours* [141]de Jules Verne *Les Aventures de Rocambole* de Ponson du Terrail [142], *Les Mémoires de Mademoiselle Montpensier* [143], *Les Mystères de Paris* [144] d'Eugène Sue, *Les*

---

137 Traduction de Mirza Aqa Khan Kermani (ou selon Homa Nategh, Mirza Ali Khan Nezam ol-Olama), Téhéran, 1324 hq. Puisque les conditions et les règles de royauté était les sujets en question dans cette œuvre, Nasereddin Chah furieux, ordonna mettre tous les volumes de cette traduction dans la cave de *Dâr ol-Fonoun*, afin qu'ils pourrissent. À l'époque de Mozaffareddin Chah, on relia et publia les feuilles intactes.

138 Sous le titre de *Kétâbé Dyâkârt ou Hékmaté Nâséri*, Traduction de Mollah Laleh zar et du Comte de Gobineau, Téhéran, 1279 hq.

139 Sous le titre de *Echq va Éffat*, Traduction de Mirza Hossayn Khan Zaka ol-Molk (Mirza Hossayn Froughi).

140 Sous le titre de *Kolbéyé héndi*, Traduction de Mirza Hossayn Khan-e Zaka ol-Molk, Téhéran, 1322 hq.

141 Sous le titre de, *Safaré Hachtâd Ruzéh Dowré Donyâ*, Traduction de Mirza Hossayn Khan Zaka ol-Molk, Téhéran, 1316-17 hq., rééd. Téhéran, 1329 hq.

142 Traduction de Haji Qoli Khan Sardâr As'ad, Téhéran, 1323 hq.

143 Traduction de E'temad os-Saltaneh.

Misérables de Victor Hugo [145], *L'Esprit des lois* [146] de Montesquieu, et roman *Les amours de Faublas* de Louvet de Couvrai, traduit par plusieurs personnes à partir de nombreux manuscrits. La loi fondamentale de la France fut traduite aussi par Mostachar od-Dowleh, sous le titre de *Résâléyé yék kalaméh*, ce qui lui coûta d'être prisonnier et torturé. Mentionnons encore le théâtre de Molière, qui a joué un rôle important dans l'évolution du théâtre et du drame en Iran et aussi celle des romans : *Le Comte de Monte Cristo* [147], *La Reine Margot* [148] et *Les trois Mousquetaires* [149] d'Alexandre Dumas et *La Dame aux camélias* d'Alexandre Dumas fils, qui sont de bons exemples de traduction de ces romanciers. Les romans des deux Alexandre Dumas éaient vus comme des romans révolutionnaires en Perse et tenaient une place privilégiée chez les libéraux persans. C'est ainsi que, les romanciers persans de la première moitié du XX^{e} siècle furent influencés par les écrits de ces deux écrivains.

Parmi les pièces de Molière, on peut mentionner *Le médecin malgré lui* [150], *L'avare* [151] ou *Le mariage forcé* [152], qui furent mis en scène au cours de la

---

144 Sous le titre de *Râzé Paris*, Traduction dea Mohammad Taher Mirza Eskandary, 1310-11 hq.

145 Sous le titre de *Binavâyân*, Traduction de Mirza Yusef Khan E'tasam ol-Molk.

146 Sous le titre de *Rouh ol-Gavanin*, Traduction de ?

147 Traduction de Mohammad Tâher Mirza Eskandary, Téhéran, 1316 hq.

148 Sous le titre de *Malakéyé Margot*, Traduction de Mohammad Taher Mirza Eskandary.

149 Sous le titre de *Seh Tofangdâr*, Traduction de Mohammad Taher Mirza Eskandary.

150 *Tabib Éjbâri*, Traduction de Mohammad Hassan Khan E'temad os-Sltaneh, Téhéran, 1322 hq.

151 Sous le titre de *Khasis.*

152 Sous le titre de *'Aroussiyé Éjbâri*, Traduction de Mohammad Hassan Khan E'temad os-Sltaneh, 1329 hq.

Révolution constitutionnaliste à Tabriz; ou encore *Le Misanthrope* [153], qui fut censuré pendant vingt ans par le gouvernement ottoman, malgré la médiation de E.G. Browne [154]. En Iran, ce théâtre n'a également pas pu obtenir l'autorisation de publication. Il faut dire que Molière, considéré surtout comme critique social, apparaissait comme un critique politique en Iran. C'est pourquoi le théâtre de Molière, surtout *Le Misanthrope*, heurtait le censeur du gouvernement [155].

Parmi les traductions d'ouvrages historiques, on peut mentionner : *L'histoire de Frédéric Guillaume* [156] de Bosu'é, *Napoléon III* [157] de F. Masson, *Louis XIV et son siècle* [158] et *Henri III et sa Cour* [159] d'Alexandre Dumas, *Le Siècle de Louis XIV* [160], *L'Histoire de Charles XII* [161] et *Histoire de l'empire de Russie sous Pierre le Grand, 1759-1763* [162] de Voltaire, *L'Histoire de Napoléon premier* [163], et encore *L'Histoire de Napoléon le grand* [164] et *L'Histoire du siège*

---

153 Sous le titre de *Mardom Goriz*, traduction de Mirza Habib Esfahani, résidant à Istanbul.

154 Historien et orientaliste anglais.

155 NATEGH, *Kârnâmé… op. cit.*, p. 57.

156 Sous le titre de *Tarikhé Frédrik Giyoum*, Traduction de Mohammad Tâher Mirza Eskandary, Téhéran, 1317 hq.

157 Sous le titre de *Nâpléoun dar Khanéyé khod*, Traduction de Mohammad Taher Mirza Eskandary, 1313 hq.

158 Traduction de Mohammad Taher Mirza Eskandary et Sardâr As'ad.

159 Sous le titre de *Sargozashté Hanriyé sévvom*, Traduction de Sardâr As'ad.

160 Traduction de Ali Qoli Kachani, en 1289 hq.

161 Traduction de Mirza Reza Mohandes.

162 Sous le titre de *Pétré Kabir*, Traduction de Mirza Reza Mohandes.

163 Sous le titre de *Târikhé Nâpoléon Avval*, Traduction de Mirza Reza Tabrizi Mohandes Bachi.

164 Traduction de E'tezad os-Saltaneh, ministre des Sciences et directeur du *Dâr ol-Fonoun*.

de Paris [165] de Jean-Louis-Ernest Messonier, *L'Histoire de Gil Blas de Santillane* [166] d'Alain René Lesage, le *Mémorial de Sainte-Hélène* [167] d'Emmanuel comte de Las Cases, *Décadence et chute de l'Empire de Rome* [168] d'Edward Gibbon, etc. Il y a eu tant de traductions à cette époque qu'il n'est pas possible de les mentionner toutes. Ce qui nous importe ici, c'est surtout l'influence de ces traductions sur la littérature persane contemporaine.

Le choix des traductions est parfois étonnant, car les ouvrages choisis ne sont pas obligatoirement les plus connus dans leur pays d'origine. Il semble être « livré au hasard des goûts et des expériences individuelles » [169], ou se faire conformément à la situation socio-politique du pays. Le traducteur persan s'intéresse beaucoup aux romans d'Alexandre Dumas et même aux *Mémoires de Mademoiselle Montpensier*, mais les ouvrages de grands écrivains comme Balzac, Flaubert et Stendhal sont absents des traductions persanes.

A la traduction, on ajoutait parfois une partie, en fonction de la situation socio-politique de l'Iran. La partie ajoutée concernait plutôt sur la liberté, l'égalité, le droit de l'homme, la tyrannie des rois, l'injustice sociale, l'incapacité des ministres, etc. On ajoutait aussi parfois des versets du Coran et des proverbes

---

165 Reza RICHARD a traduit le premier tome et le deuxième tome fut traduit par Mohammad Kazeme, le professeur de *Dâr ol-Fonoun*.

166 Traduction de Mirza Habib Esfahani.

167 Sous le titre de *Târikhé Sainte-Hélène*, Traduction de Ali Khan, le fils de Mohammad Taher Mirza Eskandary.

168 Sous le titre de *Enhétât va soghouté Émpérâtouriyé Roum*,Traduction de Mohammad Taher Mirza Eskandary, 1247 hq. « L'ouvrage suscitant la colère de Fath Ali Chah qui y voyait sans doute une leçon trop sévère faite à l'administration du royaume, en interdit la publication et la traduction ne fut jamais achevée. » *Cf*. BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, P. 28.

169 *Ibid.*, p. 30.

persans. Le traducteur persan était également d'avis d'utiliser les noms persans au lieu des noms européens.

Avec la traduction d'ouvrages européens, surtout le français, la prose persane adopta un langage « souple, coulant et pourtant plein d'élégance et fascinant » [170]. Les traducteurs, obligés d'imiter le style du texte original, évitaient donc les expressions emphatiques et rimées qui jusqu'alors étaient obligatoire dans la prose persane, dont elles faisaient aussi la valeur du texte littéraire. Ainsi, la prose persane fit les premiers pas vers la simplicité et l'écrivain persan, qui jusqu'à cette époque n'écrivait que pour un cercle restreint de lettrés, commença à écrire pour la masse le plus grand nombre.

Conclusion

En sus des écoles modernes, d'autres facteurs comme l'envoi des étudiants en Europe, l'adoption de l'imprimerie, la fondation du *Dâr ol-Fonoun* (l'école polytechnique) et la traduction des ouvrages européens contribuèrent à l'évolution de la prose et la poésie persanes. La fondation du *Dâr ol-Fonoun*, en particulier, rendit nécessaire la traduction d'ouvrages européens. Par la suite, un «mouvement de traduction» (*néhzaté tarjomé*) commença et, avec l'adoption de l'imprimerie, des livres scientifiques, des romans, des nouvelles, des journaux ... sont successivement apparus.

Tous ces éléments ont donc contribué à l'apparition des nouveaux genres littéraires, le roman et la poésie moderne, et également à l'évolution de fable et de drame persans.

Dans la prose, les traducteurs, obligés respecter le style du texte initial, adaptèrent un langage souple et coulant, ils évitèrent les expressions

---

170 NIKITIN, B., « Les thèmes sociaux dans la littérature persane moderne », Oriente moderno, t. 34, n° 5.

emphatiques et rimées, et ils écrivirent pour la masse. Les thèmes socio-politiques provenant de la Révolution française furent aussi introduits dans la prose et la poésie persanes.

Dans la poésie, toujours dans le style classique, les poètes persans commencèrent à l'époque de la Révolution constitutionnelle à adopter les nouveaux thèmes socio-politiques. Cette littérature fut nommée « la littérature constitutionnelle » (*Adabiyâaté Machroutê*). Plus tard, Nima Youchij (Youshij), influencé par Alfred de Musset, créa la pésie moderne (*ch'éré now)*, qui fit évoluer la poésie classique.

DEUXIEME PARTIE : LA LITTÉRATURE SOCIO-POLITIQUE DE L'IRAN CONTEMPORAIN

CHAPITRE IV - L'IRAN À L'ÉPOQUE DE LA RÉVOLUTION CONSTITUTIONNELLE (1905-1912)

La dynastie qâjârs, qui héritait d'un pays troublé, avait affronté depuis le XIX[e] siècle les ambitions territoriales des grandes puissances. Du point de vue politique, cette époque est considérée comme une période sombre de l'histoire de la Perse, au cours de laquelle elle tomba en décadence. Les rois qâjâr, incapables de diriger le pays, conclurent surtout les trois humiliants traités de *Goléstân* [171], de *Torkamântchây* [172] et le traité de *Paris* [173]. Le pays affaibli et morcelé résultant de ces traités ne put donc se débarrasser des ingérences socio-

---

171 Conclu en 1813 ; conformément à ce traité, les provinces situées au sud-est de la mer *Khazar* (Caspienne) sont amputées au profit de la Russie.

172 Conclu en 1828 ; conformément à ce traité, les territoires de l'ouest de la mer *Khazar* sont amputés au profit de la Russie. L'État Qâjâr accordait aussi « aux sujets du Tsar – suivis bientôt par les ressortissants des autres pays européens – les droits capitulaires, c'est-à-dire l'extraterritorialité juridique et fiscale. Désormais, tout conflit entre un musulman iranien et un étranger sur le sol iranien devait être porté devant une juridiction consulaire où n'intervenait qu'un représentant du ministère iranien des affaires étrangères. C'était le début d'une longue période de pénétration et d'ingérence européenne. Cependant, pas plus en Perse qu'en Turquie ottomane, une colonisation directe n'a jamais eu lieu , ce qui préservait un sentiment de souveraineté et d'identité». (RICHARD, Yann, « L'Iran sous les Qâjar (1779-1925) », http://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/l_iran_sous_les_qAjar_1779-1925.asp)

173 À la suite d'une guerre avec des rebelles afghans, excités par les Anglais, l'État Qâjâr conclut en 1857, avec les Anglais, le traité de *Paris* et il reconnut l'indépendance de Harat, située à l'est de la Perse. Cette ville fit donc officiellement partie de l'Afghanistan, dont le territoire de la Perse avait déjà été amputé en 1747.

politiques de la Russie et de l'Angleterre, même après la Révolution constitutionnelle. Le traité de 1907 [174], conclu entre ces derniers à l'époque de Mohammad Ali Chah (1324-1327 hl./1906-1909) menaçait lui aussi l'intégrité du territoire. En sus de ces traités, les rois Qâjârs n'hésitèrent à vendre la richesse nationale, en octroyant de nombreuse concessions aux pays étrangers, ce dont l'Angleterre et la Russie tirèrent profit plus que les autres. L'octroi du «monopole des chemins de fer, des mines, de l'irrigation, de la banque, et divers projets industriels et agricoles» [175] au Baron de Reuter [176], « le monopole du commerce et de la manufacture des tabacs » [177] à Talbot et la concession de l'exploitation du pétrole à William Knox D'Arcy [178] sont les concessions les plus marquantes octroyées aux Anglais. Les Russes obtinrent, de leur côté, le monopole du télégraphe, de la banque, des douanes et des chemins de fer du nord [179] du pays. L'État qâjâr, concéda également le monopole perpétuel des

---

174 Cette convention signée à Saint-Pétersbourg divisait la Perse en deux sphères d'influence distinctes: la partie nord allait à la Russie tsariste et la partie sud à la Grande-Bretagne, tandis que l'aire centrale serait une zone neutre. L'accord a été signé sans que le gouvernement perse y participe. Ce traité ne donnait donc plus l'occasion à l'État Qâjâr de tirer profit de la concurrence et de l'équilibre négatif des deux puissances colonisatrices.

175 RICHARD, *Yann,* « L'Iran sous... », *op., cit.*

176 Fondateur de l'agence de presse de Reuter.

177 RICHARD, Yann, « L'Iran sous... », *op., cit.*

178 Le premier contrat de concession pour l'exploitation du pétrole en Iran fut accordé en 1901/1280 hs. à William Knox D'Arcy. Ce contrat de concession devint alors célèbre sous le nom d'"accord de D'Arcy".

179 Selon le traité de 1907, presque les deux tiers du territoire de la Perse était considéré comme la zone d'influence de la Russie. En sus du nord, cette zone comprenait aussi des grandes villes situées au centre, à l'est et à l'ouest du pays, comme Téhéran, Ésfahân, Khorâssân, Kermânchâh, etc.

fouilles archéologiques sur tout le territoire de l'Empire de Perse à M. de Balloy, ministre de la France à Téhéran.

Cet état de choses devint plus déplorable encore vers la fin de XIX[e] siècle, époque où tout était livré à l'arbitraire et au caprice du roi et son entourage. La corruption régnait à tous les échelons de l'administration et les décisions prises étaient en fonction des intérêts privés et non des intérêts publics ou nationaux. Le Chah, au centre de cette société décadente comme le maître absolu de son royaume, avait un droit de propriété sur la terre, les biens et la vie de ses sujets et il pouvait, à son gré, en disposer. Le seul obstacle à son pouvoir absolu fut le clergé qui était susceptible d'entraver les décisions de l'État, si ce dernier ne prenait pas en considération les intérêts de ce groupe social. Le mouvement de *Tanbâkou* [180] (tabac), la Révolution constitutionnelle de 1905-1906, et plus

[180] Nasereddin Chah concéda, en 1308 hl./1890, la concession de la vente intérieure et extérieure de la manufacture du tabac de l'Iran à un commerçant anglais nommé Gerald Talbot. En contre partie, le gouvernement de l'Iran recevait chaque année 15 000 livres et un quart du bénéfice annuel, tandis que le gouvernement de la Turquie, en concédant seulement la vente intérieure dont la valeur était inférieure à celle de l'Iran, recevait 7 00 000 livres par an et un cinquième de l'intérêt annuel. Bien que ces pertes et gains n'aient pas eu d'impact sur le système despotique, cette concession faite par un pays musulman pour un prix insignifiant et la présence des agents de la compagnie étrangère dans le pays provoquèrent l'indignation et la révolte du peuple. Par conséquent, le leader du monde chi'ite, Mirzâ Hassan Chirazi, *mojtahéd* (docteur de la loi religieuse chi'ite) résidant à Sâmerâ, interdit par une *fatvâ* (Sentence) l'usage du tabac et il le déclara impur (*harâm)*. Cela eut même des répercussions sur la vie personnelle du Chah, puisque ses femmes ne le lui autorisaient pas. Cette *Fatvâ* étant considérée comme un ordre religieux, le roi fut donc obligé de résilier cette concession, en payant 500000 livres d'indemnité à la compagnie anglaise, argent qu'il dut emprunter à la Banque Impériale de Perse. Ce fut pour le clergé une grande victoire sur l'impérialisme occidental. Mais il ne faut pas perdre de vue que les Russes, les rivaux les plus sérieux des Anglais, attisaient la révolte en usant de leur influence parmi les courtisans russophiles et qu'ils réussirent finalement, à l'aide du clergé

récemment la Révolution islamique à l'époque de Pahlavi en sont les témoins. En sus du clergé, il ne faut pas perdre de vue le pouvoir des tribus, qui constituaient la deuxième puissance, capable d'entraver l'action du pouvoir central. Ces autorités indépendantes jouèrent à plusieurs reprises un rôle important dans l'histoire de la Perse [181].

La vénalité des postes empirait encore la situation de la société. C'était là un trafic légal, admis par le roi-même, qui permettait au plus offrant de l'emporter. Un système hiérarchique organisait par ailleurs toute la société. Le roi était payé par les gouverneurs et ces derniers étaient payés eux-mêmes par leurs inférieurs, c'est-à-dire par les percepteurs des impôts qui étaient souvent choisis parmi les plus sanguinaires et cruels.

Tous ces éléments préparaient le train pour la révolution de 1905-1906. Il suffisait d'une étincelle pour la déclencher et la crise économique de l'année 1322 hl./1904 mit le feu aux poudres. La mauvaise récolte dans le pays entier en 1904, la stagnation inattendue du commerce du nord en raison du choléra, la guerre entre la Russie et le Japon et la révolution qui suivit immédiatement en Russie en 1905, causèrent l'augmentation brutale des prix. Pour compenser la diminution des revenus, les douanes augmentèrent la taxation des commerçants indigènes et les créanciers ne purent donc récupérer leurs prêts. La situation devint plus critique encore avec les erreurs de politique économique de Mozaffareddin Chah (1313-1324 hl./1896-1906), qui contribuèrent à aggraver la crise. L'octroi des concessions aux commerçants étrangers, les emprunts auprès des banques étrangères, la nomination du Belge Naus comme Président

---

et du peuple de l'Iran, à abroger la concession du tabac en 1891. (*Cf.* BROWNE, E. G., *Énqélâbé Irân*, Traduit de l'anglais par Ahmad Pejouh, Téhéran, Ma'rafat, 1338 hs., pp. 32-34 et 46-59.)

181 BAHRAMI, Bahram, *Les relations de la Perse avec des grandes puissances à l'époque des Qâjârs*, Montreux, Gauguin et Laubscher, 1953, pp. 63-64.

Directeur Général des douanes [182], l'octroi d'une concession exclusive pour l'exploitation du pétrole dans toutes les provinces centrales et au nord du pays à D'Arcy et le péage à la Banque impériale de Britannique furent parmi les erreurs politiques de Mozaffareddin Chah et aboutirent au mécontentement général. Nous ajoutons encore l'insatisfaction du clergé, due à la diminuation de sa pension et au contrôle des fondations pieuses, dont la conséquence devait se révéler plus tard. Cette crise eut pour conséquence trois protestations générales qui aboutirent finalement à la Révolution constitutionnelle de 1905-1906.

Le déguisement de Naus en mollah dans un bal masqué fournit un prétexte aux protestataires et aux corporations religieuses, qui organisèrent la première manifestation au bazar contre le gouvernement durant le mois de *moharram* 1323 hl/1905. Demandant la destitution de Naus, deux cents marchands fermèrent leurs magasins et pour exciter les sentiments religieux de la masse, ils diffusèrent la photo de Naus, dansant dans une boîte en habit clérical, et ils partirent vers le sanctuaire (*haram*) de Chah ʿAbdol ʿAzim, à quelques kilomètres de la capitale. Mozaffareddin Chah, sur le point de partir en Europe, promit la destitution de Naus, le paiement des dettes et la création d'un comité des commerçants au Ministère du Commerce, dès son retour. Promesses qu'il ne tint jamais [183].

Le fouet infligé à deux commerçants par Ala od-Dowleh, le gouverneur de Téhéran, au motif qu'ils avaient accumulé des stocks de sucre pour en faire monter le prix provoqua la deuxième manifestation. Les manifestants prétendaient que l'augmentation du prix du sucre venait de la situation troublée

---

182 Il était également Ministre de la Poste et du Télégraphe, Trésorier général, chef de l'office des passeports et membre du Conseil de l'État. BROWNE, *Énqélâbé...*, *op. cit.*, p. 110.

183 ABRAHAMIAN, Ervand, *Irân beyné do énqélâb*, trad. de l'anglais par FIROUZMAND, Kazem et d'autres, 1382 hs., pp. 74-76.

de la Russie et non de la retenue abusive des stochs [184]. Les magasins furent donc fermés et deux mille commerçants, accompagnés des *tollâbs* [185] sous la direction de deux clercs révolutionnaires, Tabatabaï et Behbahani, se réfugièrent (*bast neshestand*) [186] au sanctuaire de Chah ʿAbdol ʿAzim. De ce lieu saint, ils envoyèrent quatre requêtes, exigeant le remplacement du gouverneur de Téhéran, la destitution de Naus, la mise en vigueur des lois religieuses et la fondation de l'*édâlatKhanéh* [187] (la maison de la justice).

Les promesses toujours non tenues de Mozaffareddin Chah à propos de la destitution de Naus et de la fondation de la maison de la justice, d'une part, et l'arrestation d'un prédicateur pour un discours contre l'État, de l'autre, déclenchèrent la troisième protestation. L'«Association secrète» (*Anjomané makhfi*) publia des déclarations virulentes et elle organisa quelques manifestations. Au cours d'une d'entre elles, de nombreux *tollâbs* partirent vers le siège de la police. Un *séyyéd* [188] fut tué et, pour suivre le cortège de ses funérailles, du centre de bazar à la mosquée principale (*Masjédé Châh*), les *tollâbs* et les commerçants, pour montrer être prêts à mourir, revêtirent un suaire. Au cours de la nouvelle émeute, courte et sanglante, 150 personnes moururent et

---

184 KERMANI, Nazemol eslam, *Tarikhé bidâriyé Iraniân*, Téhéran, Farhang, t. 1, p. 124 et KASRAVI, Ahmad, *Târikhé machroutéhyé Irân* , Téhéran, Amir Kabir, 1385 hs., p. 58.

185 Les étudiants en théologie.

186 *Bast néshéstan* : se réfugier dans un lieu saint. À l'époque des Qâjârs, en sus des mosquées, les ambassades de la Russie et de l'Angleterre furent des lieux où l'on pouvait se réfugier. L'écurie royale fut d'autre lieu où les voleurs, les assassins et d' autres coupables pouvaient se réfugier.

187 Les attributions juridiques étaient auparavant le droit exclusif du clergé qui jugeaient selon les lois islamiques.

188 Clerc descendant du Prophète Mohammad portant un turban noir.

plus de 100 personnes furent blessées [189]. Aussi, Tabatabaï et Behbahani, accompagnés de nombreux clercs, des leurs et de deux mille *tollâbs*, émigrèrent à Qom où ils annoncèrent que Téhéran n'aura désormais plus de leader spirituel pour les affaires religieuse, juridiques et d'autres opérations, et ils se mirent donc en grève. Au terme d'une autre manifestation organisée par l'«association secrète», 14000 personnes se réfugièrent à l'ambassade d'Angleterre [190], fait qui fournit un prétexte aux réactionnaires pour les étiqueter comme anglophiles. L'association organisa aussi la manifestation des femmes à l'extérieur du palais royal et de l'ambassade de l'Angleterre. Les protestataires demandèrent la fondation du *majlés* (Parlement) et l'*édâlatKhanéh*. Au cors de cette manifestation, les révolutionnaires revendiquèrent, pour la première fois, la Constitution et, même, le républicanisme fut l'objet de débat. L'État accusa les manifestants d'être les agents de l'Angleterre, mais, rencontrant une opposition généralisée, il proposa de mettre en place un Parlement islamique, une institution qui était moins démocratique que celle qui était réclamée. Rejetant cette proposition, les révolutionnaires continuèrent alors à manifestater, et les révolutionnaires du Caucase [191] menacèrent d'envoyer des combattants armés en Iran. Le Chah donna finalement l'ordre d'ouvrir le Parlement et il nomma aussi

---

189 KERMANI Nazemol eslam, *Tarikhé bidâri...*, *op. cit.*, t. 1, p. 246. Selon ABRAHAMIAN, le nombre de mortes ne dépassait pas 22 personnes. ABRAHAMIAN, *L' Iran beyné...*, *op. cit.*, pp. 75-76.

190 Trouvant le régime Qâjâr sur le point d'être renversé, les Anglais, contrairement aux Russes, prirent le parti des révolutionnaires, en pensant qu'ils arriveraient bientôt au pouvoir, afin qu'ils puissent obtenir des concessions éventuelles dans l'avenir. Ils avaient aussi, sûrement, pour but l'amoindrissement de l'influence des Russes.

191 La Perse avai été amputée du Caucase conformément au traité de *Golestân*. Les Caucasiens d'origine iranienne, ayant toujours des sentiments pour leur pays natal, ont joué un rôle important dans la Révolution Constitutionnelle de la Perse.

Mochirod Dowlé, connu pour son libéralisme, comme Premier ministre [192]. Mais Joseph Naus ne fut renvoyé qu'en février 1907, soit après la mort de Mozaffareddin Chah. La révolution remporta donc une première victoire assez rapide, grâce au mécontentement généralisé dans le pays entier, qui «découlait de différents éléments comme : la corruption et la faillite du régime, le fossé entre les modernistes et les réactionnaires de la cour, la faible personnalité de Mozaffareddin Chah lui-même et son indignation de la grave domination russe à la cour»[193]. Mais la guerre pour la Constitution avait récemment commencé.

1. Le clivage politique entre les Partis

Après avoir remporté une victoire prématurée, un dissentiment politique et idéologique apparut dès le début de mouvement dans le camp des révolutionnaires et les divisa en deux Partis : les *machrou'éh khâhâns* [194] (traditionalistes) dirigés par Nouri et les *machroutéh khâhâns* (constitutionnalistes) qui avaient à leur tête Tabatabaï et Behbahani. La querelle provenait d'un commentaire erroné de la Constitution par les théologiens traditionalistes, qui croyaient qu'elle renforcerait la religion [195]. En réalité, à l'exception de quelques ulémas [196] comme Tabatabaï, qui avaient une connaissance partielle de la Constitution, la majorité des clercs la confondaient avec le républicanisme ou le matérialisme. Le mouvement perdit donc son unité dès le début.

---

192 ABRAHAMIAN, *L' Iran beyné ..., op. cit.,* p. 78.

193 SOLTANIAN, Aboutaleb, *Les causes de l'échec de la révolution constitutionnelle de 1906 en Iran*, Thèse de l'université de Strasbourg, 2001, p. 57.

194 Partisans des lois religieuses.

195 KASRAVI, *Târikhé machroutéh..., op. cit.,* p. 259.

196 Docteurs de la loi islamique.

Le premier Parlement fut ouvert le 7 octobre 1906 (18 *ch'abân* 1324 hl.) et les lois furent codifiées sur la base d'une traduction de la loi fondamentale de la France et de la Belgique. Le différend entre les dirigeants entra donc dans une nouvelle phase et les querelles politiques, paralysant le régime constitutionnel, commencèrent entre les deux Partis adverses : la minorité extrémiste et fortement politisée venant notamment d'Âzarbâijân [197], dirigée par Taqizadeh, et aussi les libéraux occidentalisés manifestant des tendances laïques d'une part, et la majorité des modérés et le clergé traditionaliste, de l'autre.

L'approbation de la loi fondamentale et son supplément [198] fut le nouveau champ-clos où s'affrontèrent les deux Partis. Les traditionalistes s'opposèrent aux articles concernant l'égalité du droit public [199], la création de l'*anjoman* (société, association) des femmes, les attributions juridiques du clergé, l'augmentation du nombre des députés des provinces [200], l'instauration des écoles publiques modernes et de l'éducation obligatoire, l'élection de députés parmi les adeptes des autres religions et la liberté de la presse [201]. En plus, la contradiction entre les lois constitutionnelles occidentales et la culture et les lois

---

197 Aujourd'hui, il y a deux provinces en Iran qui s'appellent Âzarbâijân : Âzarbâijân de l'est et Âzarbâijân de l'ouest. La première est située au nord-ouest de l'Iran avec pour chef-lieu Tabriz, et la deuxième à l'ouest du pays, avec pour chef-lieu Oroumiyéh.

198 L'article II du supplément donnait au clergé le droit de vote sur les lois votées. Finalement, les libéraux furent obligés d'approuver cet article, qui était en réalité une catastrophe politique, pour obtenir le soutien des traditionalistes comme Cheykh Fazlollah Nouri. *Cf*. SOLTANIAN, *Les causes...*, *op. cit.*, p. 66.

199 Cette article se heurta à l'opposition de Nouri et Behbahani, bien que ce dernier fût l'un des dirigeants constitutionnalistes.

200 Une élection mal organisée avait permis aux représentants cléricaux d'occuper plus de 21% des sièges parlementaires.

201 ABRAHAMIAN, *Iran beyné...*, *op. cit.*, pp. 84-85 et SOLTANIAN, *Les causes...*, *op. cit.*, p. 66.

islamiques fut à l'origine de nombreuses querelles politiques entre les réactionnaires et les révolutionnaires extrémistes. Ces derniers, voulant laïciser les lois fondamentales, suscitaient la protestation des traditionalistes et, même, le mécontentement des clercs constitutionnalistes. Les extrémistes avaient même l'intention d'éliminer ces derniers de la scène politique, malgré le soutien qu'ils apportaient au Parlement et à la Constitution. À l'extérieur du Parlement, des critiques virulentes que faisaient les journaux extrémistes sur les décrets religieux ravivaient de plus en plus le clivage politique existant entre les deux courants antagonistes. Le journal *Sour Ésrâfil*, l'un des journaux importants de l'époque, en faisant la satire du clergé, lui demanda de ne pas se mêler des affaires politiques et l'accusa d'accumuler les richesses et de poursuivre des intérêts matériels en recourant aux prédications religieuses. Plus tard, le même journal écrivit que : les causes essentielles du sous-développement du Moyen-Orient sont l'ignorance, les superstitions, l'obscurantisme, le dogmatisme et l'esprit borné du clergé [202]. *Habl ol-Matïn*, l'autre journal, écrivit que : « Les lois établies depuis 1300 ans étaient pour le peuple arabe, non pour le peuple de notre temps » [203]. Il y a beaucoup d'autres exemples dont nous rappellerons dans la section consacrée aux journaux. La publication de ces articles diffamatoires par les radicaux et l'absence de réaction du Parlement suscitèrent la réaction brutale des traditionalistes et même des députés modérés du Parlement.

Par ailleurs, les clivages et les rivalités entre les dirigeants cléricaux aggravaient le fossé créé entre les révolutionnaires. Nouri et Behbahani, les deux rivaux qui étaient les théologiens officiels et réputés de la capitale, étant loin des idées modernes, se rallièrent par opportunisme à la Révolution et lui donnèrent un caractère assez conservateur. Behbahani, bien qu'il se montrât constitutionnaliste, était ambitieux et fidèle à l'ex-Premier ministre, Amin os-

---

202 ABRAHAMIAN, *Iran beyné..., op. cit.,* p. 85.

203 ADAMIYAT, Freydun, *Idéologieyé néhzaté machrutéh-yé Irân*, Téhéran, Payâm, 1355 hs., p. 416. Cité par SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.,* p. 72.

Soltan ; il se tourna vers Tabatabai et lui offrit sa collaboration politique afin de se venger d'Eyn od-Dowleh, le nouveau Premier ministre. Il avait également pour but consolider sa situation face aux adversaires et non un changement radical au sein du régime absolutiste [204]. Mais ce n'était pas le cas pour Tabatabaï, l'un des deux clercs qui dirigeaient la Révolution. Celui-ci, avait des idées modernistes, grâce à fréquentation des milieux libéraux, des *anjomans* clandestins et des franc-maçons, ses voyages en Russie et dans l'Empire ottoman ; et inspiré également par Seyyed Jamaloddin Asadabadi (1837-1897) [205] et aussi Cheykh Hadi Najmabadi [206], il se distinguait de son collègue Behbahani [207].

Nouri, partisan d'Eyn od-Dowleh, hésitant au début, considérant la situation fragile du Premier ministre, mais se rallia aussi plus tard à la Révolution. Mais après les querelles politiques et idéologiques entre les extrémistes et les réactionnaires sur les principes de la Constitution qui divisa les députés en deux Partis: *machrouteh khâhâns* et *machrou'éh khâhâns*, Nouri mécontent à la fois de Behbahani et Tabatabai qui avaient pris la tête du mouvement et également des comportements des extrémistes et des occidentalisés, prit une position anticonstitutionnaliste et se trouva à la tête des traditionalistes. Avec la présentation d'un boudget sévère par le Parlement, Nouri, jouissant d'une influence religieuse importante, trouva rapidement des

---

204 MALEKZADEH, Mahdi, *Énqhélâbé machrutiyat*, Téhéran, 'Élmi, t. 1., 1373 hs., pp. 247-251.

205 L'homme politique iranien qui cherchait à allier politiquement les pays musulmans contre l'impérialisme, en recourant à l'idée de panislamisme. Il luttait également contre le despotisme de l'État Qâjâr.

206 L'un des ulémas réformateurs, très célèbre à Téhéran. Il fut, comme Seyyed Jamal ad-Din Asadabadi, l'un des précurseurs du mouvement libéral en Iran.

207 HAERI, Abdolhadi, *Tachayyo' va machroutiyat dar Irân* », Téhéran, Amir Kabir, 1364 hs., p. 102.

partisans parmi les classes inférieures de la société. Dans le nouveau boudget, non seulement les parlementaires diminuèrent les frais de la Cour, mais ils mirent aussi en péril la subsistance des milliers employés de celle-ci. L'approbation d'un tel boudget simultanément à l'augmentation de prix des produits alimentaires suite à une mauvaise récolte [208], et le refus, par le Parlement, de diminuer les impôts afin d'équilibrer le boudget provoquèrent le mécontentement général. L'idée de pousser le pays vers une économie libre empêchait aussi les parlementaires de maîtriser les prix [209].

Dans le cadre du mouvement intitulé *machru'éh khâhi*, Nouri se réfugia avec ses fidèles, en juin 1907, au sanctuaire de Chah ʿAbdol ʿAzim. En utilisant la presse et les télégraphes, il mena pendant tout l'été une campagne médiatique contre le Parlement et la Constitution, et il réussit à faire entrer dans son camp un très grand nombre de gens pieux et de clercs, et même quelques ulémas réputés à Najaf, comme *mojtahéd* Seyyed Kazem Yazdi. En envoyant de nombreux télégrammes aux provinces, ils s'attaquèrent violemment aux principes de la Constitution, et traitèrent le parlementarisme d'hérésie incompatible avec l'Islam. Nouri traita également le Parlement de *Dâr ol-Kofr* (la maison du blasphème), et boycotta la Constitution [210] : «dans son traité, nommé *Tazkarat ol-Ghâfél va Érchâd ol-Jâhél*, Nouri critiqua la législation, la vote majoritaire, la délégation, la liberté de presse et d'expression, et même la participation du peuple aux affaires politiques.»[211]

En sus des réactionnaires, le Parlement et la Constitution furent les victimes des *anjomans* et des cercles activistes sociaux-démocrates

---

208 ERMANI, Nazemol eslam, *Tarikhé bidâri..., op. cit.,* t. 1, p. 234.

209 ABRAHAMIAN, *Iran beyné..., op. cit.,* pp. 85-86.

210 SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.,* p. 70, 76 et 152.

211 *Ibid.,* p. 70.

(*Éjtémâ'iyoun-'Âmmiyoun*) [212]. Ils étaient liés au Parti social-démocrate iranien du Caucase, fondé en 1905 à Baku par quelques révolutionnaires de Téhéran et de Tabriz. Ce Parti fut lui-même lié au Parti Hémmat, la puissante branche social-démocrate appartenant aux musulmans caucasiens, fondé en 1904 à Baku par Narimanov et Mohammad Amin Rasoulzadeh. Le Parti social-démocrate iranien de Caucase créa immédiatement des sections à Tabriz, Anzali, Téhéran, Machhad et Ispahan [213].

2. Le coup d'État de décembre 1907

Le clivage politique entre les Partis et la politique brutale choisie par les extrémistes qui cherchaient le renversement du trône par le feu et le sang, affaiblissait de plus en plus la position des constitutionnalistes. Aussi, de nombreux députés modérés se joignirent à nouveau à la monarchie et cela fortifia alors la position du régime despotique. L'assassinat d'Atabak, le Premier ministre de Mohammad Ali Chah, qui avait un rôle conciliateur entre le Parlement et le Monarque, affaiblit plus encore la position des constitutionnalistes. Atabak, après avoir obtenu un décret royal le 31 août 1907, en vertu duquel le roi promettait de collaborer avec le Parlement, et après l'avoir lu dans une séance parlementaire, le jour même de la signature de l'accord, fut, à

---

212 Ce nom donne l'idée de révolutionnaire, de *mojâhéd* (combattant) et de *fadâi* (fidèle prêt au sacrifice). Les sociaux-démocrates avaient choisi ce nom dans le but de combiner les idées socialistes et musulmanes, et de démontrer la conformité des principes des deux traditions. Le nom *mojâhéd* s'étendit plus tard à tous les révolutionnaires luttant contre Mohammad Ali Chah. *Cf*. SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.*,p. 83.

213 ADAMIYAT, Freydun, Fékré démokrâsi-yé éjtémâ'i dar néhzaté machrutiyaté Irân, Téhéran, Payâm, 1363hs., p. 13. et ETTEHADIYEH, Mansureh, Peydâyéch va tahavvolé ahzâbé siyâsiyé machrutiyat (dowréyé avval va dovvomé majlésé chowrâ-yé mélli) , Téhéran, Nachré Târikhé Irân, 1361 hs., p. 67-68.

la sortie du Parlement, la cible de plusieurs coups de pistolet, tirés par Abbas Aqa, un révolutionnaire extrémiste et membre de l'*anjoman* Âz*arbâijân*. Cela mit un terme aux tentatives de réconciliation et aux efforts du Premier ministre pour désamorcer les complots anticonstitutionnels [214]. Furieux à cause de cet attenta terroriste contre Atabak, de la politique brutale des extrémistes et aussi de la diminution de 380,000 *tumâns* imposée aux énormes revenues de la Cour par le Parlement et à cause du refus de ce dernier de dissoudre quelques *anjomans* extrémistes, Mohammad Ali Chah organisa, le 14 décembre 1907, un coup d'État, concerté avec les Russes et dirigé par les anticonstitutionnalistes, contre le Parlement [215]. Le camp royaliste, composé des serviteurs royaux, des cosaques [216], des *machrou'éh khâhâns*, des *lutis* (les vauriens) et des couches les plus inférieures des la société, s'installa à la place ToupKhaneh. Nouri, effrayé par les activités des extrémistes, réussit pour sa part à faire entrer une grande foule de clercs, de courtisans et de membres des couches laborieuses de la société, comme les teinturiers, les tapissiers, les briquetiers... dans le camp des anticonstitutionnels. Dans son discours adressé à cette foule, Nouri proclama que le sens de l'égalité est une apostasie venue des pays infidèles, et que les libéraux du Parlement, comme les Jacobins de France, mèneront finalement la société vers le socialisme, l'anarchie et le nihilisme [217] Le coup d'État commença à la fois à Téhéran et à la ville révolutionnaire de Tabriz, et aboutit à une lutte armée entre les constitutionnalistes et les absolutistes. Les deux premiers jours, la situation fut dominée par les forces du coup d'État ; il n'y avait eu aucune

---

214 SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.,* p. 104.

215 KASRAVI, *Târikhé machroutéh..., op. cit.,* pp. 499, 506 et 508.

216 La garde de la famille royale, formée par Nasereddin Chah en 1879. Elle fut commandée jusqu'à la Révolution russe, en 1917, par des officiers russes. Puis, son commandement fut transféré à des officiers iraniens, dont le plus célèbre fut le colonel Reza Khan, le fondateur de la dynastie *Pahlavi*.

217 ABRAHAMIAN, *Iran beyné..., op. cit.,* p. 86.

manifestation des *anjomans* extrémistes à ce moment. Mais après deux jours, une commission de 12 dignitaires, organisée par le Parlement, organisa la défense, en plaçant des combattants armés, sous le commandement d'un militaire constitutionnaliste, nommé Allahyar Khan [218] Peu à peu, 100000 constitutionnalistes, groupe composé d'intellectuels, des clercs, des ouvriers et des marchands se joignirent à cette armée. Dans une contre-attaque, le 16 décembre, les militants constitutionnalistes firent reculer les forces du coup d'État jusqu'aux murs du palais Golestân. Le coup d'État se solda par un échec ;c et le Chah jura à nouveau sa fidélité à la Constitution et à la loi fondamentale et il nomma Nezam os-Saltaneh Mafi, un constitutionnaliste modéré, comme Premier ministre. Il s'engagea également à constituer une garde de 200 cosaques pour le Parlement, à châtier les auteurs du coup d'État et à exiler quelques courtisans réactionnaires. En échange, le Parlement s'engagea à ne pas destituer le Chah [219].

Désespéré de l'emporter par une lutte armée contre le Parlement et la Constitution, le Chah adopta alors une stratégie pacifique à l'égard de ces derniers, qui ne dura pas longtemps. Le Chah échappa, le 28 février 1908 (25 *moharram* 1325 hl.), à un attentat à la bombe [220], devant l'*anjoman Âzarbâijân* ; cet attentat avait été organisé par le « Comité de révolution » (*Comité-yé énqélâb*), une branche clandestine de *Éjtémâ'iyoun-'Âmmiyoun*, dirigé par Heydar Khan. L'explosion causa la mort de quelques cosaques, et dressa le

---

218 ADAMIYAT, Freydun, *Majlesé avval va bohrâné âzâdi*, Téhéran, Ruchangarân, 1371 hs., p. 226.

219 CHARIF KACHANI, Mohammad Mahdi, *Vâqé'âté éttéfâqiyéh dar ruzégâr*, prés. par ETTEHADIYEH, Mansureh et S'ADVANDIAN, Téhéran, Amir Kabir, t. I, 1362 hs., p. 149 , KASRAVI, *Târikhé machroutéh..., op. cit.,* pp. 5201-523 et MALEKZADEH, *Énqhélâbé..., op. cit.,* pp. 563-568.

220 EHTECHAM OS-SALTANEH, *Khâtérât*, prés. par MOUSAVI, Seyyed Mahdi, Téhéran, Zavvâr, 1367 hs., p. 639-641 et MALEKZADEH, *Énqhélâbé..., op. cit.,* p. 622.

souverain contre le Parlement ; tous les liens d'entente furent donc rompus. Ehtecham os-Saltaneh, président compétent du Parlement, démissionna en avril 1908 et Momtaz od-Dowleh, soumis aux tendances extrémistes, le remplaça. L'absence de mesure prise par le Parlement pour arrêter et punir les criminels, malgré la requête sérieuse du Chah, provoqua l'ingérence directe mais illégale de ce dernier, ce qui créa une nouvelle crise. Trois suspects, parmi lesquels se trouvait Heydar Khan, furent arrêtés et envoyés au palais Goléstân, puis au palais de Justice pour l'enquête. Les coupables furent finalement libérés sans être jugés, grâce à la pression des *anjomans* sur le Parlement, sur le Ministre de la Justice et même sur le roi [221]. Outre, le gouverneur et le chef de la police de Téhéran, deux personnages liés à la cour, démissionnèrent.

3. Le coup d'État de juin 1908

Suite à une anarchie politique généralisée, créée par les factions extrémistes qui réclamaient toujours la destitution du roi, Mohammad Ali Chah, encouragé par les Russes et les courtisans réactionnaires, prépara donc un autre coup d'État. Après l'attentat, le souverain avait la haute main sur les affaires. Le peuple et le Parti modéré du Parlement manifestaient une sympathie envers le monarque. Le Parlement devint donc de plus en plus impopulaire. Les Russes, protestant contre les extrémistes, menacèrent d'une intervention militaire et ces derniers, sentant le danger, reculèrent alors soudainement. Afin d'effrayer les constitutionnalistes et d'entraver les résistances éventuelles de ceux-ci, le Chah fit une série de manœuvres militaires et politiques, puis il partit au Baghé Chah, où il prépara le coup d'État. Afin de bien contrôler la situation, le Chah céda l'administration du Télégraphe à Mokhber od-Dowleh, et le gouvernement de

---

221 MALEKZADEH, *Énqhélâbé..., op. cit.,* p. 623 et 629 et DOWLATABADI, Yahya, *Hayâté Yahyâ*, Téhéran, Attâr, t. II, 1361 hs., pp. 199-201 et SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.,* pp. 116-117.

Téhéran à Hajeb od-Dowleh, en destituant Sardar Mansour et Mirza Saleh Khan Baghmicheï [222]. Il fit installer alors des canons sur les portes de la capitale, et donna l'ordre à Mochir os-Saltaneh de constituer un nouveau cabinet, nommé « le cabinet de Bâghé Chah », qui était composé des ministres les plus ignorants. Pourtant, il se montra toujours favorable à la Constitution, en continuant la négociation jusqu'au dernier moment et il donna même l'ordre d'emprisonner les auteurs du coup d'État manqué de décembre 1907, afin d'endormir la méfiance des révolutionnaires [223].

Le 8 juin 1908, le Chah diffusa à Téhéran une déclaration semblable à celle du gouvernement tsariste lors de la dissolution de la *Douma*, qui montrait bien l'influence des Russes. Cette déclaration, adressée aux constitutionnalistes, avec un ton brutal, fut considérée en réalité comme une déclaration de guerre. À leur tour, les sociaux-démocrates répandirent des tracts politiques, menaçant le roi. Dans leurs débats parlementaires, ils suivirent une politique extrémiste, même un jour avant le coup d'État.

Behbahani et Tabatabaï, envoyant des télégrammes aux *anjoman*s provinciaux et aux ulémas de Najaf, leur annoncèrent le danger d'une telle déclaration. Les constitutionnalistes de Tabriz, Racht, Ésfahân, Chirâz, Qazvin, Hamadân et Kérmânchâh envoyèrent de nombreux télégrammes au Parlement et s'engagèrent à le soutenir. Une grande foule de protestataires, venant aussi des *anjoman*s, se réunirent à l'École Sépahsâlâr pour défendre le Parlement. Celui-ci, affaibli au fil du temps par les activités violentes des extrémistes, avait perdu de nombreux partisans et, paralysé par l'absence de personnalités capables d'unir le mouvement, ne put organiser les soutiens provinciaux ni ceux de Téhéran. Le Chah envoya un ultimatum, le 12 juin, demandant la dispersion de la foule, afin de reprendre la négociation. Les députés, effrayés à la vue de 25

---

222 KASRAVI, *Târikhé machroutéh ..., op. cit.*, pp. 583-584.

223 SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.,* p. 135 et KASRAVI, *Târikhé machroutéh..., op. cit.*, p. 584.

cosaques armés, dispersèrent la foule, malgré l'opposition de Behbahani. En même temps, Mirza Soleyman Khan, chef de l'*anjoman* extrémiste de *Barâdarâné darvâzéh Qazvin*, fut arrêté, le 14 juin, par les commis du Chah. Il était à l'époque le secrétaire d'État du Ministère de la Guerre et il aurait sûrement pu armer les *mojâhédins* contre le Chah. Son arrestation diminuait donc sérieusement la force des constitutionnalistes. Cela donnait le signal d'un coup d'État imminent [224].

Pour assurer la défense militaire du Parlement, les parlementaires formèrent deux comités défensif et politique, mais, dans leur camp, l'union n'existait plus. Taqizadeh, l'un des dirigeants extrémistes, changea brusquement d'opinion en demandant aux parlementaires de faire la paix avec le monarque, et le extrémiste Heydar Khan rentra immédiatement au Caucase. Beaucoup de commerçants qui avaient défendu le Parlement lors du coup d'État de décembre, se tournèrent vers la Cour, du fait des activités violentes des extrémistes et l'anarchie généralisée dans le pays. Quelques députés représentant les commerçants avaient déjà même démissionné et cela avait eu des effets néfastes sur le Parlement et la Constitution. Le Parlement, ayant donc perdu son unité et étant déstabilisé par les factions extrémistes, ne pouvait résister devant le coup d'État.

Finalement, le matin du 23 juin, les cosaques, commandés par le colonel russe Liakhof, assigèrent la place de Bahâréstân et bombardèrent le Parlement. Un nombre restreint de constitutionnalistes, qui étaient majoritairement des représentants d'associations professionnelles (de marchands, d'artisans, d'ouvriers, etc.), le défendirent héroïquement, en laissant de nombreuses victimes et blessés. Les *anjoman*s et les provinces n'envoyèrent aucun renfort.

---

[224] SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.*, p. 138 et MALEKZADEH, *Énqhélâbé..., op. cit.*, p. 685.

Après le bombardement et la dissolution du Parlement, qui mit un terme à la première Constitution, certains leaders et députés constitutionnalistes, comme Dehkhoda [225], Momtaz od-Dowleh et bien d'autres, se réfugièrent dans les légations étrangères et les autres furent arrêtés et exilés, ou ils fuirent. Behbahani et Tabatabaï furent assignés à résidence [226] puis ils furent exilés, respectivement à Najaf et à Machhad. Mohammad Reza Mosavat [227] fuit à Tabriz. Beaucoup de constitutionnalistes opportunistes se tournèrent vers la Cour et d'autres furent libérés par la médiation de leurs amis. Parmi les prisonniers se trouvaient des personnages comme Mirza Djahangir Khan Chirazi (surnommé *Sour Ésrafil*) [228], Malek al-Motakallemin [229], Soltan ol-Olama [230], Qazi Qazvini [231], Seyyed Hadj Ebrahim Aqa [232], Yahya Mirza Eskandari [233] et Seyyed Jamaloddin Vaez [234]. Les trois premiers, après avoir subi des tortures, furent exécutés au Bâghé Chah ; Qazi Qazvini fut empoisonné ; Seyyed Haj Ebrahim Aqa fut tué au cours de sa fuite ; Yahya Mirza Eskandari est mort supplicé et Seyyed Djamaloddin Vaez,

---

225 L'écrivain du journal *Sour Ésrâfil.*

226 ABRAHAMIAN, *Iran beyné..., op. cit.,* p. 88.

227 Rédacteur en chef du journal *Mosâvât*.

228 Rédacteur en chef du journal *Sour Ésrâfil.*

229 Prédicateur révolutionnaire.

230 Rédacteur en chef du journal *Rouh ol-Qodos*.

231 Le juge révolutionnaire de la Haute Cour de justice et l'un des partisan de Seyyed Jamal od-Din Assad Abadi.

232 L'avocat révolutionnaire de Tabriz.

233 Prince Mirza Yahaya, poète, dramaturge et homme d'État, fut l'un des chefs de file du mouvement constitutionnel.

234 Prédicateur et écrivain constitutionnaliste persan, qui était surtout célèbre pour ses ardents sermons, revendiquant sévèrement, comme Malek al-Motakallemin, la destitution du roi. Il était le père de Seyyed Mohammad Ali Djamalzadeh, le pionnier de la nouvelle persane.

après avoir fui à Hamadan, fut arrêté et transféré à Broudjerd où, finalement, il fut empoisonné.

Une grande agitation régnait à Téhéran. Les vauriens et les troupes royalistes pillèrent le Parlement et aussi les foyers des constitutionnalistes. Les tribus occupèrent les bureaux du télégraphe. Le Chah nomma le Russe Liakhof gouverneur militaire de Téhéran. Il interdit tous les attroupements public : les réunions des *anjoman*s, la pièce *ta'ziéh* [235] et la cérémonie de *Tâsou'â* et *Âchourâ* [236]. De même, à Téhéran ainsi que les provinces, notamment en Azarbâijân, les gouverneurs absolutistes réprimèrent sévèrement les constitutionnalistes. Dès lors, la Constitution, la loi et le régime parlementaire furent considérés comme une hérésie, dont on condamnait les partisans à la mort. Le Chah donna également l'ordre de libérer les criminels anticonstitutionnels et ceux du coup d'État manqué de décembre 1907. Ces derniers furent « accueillis chaleureusement à la capitale par presque cinq cents calèches » [237]. Cette période qui dura jusqu'à la prise de Téhéran par les constitutionnalistes, en juillet 1909, fut nommée le « petit despotisme » (*éstébdâdé saghir*).

---

235 BROWNE, *Énqélâbé..., op. cit.,* pp. 222-223. *Âchourâ* est une tragédie religieuse, ayant pour thème central la passion de l'Imam Hoseyn, le troisième Imam selon la foi des chi'ites. Il fut décapité par Chemr Zeljowchan à Karbalâ, le 10 *moharram* 68 après l'*slam*/10 octobre 680, après deux jours lutte acharnée avec l'armée de Yazid, le Calife Omeyyad. L'anniversaire de son martyre (*chahâdat*) fut appelé *Âchourâ* et le neuvième jour de *moharram* (Premier jour de la bataille), *Tâsou'â*.

236 ABRAHAMIAN, *Iran beyné ..., op. cit.,* p. 88.

237 SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.,* p. 145.

4. La révolte de Tabriz

Dès le bombardement du Parlement, des révoltes généralisées se produisirent dans le pays. Le nouveau régime despotique se heurta surtout à la résistance des révolutionnaires de Tabriz, dirigée par deux *mojâhéds* révolutionnaires, Sattar Khan et Baqer Khan, surnommés *Sardâr* et *Sâlâré Mélli*. Les révolutionnaires sociaux-démocrates du Caucase, ayant pour but de lutter contre le régime tsariste, se joignirent aussi aux *mojâhédins* de Tabriz. L'armée du Chah s'empara la ville et elle ferma toutes les routes qui y aboutissaient. La famine entravait les activités des révolutionnaires. Pourtant, ils réussirent à faire reculer les troupes royalistes hors de ville. Le Chah promit la restauration de la Constitution, à condition que les constitutionnalistes obéissent au gouvernement local de Eyn od-Dowleh, « jugé anglophile » [238]. Cette condition fut rejetée par les constitutionnalistes ; le siège continua et la ville souffrit d'une crise alimentaire qui allait être plus critique encore au début de l'année 1909. D'autre part, le mouvement de Tabriz auquel se joignirent un grand nombre de révolutionnaires caucasiens, agitait les autres provinces de l'Iran et du Caucase. Les Russes, inquièts de cette situation, pensèrent « que la révolte allait dépasser la restauration de la Constitution, et cherchait la sécession de l'Azerbaïdjan comme une province autonome socialiste » [239]. Suite à cette hypothèse, 4000 soldats russes partirent à Tabriz, sous le prétexte d'envoi de l'approvisionnement aux étrangers résidant dans cette ville. Finalement, le siège, imposé par l'État, fut levé le 29 avril 1909 par les Russes, mais ils assiégèrent eux-mêmes à nouveau la ville et, après avoir désarmé les révolutionnaires, ils firent exploser à

---

238 BROWNE, *Énqélâbé..., op. cit.,* p. 103. Comme Premier ministre de Mozaffareddin Chah du septembre 1903 au août 1906, Eyn od-Dowleh, un autocrate, avait lutté sévèrement contre les révolutionnaires au cours de la Révolution constitutionnelle.

239 SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.,* p. 192.

la dynamite les remparts. Plus tard, en janvier 1912, ils pendirent en public Seqat ol-Eslam, le célèbre leader constitutionnaliste de Tabriz, et ses collègues [240].

5. La prise de Téhéran

En dehors de Tabriz, il y avait des mouvements dans les autres provinces, surtout à Guilân et Ésfahân (Ispahan). Guilân entra en révolte en février 1909. Les révolutionnaires et les chefs sociaux-démocrates de cette ville organisèrent un comité secret, nommé «Comité de *Sattâr* [241]». Ce comité forma lui-même une commission militaire et demanda le soutien des sociaux-démocrates du Caucase, de Géorgie et de Bâdkoubéh [242]. À ce mouvement participèrent aussi des collaborateurs révolutionnaires de Lénine, dont Sergo Ourjenikidzeh fut le plus connu [243]. La direction de ce mouvement le distinguait de celui de Tabriz. Sattar Khan et Baqer Khan étaient des révolutionnaires issus des couches inférieures, tandis que le leader du mouvement de Guilân, Mohammad Vali Khan (Sepahdar Tonekaboni) [244], était un grand féodal, jugé russophile. Apparemment, ce fut le

---

240 *Ibid.*, p. 193 et KASRAVI, *Târikhé machroutéh..., op. cit.*, pp. 904-906.

241 Celui qui tient une chose secrète. Les membres et les programmes de ce comité devaient être cachés au public. Cela justifie le choix de ce nom. Certains croient que le choix de ce nom était en l'honneur de Sattar Khan, le héros révolutionnaire de Tabriz. *Cf.* FAKHRAI, Ebrahim, *Guilân dar Jonbéché Machroutéh*, Téhéran, Énqélâbé éslâmi, 1371 hs., p. 113.

242 ADAMIYAT, *Fékré Démokrâsi..., op. cit.*, p. 134.

243 FAKHRAI, *Guilân...*, *op. cit.*, p. 115.

244 Celui-ci, en tant que gouverneur militaire de Téhéran au cours de la révolution de 1905, avait dirigé une attaque sanglante contre les manifestants. Il participa aussi au siège de Tabriz, dirigé par Eyn od-Dowleh. Sepahdar, mécontent du comportement ambitieux d'Eyn od-Dowleh, quitta le camp militaire de Tabriz et partit au Guilân et se joignit aux révolutionnaires de cette ville. Voir CHARIF KACHANI, *Vâqé'âté..., op. cit.*, t. II, pp. 384, 385 et 387.

manque de possibilités financière et militaire qui força les révolutionnaires à confier la conduite de mouvement à un tel personnage. Le résultat de cette alliance entre deux courants politiques hétérogènes, révolutionnaire et féodal, se révéla bientôt.

Ésfahân, autre foyer du mouvement, entra en révolte en janvier 1909. Comme à Guilân, une alliance hétéroclite s'établit entre les révolutionnaires et les tribus Bakhtiyâris, dont le chef était Sardâr As'ad. Les Bakhtiyâris, fortement ignorants des idées constitutionnalistes, se joignirent par opportunisme au mouvement révolutionnaire. Les relations amicales et les coopérations économiques et politiques des chefs Bakhtiyâris avec les Anglais, et également les bonnes relations de Sardâr As'ad avec les révolutionnaires exilés en Europe et ceux des ulémas féodaux d'Ésfahân, justifiaient cette alliance hétérogène, afin de garantir la victoire du mouvement. Du côté de Sardâr As'ad, la discorde qui existait entre lui et Mohammad Ali Chah, et l'inféodation de ce dernier aux Russes, qui « menaçaient les intérêts communs anglo-bakhtiyâris » [245] l'encourageait à accepter cette proposition de collaboration, afin de se venger de Mohammad Ali Chah.

Suite à ces deux alliances, l'armée constitutionnaliste de Guilân, après avoir assassiné le gouverneur de Racht et occupé son siège, libéra la ville en février 1909. À Ésfahân aussi, l'armée constitutionnaliste et les tributs Bakhtiyâris, sous le commandement de Samsam os-Saltane, le frère de Sardâr As'ad, s'emparèrent la ville. Puis, les deux armées partirent vers la capitale. Tabriz, bien que la ville ait joué un rôle de pionnier dans les mouvements constitutionnalistes, ne put participer activement à la prise de Téhéran, après l'occupation de cette ville par l'armée russe. Les révolutionnaires de Guilân, sous le commandement de Yeprem (Yefrem) Khan Armani [246], s'emparèrent Qazvin

---

245 SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.,* p. 195.

246 Né à Ganjéh, dans une région dont la Perse avait été amputée en 1813, et membre du Parti nationaliste/socialiste *Dashnaks*, Yeprem Khan joua un grand rôle dans la

au début du mai 1909 et pendirent Qasem Khan Amir Touman, le commandant de l'armée du Chah, et quelques autres personnages. Le Chah, à son tour, sous la pression des Russes et des Anglais, annonça par un décret la restauration de la Constitution, afin d'entraver l'avancée des révolutionnaires de Gilân et d'Ésfahân vers la capitale. Cette tentative resta sans résulta.

Les deux armées révolutionnaires arrivèrent en même temps à Téhéran, en 22 *tir* 1388 hs./27 *jamâdi os-sâni* 1327 hl./13 juillet 1909. Une armée russe entra au même moment en Iran et prit la route d'Anzali-Qazvin pour soutenir le roi et la capitale. Mais bientôt, les deux pays colonisateurs, sacrifiant la monarchie détestée de Mohammad Ali Chah, devinrent les alliés des deux leaders opportunistes, qui garantissaient leurs intérêts. Finalement, après trois jours de combat, les révolutionnaires remportèrent la victoire, l'après-midi du 15 juillet 1909.

Le lendemain, Mohammad Ali Chah et la famille royale se réfugièrent à l'ambassade de Russie et S'ad od-Dowlé, le Premier ministre, à celle de l'Angleterre. Le Chah fut destitué le 17 juillet 1909 par la « Conseil suprême de la Révolution », composé d'élites constitutionnalistes, et son prince héritier, Ahmad Mirza, âgé de 13 ans, monta sur le trône. Conformément au vote de cette Commission, Chey Fazlollah Nouri et un certains nombres d'alliés de Mohammad Ali Chah furent également arrêtés, puis exécutés. Nouri fut pendu le 13 *rajab* 1327 hl./le 02 août 1909.

Le premier cabinet national, composé de leaders opportunistes et de réactionnaires, fut formé 17 juillet 1909. De cette façon, les véritables

---

Révolution constitutionnelle de l'Iran. Durant le « petit despotime », il collaborait, avec d'autres Arméniens venant du Caucase et de la Géorgie, au « Comité de *Sattâr* ». Après la prise de Racht, en 1909, il devint le chef de la police de cette ville et, la même année, il participa activement à la prise de Téhéran. En 1910, il commanda l'armée de l'État constitutionnel contre les *mojâhédins* modérés, dirigé par Sattar Khan et Baqer Khan, à la « guerre de Parc ».

constitutionnalistes furent poussés en marge de la politique par Sepahdar et Sardar As'ad qui se trouvaient dès lors à la tête des affaires. En réalité, les mouvements de Guilân et de Ésfahân se soldèrent par un gouvernement de notables et non par un véritable régime constitutionnel. La Révolution s'éloignait de plus en plus de ses idéaux premiers.

Le nouveau cabinet rencontra bientôt différents problèmes. La querelle politique entre les chefs de file de la première Constitution et les conquérants de Téhéran pour diriger le pays, le soulèvement des royalistes contre l'État national et l'occupation de Qazvin et de Tabriz par l'armée russe, l'empêchèrent d'être efficace.

L'arrivée de Sattar Khan et de Baqer Khan à Téhéran, qui avait suscité l'inquiétude de Sepahdar et de Sardar As'ad, et surtout le Parti radical démocrate, aggrava de plus en plus le clivage politique existant entre les Partis. Les deux héros nationaux, coincés par l'armée russe, qui voulait disperser les révolutionnaires, et par Mokhber os-Saltaneh, gouverneur de Tabriz et lié au Parti démocrate, étaient partis à Téhéran malgré leur désir [247]. Après la rentrée pompeuse des deux *Sardârs* [248] à Téhéran, ils formèrent avec de nombreux *mojâhéds* et le Parti modéré, un puissant front politique populiste face au Parti démocrate, dirigé par Taqizadeh. Les querelles politiques des Partis antagonistes aboutirent finalement à la terreur et à la lutte armée. Les membres du Parti modéré furent assassinés par le Parti démocrate. Le pays soumis à une anarchie généralisée craignait que le nouveau cabinet et aussi le Parlement (réouvert le 15 novembre 1909) ne soient pas en mesure de la maîtriser. Cette situation se solda par un désespoir généralisé. La terreur subie par Behbahani [249], le célèbre leader

---

247 AMIRKHIZI, Esmail, *Qiâmé Azarbâijân va Sattar Khan*, Tabriz, 1339 hs., p. 410-11.

248 Commandant d'une armée.

249 Tabatabaï et Behbahani rentrèrent à la capitale après la prise de Téhéran. Tabatabaï ne s'occupa plus de politique, mais il en allait autrement pour

constitutionnaliste, de la part du groupe terroriste d'Heydar Khan, suscita surtout l'indignation du peuple et aboutit à la fermeture du bazar ainsi qu'à une manifestation contre le Parti démocrate et les *fadâïs* [250] étrangers. Mais le Parti démocrate, allié avec Sardâr As'ad, fortifiait de plus en plus sa position dans le cabinet. Ils réussirent même à remplacer le cabinet modéré de Sepahdar par le gouvernement démocrate de Mostowfi.

6. La guerre du Parc

Dès la formation de son cabinet, Mostowfi présenta au Parlement le projet de désarmement des *mojâhédins*, dispersés et sans aucune rétribution dans la capitale depuis la prise de Téhéran. Le Parti démocrate et les Russes imputaient l'anarchie et l'insécurité du pays aux *mojâhédins*. Ils voulaient de manière discriminatoire désarmer certains d'entre eux seulement, et laisser libre les *mojâhédins bakhtiyâris*, ce qui suscita le soupçon que les démocrates cherchaient à désarmer leurs adversaires modérés et à diminuer leurs autorité, alors qu'ils restaient eux-même armés [251]. Trois cents *mojâhéds* mécontents, en s'abstenant de rendre leurs armes à l'expiration des 48 heures d'ultimatum, se réfugièrent alors, le 07/08/1910, au parc d'Atâbak, où Sattar Khan résidait. Certains d'autres se réfugièrent avec leur leader, Zarqm os-Saltaneh, au

---

Behbahani. Avide de pouvoir, ce dernier s'efforça de regagner son rang perdu en se joignant aux modérés. Il critiquait violemment les démocrates, et grâce à lui, les modérés réussirent à obtenir une *fatvâ* des ulémas de Najaf contre l'extrémiste démocrate, Taqizadeh. Finalement, Behbahani fut assassiné le 07 *rajab* 1328/16 juillet 1910 par le groupe terroriste d'Heydar Khan Amou Oughli. Les modérés, à leur tour, assassinèrent deux membres du parti démocrate : Aborrazzaq et Ali Mohammad Khan Tarbiyat (ce dernier était un parent de Taqizadeh).

250 Combattant prêt au sacrifice.

251 CHARIF KACHANI, *Vâqé'âté..., op. cit.*, t. 2, p. 551.

sanctuaire de Chah ‘Abdol ‘Azim. Sardar Mohi, l'autre leader des *mojâhédins*, se réfugia à la légation ottomane, en envoyant ses hommes auprès de Sattar Khan. Dès la fin de l’ultimatum, 2300 soldats, comprenant la cavalerie Bakhtiyâris, les gendarmes et les cosaques, assiégèrent le parc avec des canons et des mitrailleuses sous le commandement de Yeprem Khan et Sardar Bahador. De nombreux *fadâïs* et aussi les *mojâhédins* de Heydar Amou Oughli, un démocrate extrémiste, se joignirent à cette armée [252]. Le combat éclata finalement entre les *mojâhédins* modérés et la force gouvernementale, en laissant de nombreuses victimes et blessés. Sattar khan fut également blessé et mourut en 1912. Les survivants, ceux qui voulaient lutter contre l’impérialisme et le despotisme, et aussi pour la liberté, l’égalité, la fraternité et le rétablissement de la Constitution, connurent dans une situation désastreuse : ceux qui furent arrêtés moururent en prison, et ceux qui furent libérés moururent de faim.

Le conflit entre les Partis adverses continua après «la tragédie du parc» et eut pour suite la domination sévère des deux impérialismes britanique et surtout russe, qui s’opposaient à tous les projets de réforme.

7. L’engagement de Shuster et l’imposition de deux ultimatums

La question financière, considérée comme l’origine des ingérences des deux pays, força le cabinet de Mostowfi à engager des conseillers financiers ; il préféra ceux des États-Unis, qui n’avaient pas, à l’époque, des ambitions coloniales. Le 11 mai 1911, une mission financière américaine de 16 experts, dirigée par Morgan Shuster, entra donc en Perse. Le cabinet évitait d’engager des experts français ou belges, imposés parfois par les Russes et les Anglais. Pourtant, il recruta deux conseillers français, Demorgny et Perny, pour le

252 KASRAVI, Ahmad, *Târikhé Hijdah Sâléhyé Âzarbâijân*, Téhéran, Amir Kabir, 1384 hs., pp. 138-140.

Ministère de l'Intérieur et celui de la Justice. Il engagea également un colonel suédois, Hjalmarson, pour organiser la gendarmerie [253].

Shuster, impliqué dans les querrelles politiques des Partis dès son arrivée, ne put conserver son impartialié et se rangea du côté des démocrates. Il commença ses réformes par la destitution des fonctionnaires belges, soumis à la politique russe, et nomma des démocrates comme responsables des hautes fonctions financières. Cette nomination des démocrates suscita le mécontentement des modérés, avec les effets qui se révélèrent bientôt. Les réformes de Shuster, qui limitaient surtout l'ingérence politique des Russes, auraient pu donner de bons résultats pour le pays ; mais sa partialité en faveur des démocrates aggrava le clivage politique existant entre ces derniers et les modérés, et affaiblit de plus en plus le pays qui était perpétuellement exposé à un risque d'invasion de la part de l'Angleterre et surtout de sa voisine du Nord, la Russie.

Inquiets des entreprises de Shuster, les Russes organisèrent alors, à l'aide des absolutistes, des révoltes dans les provinces, afin de paralyser la mission américaine et le régime constitutionnel, puis de faire revenir l'ex-roi. Ce dernier débarqua finalement le 18 juillet 1911 à Gamédh Tappéh au Nord du pays, où il était déguisé et dissimulé avec quelques partisans, et muni d'armes et de munitions dans des caisses étiquetées «eau minérale». L'ex-roi et ses deux frères, Salar od-Dowleh et Choa os-Saltaneh, partirent en même temps, du Nord et de l'Ouest du pays, vers la capitale. Ils se heurtèrent à la résistance de l'armée nationaliste, composé des Bakhtiyaris, des troupes gouvernementales et des *mojâhédins* de Yeprem Khan dont ils subirent une grande défaite. L'ex-roi se retira en Russie et les commandants de son armée furent tués ou fusillés sur le champ [254].

---

253 SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.,* pp. 259-260.

254 *Ibid.,* pp. 268-269.

Les Russes, furieux de la défaite de l'ex-roi, et aussi des projets de réforme de Shuster qui, ayant les pleins pouvoirs, mettait en péril leurs intérêts, surtout dans les zones nordiques, menacèrent l'État persan d'une occupation militaire. Aux yeux des Russes, Shuster était davantage qu'un simple conseiller. Ayant des tendances révolutionnaires, il jouait à la fois deux rôles : Trésorier Général et défenseur des intérêts de la Perse. La publication d'un rapport de Shuster dans le journal *Times*, dévoilant la politique coloniale des Russes et des Anglais en Perse, qui eut un grand retentissement dans les cercles libéraux d'Angleterre, suscita de plus en plus l'indignation des Russes. Finalement, la confiscation d'un jardin de Choa os-Saltaneh, dont les Russes prétendaient qu'il était hypothéqué au profit d'une Banque russe, leur fournit un prétexte pour imposer deux ultimatums à l'État persan. Dans le deuxième ultimatum, les Russes demandèrent la destitution de Shuster, «l'interdiction de recrutement des experts étrangers sans autorisation des deux gouvernements et, même, le paiement de dépenses de la campagne russe en Perse.» [255]

L'ultimatume fut rejeté par le Parlement et les Russes occupèrent les villes Racht, Anzali, Zanjan et Tabriz. Animé par deux forts sentiments, le nationalisme et l'islamisme, les Persans formèrent immédiatement des foyers de résistance. Certains ulémas déclarèrent le *Jéhâd*, et par une *fatvâ*, ils interdirent les marchandises russes. Les *mojâhédins* établirent une barrière sur la route de Racht-Qazvin afin d'empêcher l'avancement de l'armée russe vers la capitale. Dans les villes occupées, le peuple luttait héroïquement contre les occupants. À Tabriz, la ville des héros, les révolutionnaires ainsi que la masse s'engagèrent dans une résistance épique pendant quatre jours et ils remportèrent finalement la victoire. Les Russes recoururent trompeusement à la paix qui l'ont violée bientôt.

---

255 *Ibid.*, p. 274.

Malgré toutes les résistances nationales, l'État persan était faible et ne put les organiser ; il se plia à l'ultimatum. Il décréta la dissolution du Parlement (le 24 décembre 1911) et renvoya Shuster le 8 janvier 1912. Après le départ de Shuster, les Russes firent «accepter le belge Mornard aux Anglais comme Trésorier Général, avec le même plein pouvoir attribué déjà à Shuster » [256]. Le renvoi de Shuster eut un grand retentissment dans les journaux ainsi que dans la littérature persane de l'époque. Dès la dissolution du Parlement, les Russes occupèrent les centres gouvernementaux de Racht et Anzali, et désarmèrent la police et la gendarmerie [257]. Dans les villes occupées, ils assassinèrent ceux qui avaient lutté contre leur armée. Le 2 janvier 1912 [258], ils pendirent en public à Tabriz Seqat ol-Eslam et 7 révolutionnaires qui avaient héroïquement défendu la patrie. Les Russes bombardèrent également le mausolée de l'Imâm Reza [259] à Machhad. Une anarchie généralisée régna dans le pays. Ce fut la fin d'une révolution après quelques années de combats sanglants.

Conclusion

L'histoire de l'Iran contemporain est jalonnée par des mouvements successifs qui émanaient surtout du mécontentement généralisé provenant de la corruption, de l'oppression et de l'incapacité de l'État Qâjâr à diriger le pays, ainsi que l'ingérence constante des Russes et des Anglais. Parmi ces

256 *Ibid.*, p. 299.

257 FAKHRAI, *Guilân..., op. cit.*, pp. 236-238.

258 C'était le jour *Âchourâ*. C'est un jour saint pour les musulmans où l'assassinat, et même tout acte susceptible de faire couler le sang, sont interdits.

259 Imâm Reza est le huitième Imâm des chi'ites. La pendaison des révolutionnaires le jour d'*Achourâ* et le bombardement du mausolée de l'Imâm Rezâ montrent le crime sacrilège des Russes.

mouvements, la Révolution constitutionnelle, qui remporta la victoire en 1906, est considérée comme le plus marquant

Cette Révolution, marquée par une conduite cléricale, demanda au début la justice, l'indépendance du pays et les réformes ; elle prit une nouvelle dimension après l'ouverture du premier Parlement en octobre 1906, en codifiant la loi fondamentale sur la base de celle de la France et de la Belgique. L'émergence d'une telle révolution dans une société fortement traditionnelle, qui ne possédait encore les infrastructures nécessaires pour s'adapter à un système parlementaire européen, ainsi que le contraste entre la Constitution et la religion de l'Islam, préparèrent le terrain pour les querelles politiques dès le début du mouvement. En plus, la loi constitutionnelle, basée sur l'idée de « liberté, égalité et fraternité » mettait sûrement en péril les intérêts personnels d'innombrables personnages influents, comme les courtisans, les féodaux et les gouverneurs, qui se rallièrent dès le début au camp des opposants.

La Révolution se heurta donc bientôt à l'opposition de deux adversaires puissants, soutenus tous les deux par les Russes : Mohammad Ali Chah et les réactionnaires, et les *machrou'éh khâhâns* avec, à leur tête, Nouri. Elle fut affaiblie de jour en jour par les complots fomentés par les anticonstitutionnalistes et les Russes. En plus, la politique brutale des extrémistes, créant une situation de terreur et de chaos et attisant l'hostilité du Chah et les Russes contre le Parlement et la Constitution, fragilisa de plus en plus le régime constitutionnel.

Outre les facteurs intérieurs, les Russes, considérés commes les complices de Mohammd Ali Chah pour organiser deux coups d'État contre le Parlement et le régime constitutionnel, jouèrent un rôle de premier plan dans l'échec de la première Constitution et, plus tard, de la deuxième Constitution. Cette dernière, qui commença après la prise de Téhéran en juillet 1909, fut le résultat d'une alliance hétérogène entre les constitutionnalistes et les féodaux ; ce qui veut dire qu'elle n'avait pour intégré la base même d'une constitution démocratique sur le

modèle européen. Marquée par la domination des notables, la deuxième Constitution s'éloigna de ses idéaux premiers, mit les vrais révolutionnaires, comme Sattar Khan et Baqer Khan, en marge de la scène politique et organisa une lutte sanglante contre le Parti modéré (ou bien les *mojâhédins* de la Première Constitution, dirigés par Sattar Khan et Baqer Khan) au parc d'Atabak, conflit qui entraîna la dispersion des révolutionnaires, une anarchie généralisée et la détresse populaire.

Profitant du chaos généralisé dans le pays et furieux des réformes de Shuster qui limitaient les prérogatives politiques des Russes, ces derniers imposèrent deux humiliants ultimatums au régime constitutionnel que l'Iran a sûrement honte d'avoir acceptés. La dissolution du Parlement alors que le pays ne possédait ni roi et ni Constitution permit aux Russes d'occuper les villes frontalières et d'y commettre les crimes les plus honteux. Dès lors, le pays fut dominé par ces derniers ainsi que par les Anglais. Les constitutionnalistes furent assassinés ou pendus par les Russes et ce fut la fin d'une Révolution pour laquelle on avait versé tant de sang et sacrifié tant de vies.

CHAPITRE V : LA LITTÉRATURE DE LA RÉVOLUTION

Influencés par la littérature française, russe et anglaise et combiné avec celle de persane classique, les premiers ouvrages socio-politiques parurent à l'époque de Nasereddin Chah, annonçant une grande évolution dans la prose persane. Plus tard, la poésie socio-politique connut un grand developpement après la Révolution constitutionnelle : on vit alors les poètes, tout en gardant la forme classique, introduire une nouveauté thématique dans leurs œuvres. À partir de cette époque, le poète et l'écrivain n'écrivirent plus pour le groupe restreint des hommes des lettres ; leur interlocuteur était la masse. Ils se tenaient au milieu de la société et dénonçaient la currupion et le despotisme de l'État Qâjâr, les buts coloniaux des pays étrangers, la tyranie des gouverneurs, l'hypocrisie du clergé et les souffrances d'un peuple opprimé.

L'abondance des œuvres de cette époque ne nous permet sûrement pas de les analyser toutes. Dans cette partie, nous nous intéressons à deux journalistes : Ali Akbar Dehkhoda et Seyyed Achrafaddin Qazvini (Guilani) ainsi qu'à deux prosateurs : Abdorrahim Najjar Tabrizi et Zeyn ol-Abedin Maragheï. Le but de notre recherche dans cette partie est de montrer l'évolution de la prose et et de la poésie persanes du point du vue thématique, en l'occurrence, l'influence des conceptions politiques venant d'Europe, qui étaient inconnues jusque là dans la littérature classique persane. Cette analyse générale nous servira à connaître les origines de la nouvelle persane que nous étudierons dans la partie suivante.

1. Renouveau littéraire

La prose, maniérée et la poésie truffée de métaphores, de comparaisons et de métonymies qui caractérisaient l'époque des Safavides (1501-1736), ce qu'on applait le style *ésfahâni* ou *héndi* (indien) [260], demandait un renouveau littéraire. Celui de la poésie commença à l'époque de Karim Khan Zand (1163-1193 hl./1749-1779) [261]. De nombreaux poètes comme Mochtaq, Hatef, Azar, Rafiq, Tabib ol-Acheq composèrent donc des poèmes selon le style *khorâsâni* [262] et

---

260 À l'époque où les Rois Safavides n'avait d'égard ni pour les poètes ni pour les poèmes, sauf les poèmes religieux, les Sultans Gourkânides (les descendants de Timour-Lang, fondateur de la dynastie Tymourid en Iran) accueillaient bien les poètes persans. Ces derniers partirent donc pour les Indes où ils composèrent des poèmes selon le nouveau style *Héndi*. Cette nouvelle école, dont Saëb Tabrizi était le maître, fut fondée à Ésfahân et portait au début le nom d'*Ésfahâni*, mais prit plus tard le nom de *Héndi*. *Cf*. SHAMISA, Cyrus, *Seyré ghazal dar ch'ré fârsi*, Téhéran, Ferdowsi, 1370, pp. 168-169.

261 Le roi de la Perse, Nader Chah Afchar, après avoir conquis les Indes en 1151hl./1739, fut assassiné quelque années plus tard par ses officiers en 1160 hl./1747 et Adel Chah lui succéda. Karim Khan Zand, après avoir vaincu ce dernier, fonda la dynastie Zandiyéh en 1163 hl./1749, qui fut renversée en 1209 hl./1794 par Agha Mohammad Khan Qâjâr, le fondateur de la dynastie Qâjâriyéh.

262 L'école littéraire commencée au début de IV^{e} siècle après l'hégire dont il continua jusqu'à la moitié de VI^{e} siècle. La plupart des poètes de cette école étaient originaire de Khorâsân (à l'est de l'Iran) et c'est la raison de la dénomination de ce style (*khorâsâni*). Ce mouvement littéraire se caractérisait au début par le sentiment de nationalisme ; l'épopée *Châh nâméh* de Ferdowsi en est le chef-d'œuvre le plus connu ; il évolua vers le mysticisme comme on le voit dans les poèmes de Sanaï et Naser Khosrow. La simplicité et aussi le refus d'utiliser des mots arabes sont les principales caractéristiques du style *khorâsâni*. Le *Qasidéh* (l'ode) et le *masnavi* étaient les formes qui l'emportaient à cette époque ; mais on composait aussi des quatrains, comme les *Robâïyât* (quatrains) de Omar Khayyam Neychabouri (1050-1123 après J.-C), qui exprimaient une sensibilité à la fois épicurienne et désespérée. Roudaki, Chahid Balkhi, Kasaï, Manowčehri, Maso'ud

arâqi [263]. Mais le vrai renouveau ne se produisit qu'après la Révolution constitutionnelle lorsqu'une littérature socio-politique et critique apparut, qui prépara le terrain pour le *ch'ré now* (la poésie moderne) [264]. La poésie de l'époque de la Constitution est en réalité l'histoire versifiée de l'Iran contemporain ; il s'agit surtout de poèmes satiriques et critiques, socio-politiques et patriotiques destinés à exciter les jeunes gens, et de poèmes révolutionnaires, décrivant les événements sensationnels de la Révolution constitutionnelle dont le

---

Sa'd Salman, Daqiqi, Nezami Ganjavi, Khqani, et ... sont d'autres poètes très connus de cette école.

263 La région d'*Arâqé Ajam*, ou Irak de Perse, fut le deuxième centre culturel après Khorâsân ; on y créa au VII^e^ siècle après l'hégire une nouvelle école, intitulée *arâqi*, qui continua jusqu'à la fin du X^e^ siècle. La zone d'*Arâqé Ajam* contenait auparavant les trois grandes villes de l'Iran : Hamadân, Rey et Ésfahân. Devenu *Arâk*, ce nom est appliqué aujourd'hui à une province au centre de l'Iran.

Contrairement à l'école *khorâsâni*, le poète de l'école *arâqi*, désespéré et déçu de l'envahissement de la Perse par les Mongols, ne lutte plus contre les Arabes. Il préfère composer des *masnavis* (sorte de poème présentant une rime différente dans chaque distique) mystiques et non plus patriotiques et épiques ; Jalal od-Din Mohammad Balkhi, surnomé Mowlavi (1207-1273 après J.-C), en est le chef de file. Certains autres, résidant dans la province de Fârs, qui avait échappé à l'invasion des Mongols, composent des *ghazals* (les poèmes lyriques) amoureux, genre que Sadi (1200-1291 après J.-C) et surtout Hafez (1320-1389 après J.-C), maître de l'exégèse du Coran et du poème d'amour, portent à son apogée. Ce dernier brille comme un soleil dans la littérature persane de l'époque médiévale. L'amour occupe une grande place dans les poèmes de l'école *Arâqi*. Mowlavi présente un amour divin, Sadi un amour terrestre et Hafez un amour demi terrestre demi divin.

264 Elle commence avec Nimâ Youchij, le précurseur de la poésie moderne, qui était profondément influencée par la poésie française, surtout les poèmes d'Alfred de Musset.

héros était le peuple de l'Iran [265]. Le *Tarji' band* et le *tarkib band* [266], le *mosammat* [267] et le *mostazâd* [268] sont les formes les plus courantes à cette époque ; elles étaient utilisées auparavant dans la poésie classique [269]. Dans le domaine de la prose [270], la traduction des ouvrages européens à l'époque des Qâjârs avait abouti à un mouvement qui cherchait la simplicité dans la littérature persane. Qaem Maqam Farahani, Mirza Aqa Khan Kermani, Reza Qoli Khan Hedayat, Mohammad Taqi Sepehr, Mohammad Hoseyn Khan Sani od-Dowleh et bien d'autres auteurs, puis les journaux pré-révolutionnaires firent les premiers pas pour le renouveau de la prose. Une littérature critique, dans un style sobre et sans ornement, naquit alors à cette époque. La simplicité, la concision, l'omission des synonymes, des métonymies et des métaphores inutiles ainsi que l'usage des mots étrangers, provenant de la traduction des ouvrages européens [271], sont les caractéristiques de la prose persane après le renouveau. Les écrits critiques des journaux *Sorayyâ* et *Parvarech*, publiés en Egypte, les

---

265 BROWNE, E. G., *Târikhé matbou'ât va adabiyâté Irân dar dowré-yé machroutiyat*, Traduit de l'anglais par Mohammad Abbasi, Téhéran, Ma'rafat, s. d., p. 65.

266 Sorte de poème, composé de plusieurs strophes, avec une disposition déterminée de mètres et de rimes, et un refrain ayant une rime différente. La répétition du refrain dans le *tarji' band* le différencie du *tarkib band* dont le refrain se modifie à la fin de chaque strophe.

267 Sorte de poème, composé de plusieurs strophes, avec une disposition déterminée de mètres et de rimes à l'exception du sixième vers qui a une rime différente.

268 Sorte de poème où l'on ajoute un vers excédentaire avec un mètre différent à la fin de *qasidéh* (l'ode), *robâ'i* (quatrain), *ghazal*, couplet, etc .

269 HAKEMI, Esmaïl, *Adabiyâté mo'âséré Irân*, Téhéran, Asâtir, 1382 hs., p. 54-55.

270 Dans la prose persane, on reconnaît les mêmes styles que la poésie : *Khorâsâni*, *'Arâqi*, *Ésfahâni* ou *Héndi*, *Bâzgasht* (renouveau littéraire) et contemporain.

271 BAHAR, Mohammad Taqi, *Sabk chénâsi-yé nasr*, Téhéran, Amir Kabir, t. III, 1370 hs., p.404-407.

traités de Malkom Khan [272], les œuvres de Talebof, le roman de Zeyn ol-Abedin Maragheï et les articles et les pièces de théâtre d'Akhond zadeh [273] en sont de bons exemples.

Dans le renouveau de la prose persane, les auteurs cités ci-dessus font «partie du groupe des intellectuels qui, hors de Perse, ont puissamment contribué au mouvement constitutionnaliste.» [274]

2. Les journaux :

L'étude de la presse à la fin du règne des Qâjârs, surtout les années de la Révolution, est un sujet si vaste que nous la traiterons d'une façon forcément partielle dans un cadre bien restreint. Nous présenterons tout d'abord une brève histoire du journalisme en Iran puis nous traiterons l'œuvre de deux poètes et écrivains les plus connus de cette époque : Ali Akbar Dehkhoda et Nasim Chomal.

Depuis des siècles, on utilisait le mot *rouznâméh* ou *rouznâmchéh* (journal) pour désigner des rapports quotidiens écrits par des courtisans qui présentaient au roi ou Premier ministre. À l'époque des Qâjârs, le journalisme au sens propre apparut sous le règne de Mohammad Chah (1250-1264 hl./1834-1848), en 1253 hl./1837 [275], avec Mirza Saleh Chirazi. Le journal qu'il publiait mensuellement à

---

272 L'un des intellectuels persans qui tint un rôle de premier plan dans l'inspiration des idées nouvelles à l'époque des Qâjârs.

273 Écrivain et surtout dramaturge le plus brillant de l'époque des Qâjârs. Il subit l'influence des deux littératures russe et française. Ses pièces de théâtre furent composées dans le goût des pièces de Molière.

274 BALAY, C., et CUYPERS, M., *Aux sources de la nouvelle persane*, Paris, éd. Recherche sur les civilisations, 1983, p. 39.

275 Le premier journal persan fut publié aux Indes par un Indien nommé Ram Mohan Roy (1772-1833).

Téhéran prit le nom de *Kâghazé Akhbâr*, ce qui était apparemment une traduction de l'expression anglaise *News Paper*. On utilisait déjà ce mot ainsi que celui de *gâzét* (gazette) pour les journaux étrangers. Plus tard, tous les journaux prirent à nouveau le nom de *rouznâméh*. À l'époque de Nasereddin Chah (1264-1313 hl./1848-1896), sur l'ordre de son Premier ministre Amir Kabir, un groupe de traducteurs traduisaient les journaux étrangers ; puis, après avoir résumé et choisi les plus importants événements, Amir Kabir les soumettait, sous la forme d'un rapport, au Chah. Toujours sous le l'ordre d'Amir Kabir, on publia en 1267 hl./1850, le journal intitulé, au début, *Akhbâré Dâr ol-Khalâféh* (les nouvelles de la capitale) ; mais le deuxième numéro fut publié sous le nom de *Vaqâyé-yé Éttéfâqiyéh* (les événements produits). Ce journal prit dix ans plus tard le nom de *Rouznâmé-yé Dowlaté Élliyé-yé Irân* (le journal de l'État de l'Iran) ; c'était le premier journal illustré qu'on publiait en Perse. Puis, le journal trilingue, intitulé *Rouznâmé-yé Élmi-yé Irân*, fut publié en 1280 hl./1863 en trois langues (persan, français et arabe). Le journal bilingue *Vatan*/*La patrie* fut également publié en 1293 hl./1876 en deux langues (persan et français), par un belge, le Baron de NORMAN. Ce journal fut saisi dès qu'il sortit son premier numéro le 9 *moharram* 1293 hl./5 février 1876 et le Baron de NORMAN fut expulsé [276]. *L'écho de la Perse* dont le rédacteur en chef était un Français, le Docteur MOREL, fut publié uniquement en français du 21 mars 1885 au 15 février 1888 [277]. Plus tard, d'autres journaux comme *Dânéch*, *Charaf*, *Charâfat*, *Mellati*, *Tabriz*, *Alhadid* ou *Édâlat*, *Éhtiyâj*, *Éqbâl*, *Adab*, *Kholâsat ol-*

---

276 FARKHOJASTEH, Houchang, *L'influence de la presse dans la Révolution constitutionnellle de l'Iran*, thèse de l'université de Strasbourg, 1978-1979, p. 65 et ARYAN PUR, Yahyâ, *Az Sabâ tâ Nimâ*, Téhéran, Navid, t. 1, 1367 hs., pp. 241-242.

277 FARKHOJASTEH, *L'influence de la presse..., op. cit.*, p. 65 et HAGHIGHAT, Abdorrafi, Târikhé néhzathâyé fékriyé Iraniân dar dowréyé Qâjâr (Az Mollah Ali Nouri tâ Adib ol-Mamalek Farahani), Téhéran, Cherkaté moalléfân va motarjémâné Iran, t. 1, 1368 hs., p. 410.

Havadéth, *Farhang*, *Kamâl*, *Fârs*, *Ganjiné-yé Fonoun*, etc. naquirent à Téhéran et dans les provinces. Étant gouvernementaux tous ces journaux subissaient une censure sévère, imposée par l'État Qâjâr.

Le contrôle rigoureux exercé par Nasereddin Chah et sa Cour sur la presse et l'ensemble des lettres en Perse, eut pour effet que certains journaux furent publiés à l'étranger, qui développaient les idées constitutionnalistes et sapaient lentement les bases de l'autocratie Qâjâr. *Akhtar* (l'étoile) fut ainsi le premier journal publié en exil, fondé par Mohammad Taher Tabrizi qui profitait de la collaboration de certains libéraux comme Mirza Aqa Khan Kermani, Cheykh Ahmad Rouhi et Mirza Mehdi Khan Tabrizi, le rédacteur en chef. Plus tard, Mirza Aqa Khan, Cheykh Ahmad, et aussi Mirza Hassan Khan Khabir ol-Molk [278], extradés par les Ottomans, furent décapités le 17 juillet 1896 à Tabriz, sous l'ordre de Prince héritier, Mohammad Ali Chah [279]. *Qânoun* (la loi) fut publié à Londres, *Orvat ol-Vosqâ* [280] (appui solide) à Paris, *Hekmat* (la philosophie), *Sorrayyâ* (les pléiades) et Parvarech (l'éducation) au Caire, *Habl ol-Matïn* (Corde solide ou lien indissoluble = le Coran) à Calcutta, etc. sont d'autres journaux critiques publiés à l'étranger. Ces journaux, par leurs dénonciations, jouèrent un rôle fondamental en faveur de la Révolution constitutionnelle.

L'assassinat de Naserddin Chah, le vendredi 18 *ziq'adéh* 1313 hl./ le premier mai 1896 au sanctuaire de Chah ʿAbdol ʿAzim par Mirza Reza

---

278 Consul de Perse à Istanbul et l'un des partisans de Seyyed Jamal od-Din Assad Abadi

279 BROWNE, *Énqélâbé...*, *op. cit.*, p. 92. et ESTELAMI, Mohammad, *Barrasi-yé adabiyâté Irân*, 2536 (1356) hs., Téhéran, Amir Kabir, pp. 58, 65,66.

280 *Orvat ol-Vosqâ*, publié par Seyyed Jamal od-Din Assad Abadi et appartenant au groupe panislamiste, propageait l'idée de l'union du monde musulman, l'égalité et la fraternité.

Kermani [281], marque un tournant dans l'histoire de la presse persane sous les Qâjârs.

Le ministère de Eyn od-Dowleh (1321-1324 hl./1903-1906), marqué par une censure sévère, est l'une des plus sombres périodes pré-révolutionnaires, au cours de laquelle de nombreux journaux et journalistes furent saisis et arrêtés. La saisie des journaux, à l'époque où la révolution allait se déclencher, provoqua la naissance de nombreux *anjoman*s secrets, bientôt fondés à Téhéran et dans les provinces, et la publication d'innombrables *chabnâméhs* (journal clandestin ou tract) révolutionnaires, sans nom d'auteur et sans date de parution, qui devinrent plus tard l'un des moyens les plus efficaces pour les *anjomans* dans leur combat [282]. Les *anjomans* secrets, considérés comme le centre des activités révolutionnaires, étaient plutôt composés de journalistes, de clercs et de commerçants. Les journaux clandestins publiés par ces *anjomans* sont une sort de littérature critique ou protestataire qui visait à la fois l'autocratie Qâjâr et les pays colonisateurs [283]. Ils proclamaient également la liberté, l'égalité et la souveraineté du peuple [284].

Majma'é âzâd mardân (le club *anjoman* des libéraux), fondé en 1321 hl./1903 par quarante libéraux, fut le premier groupe secret libéral. Malek al-Motakallemin, Seyyed Jamaloddin Vaez, Mirza Jahangir Khan Sur Esrafil, Mohammad Reza Mosavat, Haji Mirza Yahya Dowlat Abadi, Mirza Soleyman Khan Meykade, Majd ol-Eslam Kermani et Moeïn ol-Olama Esfahani furent les membres les plus connus de cet *anjoman*.

---

281 Révolutionnaire persan et l'un des partisans de Seyyed Jamal od-Din Assad Abadi, le propagandiste l'idée panislamiste.

282 ZAKER HOSEYN, Abdorrahim, *Matbou'âté siâsyé Irân dar 'asré Machroutiyat*, Téhéran, Mo'ssésé-yé éntéchârât va čâpé dânéchgâhé Téhrân, 1370 hs., p. 47.

283 *Ibid.*, pp. 48-49.

284 BAHRAMI, *Les relations de la Perse...*, *op. cit.*, p. 64.

Comité-yé enghélâbi va sérri-yé Téhrân (le comité révolutionnaire et secret de Téhéran), fondé en 1323 hl./1905, fut l'autre *anjoman* secret révolutionnaire. Créant des réseaux de diffusion par des agents de liaison dans les provinces et à l'étranger, ce comité leur envoyait ses tracts et ses articles libéraux. Les agents de liaison se chargeaient de les distribuer et les membres résidant à l'étranger se chargeaient en plus les traduire en français et en anglais. *Léssân ol-gheyb* [285] (la langue de l'invisible) et *Gheyrat* (le zèle) sont les deux journaux clandestins les plus connus de ce comité qui les publiait régulièrement.

Rouznâmé-yé Gheybi (le journal occulte), *Talqiné Irân* (la suggestion de l'Iran), *Hammâmé Jenniân* (le bain des djinns), *Sobh nâmeh* (le journal du matin) sont d'autres tracts périodiques célèbres de cette époque. Les écrivains et les distributeurs des tracts les remettaient parfois eux-mêmes au Chah. À titre d'exemple, Mozaffareddin Chah reçut d'un femme, devant sa calèche, le tract suivant :

> Oh celui à qui on mit la couronne sur la tête et le sceptre à la main ! Aie peur au moment où on prend la couronne de ta tête et le sceptre de ta main. [286]

La censure sévissait toujours durant l'intermède entre la Révolution constitutionnelle (14 *jamâdi os-sâni* 1324 hl./5 août 1906) et l'ouverture du premier Parlement (18 *ch'abân* 1324 hl./07 octobre 1906). *Mosâvât* fut le tract le plus connu de cette époque, que Mohammad Reza Chirazi (surnommé Mosavat) publiait avec les devises : liberté, justice, égalité (*horriyat, 'édâlat, mosâvât*). Son lieu d'édition était situé dans une rue imaginaire : *koučé-yé édâlat khâhân* (rue des justiciers), *Khané-yé âzâd ol-mellat* (la maison de peuple libre). Le prix fictif de chaque numéro avait été imprimé au dessus de la première page ; à Téhéran : *gheyrat va hamiyat* (le zèle et la générosité) ; à Tabriz : *raf'é zolm va zellat* (dissiper l'oppression et l'humiliation) ; à Chiraz : *éttéhâd va jama't*

---

285 Ce fut le surnom de Hafez, le poète lyrique persan au VIII[e] siècle après l'Islam.

286 HAGHIGHAT, *Târikhé néhzathâyé...*, *op. cit.*, p. 432. C'est nous qui traduisons.

(l'unification et la communauté) ; à Ésfahân : *raf'é khâbé ghéflat* (dissiper la négligence) ; à la frontière : *jonbéch va harkat* (le soulèvement et le mouvement) ; à Khorâssân : *tarké téryâk* (déshabituer de l'opium) ; à Kerman : *tahsilé fotovvat* (apprendre la générosité) [287].

Après la Révolution constitutionnelle, grâce à la liberté de la presse, le journalisme se développa et des dizaines journaux apparurent à Téhéran et dans les provinces, surtout à Racht et à Tabriz. *Sour Ésrâfil*, *Nasimé Chomâl*, *Mosâvât*, *Rouh ol-Qodos*, *Habl ol-Matïn* de Téhéran, *'Édâlat*, *Âzarbâyjân*, *Anjoman*, etc. sont les journaux les plus importants de cette époque.

Le début du règne de Mohammad Ali Chah est également marqué par l'augmentation du nombre des journaux et la liberté de presse. Mais après deux ans de répit et d'espoir, le Parlement fut bombardé et les journaux subirent à nouveau une censure sévère et un grand nombre d'entre eux furent saisis. La destitution de Mohammad Ali Chah en 1327 hl./1909 créa un nouvel espoir et le journalisme prit un nouvel essor. Mais après la dissolution du deuxième Parlement, puis l'avènement d'Ahmad Chah (1327-1343 hl./1909-1925), âgé de 13 ans, alors que le Régent Naser ol-Molk imposa un pouvoir arbitraire, les journaux subirent à nouveau la censure [288].

Durant la première guerre mondiale, la Perse qui n'influençait nullement le cours des hostilités en Europe, déclara sa neutralité qui fut violée par les alliés (russes et anglais). Cette violence provoqua un sentiment de germanophilie chez les libéraux et les intellectuels, qui « s'est concrétisé dans la poésie contemporaine sous forme de représentation d'événements relatifs à la

---

287 *Ibid.*, p. 436.

288 MOHSENIAN RAD, Mahdi, *Énqélâb, matbou'ât va arzéchhâ*, Téhéran, Sazémâné madâréké farhangi-yé énqélâbé éslâmi, 1375 hs., p. 67.

guerre. » [289] Les Allemands à leur tour, profitant du courant de pensée anti-britanique et anti-russe, utilisèrent tous les moyens à leur portée et ils exploitèrent « le fanatisme religieux, le patriotisme, la fierté nationale et même l'opportunisme des individus » [290] au profit de l'Allemagne. Diffusant le sentiment anticolonialiste, les journaux écrivirent des articles virulents contre les Russes et les Anglais. Dès le moment où le Parlement [291], qui protégeait efficacement les journaux, fut fermé, et les journaux furent saisis.

Les journaux publiés à l'étranger, mais aussi en Perse après la Révolution constitutionnelle, s'efforcèrent de :

1- Revendiquer les droits socio-politiques ainsi que les droits des femmes.
2 - Critiquer l'autocratie Qâjâr, les superstitions, l'ignorance du peuple et le rôle que jouaient les chefs religieux dans cette ignorance [292].
3 - Exciter les sentiments de nationalisme et d'anticolonialisme. La patrie fut le thème principal des journaux publiés à l'intérieur comme à l'extérieur du pays, à l'époque de la Constitution.

Ils porsuivaient également quelques buts en général:

1 – Établir une constitution.

---

289 MIR ANSARI, Ali, *La Grande Guerre dans la poésie épique persane*, in *La Perse et la Grande Guerre*, Études réunies et présentés par Olivier BAST, Téhéran, Institut français de recherche en Iran, p. 237.

290 *Ibid.*, p. 238.

291 Réouvert en 1915, sous l'ordre d'Ahmad Chah.

292 La publication de articles anticléricaux et aussi des articles proposant l'européanisation du pays avait suscité la réaction de certains clercs qui condamnaient les journaux, les nouvelles écoles et le Parlement comme étant à l'orgine de la propagation de blasphèmes dans le pays. Pourtant, les journalistes réussirent à rallier les intellectuels et certains clercs au cours de la Révolution constitutionnelle. *Cf.* MOHSENIAN RAD, *Énqélâb, matbou'ât...*, *op. cit.*, pp. 64, 71-72.

2 – Fonder le Parlement national.

3 – Contraindre l'État Qâjâr à reconnaître les droits individuels.

Influencés par le système gouvernemental de l'Europe, surtout celui de la France, de l'Angleterre, de la Belgique et de la Suisse, les rédacteurs des journaux publiés à l'étranger proposaient un système gouvernemental semblable pour l'Iran.

En sus des thèmes socio-politiques, la presse consacrait également quelques pages à la présentation des pièces, des romans, des poèmes et de la peinture persans et européens, de même qu'à la critique littéraire [293]. Certains entre eux, comme le journal *Estéqlâl*, publia en feuilleton *L'histoire de la Révolution française*, traduit par Mirza Taqi Khan Binech, et le journal *Irâné now*, publia aussi en persan, *Louis XIV et son siècle* d'Alexandre Dumas [294].

Pour aborder les nouveaux thèmes socio-politiques, les poètes et les prosateurs constitutionnalistes recoururent à nouveau la satire (*tanz*), utilisée déjà par Obeyd Zakani (700-771 hl./1300/1369) [295], genre que les prosateurs combinèrent cette fois avec le style européen en simplifiant la prose. Ils créèrent donc un nouveau style, connu sous le nom de « la prose et de la poésie journalistiques ». La prose ampoulée et incompréhensible, destinée à une couche sociale spécifique, se simplifia et devint compréhensible pour la masse. La

---

293 FARKHOJASTEH, *L'influence de la presse...*, *op. cit.*, p. 104.

294 MOHSENIAN RAD, *Énqélâ, matbou'ât b...*, *op. cit.*, p. 89.

295 Suscité par l'invasion et la domination des Mongols sur la Perse et par l'incapacité de cet État à diriger le pays, des hommes des lettres persans écrivirent des *hajviyâts* (le poème et la prose satirique) contre les envahisseurs nomades. La prose et surtout la poésie critique, apparues au sixième siècle après l'Islam, prirent donc de l'extension aux septième et huitième siècles. Sadi (597-691 hl./1200-1291), surtout dans ses deux chefs-d'œuvre *Goléstân* et *Boustân*, Hafez (720-792 hl./1320-1389) et Khajavi Kermani (689-750 hl./1290-1349) firent les premiers pas et Obeyd Zakani, l'écrivain et le poète, les porta à leur apogée.

poésie révolutionnaire et populaire, renonçant aux thèmes classiques, se mit ainsi au service du peuple ; elle devint comme un ensemble de chants nationaux et joua un rôle très important dans l'information et la sensibilation de la masse. Le style simple et compréhensible entraîna un changement radical dans la littérature contemporaine persane. Le réalisme apparut et les écrivains et les poètes assumèrent le rôle de lutter contre le despotisme et le colonialisme.

Le genre de la *Tanz*, basé sur les contes humoristiques, s'accompagnait de reproches et de sous-entendus ; il luttait à la fois contre la tyrannie, les superstitions religieuses et les vices de la société, en utilisant le langage courant, des proverbes et des expressions populaires. *Nasimé Chomâl*, *Sour Ésrâfil* et *Molla Nasraddin* sont les journaux les plus connus de ce courant, et nous évoquerons les deux premiers dans ce chapitre (la troisième a été poublié en turquie).

3. Les journalistes

I. Mirza Ali Akbar Dehkhoda

Prosateur et humoriste persan, Ali Akbar Dehkhoda naquit à Téhéran en 1297 hl./1879. Son père, Khanbaba Khan, fut l'un des grands propriétaires de la ville Qazvin où il possédait des villages alors situés autour de celle-ci. Il s'était installé à Téhéran avant la naissance de son fils Ali Akbar.

Fils d'un grand propriétaire, Ali Akbar devait jouir d'une vie aisée, mais le hasard lui avait réservé un autre destin. À peine eut-il neuf ans que son père décéda. Mirza Yousef Khan, l'un des cousins de Khanbaba Khan, prit alors, en tant que l'exécuteur testamentaire, la charge de la tutelle et la gestion des biens de la famille. Mais le destin avait réservé au petit garçon un sort pire encore. Mirza Youssef Khan décéda, en effet, après deux ans et les sept filles de ce

dernier, avec leurs maris, dilapidèrent les biens de Khanbaba Khan ; pour le jeune Ali Akbar et sa mère, il ne resta que la maison de Téhéran.

Ali Akbar voué à une misère certaine, eut cependant la chance de fréquenter Cheykh Gholam Hoseyn Broujerdi, un ami de la famille, qui était l'un des plus grands savants de l'époque ; il se chargea gratuitement, pendant dix ans, de son éducation. Il vivait dans une cellule de l'école de Haj Cheykh Hadi Najmabadi, où il enseigna à Ali Akbar les sciences traditionnelles de l'Islam et la langue arabe. Ali Akbar assista aussi aux cours de théologie que le Cheykh donnait gratuitement aux étudiants de la *madréséh* (l'école) [296].

La voisinage de Ali Akbar avec Cheykh Hadi lui permettait de fréquenter aussi ce dernier, malgré qu'il soit très jeune encore [297].

Après dix ans études chez Cheykh Gholam Hoseyn, Dehkhoda réussit le premier concours de l'École des Sciences Politiques de Téhéran, où il poursuivit ses études et où il apprit aussi la langue française. Après avoir terminé, montrant beaucoup de talents, il fut choisi parmi les plus brillants élèves de cette école et fut nommé au Ministère des Affaires Étrangères ; il accompagna pendant deux ans et demi, Moaven od-Dowleh Ghaffari, l'ambassadeur extraordinaire de Perse en Europe. Ils séjournèrent plutôt à Vienne et peu de temps à Rome et Boucarest. À Vienne, « où la culture française jouissait d'un grand rayonnement à l'époque » il eut l'occasion de parfaire ses études de françaises [298]. Après son retour en Iran, il fut recruté dans les chantiers des ponts et chaussées du Khorassan, comme secrétaire-interprète de M. de Brook, un ingénieur belge. Six mois plus tard, il fut invité par Mirza Jahangir Khan Chirazi et Mirza Qasem

---

296 BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.,* pp. 53-54.

297 DOROUDIAN, Valiollah, *Bargozidéh va charhé âsâré Dehkhoda*, Téhéran, Farzân, 1374 hs., p. 1.

298 BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 55. et SHAKIBA, Parvin, *Ch'éré fârsi az aghâz tâ émrouz*, Téhéran, 1370 hs., p. 273.

Khan Tabrizi à collaborer avec le journal *Sour Ésrâfil* (la trompette de Séraphin), ce qui mit fin à ses travaux administratifs [299]. Dehkhoda, en tant que journaliste, écrivait désormais des articles socio-politiques, dans une rubrique intitulée *Čarand-o parand* (sornette, ânerie ou bêtise). En choisissant le métier de journaliste, il commença une carrière politique et il se rangea résolument dans le camp des révolutionnaires. Sa position familiale, son milieu social et sa formation furent les trois facteurs qui déterminèrent les orientations politiques de Dehkhoda et qui motivèrent son adhésion à ce camp au début de la Révolution constitutionnelle [300]. Il était également le membre du « Comité de révolution » (*Comité-yé énghélâb*). Ce fut dans ce comité que l'organisation militaire de la Révolution, dont on connaissait les combattants sous le nom de *mojâhédins*, fut formée. Plus tard, le Parti « extrémiste démocrate », dont le chef était Seyyed Hassan Taqizadeh, quitta de ce comité.

Après le Coup d'État du juin 1908, Mirza Jahangir Khan Chirzai et bien d'autres libéraux comme Malek al-Motakallemin et Soltan ol-Olama, furent arrêtés et executés tragiquement. Certains autres se réfugièrent à l'ambassade d'Angleterre ou de France, ou ils s'enfuirent. Dehkhoda et Mirza Qasem Khan Tabrizi se réfugièrent en France [301] et la publication du journal *Sour Ésrâfil* à Téhéran fut donc définitivement interrompue. Après peu de temps, Dehkhoda

---

299 BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, op. *cit.,* p. 55. et ROHANI, Vahid, *Intellectuels persans et Occident, De Mirzâ Âqâ Xân-e Kermâni (1855-1896) à Jalâl Âl-e Ahmad (1923-1969),* Thèse de l'université de Paris 7, 1999, p.116.

300 ABEDI, Kamyar, *Sour Ésrâfil va Ali Akbar Dehkhoda* (*Yek barrasi-yé Târikhi va Adabi*), Téhéran, Nachré Kétâbé Nâdér, 1379 hs., p. 91.

301 Selon christophe BALAY, Dehkhoda s'est terré d'abord dans une maison voisine du Parlement en compagnie de Taqizadeh, Seyyed Jamal ad-Din Vaez et bien d'autres libéraux. Puis, pendant vingt-cinq jours, ils trouvèrent l'asile politique à l'ambassade d'Angleterre. Dehkhoda en fut bientôt chassé puis exilé par Mohammad Ali Chah. Il se dirigea donc vers Paris où il entra en contact avec Qazvini. *Cf*. BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 57.

partit pour la Suisse et, à Yverdon, trois autres numéros de *Sour Ésrâfil* parurent, grâce à l'appui financier de Moazed os-Saltaneh [302]. Suite à l'exécution de Mirza Jahangir Khan, les critiques de *Sour Ésrâfil* publiés à Yverdon furent plus virulentes que l'édition de Téhéran. Mais son impression posait d'énormes difficultés. Un typographe parisien était le seul qui pouvait déchiffrer les manuscrits persans. On envoyait donc chaque numéro à Paris, afin que Mirza Qasem Khan le corrige [303]. Dehkhoda et Moazedossaltaneh se dirigèrent donc vers Istanbul où ils collaborèrent avec libéraux extrémistes de l'*anjoman* de Sa'âdat. Moazedossaltaneh fut choisi comme chef de cette *anjoman* et Dehkhoda comme rédacteur en chef de son organe, intitulé *Sorouch* [304].

Après la chute de Mohammad Ali Chah et la restauration de la Constitution, Dehkhoda, élu député de Téhéran et de Kerman, rentra à Téhéran le 11 *moharram* 1327 hl./1909. Le fait étonnant qu'il adhéra au Parti *É'tadâliyoun* (les modérés) et non au parti (*Éjtémâ'iyoun-'Âmmiyoun* (les démocrates) découle apparemment d'un différend politique entre les modérés et les extrémistes de Tabriz. Après l'occupation de Tabriz par les Russes du 08 au 10 *rabi' os-sâni* 1327/ du 01 au 03 mai 1909, sous le prétexte de protéger les étrangers résidant dans cette ville, Mohammad Ali Chah, envoyant un télégramme aux ulémas de Tabriz, promit la restauration de la Constitution et l'amnistie. L'expédition des Russes et le télégramme du Chah créèrent le différend dans le camp des révolutionnaires. Le « Comité médiateur », créé à Téhéran, s'efforça de concilier les révolutionnaires et le Chah, effort qui resta

---

302 L'un des dirigeants extrémistes de la première constitution et membre du « Comité de révolution » Après le bombardement de *majlés* (Parlement), Moazed os-Saltaneh, Dehkhoda et une trentaine de personnages politiques trouvèrent refuge à l'ambassade d'Angleterre. Plus tard, Moazed os-Saltaneh et Dehkhoda devinrent le membre du Parti modéré.

303 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 57.

304 ABEDI, *Sour Ésrâfil*…, *op. cit.*, pp. 10 et 61.

sans résultat. Dehkhoda et certains libéraux résidant à l'étranger préconisèrent un compromis avec le Chah, afin de résister aux Russes. La proposition fut rejetée par les révolutionnaires de Tabriz et les Russes occupèrent la ville [305].

Désormais, Dehkhoda n'est plus un révolutionnaire extrémiste et il ne suit plus la stratégie violente du « Comité de révolution », c'est-à-dire « le renversement du trône et la création d'une véritable Constitution par la force du fer, du feu et du sang » [306]. Il pense plutôt à une réforme progressive et non à une révolution déstructrice.

Après l'éclatement de la première guerre mondiale et l'expédition des Russes vers Téhéran, puis la chute du Parlement et du gouvernement, un « Comité d'immigration » fut formé par le Parti natinaliste qui forma un État national d'abord à Qom, puis à Kermânchâh. Les membres du comité, par haine des pays colonisateurs (la Russie et l'Angleterre), se rangèrent du côté des Allemands.

L'Iran, qui avait déclaré sa neutralité, fut pourtant envahi par les alliés, et les Russes par le Nord et les Anglais par le sud progressèrent vers la capitale. La résistance des nationalistes fut brisée et les uns se dirigèrent vers l'Irak, les autres vers l'empire ottoman et le reste se réfugia dans les tribus Bakhtiyâri, dans le Čahâr Mahâlé Bakhtiyâris. Dehkhoda resta vingt-huit mois dans cette région où il entama la rédaction de ses deux grandes œuvres : *Amsal va Hékam* (les proverbes et les sentences) et *Loghat nâméh* (le dictionnaire).

Après la guerre, Dehkhoda, déçu par le coup d'État de Reza Chah Pahlavi qui avait gaspillé tant de forces et de sang versé pour la Révolution en la détournant de son but, ne s'occupa plus de politique. Il se voua plutôt à ses

---

305 SOLEYMANI, Belqeys, *Hamnavâ bâ morghé sahar, zendegi va ché'ré Ali Akbar Dehkhoda*, Téhéran, Nachré Sâlés, 1374 hs., pp. 73-74.

306 MALEKZADEH, Mahdi, *Énqélâbé Machroutiyaté Irân*, Téhéran, 'Élmi, 1363 hs., t. II, p. 417. Cité par SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.*, p. 83.

recherches et il s'occupa également des affaires administratives. Il fut nommé en 1300 hs./1921, « chef de cabinet du Ministre de l'Instruction; puis chef de bureau des Inspections, au Ministère de la Justice, et de 1303 hs./1924 à 1320 hs./1941, il assuma la direction de l'École des Sciences politiques dont il était ancien élève. Puis, il devint recteur de la faculté de Droit et des sciences politiques et économiques. » [307]

Dehkhoda décéda le lundi 7 esfand 1334 hs./1955 à Téhéran.

Čarand-o parand : la voix de la Révolution

Neuf mois après la proclamation de la Constitution (1906), l'hebdomadaire *Sour Ésrâfil* commença sa publication le jeudi 17 *rbi'ol-avval* 1325 hl./30 mai 1907 avec la devise « liberté, égalité et fraternité», qui était marquée à la première page du journal, sur un tissu dans la main de l'ange Séraphin, sonnant la trompette de la resurrection. [308]

Le caractère qui différencie le journal *Sour Ésrâfil* des autres « réside dans la prose simple et populaire qu'il utilisait et qui le rendit également populaire très tôt » [309]. Il est le pionnier d'une prose satirique et critique, dans une langue sans artifice.

Ce journal publia cette critique adressée à Mohammad Ali Chah dans son premier numéro :

> Votre majesté ! Notre père le souverain ! Est-ce que vous lisez jamais l'histoire de César de Rome ? Est-ce que vous vous souvenez du récit du roi de l'Angleterre ? Est-ce que vous avez en vue l'histoire de Louis XIV ? Est-ce que vous vous souvenez l'assassinat de votre aïeul ? Est-ce que vous croyez que ces

307 BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 62.

308 ABEDI, *Sour Ésrâfil…*, *op. cit.*, p. 51.

309 FARKHOJASTEH, *L'influence de la presse…*, *op. cit.*, p. 115.

> grands personnages historiques étaient des pécheurs et qu'ils méritaient ce genre de comportement ?... Tant qu'on pense, on voit que ce peuple n'est plus celui de l'année dernière. Partout on parle du *majlés*. Chacun, tu vois, parle de l'Iran. [310]

La rubrique *Čarand-o parand* était écrite dans ce journal par Mirza Ali Akbar Qazvini, surnommé Dehkhoda, le célèbre écrivain et le fondateur de la prose satirique et de la critique contemporaine persane, qui est devenu plus tard lexicographe.

Les critiques virulentes de *Čarand-o parand* visaient le régime despotique des Qâjârs, les anticonstitutionnalistes et aussi la tyrannie des gouverneurs des provinces, la démagogie des chefs religieux, la corruption des ministres et des courtisans, l'hpocrisie, la superstition, et bien d'autres vices dans différents milieux sociaux. Il critiquait également la situation déplorable et la souffrance des paysans, des femmes et d'autres couches opprimées de la société. Il accusait surtout les chefs religieux, ainsi que l'État Qâjâr, d'être les responsables du sous-développement du pays.

Les critiques satiriques de *Čarand-o parand* le rendirent populaire et il trouva bientôt des lecteurs qui faisaient passer le journal de main en main. Mais elles lui valurent plusieurs interruption au cour de sa courte période de publication. Au total, pendant treize mois, il ne publia que 32 numéros.

Les articles ironiques et critiques de Dehkhoda, qui suivaient « des événements quotidiens » constituent une sorte de galerie qui montre les événements socio-politiques et les efforts des libéraux de l'époque pour acquérir la liberté. Ils furent écrits dans un style simple et naturel, sans obéir aux écoles littéraires persanes. Il est en réalité un « canon de réalisme social » [311].

---

310 ABEDI, *Sour Ésrâfil*…, *op. cit.*, pp. 73, 74. C'est nous qui traduisons.

311 KAMSHAD, H., « Moderne Persian literature », Cambridge, *The university Presse*, 1966, p. 38. Cité par BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 58.

Čarand-o parand est une combinaison de deux techniques de narration, persane et occidentale : la *hékâyat* et la nouvelle. Grâce à ces deux techniques, il aborde de nombreux sujets socio-poltiques d'une manière qui est sans précédent dans la littérature persane.

Dehkhoda fut le pseudonyme le plus utilisé par notre écrivain. Il utilisait également d'autres pseudonymes : *Khar magas*, *Sagé Hassan daléh*, *Gholâm gédâ*, *Assir ol-javâl*, *Dékho Ali Chah*, *Nokhodé hamé âch*, *Beréhna-yé khochhâl*, *Ra'issé anjomané lât o louthâ*, *damdami*, etc.

Dehkhoda, « bourgeois et lettré, manie la langue populaire comme une arme acérée contre le pouvoir réactionnaire » [312]. Après Obeyd Zakani, il est le deuxième auteur à manipuler l'ironie et la satire, montrant les maux et les désordres de la société persane avec un courage incomparable [313]. Dans ses écrits, il y avait sûrement les amers souvenirs des injustices et de la pauvreté qu'il avait subies.

A) Trahison de la patrie

La Perse subissant perpétuellement l'ingérence politique et économique des deux pays colonisateurs, l'Angleterre et la Russie, et étant contrainte de faire face aux guerres suscitées par ces deux pays, elle s'affaiblit, surtout à l'époque des derniers rois des Qâjârs. La Révolution constitutionnelle, créant un nouvel espoir, devait sortir le pays de cettte situation. Mais le clivage politique survenu, dès le début de la Révolution, entre les Partis politiques, d'une part, et les complots des anticonstitutionnalistes et des Russes contre la Révolution, de l'autre, affaiblissaient de plus en plus le pays. Fiers du passé brillant de la Perse, les poètes et les écrivains pré-révolutionnaires, et surtout ceux de l'époque de la

---

312 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit*., p. 58 et ROHANI, *Intellectuels*… *op. cit.*, p. 117.

313 SOLEYMANI, *Hamnavâ*…, *op. cit.*, p. 20.

Révolution, en recourant à la satire, condamnaient alors tous ceux qui contribuaient à l'affaiblissement du pays. En sus des politiciens, ils n'hésitaient pas à condamner aussi certains intellectuels qui, ne prenant parti ni pour les constitutionnalistes et ni pour les anticonstitutionnalistes, pensaient plutôt à présrver leurs propres intérêts. Dans cette dénonciation, Dehkhoda, en se souvenant la grandeur de la Perse, évoqueait le rôle de certains ambassadeurs, ingénieurs et intellectuels persans, qui trahissaient leurs pays et provoquaient son sous-développement.

> Dans la haute antiquité, il y avait l'État de l'Iran (la Perse) et, dans son voisinage, il y avait l'État de la Grèce. L'État de l'Iran était très hautain et bien content de lui-même. Ça veut dire qu'il avait beaucoup d'influence. Il avait la prétention d'être « le Roi des rois » (*Châhanchâ*) du monde […] Un jour, l'État de l'Iran leva son armée et alla doucement jusqu'au mur de la Grèce. Pour entrer dans ce pays, il n'y avait qu'une seule voie par laquelle l'armée de l'Iran devait obligatoirement passer. Derrière cette voie, il y avait aussi […] un passage que l'armée de l'Iran ignorait. Dès que l'armée de l'Iran arriva derrière le mur, elle a vu que les Grecs, méchants et rusés, lui barraie la voie […] Tout à coup, l'armée de l'Iran vit qu'une personne, comme Messieurs Jafar Qoli ou les fils des Messieurs Biglar [314] cosaques, ça veut dire une personne bienveillante, philantrope et hospitalière se sépara de l'armée grecque et qu'il vint à pas de loup au camp des Iraniens. Il dit : « Bonjour, soyez les bienvenus, [j'espère que vous avez fait un] bon voyage » Il montra également aux Iraniens la rue étroite et il leur dit à voix basse que « nous les Grecs, n'y avons pas d'armée. Si vous passez par là, vous pouvez conquérir notre pays ». Les Iraniens acceptèrent, passèrent par ce chemin et entrèrent en Grèce […] [Ce monsieur], il s'appelait Efilatus. Que Dieu maudise le diable. Je ne sais pas pourquoi à chaque fois que j'entends le nom d'Efilatus, je me souviens de certains ambassadeurs de l'Iran.

---

[314] On appelait, déjà à l'époque des Qâjârs, les gouverneurs de district *Biglar* ou *Biglar beygi*. On pense que l'auteur, en choisissant le nom *Biglar* et Jafar Qoli au pluriel, ainsi que le mot cosaque, voulait généraliser la trahison de cette couche de la société.

> Quand Monsieur Mirza Abdorrazzaq Khan, l'ingénieur et l'enseignant de l'école militaire, traça pour les Russes, après trois mois de marche, le plan de guerre de la route de Mazandarân, nous avons dit que ça serait dommage qu'une telle personne n'ait pas un surnom.
>
> […]
>
> Un jour [n'ayant pas trouvé un surnom], j'étais de très mauvaise humeur. J'ai pris donc un livre d'histoire pour m'amuser. Dès que j'ai ouvert le livre, j'ai vu qu'il est écrit à la première ligne de la page droite: « Dès lors, les Grecs dirent à Efilatus qu'il était un traître, et ils le tuèrent. » Que Dieu vous maudisse, vous les Grecs. Mais qu'est-ce qu'il avait fait pour que vous l'ayez appelé traître ? Est-ce que l'hospitalité était un sacrilège dans votre religion ? Est-ce que vous ne croyez pas en l'hospitalité ?!!!
>
> Voyant ce nom, je me suis dit qu'il vaudrait mieux qu'on choisisse ce surnom pour Monsieur Mirza Aborrazzaq Khan. Puisque ce surnom était original et que ces deux personnes se ressemblaient beaucoup. Tous les deux étaient hospitaliers. Tous les deux disaient : si je ne le fais pas, un autre le fera. Il y avait une seule différence : le bouton de redingote (*sardâri*) d'Efilatus n'était pas taillé dans le bois dur de la patrie. Bon ces détails ne sont pas dignes d'être notés [315].

L'hospitalié ironique est donc le point commun qui assimile les deux traîtres : Efilatus et Mirza Abdorrazzaq Khan. Ce dernier trace « le plan de guerre de la route de Mazandarân » où il y a la forêt, et il porte un *sardâri* dont le bouton est « du bois dur de la patrie » : c'est-à-dire du bois de la forêt de Mazandarân. Mais c'est la seule chose qui le distingue d'Efilatus.

Le nom de Mirza Abdorrazzaq Khan a été choisi, on le croit, intelligemment par Dehkhoda. *Mirza* = homme lettré ; *Abd* = esclave, serviteur ; *razzaq* = nourricier (une épithète de Dieu), *Abdorrazzaq* = seviteur ou esclave de Dieu et *Khan* = chef (de tribu). Il veut dire qu'une telle personne, bien qu'elle porte tous ces titres, peut encore trahir sa patrie. À son avis, les ambassadeurs,

---

315 DEHKHODA, Ali Akbar, *Čarand-o parand*, première année, n° 2, prés. par NAFISI, Saeid, *Châhkârhâyé Nasré fârsi*, Téhéran, Ma'rafat, 1336 hs., pp. 38–41. C'est nous qui traduisons.

les ingénieurs et les intellectuels, dont Mirza Abdorrazzaq Khan est le représentant, sont les personnes plus capables de trahir la patrie.

B) Hypocrisie du clergé

L'expérience du milieu religieux, qu'avait fréquenté Dehkhoda pendant dix ans, lui avait appris que les chefs religieux ne pensaient jamais à la démocratie et ni à la liberté ou à d'autres idées démocratiques. En d'autres termes, ils n'envisageaient que de jouer leur rôle dans la société en tant que des chefs religieux, sans ignorer que les idées démocratiques nouvelles venant de l'Occident risqueraient de les évincer de la scène politique de la Perse. Cette expérience permit à l'auteur de *Čarand-o parand* de connaître de près les caractères et les désirs de cette couche de la société. Dénonçant l'hypocrisie du clergé, il évoque en même temps l'histoire de la Révolution constitutionnelle où les anticonstitutionalistes, groupe composé de Mohammad Ali Chah et de ses courtisans, des *tollâbes* et, à leur tête, de Cheykh Fazlollah Nouri et des Russes luttaient tous ensemble dans un camp contre les révolutionnaires.

> [...] Nous les paysans, nous imaginions que les *séyyéd*, les *âkhond* [316] et les *mojtahéd*, quand ils entendent le nom d'une personne européenne, parce qu'ils sont d'une grande sainteté, font l'ablution de la bouche. Maintenant que nous sommes venus à la ville, nous voyons qu'il y a une personne qui est aussi bien *séyyéd*, *mojtahéd* et *âkhond* que le frère d'un grand *mojtahéd* et qu'elle donne audience privée à Minoreski, le chargé d'affaire russe, mardi le cinquième jour de ce moi-ci, à neuf heures (heure de l'Europe). Après une heure et demie, tous les deux sont honorés de la visite de l'ambassadeur russe, et pendant une heure et demie, ils donnent aussi une audience privée à ce dernier. Finalement, le *séyyéd* donne la main à tous les deux et monte dans sa calèche […] et il ne se lave pas du tout les mains dans l'eau courante [317] de Zargandéh [318].

---

316 Titre péjoratif pour le clerc.

317 Selon la loi islamique, quand un musulman donne la main à non musulman, il doit faire l'ablution des mains dans l'eau courante et non stagnante.

Le *Séyyéd*, le clergé portant le turban noir, étant le descendant du prophète, doit être plus pieux que le clergé portant le titre de Cheykh (portant le turban blanc). Celui qui rencontre le chargé d'affaire russe ainsi que son ambassadeur occupe à la fois trois rangs religieux : *séyyéd*, *mojtahéd* et *âkhond*. Choisir tous ces titres révèle l'intention de dénoncer l'extrême hypocrisie de cette classe.

C) L'incapacité des rois Qâjârs

La grandeur de la Perse, perdue surtout à l'époque des Qâjârs, en concluant des traités scandaleux qui cédèrent des villes frontalières aux Russes, c'est ce que regrette souvant notre auteur patriote. L'incapacité des rois Qâjârs à maintenir les fontières de la Perse est toujours l'objet des critiques de *Čarand-o parand* et Dehkhoda fait allusion à plusieurs reprises, dans quelques numéros.

> La parole du roi est le roi des paroles. Je me disais toujours que nous avons besoin du roi. Parce que si nous faisons la guerre avec la Russie il sauvegardera les dix-huit villes du Caucase [319], afin que les Russes ne les occupent pas [320].

Par ailleurs, l'auteur évoque la négligence des rois Qâjârs dans le domaine de l'enseignement public, bien que certains d'entre eux, surtout Nasereddin Chah, soient montrés favorables à la modernisation du pays et à la création des écoles modernes, en autorisant les étrangers à en créer dans de nombreuses villes et villages de la Perse, mais leurs tentatives restèrent souvent inachevées. En réalité, l'autocratie et la modernisation étaient incompatibles, ce qui ne permettait à aucun projet de réforme d'aboutir. En plus, les écoles modernes, surtout celles qui étaient liées à la France et qui étaient dès lors considérées

---

318 Une rivière à Téhéran. *Cf.* DEHKHODA, *Čarand-o parand, op. cit.,* première année, n° 7 et 8, p. 61. C'est nous qui traduisons.

319 Caucase était amputé de la perse conformément au traité de *Golestân*, conclu en 1813 avec la Russie.

320 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.,* deuxième année, n°1. pp. 163-164. C'est nous qui traduisons.

comme les messagères de la Révolution française, effrayaient les rois Qâjâr ainsi que le clergé ; c'est pourquoi ils donnèrent l'ordre, à plusieurs reprises, de les fermer [321]. Il continue sur le mode ironique :

> [Parce que] si nous avions des enfants, [le Roi] fonderait des écoles, afin que les enfants ne soient pas illetrés [322].

Dans un autre domaine encore, Dehkhoda, furieux de l'exécution Mirza Jahangir Khan, tourne en dérision Mohammad Ali Chah qui fait serment, à plusieurs reprises, de protéger le Parlement, mais qui organise plus tard les deux coup d'États de décembre 1907 et de juin 1908, et finalement il bombarde le Parlement et fait emprisonner, exiler et exécuter les députés et les journalists. Il écrit toujours sur le mode de l'antiphrase :

> Si nous avions le Parlement, [le Roi] jurerait sur le Coran, et pour garantir ce serment, il jurerait même sur la chasteté de sa mère qu'il le protégerait. Oui, nous avons besoin de roi pour ces affaires [323].

L'Iran assiégé par les Russes au nord, les Anglais au sud et les Ottomans à l'ouest, était menacé dans son intégrité territoriale. Dans une lettre fictive adressée par les citoyens de la région frontalière de l'Oroumiyéh à Dehkhoda, l'auteur retrace l'image d'un peuple abandonné sous les pieds de l'armée ottoman, et dénonce l'immobilité de l'État Qâjâr qui ne pouvait garantir ni la sécurité des frontières et ni celle des frontaliers. Les sévices organisés par les Ottomans, d'une part, et l'incapacité de l'État Qâjâr, prisonnier de la corruption, de l'autre, poussaient les frontaliers de l'Oroumiyéh à se convertir éventuellement au christanisme, et même à accepter la nationalité russe.

> Oh ! Kablâï [324], *Vallâh* (Par Dieu) ! tout a dissparu. Notre maison a été démolie. La femme, l'enfant, le frère et tous ce que nous avions, ils furent

---

321 *Cf.* Chapitre II : Les écoles.

322 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, deuxième année, n°1. p. 164. C'est nous qui traduisons.

323 *Ibid.*, p. 164. C'est nous qui traduisons.

> assassinés ou ils sont morts de peur. Tu ne sais pas quel tumulte il y a ici. On a perdu notre bien et la famille ! *Vallâh*, on est devenu impie. Il y a un risque qu'on accepte la nationalité russe. La moitié des nôtres l'ont déjà adoptée. Le reste, *Vallâh* ! notre zèle ne le nous permet pas. *Békhodâ* (Par Dieu) ! si on devient russe et qu'on perd notre religion, on aura au moins ce monde (la vie). Mais maintenant, nous avons perdu l'autre monde et ce monde. Oh ! Kablâï, pour l'amour de Dieu, dis à notre Ministre de la Guerre que les Ottomans sont armés de canons et de fusils et si vous voulez des sujets, il faut que vous remédiez à cette situation afin qu'on ne meure plus; et si demain on devient russe, vous ne direz pas que les Oroumiyens n'avaient pas de zèle et qu'ils n'étaient pas de vrais musulmans.
>
> Signature: Tous les Oroumiyens [325].

Cette lettre fictive donne, bien évidemment, à l'auteur un droit de réponse aux Oroumiyens ; utilisant la louange semblable au blâme qui était très courante dans la poésie persane, il disculpe ironiquement l'État Qâjar et il rend le destin et la providence divine seuls responsables de leur situation déplorable. La réponse fictive de Dehkhoda présente au lecteur un aspect de la situation troublée et abandonnée du pays à l'époque.

> On s'étonne de ce peuple. On ne sait pas qu'ils sont fous, ils sont sages, ils sont quoi ? Ils sont stupides ! Ils ont perdu la tête ! Bon, Messieurs « Tous les Oroumiyens », qu'est-ce que je dois faire ? Le Ministre de la Guerre, qu'est ce qu'il doit faire ? Ceci est un malheur qui est descendu du ciel. C'est notre destin. Ce sont les destins que vous avez acceptés à l'époque où Dieu créait le monde. C'est bien fait pour vous. Vous devrez être sages et vous n'auriez pas dû les accepter. On ne peut pas changer le destin. Je vous fais prêter serment à Dieu, jugez vous-mêmes ; vous avez écrit: « dis au Ministre de la Guerre » ; mettons que, renonçant à mes expériences, après soixante-dix ans, je le lui aie dit ; qu'est-ce qu'il me dira ? Il ne me dira pas : « Oh sot ! oh fou ! un faible comme moi, qu'est-ce qu'il peut faire ? Q'est-ce que je dois faire avec la providence divine ? »

---

324 *Kablâï* ou *Karblâï* est le titre donné à celui qui est allé en pélerinage aux lieux saints de Karbalâ en Irak.

325 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, première année, n°13. pp. 74-75. C'est nous qui traduisons.

> Il ne me dira pas que « c'est le destin des Oroumiens que leurs femmes soient assassinées, leurs enfants soient coupés en morceaux devant les yeux de leurs parents et que les Ottomans mettent à feu leurs villages et utilisent leurs mosquées comme écurie pour les chevaux de leurs armée ? » [326]

Autre aspect encore : Dehkhoda veut lutter contre les superstitions courantes dans la société. La solution qu'il préconise n'est pas fictive, elle est basée sur les croyances de l'époque :

> [...]
>
> Il [Ministre de la Guerre] vous dira aussi qu'un mort croque peut-être son suaire… Alors, vous appellerez les hommes et vous prendrez chacun une pelle pointue et vous irez au cimetière ; vous creuserez les tombes une par une pour arriver au mort qui a son suaire à la bouche et le croque. À ce moment, vous lui couperez la tête d'un seul coup de pelle. Mais faites bien attention ! Il faut que sa tête se détache d'un seul coup. Sinon, le mort s'obstine contre vous. À Dieu ne plaise, il vous arrivera un grand malheur. [327]

Dans un autre article, Dehkhoda accuse l'État Qâjâr de maintenir volontairement son peuple dans le besoin. La misère et la famine imposées par l'État sont la solution qu'il a choisie pour se débrasser des revendications socio-politiques de son peuple.

> Les marchands des bestiaux amenaient de nombreux moutons à la ville [Téhéran], le gouverneur de Savéh leur ordonna de retourner, de peur que le peuple débarassé de la famine ne pense à la loi fondamentale [328].

D) La collusion entre les classes dirigeantes

La vénalité des postes, qui était admise par le roi-même et qui permettait au plus offrant de l'emporter, avait, comme la conséquence, l'inefficacité des

---

326 *Ibid.*, pp. 75-76. C'est nous qui traduisons.

327 *Ibid.*, pp. 75-76. C'est nous qui traduisons.

328 *Ibid.*, n° 7 et 8, pp. 55-56. C'est nous qui traduisons.

gouverneurs et la corruption financière et administrative. Dehkhoda, après avoir mentionné ironiquement les différents postes occupés par les autorités étatiques et les chefs religieux, dévoile l'inefficacité des hauts fonctionnaires, malgré leur grand nombre, et aussi le but final qu'ils cherchaient. En plus, la collusion entre les autorités étatiques et le clergé, alors que ce dernier était considéré comme le seul barrage contre le pouvoir absolu du roi, menaçait de plus en plus l'intérêt public.

Le texte est composé de trois séquences. Il commence par une courte introduction à propos d'une question scientifique mais basée sur les superstitions, qui est un petit dialogue entre une mère et son enfant. Ensuite, la première séquence commence par un proverbe et un dialogue qui le suit immédiatement, entre deux personnes, sans présenter le narrateur et l'interlocuteur. Cette séquence donne l'occasion à l'auteur de montrer, dans la deuxième séquence, l'inefficacité et aussi la collusion des responsables de l'État et de religion, en comparant les premiers au miel et les deuxièmes au melon. Finalement, dans la troisième séquence, donnant des exemples politiques, il rejette l'idée de l'incompatibilité du miel et du melon.

– Maman ! dit l'enfant.
– Hein ! répondit-elle.
– Cette terre est posée sur quoi ? demanda l'enfant.
– Sur la corne de la vache. Répondit-elle.
– La vache est posée sur quoi ?
– Sur le poisson.
– Le poisson est posé sur quoi ?
– Sur l'eau.
– L'eau est posée sur quoi ?
– Ah ! Puisse ton intestin être coupé [329] ! Combien tu parles. Tu m'ennuies.

***

[329] Expression familière pour dire : tu parles trop.

« Sept série aiguière et sept séries la cuvette, le dîner et le déjeuner rien du tout » [330]

– « Ne mange pas ! Le miel et le melon sont incompatibles ». Il n'a pas écouté et il les a mangés. Après une heure, elle l'a vu qui se tordait de douleur comme un serpent »

– « Ne l'avais-je pas dit de ne pas les manger, parce qu'ils sont incompatible ? » dit-elle.

– « À présent, ils sont compatibles et ils complotent de me tuer » !!! répondit-il.

Je veux comparer les responsables de l'État au miel et les chefs religieux au melon.

[...]

Personne ne peut nier que, parmi dix millions d'hommes, nous les Iraniens, nous avons deux millions huit cent cinquante-sept mille (2857000) vizir, émir (*amir*), *sépah sâlâr* [331], *sardâr* [332], *amir nouyân*, *amir toumân*, *sartip*, *mir panjéh* [333], *sarhang* [334], *soltân* [335], *yâvar* [336], *safir kabir* [337], *châr̂ge dâfér* [338], *youz bâchi* [339].

---

330 Ce proverbe fait allusion à l'époque où il n'y avait pas de canalisation d'eau, de sorte qu'avant et après chaque repas, une bonne ou un membre de la famille apportait donc une aiguière et une cuvette afin qu'on se lave les mains. On utilise ce proverbe pour exprimer l'inefficacité d'un système, d'un État, d'une équipe, etc.

331 Commandant en chef.

332 Commandant de l'armée.

333 Titres d'officiers supérieurs, sans équivalents en français.

334 Colonel.

335 Capitaine.

336 Major.

337 Ambassadeur en titre.

338 Chargé d'affaires.

339 Centurion.

En plus, parmi dix millions d'hommes (que Dieu l'accroisse) nous avons trois millions quatre cents cinquante-deux mille six cent quarante-deux (3452642) *âyatollaâh* [340], *hojjat ol-éslâm* [341], *mojtahéd* [342], *imâm jom'éh* [343], *cheykh ol-éslâm* [344], *séyyéd*, *cheykh*, *mollah*, *âkhond*, *qotb* [345], *khaliféh* [346], *morchéd*, *pir*, *dalil* [347] et *pichnamâz* [348].

Nous avons encore parmi 10 millions d'hommes, deux millions de princes, de fils de mollah, de seigneurs, de khans, de chefs de tribu,… En plus, ces derniers temps, nous avons presque deux ou trois mille députés du Parlement, les députés de l'*anjoman*, les députés de la mairie, des secrétaire, des comptable, etc.

Tous ces classes que nous avons mentionnées, se résument à deux catégories : les autorités étatiques (*ro'assâ-yé mellat*) et les chefs religieux (*owliyâ-yé mellat*) [349]. Mais des deux groupes n'ont qu'un seul but, ils nous demandent de travailler dans la chaleur et dans le froid, de ne pas porter un bon habit, de vivre dans la misère et de leur donner notre salaire, afin qu'ils mangent et qu'ils nous protègent. Nous n'avons pas d'objection ; que Dieu accepte leur charité ! En vérité, s'ils n'étaient pas, tout serait ruiné de fond en comble ; l'homme mangerait l'homme ; la civilisation et l'éducation, [...] disparaîtraient. Il faut qu'ils soient,

---

340 Titre donné aux grands chefs religieux chi'ites.

341 Titre donné aux chefs religieux chi'ites qui sont inférieurs à *Âyatollaâh*.

342 Docteur de la loi religieuse chi'ite.

343 Le clerc qui dirige la prière du vendredi. Les musulmans, pour montrer leur unité, font la prière le vendredi midi tout ensemble.

344 Titre d'un grand chef religieux.

345 Le titre qu'on donnait autrefois à un grand chef religieux, l'équivalent de *Âyatollaâh* d'aujourd'hui.

346 Le successeur du Prophète ; calife.

347 *Morchéd*, *Pir* et *Dalil* étaient les titres anciens qu'on donnait jadis aux guides spirituels.

348 Celui qui dirige la prière durant la semaine.

349 On peut les traduire littéralement : les chefs de nation et les dirigeants de nation.

> mais jusqu'à quand ? À mon avis, tant qu'ils ne complotent pas les deux ensemble contre nous [350].

Les deux premières séquences permettent à l'auteur de divulguer aux lecteurs des complots ourdis par des clercs anticonstitutionnalistes qui avaient à leur tête Cheykh Fazlollah Nouri et par l'État qâjâr ainsi que les Russes contre la Constitution et le Parlement.

Puis, dans la troisième séquence, l'auteur montre l'inefficacité des classes mentionnées, en se souvenant la grandeur de la Perse antique et même de l'époque des Safavides ; Dehkhoda condamne, en premier lieu, l'État qâjâr parce qu'il est incapable de garantir l'intégrité du pays et, en dernier lieu, les chefs religieux parce qu'ils imputent au destin la responsabilité des désordres et du déclin du pays.

> Je ne dis pas qu'un jour le peuple de l'Iran a été la première nation du monde et alors qu'aujourd'hui, grâce aux services de ces chefs d'État, il est la honte de la civilisation actuelle. Je ne dis pas que les frontières de l'Iran se sont étendues un jour depuis le mur de la Chine jusqu'à la rive du fleuve de Danube et qu'aujourd'hui, grâce à l'effort de ces autorités étatiques, si deux rats se querellent dans la longueur et la largeur du territoire de l'Iran, la tête de l'un d'eux se heurtera au mur de la frontière.
>
> Je ne dis pas qu'avec tous ces chefs qui sont nos gardiens et nos protecteurs, dix-huit villes de notre pays au Caucase furent cédées, comme tribut, aux Russes et que le reste du pays sera bientôt divisé en trois [351]. Je ne dis pas qu'il y a des années qu'il n'existe plus de choléra et de peste en Europe et pourquoi est-ce que nous enterrons tous les deux ans 500000 de nos jeunes hommes et jeunes femmes.

---

350 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, première année, n°25, pp. 131-133. C'est nous qui traduisons.

351 Il fait allusion au traité de 1907 qui divisait la Perse en deux sphères d'influence distinctes : la partie nord allait à la Russie tsariste et la partie sud à la Grande-Bretagne, tandis que l'aire centrale serait une zone neutre.

> Je ne dis pas que, dans les siècles derniers, chaque pays a étendu ses territoires et a trouvé des colonies et alors que nous, avec tous ces chefs et ces Messieurs, nous n'avons pas même réussi à protéger notre pays.
>
> Oui, je ne dis pas ça. Puisque je sais qu'ils font partie de ce qui nous était prédestiné. Ils étaient notre destin. Ils étaient tous le destin des Iraniens.
>
> Mais oh, les justes, […] si tous les affaires doivent être réglées par le destin, la religion ou dans l'au-delà, qu'est-ce que vous nous demandez donc des millions chefs et Monsieurs ? Pourquoi vous des millions commandants de l'armée, commandants en chef et khans nous grillez sous le soleil ? Pourquoi nous avez-vous collés comme la sangsue et nous avez-vous sucé le sang avec insistance ? [352]

E) L'image de femme dans Čarand-o parand

Comme dans tous les journaux constitutionnalistes, la question de la femme et de son rang social est bien abordée dans *Čarand-o parand*. Le texte n°11 donne ainsi une image distincte de la femme de l'époque ; il commence par une introduction qui est en rapport avec le texte qui suit. Il est composé de deux séquences : un souvenir personnel de l'auteur, qui permet le glissement du texte vers un autre souvenir, celui de Mirza Yahya.

La première séquence décrit une scène familière : les rapports du père et de la mère, les voisines, le bavardage autour du narguileh et du samovar en l'absence du père, l'enfant qui rapporte ce qui se passe à son père et, finalement, le châtiment dont il est menacé. Elle est basée sur l'idée que l'homme, en s'enrichissant, cherchera une autre femme ; mais elle évoque également la situation fragile de la femme dont la trahison légale de l'époux pouvait perturber le foyer. Mais Dehkhoda poursuit un autre but qui apparaîtra dans la deuxième séquence : rappeler les révélations politiques de Yahya Mirza.

---

[352]. DEHKHODA, *Čarand-o parand, op. cit.,* première année, n° 25, pp. 133-135. C'est nous qui traduisons.

Dieu pardonne à tous les défunts ! Feu mon père, comme les *Hâjis* de partout, était économe. C'est-à-dire qu'il était très près de ses sous. Mais ma défunte mère n'était pas du genre de mon père. Elle avait coutume dire que la fortune d'un homme ne réussit guère à sa femme. « Dès qu'il acquiert un peu de bien, disait-elle, l'homme songe déjà à prendre une autre femme ».

Aussi, mon père n'avait-il pas sitôt mis le pied dans la rue qu'elle montait sur le toit pour appeler les voisines : « Oh, Khâlé Robabe ! Ohé ! Âbji Roqayeh ! Ohé ! Nané Fatemeh ! Ooooooh ! » Je voyais aussitôt notre salle de séjour se remplir des sœurs adoptives de maman. Ma mère se dépêchait alors d'allumer le samovar, versait de l'eau dans le narguilé et s'asseyait avec ses amies pour déballer ensemble tous leurs soucis.

Il y avait deux raisons à leur conduite : c'était tout d'abord une façon de prendre du bon temps et ensuite, une occasion de gaspiller le bien de mon défunt père et lui éviter ainsi de penser à une autre femme !

[…]

Ma mère, parfois, lorsqu'elle était en verve et tirait de bonnes bouffées du narguilé, jetait les yeux sur moi en disant : « Hein ! petit morveux ! Ouvre bien les oreilles et écoute ce qu'on te dit: ton père n'aura pas sitôt franchi la porte que tu vas encore tout lui raconter. *Vallâh* ! Si tu lui dis que les voisines sont venues, de mes propres dents, je ferai de toi de la chair à pâté » Je répondais à ma mère par un éclat de rire. « Dieu ! disait-elle, puisses-tu rire sur la table de la morgue ! » Puis, se tournant vers ses sœurs adoptives : « *Vallâh* ! vous croyez, leur disait-elle, qu'il est le fils de ma *havou* [353], je ne peux pas du tout le souffrir ! » [354]

L'auteur présente une image plus précise encore dans un article du numéro 27/28, intitulé *Qandroun*, au moyen de la plus virulente satire. Le récit, composé d'un préambule, comme d'autres numéros de *Čarand-o parand*, et de trois

353 Co-épouse.

354 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, première année, n°11, pp. 65-66. La première séquence de ce numéro a été traduite par Christophe BALAY. Nous avons utilisé cette traduction avec un peu de modification et nous avons ajouté des notes pour les mots persans. *C f.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 79.

séquences, raconte les aventures d'un personnage picaresque, nommé Hâji Molla Abbas. Dans l'introduction, l'auteur présente un type humain (la femme) dont la personnalité et l'existence dépendent des autres. Le récit est en réalité une protestation à l'égard de la situation méprisable de la femme de l'époque. Il jette les bases primitives de la nouvelle persane qui atteindra son apogée avec *Yéki boud o yéki naboud* de Djamalzadeh. Bien que ce dernier soit présenté comme le maître de la nouvelle persane, il ne serait pas juste de nier l'apport de Dehkhoda au niveau du réalisme et aussi concernant le style sans emphase. Dans ce récit, le nom de Hâji Molla Abbas, composé de deux surnoms et d'un nom propre, n'a pas été choisi, semble-t-il, par hasard. *Hâji* : celui qui est allé en pèlerinage à la Mecque. *Molla* : clerc. *Abbas* [355] : un nom bien respecté pour les musulmans. Ce nom nous rappelle *Dardé délé Molla Qorbân Ali* (Les peines de cœur de Molla Qorban Ali) de Djamalzadeh dont nous reparlerons dans la partie suivante. Les deux types présentés par Dehkhoda et Djamalzadeh connaissent des aventures et une ascension sociale presque pareille, puis un échec ; mais la chute tragique du Molla Qorban Ali le différencie du héros ou bien de l'anti-héros de Dehkhoda. Le récit, qui commence par raconter la vie errante de Hâji Molla Abbas, puis son ascension et finalement sa chute nous rappelle également *Bila dig bila čoghondar* (Telle marmite, telle betterave) et *Rajolé siâsi* (Le politicien) de Djamalzadeh.

Dans ce récit, Dehkhoda confronte intelligemment les deux genres humains : l'homme et la femme. Le retour de Hâji provoque l'affolement des femmes qui se cachent dans les chambres afin que *nâmahram* [356] ne les voie

---

355 Il y a deux Abbas qui sont très respectés chez les musulmans : Abbas, l'oncle du Prophète Mohammad (Mahomet), et Abbas, le frère de Imâm Hoseyn, le troisième Imâm des chi'ites.

356 Tous les hommes, exceptés les père, grand-père, beau-père, frère, oncle, fils, beau-fils et le gendre, sont *nâmahram* ou *ajnabi* pour les femmes (c'est-à-dire qu'elles doivent porter le *hijab* lors de tout contact avec eux).

pas ! Puis, tout change pour Hâji, dans la deuxième séquence, un vendredi après-midi, lorsqu'il a sa première aventure extra-conjugale, et dès lors, il mène une vie libertine. En plus, en donnant un aspect légitime nommé *sighéh* ou *maté'éh* [357] à ses relations passagères, « il avait quatre femmes licites devant Dieu sans compter les aventures qu'il accordait dans les chambres » [358]. Qandroun présente également deux types de femmes : la majorité qui porte le *tchâdor* et le *néqâb* (la voile), et un groupe restreint qui est constitué par les concubines des hommes. Ce récit est «une satire d'une extrême violence et d'une rare efficacité contre un certain type de *mollah*.» [359] On se souvient que Dehkhoda a vécu pendant dix ans au milieu des *mollahs* et des *tollâbs* ; cela lui a donné la possibilité de connaître de près leurs mœurs et leurs caractères. *Qandroun* est donc une satire basée sur des faits réels.

> Tout le monde sait que chez nous, c'est une faute d'appeler une femme par son nom et pas une faute légère, une faute très grave. D'ailleurs, à quoi rime-t-il de nommer sa femme ? Tant qu'une femme n'a pas d'enfant on lui dit: ohé ! et dès qu'elle en a un, on l'appelle par le nom de son enfant, par exemple: Abol, Fâti, Abou, Roqi, etc. Hein ! dit la femme lorsqu'on lui parle, et c'est terminé. Autrement, c'est une pure incorrection que d'appeler une femme en la nommant.

---

357 *Sighéh* ou *mata'éh* est une sorte de mariage temporaire qui donnait déjà (ou même peut-être aujourd'hui) le droit à l'homme musulman d'épouser plusieurs femmes, sans aucune limitation. Il avait également le droit d'épouser quatre femmes officiellement (*'aqdi*). Le *Sighéh* (au contraire du mariage *'aqdi*) pouvait ne durer même qu'une nuit, en échange des prix payés par des personnes comme Hâji Molla Abbas. À l'expiration des délais de ce mariage momentané, la femme était privée de tous les droits légaux.

358 DEHKHODA, *Čarand-o parand, op. cit.*, première année, n° 27-28, p. 147. Traduit par Christophe BALAY, *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 95.

359 *Ibid.*, p. 95.

L'an passé, un certain jeudi du mois de Qorbân [360], Hâji Molla Abbas, après quelques nuits passées dehors, rentra chez lui aux alentours de midi. Arrivé sur le pas de la porte, il toussa deux fois et cria : «*Yâ Allâ* [361] ! Sadeq ! Sa femme bondit comme un ressort, abandonnant le pot de *vasméh* [362] en direction du vestibule ; les deux voisines en *chalité* qui se passaient l'une à l'autre du *vasméh* [363] dans la cour et une autre qui se coiffait dans *l'âftâbrou* [364] détalèrent dans leurs chambres respectives sauf une d'entre elles qui se prit les pieds quand Hâji Molla Abbas entra dans la cour, et tomba à plat ventre sur le sol tandis que sa jaquette, à force de s'être assise et levée (comme ont tous vu les musulmans) n'était plus ajustée à sa *chalité* et lui remontait dans le dos. « *Vây* (ah) ! cria-t-elle, malheur à moi ! Un *nâmahram* (étranger) a vu tout mon corps ! *Vây* ! Mon Dieu, la honte soit sur moi ! Mon Dieu, plutôt la mort ! »

Elle remonta son fichu en quatrième vitesse pour se cacher le visage et se blottit dans un coin de la pièce. Pendant ce temps, la femme de Hâji riait aux éclats en disant : « Mais ce n'est pas grave, Roqiyeh ! Hâji est ton frère dans ce monde et dans l'autre » Hâji Molla Abbas donna à son épouse les deux pains qu'il tenait au bras droit et le morceau de *halvâ ardé'i* [365] enveloppé dans du papier bleu qu'il avait à la main gauche et ils entrèrent tous les deux dans leur chambre ; mais les yeux de Hâji Molla Abbas étaient encore fixés dans la direction de la pièce où se tenait Roqiyeh.

Hâji Molla Abbas était originaire de Kand où il faisait partie de ces gens sans résidence fixe. Jusqu'à l'année de la dernière épidémie de morve, il faisait le muletier avec son défunt père, c'est-à-dire, sauf votre respect, qu'ils vivaient de la

---

360 *Qorbân* ou *zél hajjéh*, est le dernier mois de l'année arabe.

361 Mot que les hommes prononcent en entrant dans une maison pour que les femmes mettent le tchâdor ou le foulard.

362 Fard pour colorer le sourcil.

363 Une sorte de jupe courte, large et plissée que les femmes portaient déjà sur le pantalon.

364 Exposé aux rayons du soleil.

365 Sucrerie préparée avec de la farine, du beurre fondu, du sésame et du sucre ou du miel.

location dans les villages des quelques ânes qu'ils possédaient. Quant son père fut emporté par la morve, la famille fut toute bouleversée. Il vendit alors ses ânes, et vint faire du commerce à Téhéran. Là, durant quelques jours, il vendit des tamis d'Istanbul, des *âtach sorkh kon* [366] et des jarretelles. Le soir, il allait dormir à la mosquée de l'école de Younes Khan. Mais son commerce à Téhéran ne fut guère prospère. En effet, le coût de la vie y était exorbitant, et il était lui-même un peu dépensier. Il lui fallait par exemple, quoi qu'il arrive, un *čélow kabâb* [367] par semaine et les autres jours, deux pains *sangak* [368] et un *dizi* [369] d'un *'abbâsi* [370] ne lui suffisait pas.

À la fin, un vendredi après-midi qu'il était entré dans *l'âftâbrou* de la *madréséh* pour y faire la sieste, il y surprit des choses tout à fait confidentielles qui lui firent faire quelques réflexions. Aussi alla-t-il trouver un de ces *âkhond* et tâcha d'en tirer quelques renseignements. « Cette femme qui était venue, lui dit-il, était ce votre épouse ? » « Croyant ! lui répondit *l'âkhond*, que ferions-nous d'une femme ? Toutes ces femmes qui traînent dans Téhéran que veux-tu que ça nous fasse ? »

Abbas comprit bien ce qu'il fallait comprendre et, sans aucune honte, il commença à demander les tarifs. « Cinq *châhis*, lui dit l'âkhond, dix *châhis* et si elle est très jeune, maximum un *qarân* [371] » Abbas dit en soupirant : « Vous avez de la chance, vous les *âkhonds* ! ». « Comment, lui dit *l'âkhond*, vous n'avez pas

---

366 Sorte de récipient en toile métallique où l'on met des braises et que l'on fait tourner rapidement pour les attiser. On l'appelle aussi *âtach gardân*.

367 Le riz avec du rôti de mouton ou de veau.

368 Sorte de pain cuit sur des cailloux.

369 Bouillon de viande de mouton avec des pois chiches, des haricots blancs, de la pomme de terre, de l'oignon, du petit citron séché et de la sauce de tomate, cuite dans une petie poterie de terre cuite.

370 Ancienne monnaie utilisée pour la première fois à l'époque du Chah Abbas le Grand qui équivalait à un cinquième de *riâl*. À l'époque des Qâjârs, quatre *châhis* ou deux cents *dinârs* valaient un *'abbâsi*. L'ancienne monnaie *châhi* valait également la vingtième partie d'un *riâl*.

371 Ancienne unité monétaire iranienne.

de maison ? » « Non, repartit Abbas. » « Mais tu as de l'argent, reprit l'autre ? » « Mouais ! » répondit Abbas. « Très bien, lui dit *l'âkhond*, puisque tu n'es pas d'ici, ma cellule est à toi. Les jeudis et vendredis, qui sont mes jours de congé, je reçois quelque dames, quelquefois ménopausée, et aussi des jeunes filles vierges ; venez vous aussi, je suis à votre entière diposition ».

Abbas fit les louanges de l'*âkhond*, puis, il eut plus ou moins une relation avec les femmes même parfois à la place de l'*âkhond* et, peu à peu, l'argent des ânes s'épuisa.

« Que diriez-vous si je me mettais à l'études de la théologie ? », dit un jour Abbas à l'*âkhond*. « Rien d'impossible, répondit l'autre. Tu sais lire et écrire ? » « Bien sûr, lui dit Abbas ! J'ai appris quelques rudiments au village, sous la baguette de mon père et je récite bien « *Yâssin* », « *Ar-Rahmân* » et « *Yossabéh* » [372]. « Très bien ! lui dit l'*âkhond*, cela suffit » et il lui apporta aussitôt un de ses vêtements usés avec un turban fatigué : « ils valent deux *tomâns* [373], lui dit-il, je te les vends à crédit ; tu me donneras l'argent dès que tu l'auras ! » Et vraiment en quelques minutes, Abbas devint un parfait *âkhond* ; il était si superbe qu'il n'en revenait pas lui-même.

Dès le lendemain, Abbas se présenta au cours d'exégèse du *mojtahéd* de la *madréséh* (école) ; on lui alloua une demi-chambre avec un *tomân* par mois de pension et deux *qarâns* et cinq *châhis* pour l'huile de lampe.

L'*Âkhond* Molla Abbas, six mois après, participait aux cérémonies de dueil, aux *valiméhs* (banquets), aux anniversaires annuels, aux quarantaines, aux *rowzéh Khanis* [374]. Il disait aussi les prières des morts et acceptait même le jeûne et la prière par procuration et les cérémonies funèbres. Par la suite, à force de fréquenter les autres étudiants, il épaissit l'articulation des phonèmes et prononçait le « aléf » (ا) comme un « eyn » (ع), le « *hâ* » (ه) de « havvaz »[375] (هوّز) comme « hé » (ح) de « hatti » (حطّی), le « sin » (س) comme un « sâd » (ص) et le « zé » (ز)

---

372 Sourates du Coran.

373 Dix *riâls* (unité monétaire iranienne) valent un *tomân*.

374 Récitation de l'histoire des martyrs.

375 La lettre « hâ » (ه) par opposition à « hé » de « hatti » (ح)

comme un « zâd » (ض) [376]. Il allait aussi dans les réunions de deuil pour y réciter le Coran.

Mais la réelle ascension d'*Âqâ* (monsieur) Cheykh commença le jour où il entendit dire que le *mojtahéd* de la *madréséh* dépensait pour lui-même la moitié des revenus des *vaqfs* [377], ce qui était contraire aux dispositions du testateur, et ne suivait pas les règlement du gérant des *vaqfs*.

Aussi, le *cheykh* se mit-il peu à peu à faire du mauvais esprit et du scandale et petit à petit les autres étudiants se mirent de son côté. Le *mojtahéd* comprit qu'il lui fallait acheter le chef de la révolte, et ce chef c'était l'Âkhond Molla Abbas. Il donna donc à *l'âkhond* trois cents *tomâns* sur le tier (*sols*) [378] de [bien de] quelqu'un du quartier en lui souhaitant un bon pèlerinage à la Mecque !

Mais bien évidemment l'Âkhond Molla Abbas était assez malin pour obtenir d'un des *hâjis* qu'il rencontrerait sur sa route, les deux-tiers de ses frais de voyage. Quand *l'âkhond* rentra de la Mecque, rien qu'avec les livres qu'il avait gagnées aux *rowzéh Khanis* chez les marchands iraniens d'Istanbul et d'Egypte, il lui restait, tous frais payés, deux cent vingt-cinq *tomân*s. Il vint tout droit à la *madréséh*, mais le *mojtahéd*, dans l'intention de se défaire de l'importun Hâji Molla Abbas, officiellement pour se conformer au règlement du *vaqf*, avait donné sa moitié de chambre à quelqu'un d'autre.

Bien qu'il criât très fort et qu'il eût pu, par un moyen quelconque, reprendre sa chambre, il n'était pas intérieurement très convaincu. Car Hâji Molla était riche à présent et un monsieur considéré. Le jour était arrivé pour Hâji Âqâ de prendre femme et une maison et d'avoir un train de vie ; jusqu'à quand vivrait-il dans un coin de la *madréséh* à attendre le jeudi et le vendredi ? Bref, Hâji Âqâ caressa le

---

376 Ce sont de fausses prononciations alphabet arabe que l'auteur présente ironiquement aux lecteurs pour illustrer la manière dont son personnage picaresque, quasiment illettré, organise son ascension sociale.

377 La propriété qu'on offre aux institutions charitables pour l'intérêt public. Elles sont gérées par les chefs religieux qui doivent l'utiliser obligatoirement selon le testament du testateur (*Vâqéf*).

378 Le tiers des biens meubles et immeubles offerts aux institutions charitables selon le testament du testateur.

projet de se marier et pria tous ses amis et connaissances de l'avertir s'ils trouvaient une vierge grâcieuse et fortunée.

Or un jour, l'épicier du bout de la rue informa Hâji Âqâ qu'il y avait dans cette rue une jeune orpheline dont le père avait été marchand et, bien qu'elle fût un peu jeune, comme la famille était noble et la jeune fille mignonne, à ce qu'on lui avait dit, ce ne serait pas un mauvais mariage.

Hâji Âqâ prit ses informations et un beau jour ramena chez lui une petite fille de onze ans avec cinq cents *tomâns* de dot. Et cette fille, c'était cette même Sadeqi dont le nom de jeune fille était Fatemeh et qui est aujourd'hui connue sous le nom du fils qu'elle a eu de Hâji Âqâ.

Mais la fougue de la jeunesse et les sept ou huits cents *tomâns* que constituaient sa fortune personnelle et la dot de sa femme ne permirent pas à Hâji Cheykh de tenir en place. Dix ou vingt jours après, Hâji Âqâ épousa secrètement une autre femme en *sighéh*. Quelques mois plus tard, il épousa une deuxième femme officielle. Au début de l'année, ayant versé l'eau de l'absolution (*âbé towbéh*) sur une autre femme, il prit encore une autre femme en *mata'éh*.

Au moment où Hâji Âqâ apportait chez lui le pain et le *halvâ*, il avait quatre femmes licites devant Dieu, sans compter les aventures qu'il s'accordait dans les chambres de ses amis.

Il faut dire cependant qu'Hâji ne portait plus beau comme autrefois. Il avait perdu sa gaieté de jadis. Car sa fortune était quasiment épuisée. Il avait peu à peu dépensé la dot de sa femme. Il y avait quatre ou cinq jours qu'Hâji était sorti de chez lui : avec un grand vacarme et un flot d'injures il avait emporté une cuvette de bain que possédait la jeune fille [Fatemeh] et l'avait vendue. La fille avait eu beau répéter qu'elle avait tout de même son honneur à défendre devant la famille de son père et qu'elle n'avait pour bien au monde que cette bassine qui lui fût restée, Hâji n'y prêta pas attention ; il lui serait fort aisé d'injurier la jeune fille en évoquant ses parents. Et voilà quatre jours entiers qu'il était sans nouvelles de chez lui [379].

---

379 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, première année, n° 28, pp 143-148. Ce texte est traduit par Christophe BALAY mais nous l'avons modifié parfois en

À ravers le récit de Hâji Molla Abbas, Dehkhoda compose l'image de deux types humains : la femme et le *mollah*. En utilisant la satire comme une arme acérée il laisse à l'esprit de lecteur l'image de femmes opprimées qu'on considérait comme une marchandise à vendre, dans le cadre soit du mariage *'aqdi* soit *sighéh* d'une à peu de frais. Dehkhoda trace également une image de certains clercs dont Hâji Molla Abbas est le représentant. L'auteur « fait une satire d'extrême violence » contre la religion et certains clercs débauchés. Il accuse au premier plan la loi islamique qui permet à quelqu'un comme Hâji Molla Abbas de se marier à une petite fille vierge de onze ans, après toutes les aventures qu'il avait eues avec des femmes dans la chambre de l'*âkhond*, puis de se remarier dès le début de son mariage, si bien qu'« il avait quatre femmes licites devant Dieu, sans compter les aventures qu'il s'accordait dans les chambres de ses amis ».

Le numéro 22 de *Čarand-o parand*, intitulé *Maktoub* (lettre), présente encore une image de femme de l'époque. Le récit commence par une évocation familière, puis il bascule dans un propos plus poltique. La première séquence met en scène une femme et raconte son mariage forcé et la spoliation de son bien par un *vakil* [380] ; la deuxième et troisième sont l'histoire de la Révolution constitutionnelle et l'usurpation des sièges du Parlement par les opportunistes. On trouve également, dans la première séquence, une trace du souvenir qu'avait gardé Dehkhoda de la dilapidation des biens de sa famille par les sept filles de Mirza Yousef Khan, l'exécuteur testamentaire de Khanbaba Khan, le père de Dehkhoda.

> Un soir, à la fin, je n'y tins plus : « Maman ! dis-je ». « Hein ! répondit-elle ».
>
> – Il y a bien d'autres gens mariés, dis-je; pourquoi ne se disputent-ils pas comme toi et papa, nuit et jour, comme chien et chat ?

---

fonction texte original. Nous avons traduit également les mots persans. *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, pp. 93-95.

380 Avocat, député.

– Le diable t'emporte avec ton instruction et tes façons de parler ; pourquoi n'as-tu jamais dit à ton misérable de père : « lève-toi de là et va t'installer ailleurs ? »

– Bon, dis-je, maintenant réponds-moi.

– Je n'en sais rien, dit-elle, depuis le début nos astres ne se sont jamais accordés.

– Pourquoi, dis-je, vos astres ne s'accordent-ils pas ?

– C'est ainsi depuis le jour où ton père m'a prise de force.

–Maman ! lui dis-je, les gens se mariaient donc aussi de force ?

– Oui, dit-elle, quand mon père est mort, j'étais fiancée à mon cousin. Mon père avait quelque bien. En dehors de moi, il n'avait pas d'autre héritier. Son associé cherchant à me spolier, j'envoyai quérir ce minus, cette femmelette qui était *l'âkhond* du quartier et en même temps *vakil* (avocat) pour qu'il vienne plaider ma cause contre l'associé de mon père.

Je ne sais pas comment le misérable a obtenu de moi une procuration, si bien qu'au bout d'une semaine il soutint mordicus qu'il m'avait épousée. J'eus beau me frapper, pleurer, sauter en l'air et me rouler par terre, « coûte que coûte, me dit-il, tu es ma femme ! » Dame ! que dire ? Après un an de plaintes et de récriminations, il m'a jetée dans ce feu ! Mon Dieu ! puisse-t-il rester lui-même à jamais prisonnier des flammes de l'enfer ! Mon Dieu ! puisse-t-il perdre la face devant le Prophète ! Qu'il soit perpétuellement affamé ! Que sa vie soit un tissu de malheurs ! Que le bourreau lui arrache ses yeux d'*azraq châmi* [381]. Après avoir dit cela, elle se mit à pleurer à chaudes larmes [382].

Cette première partie est en réalité un prologue des deuxième et troisième séquences ; le narrateur, qui poursuit un but politique, a basé tout son texte sur le mot *vakil*, autour duquel tourne tout le récit ; ce mot n'évoque qu'une seule chose : l'usurpation ; et ce peut être l'usurpation des biens d'une femme par un

---

381 Azraq Châmi : un des capitaines de Omar ebn-Sa'd à la bataille de Karbalâ, qui luttait contre Imâm Hoseyn. Les yeux d'*azraq châmi* : les yeux bleus.

382 DEHKHODA, *Čarand-o parand, op. cit.,* première année, n° 22, pp 116-117. Cet article est traduit par Christophe BALAY et nous avons ajouté des notes pour les mots persans ou les événements historiques. *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 89.

âkhond/vakil ou celles des pouvoirs par les faux révolutionnaires qui avaient profité de la situation troublée du pays.

Le mot *vakil* permet à l'auteur de faire glisser le texte vers un sujet politique et d'évoquer le clivage politique entre les Partis adverses, dès l'ouverture du Parlement.

> À partir de ce soir-là,… j'eus peur de n'importe quel *vakil* et ensuite, du nom de n'importe quel *vakil*. Oui, j'en eus peur… Le jour-même où l'on obtint le décret du défunt Chah, lorsque j'entendis dire qu'il fallait à présent désigner des *vakils*, on eût dit tout d'un coup qu'on m'avait versé un bassin d'eau bouillante sur la tête ; je me mis tout d'un coup à trembler comme une feuille morte ; tout d'un coup mes yeux virèrent au rouge, tout d'un coup je fus pris de vertige : « Messieurs, dis-je, n'en faites rien. Mes très chers amis, ne faites pas ça ; ne donnez pas des verges pour vous faire fouetter ». « Bah ! répondirent-ils, du Japon à Pételport, tous les pays ont des *vakils* ». « Supposons, dis-je, que je sois mort et vous vivants, vous ne verrez rien sortir de bon de ces *vakils* ; la constitution toute seule ne suffit-elle donc pas ? ». « Occupe-toi de tes affaires, me dirent-ils, tu n'as pas d'instruction, ne dis rien donc ! Que serait, sans *vakils*, une constitution ? » [383]

Le narrateur se résigne finalement, mais il critique les critères d'élection des députés. La Révolutin constitutionnelle, dépouvue d'une forte structure par suite d'une victoire prématurée, ne pouvait se baser sur un système parlementaire puissant pour empêcher l'entrée des anticonstitutionnels. Dans ce récit, l'auteur évoque également d'autres sujets comme l'incapacité des parlementaires, le clivage politique entre la Cour et le parlement, l'extrémisme de certains députés, la déviation de la Révoluiton par rapport à ses buts initiaux et la renomination d'Atabak (Amin os-Soltan), un absolutiste, comme Premier ministre, bien qu'il eût changé plus ou moins ses attitudes politiques et se montrât favorable à la Constitution.

---

383 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, première année, n° 22, p. 118. Traduit par Christophe BALAY, *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, pp. 89-90.

Je compris qu'ils avaient raison. « Messieurs, leur dis-je, puisque vous tenez à désigner des *vakils*, pour l'amour de Dieu ouvrez les yeux ; ne tombez pas dans le panneau, choisissez de bons vakils ». « Très bien, dirent-ils ! » Ils dirent : « très bien » et ils ouvrirent les yeux ; ils firent même très attention. Mais à quoi ? À la grosseur du ventre, à l'épaisseur du cou, à la taille du turban, au nombre des chevaux et des calèches. Les pauvres s'imaginaient sans doute qu'ils pourraient envoyer ces *vakils* manger le *polo* [384] sans invitations et qu'avec ces attributs ils en imposeraient au gardien par leur allure et ne se verraient pas réclamer les cartons !

Bref, au bout de deux ans, ils se sont souvenus de mes paroles. Ils commencent maintenant à comprendre qu'avec soixante-quatorze voix en séance publique, le *majlés* a tiré à nouveau de Berlin un loup [385] de quarante ans pour le jeter sur la nation.

Ils commencent à comprendre maintenant que quelque soixante voix du *majlés* en séance à huis clos rendent odieux le « Parlement » au père et au soutien de la nation. Ils commencent à comprendre maintenant que le sceau du *majlés* sera réduit à n'être qu'un ornement pour une chaîne de montre.

Ils commencent à comprendre maintenant que les fauteuils de la présidence sont remplis des gros ventres de Mafakher od-Dowleh, Rahim Khan Čelpianlou et Moayyed ol-Olama Vaddin [386] et que les quatre *vakils* que nous ayons de convenables en sont réduits, les pauvres, à se recroqueviller sur le tapis où ils attrapent des « rhumatismes ».

Ils commencent à comprendre maintenant que Messieurs les *vakils* promettent en cachette, comme Dékho, qu'il n'y aura pas d'armée nationale.

---

384 Le riz avec du rôti de mouton ou de veau, du poulet ou d'autres choses. Aller manger le *polo* : aller à la réception.

385 Il fait allusion à la renomination d'Atabak.

386 Ils étaient tous des courtisans de Mohammad Ali Chah Qâjâr.

> Ils commencent à comprendre maintenant que le législateur, se plaçant trop au-dessus de la loi pour vouloir l'appliquer, le règlement intérieur du *majlés* va donc perdre tout crédit [387].
>
> […]

Dehkhoda, vrai révolutionnaire, se déclare ici ouvertement en s'adressant à son interlocuteur imaginaire :

> Ce que j'avais l'intention de dire, c'est que depuis toujours, toi au moins tu le sais si les autres l'ignorent, j'ai été le plus constitutionnaliste de tous. Moi, dès le premier jour, j'allai à l'ambassade, j'allai [au sanctuaire de] Chah ʿAbdol ʿAzim [388], j'accompagnai à pied ces messieurs jusqu'à Qom. Car depuis le premier jour, j'avais compris que constitution voulait dire justice ; que constitution voulait dire abolition de la tyrannie ; que constitution voulait dire bien-être pour le peuple ; que constitution voulait dire prospérité du pays. Moi, j'avais compris cela, c'est-à-dire que ces Messieurs et les européanisés me l'avaient fait comprendre [389].

Cette *Maktoub* reçue d'un lecteur présumé permet au narrateur de «dire à son correspondant tout ce qui lui tient à cœur, se réservant un droit de réponse hypocrite que l'on comprend fort aisément quand on sait les déboires successifs du journal Sour Ésrâfil avec la censure de Mohammad Ali Chah » [390].

---

387 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, première année, n° 22, pp 118-119. Traduit par Christophe BALAY, *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 90.

388 Il fait allusion à la manifestation des commerçants et des *Tollâbs* dirigés par deux clercs révolutionnaires, Tabatabaï et Behbahani, qui se réfugièrent finalement au sanctuaire de Chah ʿAbdol ʿAzim. Dans une autre manifestation, 14000 révolutionnaires se réfugièrent également à l'ambassade de l'Angleterre et de de nombreux *Tollâbs* accompagnés de Tabatabaï et Behbahani, partirent pour Qom. *Cf.* Chapitre III : L'Iran au cours de la Révolution constitutionnelle.

389 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, première année, n° 22, p. 118. Traduit par Christophe BALAY, *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 89.

390 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 92.

E) Purification de langue des mots arabes

Le mouvement littéraire commencé par Mirza Aqa khan Kermani, enrichi par Dehkhoda et finalement perfectionné par Djamalzadeh, puis par Sadeq Hedayat et d'autres écrivains contemporains persans, avait comme but de purifier la langue et la littérature persanes des mots arabes, et de rendre les textes poppulaires et compréhensibles pour la masse. Djmalzadeh à son tour traite, comme Dehkhoda, un sujet analogue dans sa première nouvelle, intitulée *Fârsi chékar ast* (Il est doux le persan), mais il étend le domaine de sa critique, en reprochant au clergé d'essayer d'arabiser la langue persane, ainsi qu'aux Occidentalisés d'utiliser beaucoup de mots français qui envahissaient à l'époque la langue et la littérature persanes.

L'article numéro 16 de *Čarand-o parand* vise la pédanterie de certains individus, comme Cheykh Jalil ol-Qadr, qui rendait la langue persane incompréhensible pour la masse. Dans cet article, c'est donc la littérature persane ampoulée, maniérée et truffée de mots arabes qui est visée.

L'histoire tourne autour de la traduction d'une lettre arabe en persan par un pédant, nommé Cheykh Jalil ol-Qadr. Mais la traduction est si truffée de mots arabes qu'Auyar Qoli pense que c'est de l'hébreu. Le jargon incompréhensible et le persane arabisé du mollah sont au centre du récit.

> Certains individus s'attirent toutes les guignes. Il y a quelques jours de cela, une lettre est arivée par la poste. Nous l'avons ouverte et nous avons vu qu'elle était écrite en arabe. Et l'arabe, nul ne le connaît si ce n'est ces messieurs les grands ulémas. Que faire ? Que ne pas faire ? Finalement nous n'avons pas eu d'autre solution que de la porter à un des nos vieux amis, Cheykh Jalil ol-Qadr. Nous lui donnâmes la lettre en lui demandant de bien vouloir la traduire pour nous en persan. « Je suis présentement occupé, me dit-il, par un entretien; je la traduirai en fin d'après-midi et te l'apporterai au bureau ».
>
> L'après-midi, Monsieur le Cheykh vint me donner la traduction. Comme on le sait, j'ai depuis longtemps un certain bagage. J'y jetai d'abord un coup d'œil rapide et vis que je n'y comprenais goutte. Je mis mes lunettes; je n'y compris

encore rien. J'emportai la lettre au soleil; rien de plus. J'eus beau faire, je dus admettre que je n'en saisissais pas un traître mot.

Il y avait là Machhadi [391] Auyar Qoli. « Si tu n'arrives pas à lire, me dit Monsieur, donne la lettre à lire à Machhadi ». Machhadi la prit, la regarda un instant et dit : Monsieur ! Vous vous moquez de nous ! Moi qui lis avec peine le persan, vous me dites de lire l'hébreu ! « *Mo'mén* (croyant) ! lui répliqua Monsieur, quelle est cette langue hébreu ? L'original de cette lettre était en arabe; Kablâï Dékho me l'a donné pour que je le lui traduise en persan». Auyar Qoli fixa Monsieur d'un air ahuri : « Monsieur, lui dit-il, je vous en prie ! Nous sommes des gens du peuple, il est vrai, mais nous n'avons pas vécu sans acquérir quelque expérience. Moi-même, j'avais dans mon enfance quelques rudiments d'hébreu. Cette langue, c'est de l'hébreu. « *Mo'mén* ! lui répliqua Monsieur, où as-tu vu de l'hébreu ? C'est du persan, te dis-je ! » « Dussiez-vous me tuer, dit Auar Qoli, je vous répète que c'est de l'hébreu ! »

– Non, dit Monsieur, c'est du persan !

– Qu'on me coupe les deux oreilles, dit Auyâr Qoli, si ce n'est pas de l'hébreu !

– Non, tu n'y es pas, dit Monsieur, c'est du persan !

Je vis qu'Auyâr Qoli était sur le point de dire à Monsieur : « vous n'y êtes pas vous-même » et qu'on frisait la dispute. « Machhadi, lui dis-je, toi et moi nous sommes des gens du peuple, que pouvons nous comprendre ? Monsieur a forcément plus de science que nous. Il est mieux informé ». « Pas du tout, s'écria Auyâr Qoli, tu n'y es pas du tout ! C'est de l'hébreu ! Moi-même, quand Pinâs le juif est venu au village, j'ai suivi un peu ses leçons ».

Je vis tout d'un coup gonfler les veines jugulaires de Monsieur qui, se dressant sur la pointe des genoux et s'appuyant des deux mains sur sa canne comme sur une colonne, s'écria, au paroxysme de la colère et une voix tonitruante : *Mo'mén* ! Tu as dévié bien du sujet ! L'art de la traduction forme un chapitre à part dans la poétique, outre le fait que, selon certains, le comportement est subordonné à la volonté […] Et il employa bien d'autres termes arabes que je ne compris absolument pas.

---

391 Titre donné à celui qui est allé en pélerinage du sépulcre d'Imam Rezâ (le huitième Imam des chi'ites) à Machhad, situé à l'est de l'Iran.

> Tout ce que je compris, c'est que Monsieur était sur le point de briser la tête d'Auyâr Qoli avec sa canne. Pour éviter, Dieu nous en préserve, qu'un malheur n'arrivât, je me tournai vers Auyâr Qoli et lui dis : « Aie de la pudeur ! Ne vois-tu donc à qui tu parles ? Arrête-toi ! C'est le moins que d'avoir un peu de vergogne. Quelle infâmie ! Que le diable emporte cette lettre ! Mais qu'y a-t-il ? Mille de ces lettres en sacrifice à Monsieur ! Quel malheur ! Mais que veut dire cette dispute ? »
>
> Je vis que Monsieur s'était tourné vers moi : « *Kablâï*, me dit-il en souriant, pourquoi ne permets-tu pas que nous discutions pour élucider cette question ? » Quand je vis que Monsieur riait, je m'enhardis un peu. « Monsieur, repris-je, je me sacrifie sur l'autel de ta science. Pour un peu, tu nous aurais effrayés; si ce sont là tes discussions, que sont alors tes querelles ?» Monsieur se mit à rire aux éclats : « *Mo'mén* ! dit-il, tu as eu peur de nos discussions ? » « Pff ! Grand Dieu ! dis-je, par ta mort, non, par celle de mes quatre enfants, j'avais perdu toute contenance ». « Très bien, dit-il, alors, ne discutons plus; publie telle quelle ma traduction dans ton journal, les lecteurs sont instruits, ils la liront eux-mêmes ». « Sur mes yeux, répondis-je, mais à la condition que tant que vous serez dans ce bureau vous ne vous emporterez plus ! »

[Suit le texte de la lettre, truffé d'arabe] [392].

F) L'intervention des pays colonisateurs

L'article numéro 29 de *Čarand-o parand* est un récit basé à la fois sur un double plan, réel et fictif, que l'auteur le gère habilement pour déceler les buts coloniaux des Russes et des Anglais. Il est composé d'une introduction et deux séquences : la décision de Sani od-Dowleh d'installer une voie ferrée en Iran et l'opposition de la Russie et de l'Angleterre, qui occupe la moitié du texte.

---

[392] DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, première année, n° 16, pp 86-88. Traduit par Christophe BALAY, *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, pp. 86-87. Avec quelques intervention de notre part. Nous avons ajouté également des notes pour les mots persans.

Mortaza Qoli Khan Hedayat, surnomé Sani od-Dowleh, le fils de Mokhber od-Dowleh, le gouverneur de Téhéran, après avoir fait ses études à Dâr ol-Fonoun, partit pour l'Allemagne où il étudia l'ingénierie et la minéralogie. Après son retour en Iran, il construisit la première filature à Téhéran, mais, paralysée par la concurrence des Russes et des Anglais qui avaient le monopole de l'exportation du textile en Iran, elle fut bientôt fermée. En 1903, Sani od-Dowleh fut nommé Ministre de la Poste et des Douanes. Puis, après la Révolution constitutionnelle et l'ouverture du premier Parlement, il fut choisi comme Président. Étant progressiste, il souhaitait comme d'autres révolutionnaires modérés et aussi Amin os-Soltan, une réconciliation entre le Chah et le Parlement, considérée comme la seule stratégie pour sauver la Constitution. Cette idée coûta la vie à Amin os-Soltan, assassiné par les extrémistes, et Sani od-Dowleh fut également menacé de mort par ces derniers, ce qui fait qu'il démissionna de la présidence du Parlement. En 1907, il écrivit un livre intitulé *Râhé néjât* (la voie de délivrance) et proposa de créer des chemins de fer, en présentant tous les plans nécessaires.

Après la prise de Téhéran, Sani od-Dowleh fut nommé Ministre de l'Instruction, puis Ministre des Finances. Finalement, après la dissolution du Parlement et l'occupation des villes frontalières, les Russes, gardant toujours du ressentiments contre dirigeants iraniens compétants, assassinèrent Sani od-Dowleh, un grand réformateur de l'époque, ainsi que d'autres révolutionnaires.

Dehkhoda, recourant à ces événements historiques, dévoile les obstacles que l'Iran en particulier, et l'Asie en général, rencontraient sur la voie du développement.

> Pendant sa jeunesse à Berlin, Sani od-Dowleh était sorti de l'école un jour de congé, et se promenait dans la banlieue de la ville. Il faisait très froid et la neige recouvrait le sol d'un empan. Sani od-Dowleh, avait beau porter ce qu'il fallait, il n'en ressentait pas moins vivement le froid.

Tout d'un coup, il entendit le sifflement d'une machine et derrière lui apparut la gueule de la locomotive suivie de ses deux cent cinquante-cinq wagons et sept mille cinq cent quatre-vingt-onze voyageurs. Sani od-Dowleh, en dehors du grand plaisir qu'il avait de contempler cet étrange spectacle, fut plongé dans un abîme de réflexion. Dans son monde enfantin, il se disait : « Voyons d'où peuvent venir ces voyageurs ? De l'Indochine ? De Chine ? De Jabolqâ ? De Jâbolsâ ? Du Caucase ? Dieu seul le sait ; mais voyez, par ce froid, comme ils ont chaud dans leurs wagons ! Leur déjeuner et leur dîner tout prêts, leurs affaires de toilettes bien rangées et leurs livres et leurs journaux à portée de la main ! C'est exactement comme s'ils étaient dans leurs propres maisons ».

Interrompant sa réflexion, « Mon Dieu ! fit-il, je fais le vœu que si cette semaine une bonne lettre m'annonce de Téhéran que, selon mes vœux, on m'a accordé deux marks supplémentaires par semaine d'argent de poche, quand je serai grand, de retour à Téhéran, je construirai en Iran un de ces chemins de fer ».

Il laissa galoper ces idées dans son esprit et s'éloigner le train peu à peu, jusqu'à ce qu'il eût complètement disparu de sa vue puis rentra à l'école pour mûrir cette pensée nouvelle qui lui était venue.

Ces lubies de l'enfance ne durent d'ordinaire que quelques minutes, quelques heures, tout au plus deux ou trois jours puis s'oublient. Tout au contraire, au fur et à mesure que grandissait Sani od-Dowleh, son projet mûrit aussi en lui. Peu à peu, il n'en dormit plus ; pendant la journée il ne trouvait pas de repos : il était sans cesse occupé à écrire, à compter, à tirer des plans, jusqu'au jour où, trente ou quarante ans plus tard, il devint Ministre des Finances.

Le moment était enfin venu de réaliser un rêve vieux de quarante ans. Le temps était venu de relier toutes les villes d'Iran par le chemin de fer. Mais cette œuvre nécessitait de l'argent. Sani od-Dowleh regarda dans les caisses de l'État et vit qu'elles étaient vides comme la cervelle de celui qui refuse d'emprunter. Il observa l'ouverture de la bourse des commerçants et des princes, mais il vit qu'ils l'avaient suturée d'une corde de poil de chèvre [393].

---

393 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, première année, n° 29, p. 150. Traduit par Christophe BALAY, *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 98. Avec quelques intervention de notre part.

Pour réaliser son projet, Sani od-Dowleh rencontra deux obstacles : un trésor vide, ce qu'il l'arrangea en décrétant un impôt sur le thé, le sucre en morceaux et le sucre en poudre ; et l'opposition de l'Angleterre et de la Russie, la première ayant le monopole de l'importation du thé en Iran et la deuxième, ceux du sucre en morceaux et du sucre en poudre.

Décréter un impôt sur les importations des Russes et des Anglais mettait sûrement en péril leurs intérêts économiques, ce qui explique la suspension du projet de Sani od-Dowleh. Leur concurrence acharnée entravait le développement du pays et toutes les réformes, affrontant perpétuellement l'opposition des deux pays, étaient vouées à l'échec. À titre d'exemple, le monopole des chemins de fer du Sud fut concédé en 1872 au Baron Julius Reuter par Nasereddin Chah, concession qui fut abrogée à la suite de l'opposition des Russes. Les Anglais à leur tour bloquèrent le monopole des cheminsde fer du Nord, accordé aux Russes, dont la construction fut ajournée jusqu'à la Révolution constitutionnelle. Alors, la seule voie ferrée jusqu'au 1914, construite par un belge, le Baron de Norman, fut le court chemin de fer utilisable par le tramway chevalin qui reliait Téhéran au sanctuaire de Chah ʻAbdol ʻAzim à Ray.

Dans ce récit, l'auteur, recourant aux événments historiques, tourne en ridicule les pays européens qui proclament des devises démagogiques, comme celle de « *société protéctor danimo* » (sic) [394], mais suivaient en réalité des buts coloniaux.

> Pour finir, il en conclut qu'il fallait décréter un impôt indirect sur quelque-unes des importations et asseoir par ce moyen le projet d'une vie entière.
>
> Il était sur le point d'aboutir quand, tout d'un coup, ô frères qui n'avez pas connu ces mauvais jours, vous ne pouvez pas savoir quel vacarme, quel soulèvement, quel tumulte se produisirent dans l'Angleterre et la Russie entières: des cris, des hurlements, des disputes, un brouhaha, le monde entier fut

[394] La société protectrice des animaux.

bouleversé. D'où venait tout ce remue-ménage ? Des associations pour la défense des animaux, la « *société protéctor danimo* ».

Certains de nos compatriotes n'ont peut-être jamais entendu prononcer le nom de cette association et n'en connaissent pas les buts; eh bien ! qu'ils sachent que les Européens, de façon générale, et nos voisins, en particulier, comme l'avaient annoncé les prophètes et prédit les savants, ont poussé le soin de la justice, de l'équité et de l'humanité à un tel degré que non seulement ils sont le soutien de toutes les nations orientales, non seulement ils ont conclu des traités pour préserver l'indépendance et la continuité des gouvernements faibles de l'Asie [395], non seulement ils ont dépensé des miliards pour la libération des noirs [396], mais maintenant « ils ne permettront plus désormais, disent-ils, qu'on nuise aux animaux ; ils feront obstacle à ce qu'on maltraite même les insectes et les fauves ». C'est dans ce but qu'ils ont créé des instituts, des sociétés, des associations et des conseils supérieurs.

Vous allez, bien entendu, me demander maintenant quel rapport avaient ces instituts avec les chemins de fer ? N'est-ce pas ? Eh bien ! C'est l'endroit même où je puis vous dire que vous avez perdu le fil ! Écoutez bien et voyez si ces deux sujets n'avaient aucun rapport entre eux ; dans ce cas je change mon nom et au lieu de *Dekho* je me ferai appeler *vakil* dorénavant.

Bien, nous avons dit que de nombreuses associations avaient été fondées en Europe pour la protection des animaux ? Bon ! Que d'autre part son excellence Sani od-Dowleh voulait créer en Iran un chemin de fer, n'est-ce pas ? Très bien ! Qu'en résultera-t-il ? N'en résultera-t-il pas que quarante milliard d'ânes, de chevaux de bât et de chameaux resteront désœuvrés et, comme l'*anjoman* des

---

395 Pour éviter de froisser leurs intérêts respectifs, la Russie et l'Angleterre préféraient protéger l'État impuissant Qâjâr et garantir l'intégrité du territoire persan dont l'accord de 1907 suivait cette stratégie. Ils imposèrent à l'Iran comme à la Turquie une situation demi-colonisation qui dura même après la Révolution constitutionnelle.

396 Il fait allusion à la colonisation des pays africains par la France.

> Soixante [397] après l'arrivée d'Ehtecham os-Saltaneh [398] et de Mirza Aqa Esfahani, se regarderont comme des chiens de faïence ?
>
> Sans doute n'ont-ils pas de langue comme Sa'd od-Dowleh [399] pour se mettre à imprimer un journal et déclarer : « Hommes injustes ! Pourquoi nous prenez-vous notre travail ? Les Européens ont-ils perdu leur équité et leur humanité ? La pureté de ces chercheurs de bien-être n'a pas changé !»
>
> Voilà pourquoi les Européens se sont mis à télégraphier à leurs ambassades de dire à ces sauvages d'Iraniens ! que s'ils construisaient ce chemin de fer et causaient l'osiveté et l'abandon des animaux de bât, ils viendraient en toute légalité, selon les lois du droit international, les avaler un à un comme des « capsuls » (pilules) de « santal » et de « cupahu » [400].

Puis, il donne ironiquement l'espoir d'un retour de l'âge d'or grâce aux Européens en leur donnant un aspect philanthrope, mais il dénonce intelligemment leurs buts coloniaux. Quelques mots-clés comme « noir » et « traité » donnent l'occasion aux lecteurs de se rappeler la colonisation des pays africains par la France et aussi les traités scandaleux conclus par l'Iran avec la Russie et l'Angleterre. Les critiques de Dehkhoda visent finalement l'État de l'Iran et elles l'accusent d'acheminer le pays vers la décadence.

> En fait, ils ne seraient pas venus, bien sûr, nous avaler. Ils firent comprendre, cependant, à tous les Iraniens et même à toutes les nations de l'Orient que l'âge d'or était de retour; que s'approchait le temps où se dévoilerait le message des

---

397 Les sources ne confirment pas l'existence d'un tel *anjoman*. Peut-être fait il allusion aux soixante députés de Téhéran au début du premier Parlement, un nombre discriminatoire qui réduisait les droits des provinces.

398 Président réformiste et compétent du premier Parlement, qui remplaça Sani od-Dowleh.

399 Progressiste au début, mais étant ambitieux, il abandonna bientôt son rôle révolutionnaire afin de reprendre sa place parmi les réactionnaires de la Cour.

400 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, première année, n° 29, pp. 150-152. Traduit par Christophe BALAY, *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, pp. 98-99.

prophètes et des sages et qu'un bonheur éternel venait envahir le monde, des poissons de la mer jusqu'aux oiseaux du ciel. Nos voisins philanthropes [401], toutefois, nous avaient précédés dans cette voie.

Bref, j'avais beaucoup à dire et voulais vous importuner davantage, mais, je ne sais comment, mon attention s'est portée sur les traités entre le gouvernement impérial de l'Iran et les nations amies et il m'est venu ensuite à l'esprit ce vers d'Emra ol-Qeys :

«Demande à tes yeux qui nous tue
Ô mon âme, ce n'est pas la faute du destin et le tort de l'étoile.» [402]

II. Seyyed Achraf ed-Din Qazvini (Guilani)

Seyyed Achraf ed-Din, qu'on surnommait, sur la base du titre de son journal, *Nasimé Chomâl* [403], est né à Qazvin en 1287 hl./1870. Il avait à peine six mois quand il devint orphelin. On s'appropria illégitimement les biens de sa famille et il tomba dans la misère. Dans sa jeunesse, il partit pour l'Irak et il vécut pendant cinq ans à Karbalâ et Najaf. Puis, il rentra en Iran et à l'âge de vingt-deux ans, il alla à Tabriz pour continuer ses études. Plus tard, il alla à Guilân où il publia, neuf mois avant le bombardement du Parlement (juin 1908), son petit journal littéraire, critique et humoristique, intitulé *Nasimé Chomâl*. Le premier numéro de cet hebdomadaire publié à Racht sortit en 1907.

Finalement, à la suite d'un complot organisé par l'État de Reza Chah, Nasim Chomal fut amené en 1305 hs./1926 dans un asile d'aliénés où il décéda, selon le rapport de l'État, en 1312 hs./1926, date dont les historiens mettent en

---

401 Les Russes et les Anglais.

402 DEHKHODA, *Čarand-o parand*, *op. cit.*, première année, n° 29, p. 152. Traduit par Christophe BALAY. *Cf*. BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 99. Nous avons ajouté des notes pour les mots persans.

403 Zéphyr de Nord.

doute l'authenticité, puisqu'on ne remit jamais son corps à sa famille et que personne ne sait le lieu où il enterré.

Seyyed Achraf ed-Din est le plus célèbre et le plus populaire poète national de l'époque constitutionnelle et son journal, bien accueilli par le peuple, fut plus efficace qu'une armée contre les États Qâjâr et Pahlavi. La défense de l'indépendance de l'Iran, l'hostilité à l'égard des pays colonisateurs, le patriotisme, la liberté, la dénonciation du despotisme de l'État et de la pauvreté des couches inférieures de la société, les débats scientifiques figurent parmi des sujets les plus fréquents de ses poèmes ironiques qui critiquaient tout d'abord l'État despotique de Qâjâr et, plus tard, celui de Pahlavi, à l'époque où Rézâ Chah était le roi. Pendant les vingt ans de sa publication, ce journal qui était en vers, poursuivit dans un langage satirique et populaire, les mêmes buts que celui du journal *Sour Ésrâfil*.

Une partie des poèmes de Nasime Chomal, considéré comme un vrai défenseur des couches laborieuses et opprimées, évoque la lutte de la classe laborieuse contre la classe dominante. Ce journal est également l'histoire versifiée de la Révolution constitutionnelle et il est aussi précieux au niveau littéraire que historique.

A) Le différend entre les Partis politiques

Ayant remporté une victoire prématurée la Révolution constitutionnelle perdit son unité dès le début. Elle fut victime d'un clivage politique et idéologique entre les *machrou'éh khâhâns* et les *machroutéh khâhâns*, qui aboutit finalement à son échec. Le dissentiment venait d'une contradiction entre les lois constitutionnelles occidentales et la culture et les lois islamiques. Au nom de la religion, les *machrou'éh khâhâns*, et à leur tête Nouri, s'attaquèrent gravement aux principes de la Constitution, et traitèrent le parlementarisme d'hérésie et d'ennemi de l'Islam. Nouri traita également le Parlement de *Dâr ol-Kofr* (la maison du blasphème) et boycotta la Constitution.

Le poème suivant, dont le titre est *Adabiyât* [404], est une évocation des événements historiques au cours de la Révolution constitutionnelle : le différend entre les deux Partis *machrou'éh khâhâns* et *machrouteh khâhâns*, le progrès et les attentes d'une société que la Constitution devait garantir, les complots du Chah, des traditionalistes et des Russes contre les révolutionnaires, les tentatives du Parti extrémiste contre le Chah, et finalement la désillusion d'une nation. S'opposant aux anticonstitutionnalistes, Nasim Chomal s'efforce de prouver la conformité de la Constitution aux lois islamiques. Il s'oppose également aux extrémistes qui cherchaient le renversement du trône et la création d'une véritable Constitution par la force du fer, du feu et du sang. Selon lui, un changement graduel pourrait mieux acheminer le pays vers un progrès crédible.

Tant que notre *cheykh* est ivre
Tant que notre cœur est impur
Tant que *pir* et *dalil* sont ivres et étourdis
Tant que ce sot [405] est à la tête des affaires
Cette caravane sera paralysée jusqu'à la résurrection

Tant que le despote est à la tête des affaires
Tant que le cœur est susceptible de discorde
Tant que notre peuple est contre le Roi
Tant que le Roi aide les traîtres
Nous efforts épuisants seront absurdes

Cette caravane sera paralysée jusqu'à la résurrection

On a dit que la plume est devenue libre [406]
L'Iran ruiné est devenu prospère
La Constitution a renforcé les fondements
Beaucoup d'écoles sont créées

---

404 La littérature.

405 Il fait allusion à Cheykh Fazlollah Nouri.

406 Il fait allusion à la loi anti-démocratique concernant la presse, ratifiée par le Parlement le 5 *moharram* 1326 hl./1908 .

Hélas, notre verre s'est heurté à la pierre

Cette caravane sera paralysée jusqu'à la résurrection

La constitution est le symbole du progrès
Le *majlés* (le Parlement) est aussi la maison du progrès
Cette flamme est le flamboiement du progrès
Ce poème est la chanson du progrès

Pourquoi l'Islam se déshonore

Cette caravane sera paralysée jusqu'à la résurrection

Dieu dit la constitution et le conseil
Le prophète le dit aussi au mollah
Il [le prophète] proclama la liberté du peuple
Helas, notre cheykh dit encore

La Constitution est sur le modèle de l'Europe

Cette caravane sera paralysée jusqu'à la résurrection [407]

[...]

Un autre poème, intitulé lui aussi *Adabiyât*, qui est composé deux ans après la victoire de la Révolution, montre la désespérance d'une société dont le poète est le représentant. Il s'efforce, en premier lieu, de prouver la conformité de la Constitution aux lois islamiques, puis les bienfaits que le pays pourrait en tirer, dont l'égalité est le plus remarquable. Il reproche également à ses compatriotes de pousser la Révolution vers un échec. Pour sauver la Constitution et appliquer la loi, le poète défend, comme d'autres révolutionnaires modérés et progressistes, l'idée d'une réconciliation entre le Chah et le Parlement.

Aujourd'hui personne n'est aussi malfamé que nous
Car personne n'est aussi ignorant et inconscient que nous

---

[407] Qazvini (Guilani), Seyyed Achraf ed-Din, *Nasimé Chomâl*, prés. par NAFISI, Saeid, Téhéran, Sadi, 1370 / 1991, t.1, pp. 184-185. C'est nous qui traduisons. Nos traductions, spécialement lorsequ'ils s'agit de poèmes, gardent parfois la trace des obscurités ou des ambiguïtés du texte initial, dont nous avons voulu conserver le plus possible la teneur.

Au point de vue science et industrie nous sommes tous impuissants et boiteux
Nous sommes habiles au sophisme et à l'intrigue
On se bagarre et on lutte nuit et jour
Il n'y a pas de honte du Coran et peur de Dieu

À présent, l'opinion formelle des ulémas est
Que la tyrannie est honteuse chez les sages
La constitution est conforme à la raison et à la *char*' [408]
Celui qui le nie, il ne fait pas partie des sages
Hélas, le gémissement et le cri n'est plus efficace
L'effort des journalistes est perdu aussi
La Constitution a bouilli et a débordé dans ce pays
Car aujourd'hui on ne dit que « moi » et « nous »
[...]
La Constitution ressemble à un arbre plein de fruits
La justice et l'égalité sont ses compagnes
La loi fondamentale surveille le tout
Il n' y plus de distinction entre le roi, le riche et le mendiant
[...]
Il y a deux ans que la Constitution a remporté la victoire en Iran
Il y avait d'innombrables d'affiches et de tracts sur les murs
Où y a-t-il une personne qui applique la loi ? Où est la résolution de nos hommes ?
Hélas ! nous n'avons pas l'intention de faire la paix [409].
[...]

Dans un poème, toujours intitulé *Adabiyât*, dont l'idée centrale est que : l'Iran n'est pas réformable, le poète décrit une époque où le pays était marqué par l'émeute, la terreur et la discorde. Le clivage politique et les complots organisés par le camp anticonstitutionnaliste (composé des traditionalistes qui avaient à leur tête Nouri, des Russes et de Mohammad Ali Chah avec sa Cour) contre les constitutionnalistes, affaiblissaient de plus en plus le pays et créaient

408 La loi religieuse.

409 Qazvini *Nasimé Chomâl*, *op. cit.*, t.1, pp. 190-191. C'est nous qui traduisons.

une grande désespérance. Ce camp organisa deux coups d'État au cours de la courte période de la Révolution constitutionnelle.

Selon un plan prémédité pour faire un coup d'État contre la Constitution et bombarder le Parlement, le roi (coalisé avec les Russes) et les traditionalistes organisèrent, le 14 décembre 1907, une manifestation à la place ToupKhanéh. Les manifestants comprenaient des royalistes, des *louttis* (les vauriens), des serviteurs royaux, des Cosaques, des couches mécontentes et des traditionalistes dirigés par Nouri, Yazdi et Amoli. Afin d'exciter les manifestants, ces derniers prononcèrent de nombreux discours contre les constitutionnalistes. Puis, ils partirent vers l'école et la mosquée Marvi où ils se mirent en grève. Le coup d'État commença à la fois à Téhéran et dans la ville révolutionnaire de Tabriz, mais il se solda finalement par un échec. En juin 1908, Mohammad Ali Chah, toujours coalisé avec les Russes, organisa le deuxième coup d'État au moyen duquel il réalisa finalement son plan qui avait échoué en décembre 1907 : le (*majlés*) Parlement fut bombardé et les journalistes furent exécutés ou exilés. Une anarchie envahit alors le pays [410].

Hier soir un fou disait sans réprimande
La maladie de l'Iran est inguérissable
Un sage dit : entends du fou la vérité
La maladie de l'Iran est inguérissable
Des quatre points, le pays est en butte à la crise et au danger
Comme un malade agonisant
Avec cette ordonnance, ce malade ne guérit pas
La maladie de l'Iran est inguérissable
Le roi contre le peuple, le peuple contre le roi
Hélas ! Hélas ! De cette calamité
Si tu veux la vérité, tous les deux sont une erreur
La maladie de l'Iran est inguérissable
Chacun qui est l'ennemi, malveillant et contre quelqu'un
Il l'appelle despote

410 *Cf*. ch. III.

De cette façon, beaucoup de gens seront morts et beaucoup de sangs sera gaspillé

La maladie de l'Iran est inguérissable

Sour Ésrâfil sonna [411]et *Sobhé saâdat* [412] se leva

Molla Nasraddïn [413] arriva

Majlés et *Habl ol-Matïn* [414] cherchent la justice

La maladie de l'Iran est inguérissable

Avec tous ces journaux aucun endormi n'est réveillé

Personne n'est vigilant

Ces journaux sont comme la trompette, la trompe et le *karnâ* [415]

La maladie de l'Iran est inguérissable

On remerciait [Dieu] que certaines choses aient été interdites

La Constitution a réussi dans le pays

On voit encore c'est le même bol, le même potage et le même yaourt [416]

La maladie de l'Iran est inguérissable

Je dis à la raison : quelle est enfin la solution ?

La raison péremptoire pleura aussi

Après des jérémiades, elle dit : la solution dépend de Dieu

La maladie de l'Iran est inguérissable

Cheykh Fazlollah d'une part et Amoli de l'autre

Déploient les troupes contre le peuple

Les quatre côtés de ToupKhanéh sont le champ de bataille de notre Cheykh

La maladie de l'Iran est inguérissable

Tu sais quelle est l'intention de muletier dans ce tumulte ?

Ce n'est pas de secourir l'Islam

---

411 Séraphin sonna dans sa trompette.

412 Le jour heureux.

413 *Sour Ésrâfil*, *Sobhé saâdat*, *Habl ol-Matïn*, *Majlés* et *Molla Nasraddïn* sont les cinq journaux renommés de l'époque de la Constitution. Ce dernier se publiait au Caucase.

414 Corde solide ou lien indissoluble = le Coran

415 Grande trompette.

416 Proverbe pour dire rien n'est changé.

Il a pour but la montre, le portefeuille et la chaîne d'or (il a intention de piller)
La maladie de l'Iran est inguérissable
La mosquée de Marvi était pleine de vauriens pillards
L'école [marvi] est devenue la barricade
De cette calamité, l'âme informée est en deuil au paradis
La maladie de l'Iran est inguérissable
N'imagine pas ceux qui sont assassinés par la troupe muletière
Leur sang a été gaspillé
Le jour du jugement dernier est le lieu de rendez-vous où on se venge des cruels
La maladie de l'Iran est inguérissable
Ô Achraf ! Chacun qui sacrifie sa vie pour cette Constitution
Sa grandeur et sa dignité augmentent
Le jour du jugement dernier, les tissus de soie bordés d'Éden seront leur coussin
La maladie de l'Iran est inguérissable [417]

B) L'échec de la Révolution constitutionnelle

Dans un poème intitulé *Khandéh mi guirad marâ* [418], le poète relate chronologiquement les événements majeurs de la première [419] et de la deuxième [420] Constitution, dont le voyage du poète à Ésfahân et à Chirâz lui donne l'occasion de se souvenir. Il se rappelle la victoire de la Révolution, la liberté obtenue, les journaux et la liberté d'expression, les deux coups d'État de Mohammad Ali Chah et la résistance courageuse des révolutionnaires à la Place de Bahâréstan, et finalement l'échec de la première Constitution en juin 1908 qui aboutit à nouveau au despotisme. Mais le régime despotique de Mohammad Ali

417 Qazvini, *Nasimé Chomâl, op. cit*., t.1, pp. 183-184. C'est nous qui traduisons..

418 Je me mets à rire.

419 Période qui commence de l'octobre 1906 au juin 1908.

420 Période qui commence après la prise de Téhéran en juillet 1909 et finit le 24 décembre 1911, suivie de la dissolution du Parlement.

Chah se heurta à la résistance des révolutionnaires de Tabriz, dirigée par deux *mojâhéds* révolutionnaires, Sattar Khan et Baqer Khan, surnommés *Sardâr* et *Sâlâré Mélli*. Finalement, la « prise de Téhéran » par les révolutionnaires de Guilân et d'Ésfahân mit fin au règne de Mohammad Ali Chah et la deuxième Constitution, marquée par le règne des notables, commença. Le nouveau gouvernement ne fut point un véritable régime constitutionnel. Il mit les vrais révolutionnaires, comme Sattar Khan et Baqer Khan, en marge de la scène politique et s'éloigna des idéaux premiers de la Révolution, ce qui suscita le mécontentement du poète. Ce dernier, en se souvenant de quelques événements majeurs de la première Constitution, inspire au lecteur, dans le vers « Je vendis le cheval et je vins en mulet », le sentiment de l'inutilité de tous les dévouements pour la Révolution.

Le poète commence son texte par une description de son état d'âme, où il dissimule son message : l'échec de la Révolution et le gaspillage de tous les sangs versés.

Ô Nasim ! de la situation de l'Iran je me mets à rire
Le matin, à Sabzé meydân [421], je me mets à rire
Le soir au bord de la route, je me mets à rire
Jour et nuit, ayant les larmes aux yeux, je me mets à rire
Je vais au bazar et au magasin, je me mets à rire

Il y a un mois, j'étais allé à Ésfahân
À minuit, j'ai pris un bain et j'ai teint la barbe au henné
Je me suis trompé, le matin j'ai vu que ce henné était de la colle
De la moustache et de la barbre tremblants je me mets à rire
Je suis parti d'Isfahan pour Chirâz en lamentations
Un fripon se joignit à moi en chemin
Il avait un singe et un chevreau qui portait une longue barbe
Ce chevreau ressemblait au diable, je me mets à rire
Je suis entré à Chirâz avec le visage jauni par le chagrin

[421] Le nom d'une place à Racht, province Guilân.

Je suis allé vers Konâbâd [422] afin que je boive de l'eau froide
Un vieillard vint chez moi et il parla de la Constitution
Du discours des vieillards je me mets à rire
À ce temps-là, je me souvins alors de la première Constitution
De différents journaux et la *fatvâ* [423] de *jahâd* [424]
De *Sour Ésrâfil* et ses tumultes et ses vacarmes
Du dévouement sur la Place [425], je me mets à rire
Tantôt je me souvins de la deuxième Constitution
Je me souvins de *dahbâchi* [426], de *farrâch* [427] et de *châtér* [428]
Je vendis le cheval et je vins en mulet [429]
Des nombreux coups de pied je me mets à rire
Tantôt je me souvins de trouble d'Azarbâijân
Des dommages matériels et humains que le peuple subit
La guerre de Baqer Khan et le tumulte et la révolte de Sattar Khan
Tantôt de la querelle de Zanjân je me mets à rire
Tantôt je me souvins de Racht et de ses tumultes
De l'enlèvement des turbans, le matin dans la mosquée
Puis, de l'envoi confidentiel des lettres à Téhéran
Et du départ de Yefrem à Téhéran, je me mets à rire

---

422 Nom d'un lieu à Chirâz.

423 Le jugement d'un chef religieux musulman.

424 La guerre sainte.

425 La place de *Bahârestân* où le Parlement était situé et qui il fut bombardé en juin 1908 sous l'ordre de Mohammad Ali Chah, concerté avec les Russes.

426 Celui qui commandait dix soldats dans l'ancienne armée persane ou celui qui était le chef de dix *farrâchs*.

427 Valet de cour ou valet de pied.

428 Titre donné autrefois à l'infanterie qui partait devant la cortège du roi. Ce mot signifie aujourd'hui: boulanger.

429 Il fait allusion à l'échec de la première Constitution et l'élimination des vrais révolutionnaires de la scène politique par les dirigeants de la deuxième Constitution.

Je me souvins alors de cette révolte et de l'hémorragie
Tuer, brûler, exiler et pendre
Rompre le lien de *char'* et de *diânat* [430]
De l'union des Iraniens je me mets à rire [431]
[...]

C) Le républicanisme, une imitation de l'exemple français

L'occupation de l'Iran par les Russes et les Anglais durant la première guerre mondiale et l'impuissance militaire et économique du gouvernement d'Ahmad Chah Qâjâr pour affronter les envahisseurs et garantir les frontières, ainsi que la situation troublée et désordonnée du pays, même après la guerre, permit au colonel Reza Khan et à Seyyed Ziya ad-Din Tabatabaï d'entreprendre un coup d'État, le 20 février 1921, et ils remportèrent la victoire. Ce dernier devint le Premier ministre et Reza Khan fut nommé d'abord *Sardâr Sepah* (chef de l'armée), puis Premier ministre en 1923 par Ahmad Chah.

L'insuccès du régime constitutionnel, malgré tout le sang versé, dans son projet d'établir un État central puissant et de mettre fin aux ingérences des étrangers aboutit au mouvement républicaniste. L'idée fut présentée en 1302 hs./1923 par Reza Khan, bien qu'il ne fût pas, lui-même, un vrai républicain, dans le but d'établir un État central. Le républicanisme permettait à Reza Khan d'accéder au trône, ce que sa médiocre ascendance ne l'autorisait sûrement pas à revendiquer autrement. Ce projet fut bien accueilli par les journaux et par les libéraux déçus de la Constitution, mais il se heurta immédiatement à l'opposition du clergé. Les opposants, avec à leur tête l'Ayatollah Modarres, jugeaient que le républicanisme était un modèle français et reprochaient à Reza Khan d'avoir l'intention de substituer, dans l'avenir, le républicanisme à la monarchie et d'annuler la loi fondamentale de la Constitution comme l'avait fait Napoléon.

---

430 La religion.

431 Qazvini, *Nasimé Chomâl, op. cit*., t.1, pp. 126-127. C'est nous qui traduisons.

Mais l'opposition du clergé reposait sûrement sur une autre raison : il s'inquiétait plutôt de l'affaiblissement des institutions traditionnelles religieuses et de la diminution de son influence socio-politique, selon une évoultion dont la République laïque de la Turquie, fondée par Atatürk, était l'illustration. Finalement, Reza Khan abrogea la république dans une déclaration, le 12 *farvardin* 1303 hs./01 avril 1924, à la suite d'une bagarre entre les républicains et les opposants le 2 *farvardin* 1303 hs./22 mars 1924, au terme de laquelle avait donné l'ordre d'ouvrir le feu sur ces derniers. Pourtant, si l'échec de la république l'empêcha de devenir Président, il ne l'empêcha pas de monter sur le trône le 24 *âzar* 1304 hs./15 décembre 1925.

Après l'avènement de Reza Khan, la Constitution se transforma lentement en despotisme. Mais malgré qu'il despote, ayant des tendances nationalistes, il fit des grandes réformes surtout pour les réseaux de communication, la modernisation de l'armée et le système éducatif. L'université de Téhéran fut également créée sous son gouvernement. Il abrogea les droits de capitulation et établit des lois au profit des femmes. Il jouissait donc d'une grande popularité dans le pays.

Pour assurer la solidité de sa nouvelle dynastie et sauver l'Iran du chaos, Reza Khan s'allia aux ulémas en leur donnant une garantie « morale » d'attachement à l'islam. Mais ses « mesures de laïcisation, parfois imitées du modèle kémaliste turc, soulevèrent l'indignation du clergé [...] Étatisation de l'enseignement, de la justice, de l'enregistrement des actes notariés, des fondations pieuses ; uniformisation du vêtement (pour porter l'habit de mollah, il fallait se soumettre à un examen contrôlé par l'État) ; conscription obligatoire (sauf pour les étudiants en théologie officiellement reconnus) » et bien d'autres choses, irritaient de plus en plus le clergé. « La colère fut à son comble, notamment dans les villes religieuses de Mashhad et de Qom, lorsqu'un décret interdit aux femmes de se voiler en public et que la police se mit à leur arracher

dans la rue le « tchador » traditionnel (1936). Une répression sanglante vint à bout des émeutes » [432].

Le poème *Bonjour Mosyo* [433], fait allusion au républicanisme de Reza Khan. Le poète, pourtant de senibilité révolutionnaire, semble être ici monarchiste ou peut-être s'insurge-t-il seulement contre le faux républicanisme. Il est mécontent de l'européanisation du pays, comme il l'exprime aussi dans d'autres poèmes : *Jangal* [434], *Qarné tamaddon yâ 'asré mosh'sh* '[435] ou dans un autre poème intitulé lui aussi *Bonjour Mosyo*, etc.

Dans *Qarné tamaddon*, il écrit:

> Dans les réceptions on dit *bonjour* au lieu de *salam*
> Au lieu d'*ahsan, mersi* (merci) est en usage dans la conversation
> Les nobles et la masse s'habillent à la mode de Paris
> Quand est-ce qu'elle arrivera la robe d'honneur de soie des libéraux [436]

Il écrit dans un autre poème, également intitulé *Bonjour Mosyo* :

> Je te jure que tu séduiras les gens avec tes gestes et tes comportements
> Surtout quand tu mets le *focol* [437] avec la *crâvât* [438]

Il écrit ailleurs :

> Tu es entré dans la politique habilement
> Tu as mis le *focol* et tu es devenu comme les européens [439]

---

432 CORBIN, Henry et RICHARD, Yann, *chiisme ou shi'isme,* http://www.universalis.fr/encyclopedie/chiisme-shi-isme/

433 Bonjour Monsieur.

434 la forêt.

435 L'époque de la civilisation ou l'époque de lumière.

436 Qazvini, *Nasimé Chomâl, op. cit*., t.1, p. 28. C'est nous qui traduisons.

437 Le faux col.

438 La cravate. *Cf.* Qazvini, *Nasimé Chomâl*, *op. cit*., t.1, p. 35. C'est nous qui traduisons.

439 Qazvini, *Nasimé Chomâl, op. cit*., t.1, p. 125. C'est nous qui traduisons.

Dans un poème populaire, intitulé *To bémiri hitchi* [440], qui a été composé au cours de la première guerre mondiale, le poète évoque divers lieux parisiens en s'adressant à un interlocuteur, nommé Dâch Hasan, et en lui demandant des nouvelles de la guerre.

> La ville de *Pâris* est un lieu où se réunissent les belles ou pas ?
> La tour d'*Iffél* [441] est visible de loin ou pas ?
> Les *chânzélizé* [442] sont pleins de belles ou pas ? [443]
> Tu as une nouvelle de ma bien-aimée ? Je le jure sur ta vie je n'ai rien réçu

Recourant aux mots français, considérés comme le symbole de l'européanisation, Nasime Chomal critique ses compatriotes qui s'honoraient d'utiliser les mots étrangers et qui s'habillaient et, même, qui mangeaient à la mode d'Europe. C'est un comportement que Djamalzadeh critique aussi sévèrement dans sa première nouvelle, intitulée *Fârsi chékar ast* (Il est doux le persan).

En sus de *Bonjour Mosyo*, formule que le poète a utilisée deux fois comme titre, il a écrit encore un autre poème, intitulé *Bonsoâr Mosyo* [444], dont le titre est en français.

Bonjour Mosyo n'est pas choisi sûrement par hasard ; le poète recourt aux mots français pour exprimer l'origine des idées qui ont inspiré la Révolution constitutionnelle puis le républicanisme.

> Nous revendiquons la république, *bonjour Mosyo, bonjour Mosyo*
> Nous sommes dépourvus de science et d'action
> Nous sommes puissants, *bonjour Mosyo, bonjour Mosyo*
> Nous sommes aveugles dans tous les domaines, *bonjour Mosyo, bonjour Mosyo*

---

440 Je le jure sur ta vie que rien.

441 La tour Eiffel.

442 Les Champs-Élysées.

443 Qazvini, *Nasimé Chomâl, op. cit*., t.1, p. 164-165. C'est nous qui traduisons.

444 Bonsoir Monsieur.

Mais nous sommes tous fiers, *bonjour Mosyo, bonjour Mosyo*

Personne n'a vu qu'on imposait la république à la baïonnette
Effrayé par la baïonnette, tout le monde ea eu peur
On n'a rien compris à l'invitation de la baïonnette
On n'atteindra pas le but à la baïonnette
On s'en excuse, bonjour Mosyo, bonjour Mosyo

En Iran la Constitution suffisait
Surtout à Téhéran la Constitution suffisait
Pour le peuple ignorant la Constitution suffisait
À Ésfahân la Constitution suffisait
On est comme des flambeaux lumineux, *bonjour Mosyo, bonjour Mosyo*

La Constitution est apparue à Guilân
Un certain nombre de jeunes hommes se sont révoltés
Des jeunes gens sont morts pour la Constitution
Le tumulte de Constitution s'est répandu à Téhéran
Ils dirent que nous sommes des agents, *bonjour Mosyo, bonjour Mosyo*

Dès qu'on a parlé partout de Constitution
Toute a changée à cause de ce mot
Un multitude de députés est venue de tout côté au *majlés*
Au sujet de Constitution les ulémas ont prononcé la sentence
On le désire et on est reconnaissant, *bonjour Mosyo, bonjour Mosyo*

Tu as vu que la république n'était pas disposée pour toi
Tout le monde a compris tes grimaces
Le monde est dégouté de ton oppression
Le porteur est mieux que toi
On connaît l'ordre, *bonjour Mosyo, bonjour Mosyo*

Le turban ne sera pas méprisé par le chapeau
Bien que tu sois aujourd'hui fier du chapeau
Mais tes grimaces ont discrédité le chapeau
À cause du chapeau les Indes sont perturbées
On en est content, bonjour *Mosyo, bonjour Mosyo*

Tu voulais berner les Iraniens par la république

Tu voulais tremper le *donbéh* [445] des pauvres par la république
Tu voulais susciter des troubles et causer du mal par la république
Puis remplir ta bourse de l'or par la république
Nous sommes célèbres de pauvreté, *bonjour Mosyo*, *bonjour Mosyo*

Fi ! tu as boulversé le monde
Honte à toi ! tu as humilié et tu as fait errar le peuple
Dans ces deux jours du monde tu as fait une affaire inutile
Tu as mis au courant le peuple du fond de la question
Nous sommes défenseurs et victorieux, *bonjour Mosyo*, *bonjour Mosyo*

Signature : infortuné [446]

D) La langue française en Iran

La rivalité des Russes et des Anglais ne permettait sûrement guère à un pays tiers, comme la France, de jouer un rôle sur la scène politique de la Perse à l'époque des Qâjârs. Afin de garantir ses intérêts économiques par une certaine présence, elle devait donc se tourner vers les activités culturelles, ce qui explique qu'elle fonda de nombreuses écoles dans les grandes villes et aussi des villages de la Perse [447]. La création des écoles françaises eut pour conséquence l'évolution du système éducatif du pays. Elles suivaient un programme autre que ceux des écoles classiques, monopolisées par le clergé. Ce nouveau système attira les Persans qui l'accueillirent bien. La diminution du nombre des élèves des écoles classiques était alors inévitable. De même, la langue arabe qu'on enseignait jusqu'alors comme une langue étrangère, fut remplacée par le français.

---

445 Graisse de queue de mouton. Expression pour dire enlever à quelqu'un ses moyens de subsistance.

446 Qazvini, *Nasimé Chomâl, op. cit*., t. 2, pp. 219-220. C'est nous qui traduisons.

447 *Cf*. Chapitre II.

Le poème *Jangal* évoque à la fois un changement radical du point de vue de scientifique et culturel et aussi des sentiments francophiles qui régnaient à l'époque dans le pays. Mais ces sentiments sont étonnants pour un poète qui n'est jamais allé à une école française et ni en Euroupe, comme c'était en vogue à l'époque. Le poète qui s'opposait tant à l'européanisation du pays dans le poème *Bonjour Mosyo*, fait bon accueil aux activités culturelles des Français dans le poème *Jangal*. Il conseille aux enfants de fréquenter les nouvelles écoles dont on savait bien que la plupart avaient été fondées par les Français et qu'elles offraient un programme plutôt en français. La francophilie du poète l'empêche même de porter le même jugement que dans *Bonjour Mosyo* à l'égard de l'européanisation du pays.

L'Iran ne sera plus comme avant
L'or ne se transformera plus en argent
Le peuple ne sera plus retardé
Des lieux cultivés et habités par la France ne seront plus la forêt
Les principes et les habitudes de l'homme et de la femme ont changé
Sans sciences et savoir l'âme ne se perfectionne pas
Les circonstances de l'époque ont été modifiées une par une
Le système de ce train a été modifié pièce par pièce
Les boucles de cheveux de la bien-aimée ont été échevelées une par une
Ces cheveux bouclés ne seront pas nattés
Du rayon des écoles tous les esprits ont été éclairés
Hamzâd [448], djin et goule (*ghoul*) ont été oubliés
On n'est plus trompés par le devin (*fâlgir*)
Il n'y aura plus l'évocation des âmes mortes (*taskhir*) avec *'azimat* [449] et *mandal* [450]
Pour les filles l'école a été ouverte
Les difficiles problèmes de géométrie ont été résolus
Les enfants pensent aux études, au calcul et au français

---

448 Double spectral d'une personne.

449 Sorcellerie pour guérir des malades.

450 La ligne que trace le sorcier autour de lui-même avant qu'il ensorcelle.

La durée des cours ne sera pas abrégée à l'école
Les sciences et les techniques nous ont ouvert les yeux
Les expériences, les sagesses et les intelligences se sont accrues
La cruauté de ces faux religieux s'est révélée
La durée de cours du Cheykh ne s'allongera pas
La crainte et la croyance ont disparu du cerveau du peuple
Le nom des livres anciens a été oublié
La conjugaison de *Mir* [451] et *'avâmél* ont été oubliés
On ne discute plus de *nâqés* et *mo'tal* [452]
Les poèmes de La Fontaine et les mots de Florian
Ont été gravés de nos jours dans l'esprit des enfants
Les femmes parlent des *româns* (roman) historiques
L'histoire doit être bien argumentée et documentée
[…]
Tu veux que tes parents soient contents de toi
Tu veux que ton âme connaisse le Dieu
Étudie ! Afin que ton âme dénoue les difficultés
Sans qu'on ait des sciences, le problème de personne ne sera résolu
Ô mon chéri, étudie ! Ne paresse pas !
L'enfant qui va à l'école ne sera plus paresseux
Ô mon chéri ! Le monde a été changé
La *form* (forme) de l'habit de la femme et de l'homme a été changée ici
Même les repas ont été tous changés
Sans table, aucune nappe ne sera somptueuse
[...]
Tous les repas ont été adaptés selon le modèle de l'*Orop* (Europe)
Le nom de *kabâb* (le rôti) devint *jark* [?] et *âbgoucht* devint *soup* (la soupe)
[...]
L'Iran ne sera plus comme avant [453]

---

451 Auteur d'un manuel de conjugaison des verbes arabes.

452 *'Avâmél*, *nâqés* et *mo'tal* sont des sujets grammaticaux arabes.

453 Qazvini, *Nasimé Chomâl, op. cit*., t.1, pp. 250-251. C'est nous qui traduisons.

Dans un autre poème, intitulé *Adabiyât*, qui commence par un sujet d'abord politique puis une toute belle description de la nature au printemps, le poète fait glisser son propos vers un autre sujet : apprendre les nouvelles sciences. Ce texte, énoncé en prenant le point de vue des traditionalistes montre en réalité leur inquiétude parce qu'ils perdaient de plus en plus leur influence et qui leurs cours classiques allaient être, de jour en jour, moins peuplés par rapport aux écoles modernes. Le vers : « Au lieu du français, lis *yazrébo yazébâ* [454] » montre à contrario la tendance de la société persane de l'époque à apprendre le français. Il nous rappelle également que dans les programmes des écoles modernes (françaises, iraniennes ou américaines), la langue et la littérature françaises étaient toujours incluses. Dans ce poème, Nasim Chomal tourne en dérision les traditionalistes, et à leur tête Cheykh Fazlollah Nouri qui luttait sévèrement contre la modernisation du pays. C'est pourquoi il commence le premier distique de son poème par ce vers : « l'animosité de notre *Cheykh* disparaîtra ou pas ? ».

Le poète est contre une imitation aveugle de l'Europe mais il accueille bien la modernisation, les nouvelles écoles et tout ce qui garantissait le progrès du pays. L'école moderne et l'apprentissage des nouvelles sciences occupent une grande place dans le recueil de Nasime Chomal. Il les préconise surtout pour les femmes et s'oppose ainsi aux traditionalistes qui les voulaient ignorantes et illettrées. Finalement, le poète, en comparant les deux peuples français et iranien, fait glisser à nouveau le poème vers le sujet politique pour l'amener à son jugement final, dénonçant l'incapacité de ses compatriotes à maintenir une Constitution obtenue. Sa critique est encore plus efficace quand il attribue la victoire des révolutionnaires français à Dieu.

> […]
> Ô Achraf ! tais-toi ! c'est quoi l'école et le livre
> C'est quoi tous ces discours en faveur des sciences étrangères

[454] Conjugaison d'un verbe arabe (*zaraba* = frapper) au présent.

C’est quoi géométrie, arithmétique et c’est quoi l’industrie et l’effort [pour les sciences]

C’est quoi le plaisir, les pauvres sont réjouis ou pas [ça nous est bien égal]

Au lieu des sciences étrangères, lis l’alchimie

Fais de la sorcellerie, regarde le jâm, pratique la géomancie et la sorcellerie 455

Au lieu du français, lis *yazrébo yazébâ*

Lis les paraboles des savants, c’est est possible ou non ?

À quoi ressemble notre effort à celle des Français

Louis le Grand fut assassiné par zèle des Français

Dieu a donné le Parlement aux Français

C'est quoi Koufé [456] ? Châm [457] sera agréable ou pas [458] [ça nous est bien égal]

[...]

---

455 *Tâs bébin o jâm zan raml békéch do’â béKhan* : *tâs*, *jâm* et *raml* sont les noms de quelques pratiques de sorcellerie. *Jâm* fait allusion au *Jâm-é Jam*, le célèbre coup de Jamchid, le roi des Pichdâdiâns. Selon les mythes iraniens, ils furent la premier dynastie à régner en Iran. Jamchid possédait une coupe dont le plan du monde était peint là-dessus. Dans ce coup magique et mystériese dans laquelle on pouvait voir tout : l’avenir et le passé. On l’appelait aussi *Jâmé guiti namâ* ou *Jâmé Keykhosro*.

456 Nom d’une ville en Irak.

457 Nom d’une ville en Syrie. Koufé et Châm, considérées comme deux villes religieuses, furent célèbres après l’événement de Karbalâ et le martyre de Imâm Hoseyn, le troisième Imâm chi’ite, dont la famille, captive, fut transférée à Châm. Plus tard, les Koufides, et à leur tête Mokhtar, entrèrent en révolte contre les assassins d’Imâm Hoseyn.

458 Qazvini, *Nasimé Chomâl, op. cit*., t.1, pp. 209-210. C’est nous qui traduisons.

4. Les prosateurs contemporains :

I. Abdorrahim Najjar Tabrizi

Abdorrahim Najjar Tabrizi (Talebof), fils d'un charpentier nommé Aboutaleb, naquit à Tabriz en 1250 hl./1834. À l'âge de seize ans, il partit pour Tiflis où il rencontra de nombreux libéraux et intellectuels persans. Il y apprit la langue russe et il « découvrit peu à peu la pensée et les sciences européennes ». En sus des écrivains russes, il s'intéressait aussi aux chefs-d'œuvre du XVIII[e] et XIX[e] siècle de France et d'Angleterre. Il composa plusieurs ouvrages comme: *Safinéh-yé Tâlébi yâ kétâbé Ahmad* [459], *Nokhbé-yé sépéhri* [460], *Masâlék ol-mohsénin* [461], *Masâél ol-hayât* [462], *Izâhât dar khosousé azâdi* [463] et *Siâsaté Talébi* [464]. Il traduisit également trois œuvres du russe, intitulées : *Pand nâmé-yé Mârkous Qeysaré Roum* [465], *Resâlé-yé Hékmaté tabi'iyé yâ fisique* [466] et *Résâlé-yé hey'até jadidé* [467]. Ce dernier est une traduction de l'astronomie populaire de Flammarion que l'auteur traduisit du russe en persan. Les œuvres de Talebof sont surnommées « l'alphabet de la liberté ». Son livre le plus fameux, *Safinéh-*

---

459 Recueil de Tâlébi ou le livre d'Ahmad. Ce livre est rédigé en 1307 hl., le premier tome est publié à Istanbul en 1311 hl. et réédité à Téhéran en 1319 hl.

460 L'élite du ciel. Publié à Istanbul en 1310 hl. et réédité à Téhéran en 1322 hl.

461 Les principes des bienfaisants.

462 Les questions de la vie. Publié à Tiflis en 1324 hl.

463 Des notes sur la liberté. Publié à Téhéran en 1325 hl.

464 La politique de Tâlébi. Publié à Téhéran après sa mort, en 1329 hl.

465 Les conseils de Mârkous le César de Rom. Publié à Istanbul en 1310 hl.

466 Le traité des sciences naturelles ou physique. Publié à Istanbul en 1311 hl.

467 Le traité de la nouvelle astronomie. Publié à Istanbul en 1312 hl. et réédité à Téhéran en 1312 hs.

yé Tâlébi yâ kétâbé Ahmadé, écrit à la manière de l'Émile de J.-J. Rousseau [468], « eut un retentissement considérable dans les cercles iraniens de l'étranger et une influence déterminante sur la presse de la *machroutiyat*. » [469] *Safinéh*, composé selon une structure très souple, est une œuvre critique où l'auteur évoque, à travers des découvertes, des inventions et des sujets scientifiques et philosophiques, les questions socio-politiques et pédagogiques et aussi les causes du sous-développement de l'Iran. *Kétâbé Ahmad* est constitué par des conversations entre un père et un jeune garçon, nommé Ahmad qui pose des questions.

Avec son journal de voyage, intitulé *Masâlék ol-mohsénin*, publié en 1323 hl./1905 au Caire, les talents littéraires de Talebof s'affirment et il mérite d'être rangé parmi les initiateurs de la prose persane contemporaine. *Masâlék ol-mohsénin*, écrit dans un style simple comme celui de *Safinéh*, est l'un des ouvrages célèbres de l'époque de la Constitution. L'auteur est un philosophe social et c'est pourquoi les questions philosophiques occupent beaucoup de pages dans cette œuvre. Les intellectuels et les libéraux firent un bon accueil à cet ouvrage, mais il n'en alla pas de même pour le clergé. Les clercs réactionnaires, furieux des critiques sévères contenues dans *Masâlék ol-mohsénin*, excommunièrent l'auteur et interdirent la lecture de cet ouvrage.

Masâlék ol-mohsénin est le journal de voyage d'une équipe de savants, composée de deux ingénieurs, d'un médecin et d'un enseignant de chimie, sous la direction de l'auteur, qui se dirige vers le mont Damavand [470] pour une

---

468 Il avoue lui-même : « pour la composition de ce livre, je me suis inspiré d'Émile de J.-J. Rousseau et je voulais comparer Ahmad de l'Orient avec l'Émile de l'Occident ».

469 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 39.

470 Nom d'un sommet au centre de la chaîne de l'Alborz. Il est situé à 66 kilomètres de Téhéran, dans la province de Mazandran. Ayant 5671 mètres de l'hauteur, il est

mission scientifique. En chemin, ils rencontrent différents types : le derviche, le *kadkhodâ* (chef de village), le voleur, le porteur, le savant, l'ami, le médecin, l'ambassadeur, etc. Ils entrent également dans des villages où ils logent plutôt chez les *kadkhodâs*. Dans les pages suivantes, nous proposons des exemples de quelques sujets principaux de cet ouvrage.

A) L'oppression des gouverneurs

Masâlék ol-mohsénin est un miroir de la société persane de l'époque : la tyrannie des gouverneurs, la corruption administrative, le sous-développement du pays, l'ignorance et la superstition, l'hypocrisie, l'hygiène, l'éducation et bien d'autres questions sont abordées dans cet ouvrage. Selon lui, l'Iran des Qâjârs ressemblait à une ruine où vivait un peuple infortuné, et où, une poignée d'*Âkhonds* réactionnaires, en propageant des superstitions, entraînaient de plus en plus l'arriération du peuple. Il n'y avait donc aucune trace de culture et d'économie dans le pays. Le paysan, le marchand, le commerçant et le propriétaire tous se plaignaient de l'oppression des gouverneurs et des fonctionnaires de l'État. Les villes ressemblaient à des cimetières et le peuple, subissant l'invasion des pays étrangers autant que la tyrannie des gouverneurs, ne jouissait d'aucune sécurité et il était contraint de se réfugier aux pays voisins [471].

> – Après-demain, j'immigrerai en Ottoman, dit Jafar le chef de tribu.
>
> – Pourquoi vous immigrez ? demandai-je (Mohsen, le chef de l'équipe).
>
> – C'est vrai, répondit-il, c'est bien difficile pour moi. Mais je ne peux pas vivre ici. Mon père et mes aïeux ont servi l'État et jusqu'à présent nous avons payé l'impôt. On servait l'État et ce dernier aussi nous respectait. Mais maintenant

---

considéré comme sommet le plus élevé de l'Iran ainsi que du Moyen Orient et de l'Asie de l'Ouest.

471 TALEBOF TABRIZI, Abdorrahim, *Masâlék ol-mohsénin*, int. de Momeni, M. B., Téhéran, Chabguir, 2e éd., 1355 hs., p. 7.

> tout a changé. L'intendant d'Azarbâijân, le gouverneur du Kordestân, les pilleurs de Téhéran nous ont contraints de quitter le pays. Je ne suis pas le seul, il y en a bien d'autres qui immigrent. Avec le changement de gouverneur tous les six mois, l'un était destitué et l'autre nommé, il n'est plus resté de dinar dans notre bourse ni de tapis et de *sajjâdéh* [472] pour la dot de nos filles. Personne n'a de sécurité. La délation est en vogue et le délateur prospère. Tout ce qu'il dit sous prétexte de revenu il doit être écouté. Je vous assure que même le chien ne quitte pas son lieu habituel, mais qu'est-ce que je dois faire ? Aimer la patrie est indispensable, pourtant « on peut pas mourir dans la misère puisqu'on est né ici ». Si je n'immigre pas, on me demandera d'aller à Tabriz à la fin de ce moi-ci. Où vais-je trouver 5000 *tomâns* pour mes frais de deux mois ? Vous voyez notre vie, nous ne pouvons même pas payer les frais de nos funérailles [473].

B) Les intellectuels

La défaite de l'armée perse devant les Russes contraignit l'État Qâjâr à prendre des dispositions pour moderniser le pays. Abbas Mirza, le prince clairvoyant de Qâjâr, fit donc les premiers pas pour la réforme de l'armée. Plus tard, Amir Kabir, le plus remarquable réformateur de l'époque Qâjâr, prit des mesures pour l'industrialisation du pays. Pour réaliser ses buts, il créa Dâr ol-Fonoun et il envoya de nombreux étudiants en Europe et surtout en France (*cf.* chapitre II). Les ministres illetrés et d'autres titulaires des responsabilités d'État devaient logiquement être remplacés par ces jeunes instruits de Dâr ol-Fonoun ou rentrés de l'Europe. Mais la corouption du système administratif et la société hiérarchisée l'empêchaient fortement. Habib ol-Allah est l'un de ces jeunes instruits qui, rentrant de Paris, devient précepteur privé d'un prince. Il raconte son histoire :

> Un jour j'allai chez le prince, j'attendis jusqu'à midi, le prince ne sortit pas de sa chambre. Je rentrai affamé et assoiffé. Le deuxième jour, j'allai chez lui, il sortit :

---

472 Petit tapis pour faire la prière.

473 TALEBOF TABRIZI, *Masâlék...*, *op. cit*., p. 156. C'est nous qui traduisons.

– Quel est votre nom ? demanda le prince.

– Habibollah, répondis-je.

– Tu connais bien le français ?

– Oui.

– Tu le connais vraiment bien !

Je gardai le silence. Il éclata de rire :

– Pourquoi, tu es donc enseignant ? demanda le prince.

– Pour le moment, je suis permis d'enseigner, dis-je.

– Tu ne connais certainement pas l'arabe, mais tu connais bien forcément le persan, dit le prince.

– Je connais l'arabe aussi bien que le persan, dis-je.

– Non, non, tu ne ressembles pas aux enseignants, dit le prince [474].

Quelqu'un qui parle aussi bien le persan que l'arabe et le français ne doit donc pas se contenter d'une place d'enseignant, où il serait sous-employé. Mais le dialogue nous apprend surtout que le narrateur ne trouve pas de poste à sa mesure. Sur la disproportion des postes occupés et la spécialité des titulaires et aussi les privilèges dont jouissaient ceux qui connaissaient le français, l'auteur continue :

> Certaines personnes, sans qu'elles se donnent de la peine, ont appris le français en colportage [langage de la rue] et maintenant elles font partie des courtisans et des proches du Chah [475].

Puis, il reproche aux intellectuels occidentalités d'avoir un comportement peu adapté à la société traditionnelle des Qâjârs, ce qui donnait aussi un prétexte à l'État pour ne pas les charger d'une responsabilité adéquate à leurs compétences. Dans le texte suivant, l'auteur condamne cetrains intellectuelles qui propageaient l'européanisation.

---

474 *Ibid.,* p. 162 C'est nous qui traduisons.

475 *Ibid.,* p. 163. C'est nous qui traduisons.

– Le défunt Amir [476], dit Jafar, ouvrit pour les Iraniens une porte vers la science et le progrès. Après sa mort, tous les projets du pays échouèrent. Chacun de ceux qui finirent leurs études à l'étranger et rentrèrent au pays, devint un sot enseignant ou on lui donna une mission inadéquate, ou encore, étant chômeur, il fit du porte à porte pour mendier et il mourut du chagrin [...] C'est la situation de notre pays, l'Iran.

– Ce n'est pas la faute de l'État, répondis-je (Mohsen, le chef de l'équipe). Il attendait de ces jeunes instruits qu'ils propagent les sciences, mais il se désespéra. Le défunt Naserddin Chah disait toujours :

« On attendait d'eux le secours

Ils n'étaient pas ce genre de personnes qu'on pensait »

Ceux qui rentrèrent d'Europe, à l'exception de quelques personnes, propagèrent tous l'européanisation, ils dirent des balivernes et critiquèrent les coutumes de nos aïeux. Ils dégoûtèrent le peuple des sciences. Ce qu'ils mangeaient en Europe, cela ne nous regarde pas ; mais en Iran ils cherchaient aussi la viande de porc et de homard et ils dormaient à côté de la cuve de vin des chrétiens.

– À Paris, dit Hoseyn [477], j'ai rencontré un Iranien dans un grand restaurant qui avait cousu un petit Coran à son chapeau et il était en train de manger du porc. Je lui dit : « le Coran que tu a cousu à ton chapeau, il a interdit le porc, pourquoi tu le manges ? Et si tu n'es pas croyant, qu'est-ce que tu as à faire avec un Coran ? »

– Tu ne vois pas que 5000 personnes meurent chaque jour de choléra ? répondit-il. Le Coran me protégera.

Plus tard, continue Hoseyn, j'ai entendu qu'il avait trop bu, et il s'était affaissé dans la rue ; on l'a emmené à l'hôpital mais il est mort. On a remis le même Coran et ses autres affaires personnelles à l'ambassade de l'Iran [478].

---

476 Mirza Taqi Khan Amir Kabir, le ministre de Nasereddin Chah.

477 L'un des membres de l'équipe qui avait fait ses études en Russie.

478 TALEBOF TABRIZI, *Masâlék...*, *op. cit.*, pp. 160-161. C'est nous qui traduisons.

C) La Perse antique

Les guerres avec les Russes et les deux traités qui en résultaient, ainsi que les ingérences de ces derniers et des Anglais, intensifiaient de plus en plus les sentiments patriotiques. Le nationalisme réapparut et les poètes et les écrivains de l'époque pré-constitutionnelle et constitutionnelle composèrent des poèmes et des proses patriotiques. Talebof, comme tous les auteurs patriotes de cette époque, fier de la civilisation brillante de la Perse antique, la compare à celle de son époque. Regrettant l'anéantissement de cette civilisation par les Arabes, il reproche à ses compatriotes occidentalisés de trahir la patrie et de causer sa décadence.

Talebof est un critique socio-politique qui dévoile de nombreuses occultées, et personne n'est à l'abri de ses critiques virulentes. Son œuvre est éditée un an avant la Révolution constitutionnelle, qu'il prépare ainsi, avec d'autres intellectuels ; pourtant, il ne croit pas au renversement du trône par le feu et le sang. Il croit plutôt à une évolution progressive.

> Chaque fois que je lis l'histoire de la Perse antique, je trouve que son système d'hygiène était très célèbre dans le monde. Si un animal mourait dans une rue, on fermait cette rue-là pendant quelques jours et on y interdisait la circulation. On creusait le lieu où l'animal était mort et on y versait de la chaux. Si un animal entrait dans une poterie et qu'il mourait là-dedans, on la cassait [...] Chacun qui connaît l'origine de la civilisation antique de l'Iran ou fait des lectures à ce sujet, comprend que toutes les civilisations des Occidentaux sont les héritières de l'Iran, et mais qu'[aujourd'hui] elle est disparue en Iran. Autrefois, le critère de la propreté était d'avoir un cœur honnête, mais à présent, il s'agit d'entretenir un doute maniaque à propos du nombre et de l'ordre des ablutions. Aujourd'hui le critère de la propreté et de l'impureté, comme le blasphème et l'Islam, est une affaire de discours et non pas de fait. Notre civilisation fut toute arabisée et anéantie. À présent, nous sommes à l'époque de l'occidentalisation. L'époque de l'arabisation était obligatoire et s'est imposée à coup d'épée, mais l'occidentalisation est facultative et se fait pour argent. L'ancienne coutume des

> Iraniens était le patriotisme et l'adoration du roi ; aujourd'hui c'est la trahison de la patrie et du roi [479].

D) Européanisation du pays

En sus des ingérences socio-politiques et économiques des Russes et des Anglais, l'époque Qâjâr est également marquée par l'influence culturelle des autres pays européens. Intéressés par les réformes, certains rois Qâjârs, surtout Naserddin Chah, s'efforçaient donc de moderniser le pays selon le modèle européen. Cette imitation aveugle, incongrue pour la société traditionnelle de l'époque, ne garantissait aucun progrès. La création de ministères sans les infrastructures nécessaires résultait des voyages successifs de Naserddin Chah et Mozffareddin Chah en Europe. Pour ces ministères inefficaces, on choisissait des ministres, lettrés ou illettrés, parmi les plus riches, puisque la vénalité des postes permettait au plus offrant de l'emporter. Une citation du testament du père de Mirza Mahamoud [480] donne à l'auteur l'occasion d'évoquer ce sujet.

> Mon cher, je sais ce que signifie [mot] vizir dans les autres pays. Mais en Iran, on dit vizir au chef de n'importe quel bureau d'État. Ministre de la Guerre, Ministre des Finances, Ministre de la Justice, Ministre de l'Éducation, Ministre des Affaires étrangères, Ministre de la Cour, ... S'il faut donner à une personne le ministère, on le créera le même jour. Par exemple : Ministre Impérial (vazir *Homâyoun*). Maintenant on va voir si tous ces ministères sont naturels et anciens pour l'Iran, et s'ils sont l'héritage des rois Kianides (Kiâniân) [481] ou s'ils sont

---

479 *Ibid.*, pp. 174-175. C'est nous qui traduisons.

480 Au village appelé Čoubéh, l'auteur recontre son vieil ami, Mirza Mahmoud, et Monsieur Georges, l'ambassadeur de la France. Mirza Mahmoud, qui était le fils d'un vizir, avait fait ses études en France, mais, rentrant de Paris, il n'avait trouvé aucun poste en rapport avec ses études. Il avait finalement choisi la meunerie comme métier !

481 La deuxième dynastie mythique (ou réelle) de l'Iran, qui régnait avant les Mèdes.

> artificiels, nouveaux, et le résultat d'une imitation de l'Europe ? Il est évident que, dans l'histoire de l'Iran, on n'avait qu'un vizir et quelques commandants de cavalerie et d'infanterie et qu'on n'avait pas un poste pour lequel on reçoit une pension sans qu'on fasse quelque chose. Il faut que nous le sachions aussi : la fondation de ces ministères était-elle nécessaire ou pas ? Et cette imitation par l'État de l'Iran était-elle volontaire ou obligatoire et indispensables ? Non, le changement de la situation du monde et le développement de la politique rendirent indispensables la fondation de ces ministères et la nomination des vizirs [...]. Mais chacun se demande, si la fondation de ces ministères s'est faite selon le modèle européen, quel État de l'Europe a un ministre illettré. Où peut-on porter le nom de ministre sans avoir le ministère ? À quoi sert-il, ce nom incongru et c'est la coutume de quel pays ? [482]

E) Les superstitions

À la suite d'une guerre avec des rebelles afghans, excités et soutenus par les Anglais [483], la Perse reconnut l'indépendance de Harât et cette ville fit officiellement partie de l'Afghanistan (dont la Perse avait été amputée en 1747) comme le stipule le traité de Paris de 1857, conclu avec les Anglais. À travers ces événements historiques, Talebof nous présente une image de la société persane où la masse et les hommes d'États étaient tous plongés dans la superstition. Pour montrer le haut degré de la superstition de certains ministres illettrés, il nous présente des types fortement superstiteux qui recouraient comme la masse, à l'amulette et à la *zabân band* [484].

> La dernière fois que notre armée s'empara Harât, dit le défunt vizir, les Anglais s'irritèrent et la guerre commença alors. Ils vinrent au ports ; l'armée de l'Iran se retira et évacua la ville. Il y avait un conseil pour conclure un traité de paix entre deux pays adverses. L'un des ministres dit : « il faut que Mirza Hassan Gowhari vienne et écrive une *zaban band* pour la reine de l'Angleterre, afin que

---

482 TALEBOF TABRIZI, *Masâlék...*, *op. cit*., pp. 194-195. C'est nous qui traduisons.

483 C'était en réalité une guerre avec les Anglais.

484 Sorte d'amulette pour faire taire quelqu'un.

> tout s'arrange ordinairement. Ce genre de choses ne mérite pas de chercher la médiation de la Russie et de la France » [485].

La Perse était de tous les côtés en butte à la crise et les Russes, les Anglais et les Ottomans menaçaient à la fois l'intégrité du pays. À l'ouest, l'armée ottomane attaquait de temps à autre les frontières et l'État qâjâr, incapable de diriger le pays, ne prenait aucune mesure pour les garantir. Selon l'auteur, les dirigeants fortement superstiteux de l'État qâjâr évitaient même renforcer l'armée et de défendre les frontières. En réponse à un ministre qui demandait l'expédition des soldats aux frontières, l'un de ces ministres superstitieux lui répondit :

> Au lieu d'un expédition et de la dépense superflue, il suffit de lire, dans trois jours, la bénédiction de *Nâd Ali* [486]. Nous avons le *Zolfaqâr* [487] Monsieur, *Zolfaqâr* ! ... Qu'est-ce que vous en dites [488].
>
> [...]
>
> Un jour, écrivit le défunt vizir (le père de Mirza Mahamoud) dans son testament, on parlait de l'augmentation des forces militaires, et le Ministre de la Défense dit : « l'armée que nous avons maintenant, il ne s'en trouve dans aucun autre pays ; il faut une amulette (*hérz*) pour chaque soldat afin que la balle de l'adversaire ne le touche pas. Je connais une telle personne et s'il accepte de l'écrire, tout ira bien » [489]

---

485 TALEBOF TABRIZI, *Masâlék...*, *op. cit*., pp. 198-199. C'est nous qui traduisons.

486 Sorte de bénédiction.

487 C'est le célèbre sabre du prophète Mahomet qu'il avait offert, au cours de la guerre *ohod*, à Imâm Ali, le premier Imâm des chi'ites.

488 TALEBOF TABRIZI, *Masâlék...*, *op. cit*., p. 200. C'est nous qui traduisons.

489 *Ibid.*, p. 198. C'est nous qui traduisons.

F) La polygamie

Dans la société fortement religieuse des Qâjârs où les femmes, emballé dans le *tchâdor* et le voile, ne jouissaient pas du moindre privilège, Talebof présente, comme Dehkhoda, une image entièrement différente de l'homme de l'époque. Débauché et capricieux, les Rois qâjâr, surtout Fath Ali Chah et Nasereddin Chah, possédaient des dizaines femmes qui vivaient toutes ensembles dans le *haram* (harem). Mais la question de la polygamie, provenant de l'Islam, n'était pas réservée à la société persane, elle concernait tous les pays musulmans. La critique de l'auteur ne vise pas directement les rois Qâjâr ; il préfère, peut-être, lui donner une portée plus générale.

> – Combien de femmes a-t-il, le roi de votre pays ? demanda l'un des rois de l'Orient à l'ambassadeur d'Angleterre.
>
> – En Angleterre, répondit l'ambassadeur, le roi doit avoir une seule reine. Les députés du Parlement n'autorisent pas la polygamie.
>
> – Je n'accepte pas la royauté d'un tel pays ! reprit le roi.
>
> L'ambassadeur écrit dans son journal : lorsque j'ai dit que la polygamie n'est pas autorisée pour le roi, le couronné me regarda d'une telle façon que j'ai pensé que celui-ci, étant en courroux, oubliera mon ambassade et qu'il me pendra. Le même ambassadeur écrit que ce sultan avait cent soixante femmes [490].

Puis, l'auteur, en donnant une représentation opposée de l'Orient et l'Occident au lecteur, dessine une image sombre des dirigeants orientaux, qui, livrés à la débauche et au caprice, mettent au péril l'intérêt national pour préserver leurs intérêts propres. Le type occidantal, tout au contraire, jouit de trois caractères marquants : la maîtrise de soi, la reponsabilité et le patriotisme.

> Au sujet de la différence entre les rois de l'Orient et l'Occident, un récit m'est venu à l'esprit, dit Mehr Ali Khan, le vice-gouverneur. Au moment de conquête de la Pologne par Charles XII, le célèbre roi de Suède, la plus belle fille de Pologne et même de toute l'Europe, alla au camp de celui-ci. Elle voulait se montrer à Charles, le séduire par sa bauté et l'empêcher, donc, de conquérir sa patrie.

---

490 *Ibid.*, p. 217. C'est nous qui traduisons.

> Charles ne lui donna pas audience. La fille attendit sur le chemin où Charles devait passer inévitablement. Il la vit de loin et éperonna son cheval, galopa devant elle et passa rapidement, de peur qu'il ne puisse pas maîtriser ses passions, ne soit épris d'elle et ne gaspille ses efforts pour la guerre. La fille fu désespérée et écrivit une lettre à Charles : « n'oublie pas que si tu conquiers ma patrie, il restera encore dans ton histoire que tu eus peur d'une femme de ce territoire et que tu fus vaincu ».
>
> Petré Kabir (Pierre le Grand), qui était assiégé à côté de la rivière Prout par l'armée ottomane, envoya sa femme, la reine Catherine, au camp de Mohammad Bettaji, le commandant de l'armée ottomane. La reine lui offrit ses boucles d'oreilles et les Russes furent sauvés [491].

G) L'image de la France

Masâlék ol-mohsénin est publié un an avant la Révolution constitutionnelle, à l'époque où le français était fort en vogue et où les Français, considérés comme les héritiers de la Révolution française, jouissaient d'un grand respect chez les révolutionnaires persans. Dans le journal de voyage de Talebof, l'équipe de savants qui se dirige vers le mont Damavand est composée de cinq personnes dont trois sont francophones. Mohsen, le chef de l'équipe, en présentant Monsieur Georges, l'ambassadeur de France, nous présente en réalité une image de la France en Iran à l'époque des Qâjârs.

> Monsieur Georges est l'un des diplomates renommés de la France. Il est bienveillant. Les Français veulent généralements du bien au genre humain [492].

Puis, Talebof disculpe les Français de poursuivre des buts coloniaux et essaie de faire la différence entre la France et les deux pays colonisateurs : la Russie et l'Angleterre. Mais la vision favorable qu'il a à l'égard des Français, l'empêche de faire un jugement lucide. Il ferme même les yeux sur les événements historiques évidents et semble avoir oublié l'échec du traité de

---

491 *Ibid.*, p. 218. C'est nous qui traduisons.

492 *Ibid.*, p. 230. C'est nous qui traduisons.

Finkenstein et les visées asiatiques de Napoléon[493]. Il a même perdu de vue que les Russes et les Anglais ne permettaient guère à un pays tiers de jouer un rôle sur la scène politique de l'Iran. C'est pourquoi la France s'est tournée vers le développement des relations commerciales et culturelles.

> Ils (les Français) n'ont que des relations commerciales avec l'Iran et ils ne sont pas voisins. Ils n'ont pas l'intention de pénétrer en Iran et s'en emparer. À la différence des Russes et des Anglais, ils ne se servent pas de l'Iran comme d'un os litigieux pour attaquer et défendre les Indes. Tout ce qu'ils font et tout ce qu'ils disent est sincère [494].

Puis Talebof fait allusion à la propagation de la langue française en Iran et écrit :

> Monsieur Georges a un secrétaire qu'il s'appelle *mosi* (monsieur) Bikoun. *Mosi* Bikoun, dès qu'il entendit mon nom, répéta deux fois *bounjour mosio* Mohsen Khan (bonjour monsieur...) et il se réjouit. Il vit les amis et dit : « Dieu merci, en Iran le nombre des francophones augmente chaque jour. Le progrès du peuple doué de l'Iran est une tâche que les Français sont chargés d'accomplir » ! [495]

H) La religion

La Révolution constitutionnelle ne voulait sûrement pas borner son imitation de l'exemple du français au niveau politique ; elle cherchait également des réformes religieuses multilatérales. La traduction des ouvrages de Voltaire et l'hommage que lui rendaient les intellectuels de l'époque montrent la tendance de la société à envisager une réforme religieuse. Alors, dès l'émergence du mouvement anticlérical et antireligieux, commencé avant la Révolution, les écrivains critiquèrent virulement la religion et le clergé, comme ce n'était jamais

---

493 *Cf*. Chapitre I.

494 TALEBOF TABRIZI, *Masâlék...*, *op. cit*., p. 230. C'est nous qui traduisons.

495 *Ibid.*, p. 231. C'est nous qui traduisons.

arrivé auparavant. Talebof, comme tous les écrivains et les poètes de l'époque de la Révolution, assume à son tour la tâche de dévoiler l'hypocrisie du clergé. Le type présenté par l'auteur, celui du clergé propriétaire, est en réalité un rouge essentiel de l'État despotique des Qâjârs, qui enchaîne l'âme du peuple et ne lui offre que l'ignorance et la superstition.

Talebof dessine une image sombre de la société persane vers la fin du XIX[e] siècle, où le peuple, coincé entre les deux puissances gouvernementale et religieuse, devait subir, d'une part, la tyrannie des gouverneurs et des khans, les exactions des valets d'État, et l'injustice de certains clercs, armés de l'arme de l'excommunication, de l'autre. Les révolutionnaires luttaient donc à la fois contre deux fronts: l'autocratie politique et l'autocratie religieuse.

> Le peuple naïf voit qu'une personne le conseille et le sermonne, le menaçant de différents châtiments divins sévères : [elle lui demande] de ne pas s'emparre des biens de l'orphelin et elle s'en empare elle-même ; de ne pas mentir et elle énonce des mensonges, et en écrit elle-même ; de ne pas rechercher les honneurs et la grandeur, et elle se conduit comme les sultans en s'entourant d'une cour ; de faire la prière *nâféléh* [496] et de jeûner *mostahabbi* [497] et elle mange, elle-même, le déjeuner royal [498]. Au lieu des *navâfél* [pluriel de *nâféléh*], il vérifie le blé de sa propriété et il n'est pas libre une minute des occupations mondaines [...] Dans ce cas, si le peuple s'égare, cela ne sera-t-il pas la faute de ce conseiller ? [499]

Mais l'auteur reconnaît la différence entre le vrai et le faux clerc.

---

496 Sorte de prière qui n'est pas obligatoire.

497 Sorte de jeûne qui n'est pas obligatoire.

498 Les jeûnes sont des privations de toute norriture de l'*azân* (appel à la prière) du matin à l'*azân* du soir. L'auteur veut dire que certains clercs font hypocritement jeûner le peuple et qu'ils ne jeûnent pas eux-mêmes.

499 TALEBOF TABRIZI, *Masâlék ol-mohsénin*, *op. cit*., pp. 185-186. C'est nous qui traduisons.

> Oui, dans chaque nation, il y a des personnes qui ne commettent pas eux-mêmes ce qu'ils interdisent et qui croient à la sainteté de tout ce qu'ils disent au nom de Dieu [500].

L'auteur est croyant lui-même. Commentant une citation d'Ernest Renan, il écrit ainsi : « Si quelqu'un veut croire à un livre divin, c'est le Coran » [501].

Hypocrite, dogmatique, avide des biens matériels, propriétaire et allié de l'État sont les caractères que l'auteur attribue à certains membres du clergé qui violaient les droits publics en s'emparant des terrains indivis et même privés, au nom de la religion. Ils présentaient également une image trop sévère de l'Islam, en lui donnant un caractère dogmatique et réfractaire au progrès et à la civilisation. Au sujet de l'occupation des terrains indivis par le fils de l'*Imâm jom'éh*, Talebof écrit :

> – Je n'arrive pas croire que Monsieur *Imâm jom'éh* et son fils permettent ce genre d'injustice, dit l'auteur, et qu'ils s'emparent de terrains indivis et privés.
>
> – Monsieur, dit Javad bak le chef du village Bâysanqour, vous avez raison de ne pas le croire. Même les courtisans ne sont pas si injustes. Si on fait une enquête sur l'occupation des terrains indivis et privés par les mollahs propriétaires, même leurs morts comprendront que ces messieurs croient que tous les propriétés sont en déshérence et leur appartiennent [502].

L'auteur préconise le mise à jour des lois islamiques et il avertit que si les musulmans obéissent toujours aux lois établies au début de l'Islam et continuent d'être dans l'ignorance, il ne restera plus de trace ni de l'Islam ni de ses lois. Selon lui, les lois rédigées il y a mille ans, par rapport à celles d'aujourd'hui, ressemblent à l'aveugle et au voyant ou aux ténèbres et à la lumière.

Puis les vives critiques de Talebof visent les chefs religieux qui faisaient même la discrimination entre adeptes de l'Islam : les sunites et les chi'ites.

---

500 *Ibid.,* pp. 184-85. C'est nous qui traduisons.

501 *Ibid.,* p. 183. C'est nous qui traduisons.

502 *Ibid.,* p. 167-168. C'est nous qui traduisons.

> – Sois tranquille ! dit Habib le voleur, lorsqu'un sunite se convertit au chi'isme en Iran, et reçoit une attestation écrite et cachetée par l'*Aqâ* (le clerc ou le *mjtahed*), s'il assassine quelqu'un en public, personne ne l'arrêtera et on le laissera passer afin qu'il fuie.
>
> – Tu as raison, dit Zekeriya l'autre voleur, chacun se convertit au chi'isme, toutes les portes seront ouvertes pour lui [503].

I) L'ingérence des Russes et des Anglais

La décadence de la civilisation persane, commencée vers la fin de la royauté des Safavides, se poursuivit, plus ou moins, même à l'époque des *Afchâriyé* et des *Zandiyéh*. Ces deux dynasties, s'efforçant d'étendre les frontières de la Perse, et occupées par les guerres successives, ne purent pas se consacrer au développement militaire ainsi que socio-poltique et culturel du pays. Avec la fondation de la dynastie Qâjâr, le pays s'achemina plus encore vers sa décadence. L'ignorance des hommes d'État qâjâr au sujet des évolutions qui avaient cours dans le monde et aussi le long règne despotique de Nasereddin Chah qui, ayant peur des pensées révolutionnaires, laissa inachevés tous les projets de réforme, ne permirent guère au pays de se lancer sur la voie de développement. À tous ces facteurs, on ajoute surtout l'ingérence des deux puissants colonisateurs, les Russes et les Anglais, qui avaient pénétré en Perse dès le début de l'époque des Qâjârs ; tant que cette dynastie fut au pouvoir, la Perse fut un champs clos où les Anglais par le sud et l'est et les Russes par le nord et le nord-ouest menaçaient l'intégrité du pays. Les deux guerres successives avec ces derniers, qui durèrent de longues années et aboutirent à conclure les traités *Torkamântchây* et *Golestân*, puis la guerre avec les Anglais qui eut pour conclusion le traité de *Paris*, et aussi la capitulation, préparèrent le terrain pour leurs ingérences multilatérales. Dès lors, la Perse fut victime de leurs rivalités à propos des concessions qu'ils essayaient chacun d'obtenir.

---

503 *Ibid., op. cit.,* p. 203. C'est nous qui traduisons.

Cet état de choses leur permettait d'influencer les courtisans et les hommes politiques et, en tant que puissances exerçant le pouvoir réel, de contraindre aussi l'État Qâjâr à garantir leurs intérêts stratégiques. Le texte suivant évoque cette ingérence :

> On en a assez de ces deux voisins (la Russie et l'Angleterre), dit le vizir. Ils présentent chaque jour une nouvelle revendication et, en cas de refus, la destitution des vizirs est l'arme dont ils nous menacent et c'est une arme bien décisive. Les ministres de l'Iran doivent avoir deux mamelles pleines de lait, afin qu'ils mettent l'une dans la bouche de l'enfant de la Russie et l'autre dans la bouche de celui de l'Angleterre. Du matin au soir ils doivent passer leurs temps pour prendre des mesures en vue de s'entendre avec ces deux prétendants puissants; et chaque jour ils doivent entendre en présence [du roi] : « Allez, traite les avec ménagement ! Ne cherche pas la fâcherie ! Donne tout ce qu'ils demandent ! Fais tout ce qu'ils veulent !... » [504].

Le colonialisme des Russes et des Anglais, qui touchait à tous égards la société persane et bloquait toutes les réformes, avait pour conséquence, au point de vue économique, d'abondantes importations et la faillite des commerçants indigènes, ce qui aboutit finalement aux crises économiques de l'année 1904, puis à la Révolution de 1905-1912. L'évolution socio-politique et culturelle du pays rencontrait également beaucoup d'obstacles imposés par les deux pays. Mais pour éviter de voir s'affronter leurs intérêts respectifs [505], ils préféraient, pourtant, protéger l'État impuissant Qâjâr et garantir l'intégrité du territoire persan, en lui imposant une situation de semi-colonisation qui dura même après la Révolution constitutionnelle. La Révolution constitutionnelle, qui avait rejeté leur domination, devait mettre fin à ces ingérences, mais le nouveau régime, héritier d'un pays sous-développé, ne jouissait pas d'une puissance militaire pour les affronter.

---

504 TALEBOF TABRIZI, *Masâlék ol-mohsénin*, *op. cit*., pp. 280-281. C'est nous qui traduisons.

505 L'accord de 1907 suivait cette stratégie.

Au cours de la Révolution constitutionnelle, les Anglais, continuant toujours leurs ingérences, suivirent une politique bien différente de celle des Russes. Ils défendirent la Révolution, dans l'espoir que le nouveau régime pourrait garantir leurs intérêts socio-politiques. Mais les Russes, continuant leur ancienne politique, luttèrent aux côtés de Mohammad Ali Chah et de ses courtisans contre les révolutionnaires. Finalement, la Révolution de 1917 en Russie mit fin aux ingérences de ce pays en Perse et les Anglais quittèrent également le pays après l'avènement de Reza Khan Pahlavi.

> Les ambassadeurs de la Russie, continua le vizir, étaient au début contre l'ordre et l'établissement de la loi en Iran, afin que les sujets soient à bout et que la Russie puisse s'emparer l'Iran sans peine et ni bain de sang. Mais alors ils comprirent qu'avec cette fausse mesure, la conquête de l'Iran serait difficile. Le peuple était à bout, et si cet état de choses se prolongeait un peu, les troubles intérieurs et l'ingérence des pays étrangers seraient inévitables. Pour cette raison, à Koursékkéh, l'empereur Nicolas rappela à Atâbak A'zam, la nécessité de l'ordre intérieur. Les Russes, je le répète encore, ce qu'ils empêchaient ces cinquantes années, ils ne le font plus [506], afin que l'Iran puisse protéger les bords du Golf Persique. Les Russes veulent sans doute que l'Iran soit puissant et en ordre [507].

Tous les éléments de *Masâlék ol-mohsénin* se produisent dans le rêve de l'auteur. Il écrit lui-même :

> Je me suis réveillé et j'ai remarqué que j'ai tellement dormi que tous les membres de mon corps avaient enflé. Je me suis levé, la maison est obscure, la lampe a disparu, il n'y a pas d'allumette. Où vais-je dans cette nuit ténébreuse ? Quoi faire ? J'affronterai le patrouilleur sans chef (*'asasé bi dârougheh*) dès que je serai sorti. Je me suis assis, médiatif ; j'ai vu que rien n'est meilleur que le sommeil ; j'ai mis la tête sur le coussin et j'ai encore dormi [et je ne sais pas] quand je me réveillerai [508].

---

506 La politique de la Russie en Iran n'a changé qu'après 1917.

507 TALEBOF TABRIZI, *Masâlék...*, *op. cit.*, pp. 282-283. C'est nous qui traduisons.

508 *Ibid.*, *op. cit.*, p. 292. C'est nous qui traduisons.

Ce voyage fictif donne l'occasion à l'auteur d'aborder les sujets socio-politiques, philosophiques et scientifiques. Toujours en rêve, l'auteur, après avoir critiqué de nombreuses couches de la société, voit que les hommes d'État et à leur tête Mozaffareddin Chah, acceptent la loi constitutionnelle et fondent le Parlement. Ce rêve agréable finit par un cauchemar réel : « la maison obscure » qui est le symble de despotisme, puis « la lampe disparue », « pas d'allumette » et « le patrouilleur sans chef ». Toutes ces phrases inspirent au lecteur le désespoir, et finalement l'auteur se rendort sans qu'il sache quand se réveiller : l'ignorance continue.

II. Zeyn ol-Abedin Maragheï

Zeyn ol-Abedin Maragheï, fils d'un riche commerçant nommé Mohammad Ali, naquit en 1255hq./1839-40, dans la région de Marâghéh. Il alla à l'école à l'âge de huit ans et après avoir fait huit années d'étude, il entra à l'âge de seize ans au service de son père. À vingt ans, il s'installa à Ardabil où il jouit d'une vie aisée comme les nobles et les aristocrates. Fier de sa grande fortune, comme il avoue lui-même, il désobéit à l'État, ce qui lui coûta la faillite. Il s'expatria donc avec son frère au Caucase et s'installa à Tiflis, qui était le centre du département de Géorgie à l'époque. Là, en montant une épicerie, il gagna sa vie pendant quatre ans. Puis, Mirza Assadollah Khan Nazem od-Dowleh, le Consul général de Tiflis, le nomma Vice-Consul de Katâïs. En tant que le Vice-Consul, comme il l'écrit, il jouait en même temps le rôle de chef de tribu et le commerçant. En plus de s'occuper de leur passeport, il faisait manger et satisfaisait, de sa poche, d'autres besoins de ses compatriotes résidant à Katâïs. Ruiné encore, il partit avec son frère pour la Crimée. Le commerce avec Istanbul leur donna l'occasion d'obtenir à nouveau une fortune considérable. Puis, à la suite des guerres russo-ottomanes, ils fuirent à Yalta en 1249 hl./1877 où ils fréquentaient la Cour de la Russie en qualité de « deux honnêtes commerçants

iraniens » et où la notionalité russe leur fut offerte. Quelques années plus tard, Zeyn ol-Abedin épousa une femme à Istanbul, et il résida encore à Yalta pendant une quinzaine d'années. Mais, regrettant toujours d'avoir accepté la nationalité russe et de « voir grandir ses fils dans une terre infidèle », il réalisa son capital et partit pour Istanbul. Après quelques années, il abondonna finalement la nationalité russe, le 8 février 1904, grâce à l'appui de Mirza Mahmoud Ala ol-Molk, l'ambassadeur de Perse dans l'Empire ottoman [509].

Ce fut à Istanbul qu'en fréquentant les cercles libéraux persans, la vie littéraire de Zeyn ol-Abedin Maragheï commença. Il écrivait des articles dans les journaux *Chams* d'Istanbul et *Hbl ol-Matin* de Calcutta, et il écrivit également son célèbre et unique roman intitulé *Siâhatnâméyé Ébrâhim Beyk* (le journal de voyage d'Ebrahim Beyk). Le premier tome paru vers la fin du règne de Nasereddin Chah au Caire en 1313 hl./1895, le deuxième en 1323 hl./1905 à Calcutta, puis à Lahore, et le troisième en 1327 hl./1909 à Istanbul. Cette œuvre, considérée comme le premier roman socio-critique persan et l'une des œuvres plus connues de l'époque pré-constitutionnelle, était écrite dans un style simple et populaire. Il voulait être, selon l'auteur, « un modèle de concision et simplicité » [510].

Siâhatnâmé est un roman réaliste qui comporte une critique multilatérale de la société iranienne dont il évoque différents aspects : politique, économie, clergé, enseignement, morale, religion, hygiène, tyrannie des gouverneurs, ignorance, patriotisme, occupation des frontières de la Perse par les pays étrangères, droit de l'homme et bien d'autres questions. Il s'agit presque d'une encyclopédie de la situation socio-politique, économique et culturelle de l'Iran vers la fin du 19e et le début du 20e siècle. Le héros du roman est un jeune

509 BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 37. et ARYAN PUR, *Az Sabâ...*, *op. cit.*, pp. 304-306.

510 ADAMIYAT, Freydun : *Idéologieyé Néhzaté Machrutéyé Irân*, Téhéran, Payâm, 1355 hs., p. 88.

patriote et le fils d'un grand commerçant d'Azarbâijân (une province au nord-ouest de l'Iran) dont le père était déjà parti en Egypte pour faire du commerce. Ebrahim Beyk est né lui-même en Egypte, mais il est si patriote qu'il refuse la nationalité égyptienne. Ce jeune homme, comme son père, est réputé pour être de bonne humeur, sincère et vertueux. En raison de la haine qu'il éprouvait pour Alexandre, le roi de Macédoine, il ne prononçait jamais le nom d'Alexandrie [511] ; il l'appelait « le port maritime (*bandar bar bahr*) ». Il connaissait deux langues étrangères : l'anglais et l'arabe; mais il ne parlait que persan. Les autres Iraniens immigrés disaient parfois du mal du pays, singulièrement de la tyrannie des gouverneurs, de l'incapacité de l'État, de l'injustice... et Ebrahim Beyk les considérait comme des traîtres. Finalement, il décida de visiter le pays, avec son maître d'enfance, Yousef Amou, qui vivait avec lui comme un membre de la famille. Le roman est donc l'histoire de son voyage en Iran. Dans son itinéraire, il passe par Istanbul, Bâtoum, Tiflis et Echq Âbâd où il rencontre beaucoup d'Iraniens immigrés, tous en détresse et ruinés. À Bâtoum, il demande à un Iranien la cause de son immigration.

> – Pourquoi, interrogea Ebrahim Beyk, l'État de l'Iran permet-il d'immigrer à tous ces Iraniens ?
>
> – [...] Parce qu'il n'y a pas de sécurité en Iran, dit l'homme iranien; il n'y a pas de travail et il n'y a pas de pain. Qu'est-ce qu'ils doivent faire ces malheureux ? Les uns ont immigré à cause de l'empiètement des gouverneurs et les autres à cause de l'oppression des *biglar beygis* [512], des *dâroughéhs* [513] et des *kadkhodâs* [514]. Ces vils inividus, dès qu'ils sentent que quelqu'un a cinq *châhis*, ils se ruent vers lui avec mille intrigues. Ils disent à l'un que son frère était soldat et qu'il s'était évadé du régiment. Ils se ruent vers l'autre encore et lui disent que son

---

511 Ce port avait été fondé par Alexandre après la conquête de la Perse dont l'Egypte faisait partie.

512 Gouverneur de district.

513 Chef de police.

514 Chef de village.

> cousin a déjà bu le vin ou que l'un de tes parents a joué au *qomâr* [515]. On emprisonne et met à l'amende les gens même pour le péché que leurs voisins n'ont pas commis. S'ils ne réussissent pas par tous ces moyens, ils les diffament par mille calomnies. C'est pourquoi ils immigrèrent en Ottoman, en Russie et aux Indes. Mais dans ces pays aussi, ils ne sont pas à l'aise à ceux de ces ambassadeurs, des consuls et de leurs parents charognards [516].

Dès son entrée sur le territoire persan, Ebrahim Beyk, ayant un grand amour pour sa patrie, descend de la calèche et prend une poignée de terre, la baise, la hume et la frotte sur ses yeux. Il épanche son cœur en lui parlant du grand amour qu'il avait pour elle et, de sa gratitude, et en lui souhaitant de regagner sa grandeur et sa splendeur du passé. Puis il éclate en sanglots.

Après avoir résidé vingt-deux jours à Machhad et fait le pèlerinage d'Imâm Reza, le héros visite Téhéran, Qazvin, Ardabil, Marâghéh, Oroumiyéh et Tabriz. En dehors du tombeau d'Imâm Reza, des caravansérails [517], de quelques voies chaussées, du Dâr ol-Fonoun et de la rencontre avec le vizir réformateur Amin od-Dowleh, tout ce qu'il voit au cours de ce voyage, n'est que le désordre, la pauvreté, l'ignorance, la superstition et la tyrannie généralisés dans la pays.

Visitant chaque ville, il écrit son journal de voyage, suivit d'un résumé qui se termine par un distique :

> Ils sont morts mais ils sont vivants
>
> Ils sont vivants mais ils sont morts

À son retour, Ebrahim Beyk va à Istanbul chez son ami Zeyn ol-Abedin Maragheï (l'auteur) et lui offre son journal qu'il avait écrit au cours de son voyage en Iran. Chez ce dernier, un mollah vient le visiter. Dans leur discussion, le héros condamne le clergé comme la cause du sous-développement du pays, et

---

515 Jouer aux cartes en faisant un pari.

516 MARAGHEÏ, Zeyn ol-Abedin, *Siâhatnâméyé Ébrâhim Beyk*, Caire, 1313 hl., t. 1, pp. 24-25. C'est nous qui traduisons.

517 Fondés par Chah Abbas le Grand à l'époque des Safavides.

le mollah à son tour le traîte de renégat. Ebrahim Beyk, très irrité, lui répond ; il enlève son chapeau et le jette furieusement sur le tapis en heurtant la lampe, qui le tombe et dont le pétrole renversé s'enflamme.

Après l'incendie, Ebrahim Beyk tombe malade. C'est une maladie mentale. La patrie pour laquelle il a un grand amour est toute en désorde. Aucun médecin à Istanbul ne peut le guérir. Entre-temps, Mahboubeh, qui a grandi depuis l'enfance avec lui, devient sa fiancée. Elle veille au chevet de son bien-aimé pendant vingt-deux mois. L'avènement de Mozaffareddin Chah inspire un nouvel espoir au héros. Il pense que ce roi mettra fin à tous les désordres et assurera une transition crédible. Il guérit et se prépare pour sa fête de mariage. Mais en lisant un article de *Habl ol-Matïn*, racontant les troubles régnant en Iran, puis en recevant une lettre d'Iran qui confirmait les nouvelles de *Habl ol-Matïn*, il désespère à nouveau et retombe malade. Ebrahim Beyk, amaigri par la tuberculose et la mélancolie, meurt enfin après une semaine de fièvre. Sa fiancée meurt de chagrin à côté de sa dépouille.

A) L'incapacité de l'État qâjâr

Les deux premiers tomes du roman de *Siâhatnâméyé Ébrâhim Beyk* sont publiés avant la révolution constitutionnelle et on comprend donc très bien le rôle qu'ils ont joué dans la propagande des idées révolutionnaires. Pourtant, l'ouvrage ne préconise point la révolution. Aux yeux de l'auteur, Nasereddin Chah est l'origine de tous les désordres, mais il cherche le remède dans une réforme progressive. Il croit naïvement, au début, à une réforme mise en œuvre qui serait par Mozaffareddin Chah et les ministres, sans considérer que ces derniers, surtout, avaient eux-mêmes une grande part de responsabilité dans le sous-développement du pays.

À Téhéran, touché par les désordres généralisés dans le pays, Ebrahim Beyk prend un rendez-vous avec le Ministre de l'Intérieur, le Ministre des Affaires étrangères et le Ministre de la Guerre, et leur en demande la cause. À

travers des questions qu'il pose au Ministre de l'Intérieur, il évoque quelques sujets principaux : le sous-développement du pays, l'émigration des Iraniens vers les pays étrangers, l'illégalité des taxes imposées par les douanes, la vénalité des postes, les pots-de-vin, l'engagement des conseillers étrangers, l'incompétence des ministres et finalement l'octroi des concessions aux pays étrangers dont il résultait l'augmentation des importations.

[...]

> J'avais entendu en étranger, dit Ebrahim Beyk, et j'ai remarqué moi-même que l'Iran est ruiné par rapport aux autres pays [...]. En tant que ministre, dites-moi, dans quelle ville de ce vaste pays avez-vous fondé un hôpital ou une maison pour invalides ou encore un orphelinat ? Dans quel village avez-vous construit des chaussées ? [...] Est-ce que vous êtes au courant du volume de l'importation et de l'exportation du pays ? Est-ce qu'il vous est jamais venu à l'idée que la quantité des exportations devrait être plus grande que celle des importations, afin que le trésor de l'État se remplisse ? Pourquoi dans toutes choses nous avons besoin des étrangers ? [...] Est-ce que vous connaissez le chiffre de la population de l'Iran ? Est-ce que vous êtes au courant du chiffre de la mortalité et de la natalité qui assure la perpétuation de notre race et notre nationalité ? Est-ce que vous vous êtes jamais enquis de la cause d'émigration des Iraniens en Russie, en Ottoman et aux Indes et est-ce que vous avez pris des mesures pour l'interdire ? Pourquoi ne faites vous pas fonder au moins des usines dans quelques villes, afin que le peuple gagne sa vie et que vous laissiez de vous un nom ? Comment n'interrogez vous pas la cause de la détresse du peuple, afin que vous sachiez pourquoi des milliers de sujets iraniens quittent chaque année leur pays et vont en Ottoman, en Russie et aux Indes, et dans les pays étrangers ils vivent en détresse et dans la misère ? Est-ce qu'il n'est pas encore arrivé le temps où les ministres de l'Iran ne vendent plus les sujets au gouverneurs et les gouverneurs au *pichkâr* [518] et le *pichkâr* au *biglar beygi* et *dârougheh* et ces derniers aux *kadkhodâs* et aux aussi à leur tour aux *farrâchbâchi* [519] et *nâéb* ? [520] Dans quel pays s'est-il vu qu'on loue la

---

518 Intendant.

519 Maître-valet.

520 Lieutenant.

> *dâroughég i* [521] et en plus, aux canailles et aux plus vils des hommes ? Il faut admettre ce qui est juste enfin. Dans les pays civilisés, on l'appelle bureau de police (*dâéréyé polis*). Est-ce qu'il est bon que les policiers soient des vauriens et des illettrés et qu'en sus de leur incompétence, ils accusent par différentes intrigues, les fils respectables des commerçants d'avoir commis plusieurs sortes d'actions inconvenantes et qu'ils compromettent leur honneur et leur crédit pour cinq *tumâns* ? Est-ce qu'il est bon que, profitant de la pudeur d'un jeune noble, digne de son père et de son frère, on lui demande de payer quarante ou cinquante *tumâns* comme amende, sans qu'il ait commis une faute ? [522]
>
> [...]

Ensuite, il pose des questions semblables au Ministre des Affaires étrangères et au Ministre de la Guerre ; il évoque la société persane de l'époque, tandis que le pays était marquée par la faiblesse de l'État central et par la corruption et l'anarchie généralisées, engendrées par les fonctionnaires. Cet état de choses acheminait le pays vers une situation douloureuse dont le résultat ne fut autre que l'émigration des milliers personnes vers les pays étrangers. Ebrahim Beyk demande au Ministre des Affaires étrangères :

> Monsieur le Ministre ! un nationaliste extrémiste iranien vous demande : quelle est la cause du scandale que font vos consuls dans les pays étrangers ? Est-ce que vous êtes au courant ou pas ? Jusqu'à quand nos passeports, qui représentent la nationalité iranienne, seront sans valeur comme le papier des *Attârs* [523] ? Jusqu'à quand nos passeports, qui sont le symbole de notre honneur national, se vendront-ils comme la carte à jouer dans de nombreuses régions et surtout à différents prix ? Par exemple, à Téhéran, cinq *qarân* [524], à Tabriz un *tumân*, à côté du fleuve d'Aras un *tumân* et demi, au Caucase quatre *manâts* (rouble) et demi, et en Ottoman soixante-quinze *ghorouches*. En plus, vos fonctionnaires vendent partout ces passeports pour quelques *ghorouches* aux

---

521 Bureau de police.

522 MARAGHEÏ, *Siâhatnâmé* …, *op. cit.*, t. 1, pp. 65-67. C'est nous qui traduisons.

523 Herboriste.

524 Ancienne unité monétaire iranienne. Aujourd'hui c'est le *rial*.

> voleurs et aux voyoux étrangers qui font, en tant que sujets iraniens, toutes sortes de scandales en Ottoman, en Russie et même en Europe et qui nous déshonorent aux yeux du monde. Dans certains pays, ils ont été arrêtés par les États et après avoir fait une enquête, on a compris qu'ils étaient des voleurs et des pickpockets chrétiens ou des Géorgiens du Caucase ou encore des brigands et des pilleurs d'Ottoman à qui nos consuls avaient vendu le passeport. Dans ce cas, est-ce qu'on peut témoigner du respect à ces consuls ? Ou encore comment nos passeports, ayant la marque et l'empreinte de notre État et nation, peuvent-ils avoir de crédit ? [525]
>
> [...]

La critique violente et aigre de Maragheï vise cette fois le système héréditaire des postes d'État et des fonctions religieuses qui avait cours depuis longtemps :

> Pourquoi les grades scientifiques et les postes d'États doivent-ils héréditaires ? Où permet-on à une personne d'être juge, sans aucun mérite, puisque son père était juge ? Ou encore le père était général de brigade, et après son décès, son fils, n'ayant aucune connaissance, peut occuper ce poste à l'âge de dix-huit ans. Ils incarnent les droits du peuple, nos compatriotes qu'on viole [526].

B) La religion

Dès son arrivée au pouvoir, la dynastie qâjâr se trouva en face du puissant clergé chi'ite, fortifié depuis la dynastie Safavide. Alors, tout au long du XIX[e] siècle, sauf à l'époque de Fath Ali Chah, la tension entre le gouvernement et le clergé ne cessa de s'accroître. Profitant de son importance religieuse ainsi que nationale, grâce à son opposition à l'empiètement des étrangers, le clergé luttait contre les changements socio-politiques et contre les éléments civils modernes, en un mot, contre tout ce qui fortifiait le pouvoir central qu'il considérait comme une entrave à son influence. L'antagonisme entre le clergé et l'État menait donc

---

525 MARAGHEÏ, *Siâhatnâmé* …, *op. cit.*, t. 1, p. 71. C'est nous qui traduisons.

526 *Ibid.*, *op. cit.*, t. 1, p. 206. C'est nous qui traduisons.

le pays vers une situation désastreuse [527]. Les souvenirs qui Ebrahim Beyk avait gardés d'Ardabil confirment notre propos.

> C'était le quatrième jour. J'ai vu qu'on courait de tous les côtés et qui on criait partout que c'était le *jéhâd* (la guerre sainte). Je me suis dit : c'est quoi, ce nouveau jeu et c'était le *jéhâd* avec qui ? Je suis allé voir ce qui se passait. Youssef Amou s'accrocha à moi :
>
> – Je ne vous laisse pas sortir, dit-il, de peur qu'on ne vous fasse du mal.
>
> – Laisse-moi aller voir quelle bagarre c'est, dis-je.
>
> Je me suis débarrassé de lui et j'ai couru dehors. Après avoir fait une enquête, on me dit : « Monsieur Mir Saleh ou Cheykh Saleh, mettant le suaire et prenant l'épée à la main, a donné l'ordre du *jéhâd*. Plus de deux mille personnes se sont réunies alors autour de lui. Je ne sais pas ce qu'avait fait l'un des fonctionnaires d'État, pour que ça ne lui plaise pas. Il ordonna donc de l'arrêter et de l'amener en le traînant chez lui. On l'avait tant battu qu'il s'était évanoui. Certains disaient qu'il était mort, certains autres disaient qu'il n'était pas mort, mais qu'il allait mourir ».
>
> Je me suis dit : *Sobhânallâh* [528], de quel tumulte s'agit-il ? Est-ce qu'il n'y a pas d'État et de chef dans ce pays ? Qu'est-ce qu'il prend à un mollah de battre un fonctionnaire d'État : même l'État ne peut pas respirer ? [529].

Maragheï écrivit son roman dans une période où un mouvement antireligieux et anticlérical avait déjà commencé. L'auteur, à son tour, critique impitoyablement la religion ainsi que le clergé qui faisait sentir son autorité à l'époque parallèlement à l'État. Maragheï ne critique pas à mot couvert ; il n'utilise non plus l'ironie, comme Dehkhoda et surtout Djamalzadeh, pour adoucir ses critiques. Il a son franc-parler et ses critiques sont en réalité semblables à une épée dégainée. Dans les texte suivant, l'assaut de quatorze *séyyéds* contre Ebrahim Beyk et Yousef Amou à la sortie de Tabriz, qui leur

---

527 SOLTANIAN, *Les causes..., op. cit.*, p. 30-31.

528 Gloire à Dieu. Interjection marquant l'étonnement, la réprobation.

529 MARAGHEÏ, *Siâhatnâmé* …, *op. cit.*, t. 1, pp. 129-130. C'est nous qui traduisons.

demandaient de l'argent en les menaçant avec un gourdin, donnne l'occasion à l'auteur de mettre audacieusement en doute un important principe de la religion musulmane, le *khoms* [530] ; mettre en question un tel principe diminuer le revenu du clergé et mettre en péril sa subsistance.

> – Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Ebrahim Beyk aux *séyyéds*.
>
> – On veut, dit un *séyyéd*, le droit de notre ancêtre [le prophète Mahomet] et c'est tout.
>
> – Que je sois sacrifié pour lui, dit Ebrahim Beyk, qu'est-ce que je vous dois ? Quel droit et quelle créance avez-vous sur nous ?
>
> – Quel droit, dit le *séyyéd*, peut être plus grand que ce droit-là qu'un cinquième de tout ce que vous avez nous appartient. Même l'un des cinq doigts de votre main est le droit des *séyyéds*.
>
> – Premièrement, dit Ebrahim Beyk, comment savez-vous, cher monsieur, que nous sommes riches ? Deuxièmement, comment savez-vous qu'il y a chez nous le *khoms* et le droit des *séyyéds* ? Troisièmement, d'où nous connaissez-vous et comment savez-vous que nous sommes de quelle religion ? Quatrièmement, d'où peut-on savoir que vous êtes *séyyéds* et descendants du Prophète ? Cinquièment, où le Prophète *salavâtollâh 'aleyhé va âléh* [531] ordonna-t-il d'arrêter des voyageurs inconnus dans le désert et de les piller à coup de gourdin ? [532].

Pour en finir avec les *séyyéds*, Ebrahim Beyk ordonna finalement à Youssef Amou de leur payer dix *tumâns*.

> – Tiens ! dit Youssef Amou, le jour du jugement dernier j'en rougirai en présence de ton aïeul Mahomet.
>
> Le *séyyéd* prit l'argent et dit avec une extrême indifférence :
>
> – Fais comme tu veux ! Si tu veux, écris aussi le nom du muletier comme témoin.
>
> Youssef Amou, tout offensé, leva la tête au ciel et dit :

---

530 Chaque musulman doit payer un cinquième de son revenu aux clercs, considérés comme les successeurs de Mahdi, le douxième Imâm des chi'ites, qui a disparu. Mahdi est donc l'Imâm dont le retour est attendu, qui viendra pour compléter l'œuvre de Mahomet.

531 Que Dieu le bénisse ainsi que sa famille.

532 MARAGHEÏ, *Siâhatnâmé* …, *op. cit.*, t. 1, pp. 173-174. C'est nous qui traduisons.

– Il suffit que Dieu soit le témoin [533].

Ce souvenir fournit à l'auteur l'occasion de critiquer le clergé avec une extrême violence en le comparant aux pilleurs que même l'État qâjâr ne fut pas capable de contrôler. Le petit dialogue entre Youssef Amou et le *séyyéd* présente au lecteur un type humain, le *séyyéd*-pilleur, qui extorque les biens des voyageurs au nom de la religion, sans qu'il croie vraiment dans celle-ci, pas plus que dans la résurrection et le jugement divin. Puis, il reproche aussi au clergé d'entraver la modernisation du pays, même au point de vue hygiénique : Hâji Molla, le prédicateur du village de Marand, est un personnage dominé par les superstitions, qui refuse la vaccination contre la variole malgré le décès de ses deux enfants. Refusant tout ce qui vient d'Europe, comme la vaccination, Hâji Molla préfère attribuer la mort et la cécité de sept cents enfants, en un mois, au destin et à la providence divine.

C) Le patriotisme

Le sentiment patriotique d'Ebrahim Beyk est le reflet de celui de l'auteur qui veut l'inspirer au lecteur, à travers de vives critiques de la société pré-révolutionnaire de l'Iran du XIX^{e} siècle. *Siâhatnâméyé Ébrâhim Beyk* est un roman essentiellement national dont toutes les critiques tournent en réalité autour d'un sujet principal : la patrie. Ce thème est fréquent chez les auteurs de l'époque ; en effet, la situation troublée du pays l'exigeait. Mais aucun ouvrage n'égale *Siâhatnâmé* en sentiment patriotique. On rencontrait déjà ce thème chez les poètes et les prosateurs de l'école *Khorâsâni*; mais la patrie et le patriotisme prennent une autre dimension à l'époque de la Révolution. La littérature persane connaît bien aussi le thème de l'amour dans ses différentes dimensions [534], dont les poèmes narratifs à thème amoureux qui évoquent un personnage décédé à la suite d'un chagrin d'amour pour sa bien-aimée. Mais le héros ne meurt jamais de

---

533 *Ibid.*, t. 1, p. 173. C'est nous qui traduisons.

534 *Cf. infra,* la section consacrée au Renouveau littéraire.

chagrin s'il s'agit d'un amour de la patrie ; il lui sacrifie sa vie plutôt dans la bataille. Maragheï prend donc l'initiative pour la première fois, à notre connaissance, de présenter un type de patriote qui meurt tragiquement à cause de la souffrance qu'il endurait pour la patrie, et ceci, pour susciter le sentiment nationaliste du lecteur. Recourant à ce sentiment dans les scènes tragiques qui vit son héros, l'auteur critique l'impuissance de l'État qâjâr qui joue un rôle de premier plan dans la décadence du pays.

> Ô ma chère patrie ! Puisse mon âme et mon corps être sacrifiés pour ta terre. Selon ma doctrine, tu es mieux que le paradis. Ta terre est la source de la vie, et l'air du paradis envie ton air. Hélas ! tes descendants indignes ont méprisé ta valeur et ils ne se sont pas occupés de conserver ta splendeur. Ils t'ont humiliée aux yeux des étrangers [535].

Ce thème patriotique s'exprime aussi dans le roman à propos des constructions. Rappelons que l'art et l'architecture avaient pris un grand essor à l'époque des Safavides et de nombreuses routes, des caravansérails, des ponts, des mosquées, des écoles, etc. furent fondés à cette époque. Chah Abbas le Grand y eut la grande part. Ce dernier, considéré comme le plus puissant et le plus brillant roi de cette dynastie, étendit largement les frontières de la Perse ; mais l'étendue du pays n'a jamais atteint celle qu'il avait à l'époque de Darius. « La route de soie », qui se prolongeait d'Ésfahân au Golf persique, avait aussi été construite sur l'ordre du Chah Abbas le Grand. Par cette route, on exportait la soie, qui était aussi précieuse à l'époque pour la Perse que c'est le pétrole d'aujourd'hui.

Plus tard, Abbas Mirza, le fils de Fath Ali Chah Qâjâr et l'héritier de la couronne, tenta aussi audacieusement d'arracher l'Iran à la torpeur qui était le résultat de la chute des Safavides. Mais la mort prématurée de ce prince clairvoyant, avant son accession au trône, fit arrêter tous ses projets de réforme.

---

535 MARAGHEÏ, *Siâhatnâmé* …, *op. cit.*, t. 1, p. 182. C'est nous qui traduisons.

Ces rappels historiques expliquent le passage suivant, où l'on voit le héros du roman bouleversé par la vue d'une forteresse qui avait été construite sur l'ordre du Chah Abbas le Grand, mais qu'il voyait à l'état abandon à Ardabil ; il s'écrie alors :

> Ô roi zélé ! Chah Abbas, et ô régent ! Abbas Mirza, où êtes-vous ? Levez la tête hors de la terre sombre et regardez comment vos successeurs indignes ont gardé ce que vous leur avez légué. Vous avez construit à grand-peine ces forteresses et ces vastes remparts pour défendre la patrie et repousser l'ennemi. Maintenant, en s'installant dans les étages supérieurs de ces forteresses, on donne des ordres injustes pour anéantir et piller la patrie et assassiner également les sujets du pays. De même, on a destiné impudemment aux ordures les étages inférieurs qui furent un jour le quartier général des *mojâhédins* musulmans. Ô roi courageux et ô roi zélé et religieux, où es-tu ? [536].

– *La noblesse de la race iranienne*

Le nationalisme et l'admiration de la race aryenne [537] que Ferdowsi , le poète de l'école littéraire *khorâsâni*, avait déjà amené à son apogée avec son grand chef-d'œuvre épique *Châh nâméh*, s'exprimèrent à nouveau dans la littérature persane contemporaine. Animé par ces sentiments, l'auteur de cette époque lutte contre tout ce qui met en péril l'intérêt national et l'intégrité de son pays.

---

536 *Ibid.*, p. 127. C'est nous qui traduisons.

537 Ferdowsi appellait *ajam* les populations aryennes qui s'étaient établies sur le plateau iranien vers la fin du III^e^ millénaire avant l'ère chrétienne (le nom de l'Iran vient du mot *Airyanem Vaejah* ou *Airyana Waejah* (*Irân veyj*) qui désignait la terre des Aryens). Le poète, rappelant les épopées de l'Iran et insistant sur la grandeur antique de ce pays, a lutté contre l'envahisseur arabe. Ferdowsi a composé son *Châh nâméh* pendant une durée de trente ans ; il écrit lui-même dans un vers : « J'ai beaucoup subi de peine au cours de trente ans / J'ai vivifié l'*ajam* avec cette [langue] persane ».

Dans les textes suivants, Maragheï, en admirant la race iranienne, accuse l'État qâjâr de ne pas prendre soin de l'éducation du peuple.

> Selon les savants de toutes les nations, les Iraniens sont doués de talent naturel. Ils sont intelligents et si on les instruit, ils sont susceptibles de toutes sortes de progrès et de civilisation, et ils peuvent rendre de remarquables services à leur pays. On sait que certains nobles iraniens, pour faire des études, sont allés en Russie, en France et en Angleterre. Malgré les rudes épreuves provenant de l'éloignement du pays natal, ils eurent de meilleurs résultats que les indigènes. Les lecteurs se demanderont pourquoi les Iraniens, malgré tous ces talents innés, ont du retard sur les autres pays. La cause est évidente. C'est le manque d'éducateurs, c'est le manque d'éducateurs, c'est le manque d'éducateurs [538].

Se souvenant de grandeur de la Perse antique, il dit ailleurs :

> À l'époque où il y avait en Iran les sciences, l'art et la civilisation, les Occidentaux ne jouissaient d'aucune civilisation ni d'humanité. Qu'est-ce qui s'est passé alors ? La situation est entièrement inversée : le malheure s'est abatu sur ce peuple noble et ancien qui, en toute choses, a besoin aujourd'hui des étrangers, et qui est aussi sous l'autorité de ces derniers [539].

D) Les voyages inutiles des rois Qâjârs en Europe

En avril 1873, Nasereddin Chah se rendit en Europe pour visiter l'Exposition universelle de Vienne à l'invitation officielle de François-Joseph, l'empereur d'Autriche. Il visita également la Russie, l'Allemagne, la Belgique, l'Angleterre, la France, l'Italie et l'Ottomane. Les frais de son voyage furent payés par le Baron de Reuter à qui l'Iran avait concédé le « monopole des chemins de fer, des mines, de l'irrigation, de la banque, et divers projets industriels et agricoles » [540]. En 1878, le Chah partit pour la deuxième fois en Europe et il visita la Russie, l'Allemagne, l'Autriche et aussi la France, pour

---

538 *Ibid.*, pp. 188-189. C'est nous qui traduisons.

539 *Ibid.*, p. 188. C'est nous qui traduisons.

540 RICHARD, Yann, « L'Iran sous... », *op. cit.*

visiter l'Exposition universelle de Paris. Il se rendit ensuite pour la troisième fois en Europe en 1889, et il visita la Russie, l'empire ottoman, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique, l'Angleterre et la France, ce qui lui donna l'occasion de visiter une autre fois l'Exposition universelle de Paris.

Intéressé par les voyages comme son père, Mozaffareddin Chah décida de partir en Europe, mais le trésor du pays était vide. Pour assurer les frais de voyage, Amin os-Soltan, le Premier ministre, conclut une convention avec la Russie en échange de 23500000 roubles qu'il emprunta, il mit en gage les revenus des douanes du pays. Le Chah se rendit alors en Europe en 1900 et il visita la Russie, l'Ottomane, l'Autriche, la Suisse, l'Allemagne, la Belgique et la France. À Paris, il fut la cible d'un attentat ; un jeune homme nommé François tira sur lui un coup de pistolet, mais il en réchappa [541].

Pour se procurer un nouveau boudget, il octroya, à son retour, la concession exclusive de l'exploitation du pétrole dans toutes les provinces centrales et au nord du pays à William D'Arcy. Après deux ans, en empruntant à nouveau et en octroyant des nouvelles concessions, le Chah partit pour l'Europe et visita l'Autriche, l'Allemagne, la Belgique, la France, l'Italie et l'Angleterre. En 1905, le Chah décida de partir en Europe pour la troisième fois ; mais les Russes et les Anglais refusèrent de lui prêter encore de l'argent. Pour assurer les frais de voyage, le Chah nomme alors le belge Naus comme Président Directeur Général des douanes en lui donnant des pleins pouvoirs pour augmenter des taxes.

Ces voyages inutiles et ces emprunts successifs poussèrent le pays vers une situation désastreuse. Ils suscitèrent le mécontentement général qui aboutit finalement à la Révolution constitutionnelle de 1905-1912. Le texte suivant est

---

541 BROWNE, E. G., *Énqélâbé Irân*, traduit de l'anglais par Ahmad Pejouh, Téhéran, Ma'rafat, 1338 hs, p. 98.

une allusion à ces voyages successifs des deux rois et aussi aux étudiants envoyés en France.

> Avec ces hommes politiques, l'Iran n'est pas réformable. Il ne se trouve personne parmi eux pour parler d'artillerie, d'armée et des diverses sciences de l'Europe. Et ils ne savent pas comment les Européens ont acquis la civilisation et l'extrême progrès. À l'*ékspozision* (exposition), ils se promènent seulement. Ils n'ont pas l'intention d'aller voir leurs usines afin de comprendre et de savoir quelque chose. Ils cherchent à acheter des objets précieux et à gaspiller l'argent du peuple et de l'État.
>
> Lorsque deux ou trois personnes se réunissent, ils ne disent que : « j'ai amené telle fille chez moi ; elle était bonne [...] ».
>
> Ils n'ont pas appris le français, l'italien ni d'autres langues étrangères pour connaître la *politik* (politique) de ces pays et aussi pour lire et traduire des œuvres techniques et juridiques, afin que le peuple en jouisse. Mais au contraire, ils apprennent la langue pour s'entretenir avec les filles et flirter avec les femmes et pour dire « *Com Vous Ést Goli* [542] : *qoum vous it jouli* » (comme vous êtes jolie).
>
> À l'intérieur, quand ils se lèvent le matin, ils réfléchissent pour savoir où gagner les *madâkhéls* [543], qui ils peuvent calomnier et dépouiller. À l'intérieur, combien ils étaient avides de *madâkhél* ; à l'étranger, au contraire, ils se demandent comment gaspiller l'argent, à qui le donner et comment le prodiguer. Une prostituée dont le tarif est dix francs, ils la payent vingt livres et se vantent, comme s'ils avaient chassé une proie introuvable ou qu'ils avaient conquis « la forteresse de verre » [544]. Les hypocrites de Paris les appellent « *Pérans son éksélâns* » (Prince son excellence) et leur vident les poches [545].

---

542 C'est l'auteur qui a écrit ces formules dans les deux langues, française, d'abord, et persane ensuite, dans une transcription ironique et volontairement fausse, pour dire qu'ils n'ont même pas appris la langue.

543 Revenus supplémentaires et souvent illicites.

544 *Qaléhyé chiché* : nom de la forteresse *Chirbit* au village de Chiché dans la région d'Ahar, situé dans la province d'Âzarbâijân à l'est de l'Iran.

545 MARAGHEÏ , *Siâhatnâmé* …, *op. cit.*, t. 2, pp. 240-241. C'est nous qui traduisons.

Conclusion

Les ingérences constantes des Russes et des Anglais et l'impuissance de l'État Qâjâr pour les affronter, le sous-développement du pays, les superstitions généralisées et bien d'autres facteurs, firent naître un mouvement intellectuel à l'époque de Nasereddin Chah, au sein duquel les écrivains présentèrent à la société iranienne une littérature socio-politique qui s'enrichissait sûrement de l'influence d'une littérature révolutionnaire venant de l'Europe et notamment de la France. Dès lors, la littérature millénaire persane subit une grande évolution qui commença tout d'abord dans la prose, du point de vue thématique et formel, avec deux phénomènes majeures :

- le style ampoulé et maniéré, qui avait survécu l'époque des Safavides, ne pouvait plus répondre aux exigences de la société, et fut délaissé ;
- on traduisit beaucoup d'ouvrages européens.

La poésie, malgré sa suprématie sur la prose depuis des siècles, eut du retard dans son évolution. Elle connut un petit changement après le renouveau littéraire, mais sa vraie évolution ne produisit qu'après la révolution constitutionnelle, lorsque les poètes, tout en gardant la forme classique, composèrent les premiers poèmes socio-politiques et critiques. Puis, en 1923, Nimâ Youchij, en composant *Afsânéh* [546] et en présentant une nouvelle forme littéraire, *ch'ré now* (la poésie moderne), fit en réalité une révolution dans la poésie classique persane.

La littérature socio-politique avait pour but d'arracher l'Iran à sa torpeur et de lutter contre la tyrannie, les superstitions religieuse, l'injustice, la discrimination entre l'homme et la femme et l'ingérence des pays étrangers, notamment des Russes et des Anglais. Tous les critiques tournaient autour d'un sujet central, la patrie, et les prosateurs et les poètes, ayant des sentiments nationalistes, se proposaient la sauver.

---

[546] La légende.

TROISIÈME PARTIE : SEYYED MOHAMMAD ALI DJAMALZADEH ET JOSEPH ARTHUR COMTE DE GOBINEAU

CHAPITRE VI : DJAMALZADEH, LE PRÉCURSEUR DE LA NOUVELLE PERSANE

Au début du XX^e siècle, la révolution politique se produisit en même temps qu'une révolution littéraire. Celle-ci résultait d'un mouvement littéraire dont les intellectuels persans avaient jeté les bases depuis la moitié du XIX^e siècle. La littérature qui émergea à l'époque de la Révolution fut une « littérature des pensées » [547] : c'était une écriture de combat, essentiellement critique et populiste, qui évoquait le nationalisme, le libéralisme et les autres questions socio-politiques. De cette manière, l'individualisme de la littérature classique, qui insistait sur la purification morale et l'éducation de l'individu, fut remplacé, au fur et à mesure, par une littérature qui voulait assumer la purification et l'éducation de la société [548]. Par ailleurs, tout au contraire de la littérature mystique classique qui méprisait les biens de ce monde et qui les considérait

---

547 AJAND, Yaqoub, *Anvâé adabi dar Irâné émrouz*, Téhéran, Nachré qatréh, p. 34. Cité par EMAMI, Nasrollah et DELAVIZ, Masoud, « Machrouté sâzâné adabi », *Majaléyé târikhé adabiyâté fârsi*, hiver 1387 hs., n°59/3, p. 9.

548 EMAMI et DELAVIZ, « Machrouté sâzâné... », *op. cit.*, p. 11.

comme une entrave pour l'élévation de l'âme [549], l'homme tel que le concevaient la littérature « constitutionnelle » et celle qui l'a suivie appartenait à ce monde et rien ne l'empêchait de profiter des biens mondains. Cette nouvelle idée fournit aux auteurs contemporains persans l'occasion d'évoquer dans leurs ouvrages les maux et les aspirations de la société.

La littérature socio-politique voulait être avant tout compréhensible pour la masse le plus grand nombre. Pour arriver à ce but, l'auteur persan s'efforçait, depuis la moitié du XIX[e] siècle, de ne pas sacrifier le sens à l'esthétique et il évitait, plus ou moins, d'orner la prose au moyen de rimes et du rythme. De même, animé par le sentiment patriotique, il s'efforçait de purifier [550] la langue persane des mots arabes [551] qui s'étaient introduits depuis la conquête de la Perse par l'armée musulmane. Qa'em Maqam Farahani (1193-12351 hq./1779-1835) avait fait les premiers pas en direction de cette simplicité de la prose en imitant le style de Sadi (1200-1291 après J.-C.), poète et écrivain persan. L'idée de Farahani fut perfectionnée par d'autres écrivains comme Mirza Aqa Khan Kermani, Talebof, Maragheï, Mirza Habibollah Esfahani, Dehkhoda, Djamalzadeh et les écrivains de la période post-constitutionnelle.

---

549 ZARQANI, Seyyed Mahdi, *Čéchm andâzé ché'ré moâséré Irân*, Téhéran, Nachré sâlés, 1383 hs., p. 43. Cité par EMAMI et DELAVIZ, « Machrouté sâzâné... », *op.cit.*, p. 12.

550 L'histoire littéraire persane connaît deux époques où la prose a tendu vers la simplicité : aux quatrième et cinquième siècles après l'hégire pour lutter contre les Arabes, et au treizième siècle, lorsque les auteurs luttaient à la fois contre l'État Qâjâr et contre les deux pays colonisateurs russe et anglais.

551 SEYF, Abodorreza, *et alii*, « Rouchanfékrân va adabiyaté dowréyé Machrouté », *Majaléyé dânéchkadéyé adabiyât va oloumé énsâni*, printemps 1384, n°34, p. 109.

1. Les romans

La poésie persane, dont le prestige dominait la prose depuis des siècles mais qui était surchargée par les métaphores et les comparaisons incompréhensibles héritées de l'époque des Safavides, ne pouvait plus répondre aux nouvelles exigences de la société persane. S'enorgueillissant de ses célèbres poètes classiques, elle ne montrait pas non plus, du moins au début, la moindre inclination pour les formes ou les thèmes qui venaient d'ailleurs. Cela explique pourquoi c'est la prose européenne et non la poésie qui a d'abord été traduite, pendant quelques décennies. Les changements thématiques et stylistiques, résultant de l'influence de ces traductions, affectèrent dès lors la prose persane. La conséquence en fut que « le roman et la nouvelle, considérés comme les genres littéraires réalistes, reflétant la vie mondaine, occupèrent au fur et à mesure un rang plus élévé que la poésie. » [552]

Zeyn ol-Abedin Maragheï écrivit le premier tome de son roman socio-politique en 1313 hl./1895, le deuxième en 1323 hl./1905, puis le troisième en 1327 hl./1909. Après cela, les premiers romans socio-historiques, conçus dans le but d'exciter le sentiment nationaliste, parurent après la Révolution constitutionnelle. La grandeur et la splendeur de la Perse antique fut le thème principal de ces romans. *Chams va Toghra* [553] (Chams et Toghra) de Mohammad Baqer Khosravi, *Échq va Saltanat ya Fotouhâté Kouroché Kabir* (L'amour et la

---

552 KHOJASTEH, Faramarz, « Peydâyésh va takviné româné fârsi », *Majaléyé târikhé adabiyâté fârsi*, l'hiver 1387, n°59/3, p. 83.

553 La triple tragédie constituée par *Chams va Toghra*, *Marie Venizi va Toghrol* et *Toghrol va Homa*, écrite en 1910, était influencée d'une part par les romans d'aventures français comme *Les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, et d'autre part, par les histoires versifiées de la littérature classique persane, surtout *Khosrow va Chirïn* de Nezami. *Cf.* YAVARI, Houra, « Dâstâné boland (român) », dans *Adabiyâté dâstâni dar Irân zamïn*, prés. par YAR CHATER, Ehsan, traduit par MATÏN, Ebrahim, Téhéran, Amir Kabir, 1382, p. 59.

royauté ou les conquêtes de Cyrus le Grand) [554] de Cheykh Mousa Nasri Kaboudar Ahangi, *Dastâné bâstân* (L'histoire de l'antiquité) de Mirza Hasan Badi, *Dâm gostrân yâ éntéqâm khâhâné Mazdak* (Les piégeurs ou les vengeurs de Mazdak) de Abdol Hoseyn Sanati Zadeh Kermani sont les premiers romans historiques de cette époque [555]. Bien que le roman historique soit né à la suite de la traduction d'ouvrages européens, les historiens de la littérature persane ne le reconnaissent pourtant pas comme un genre littéraire entièrement occidental ; les légendes populaires à thème historique comme *Abou Moslém Nâméh, Romouzé Hamzéh,...* ou encore les récits historiques de *Târikhé Beyhaqi, Badâyé ol-Vaqâyéh, Dorréhyé Nâdéréh,* etc. constituent une sorte de roman historique qui existait déjà dans la littérature persane [556].

Après l'avènement de Reza Khan Pahlavi, considéré comme le chef d'un État à la fois nationaliste et tyrannique, la censure sévère ne permettait point aux romanciers de s'occuper de questions politiques ; le roman s'orienta donc vers les questions sociales. L'histoire de ce que nous pouvons appeler les romans sociaux, « influencés par des romanciers naturalistes européens comme Émile Zola » [557], tournait, en premier lieu, autour d'un thème primordial : la femme et sa situation désavantageuse ainsi que l'immoralité et la prostitution officielle, des pratiques importées d'Occident avec pour conséquence la disparition des valeurs morales. Les romans sociaux peignaient également la vie des couches

---

554 L'histoire d'Hérodote concernant la Perse, les articles des journaux français sur les Achéménides, le livre d'*Avestâ* (le livre saint des zoroastriens) et *Les Trois Mousquetaires* sont des œuvres sur lesquelles l'auteur a basé la composition de son roman. *Cf.* YAVARI, « Dâstâné boland... », *op. cit.*, p. 59.

555 AJAND, Yaqoub, « *Tajaddodé adabi* », http://www.encyclopaediaislamica.com/madkhal2.php?sid=3285

556 SEPANLOU, Mohammad Ali, *Névisandégâné pichrowé Irân, morouri bar qésséh va qésséh névisi*, Téhéran, moassésséhyé éntéchârâté négâh, 1387 hs., p. 133.

557 YAVARI, « Dâstâné boland... », *op. cit.*, p. 61.

inférieures de la société. *Téhrâné makhouf* (Téhéran épouvantable) de Mochfeq Kazemi, *Chahrnâz* (nom de l'héroïne du roman) de Yahya Dowlat Abadi, *Zibâ* (nom de l'héroïne du roman) de Mohammad Hejazi, *Tafrihaté chab* (Les récréations nocturnes) de Mohammad Masoud Dahati, *Rouzégaré siâh* (L'époque noire), *Éntéqâm* (La vengeance), *Énsân* (L'homme) et *Asrâré shab* (Les secrets de la nuit) d'Abbas Khalili,... sont les romans sociaux les plus connus de cette époque.

2. L'orientalisme, James Morier et les auteurs contemporains persans

Les premiers contacts entre l'Orient et l'Occident sont attestés par les touristes et les commerçants qui laissèrent des lettres de voyage ; celle-ci furent les bases des études orientalistes qui se développèrent au XIX^{e} siècle en Europe. Selon certains chercheurs, l'orientalisme créé par l'Occident fut un instrument au service du colonialisme qui s'en servait pour justifier, en les occultant, ses buts expansionnistes en Orient. Certains autres lui attribuent un aspect scientifique, en les considérant comme des tentatives d'étudier de manière impartiale les questions historiques, anthropologiques, religieuses,... de l'Orient [558]. Les orientalistes, en accord avec la politique coloniale, étudiaient l'Orient avec un préjugé concernant la supériorité de l'Occident, ce qui leur permettait d'inventer un Orient fictif, selon leur goût. Ils présentaient donc une image sombre de l'oriental : un être tyran, irrationnel et arriéré qui devait imiter non seulement la technologie de l'Occident mais aussi sa culture [559].

---

[558] BIGDELOU, reza, *charq chénâsi va rouchanfékri dar Irân*, Consultable sur le site : http://www.ettelaathekmatvamarefat.com/new/index.php?option=com_content&view=article&d=294:1390-02-10-14-57-48&catid=17:mag1&Itemid=27

[559] SEYF, « Rouchanfékrân va adabiyaté », *op. cit.*, p. 112-113.

Les Aventures de Hadji Baba d'Ispahan [560] est le meilleur exemple de ce type de tableau représentant la société persane avec des couleurs très sombres. Le colonialisme se servait ainsi, en réalité, de l'art littéraire pour justifier sa présence multiforme en Orient. La publication des ouvrages littéraires, comme celui de *Haji baba*, est en réalité le point de rencontre des deux courants littéraire et politique du colonialisme.

James Morier arriva la première fois en Perse en qualité de secrétaire de légation au service de Sir Harford Jones, l'ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Téhéran. « Cette mission avait pour but détacher le roi de Perse, de son alliance avec le gouvernement français et d'obtenir le renvoi de l'ambassade française. » [561] Le voyage de cette ambassade depuis le port de Bombay jusqu'à son débarquement à Boucher, puis son départ pour Téhéran en passant par Chirâz et Ésfahân fut pour Morier l'occasion d'observations variées sur les mœurs, la religion, l'armée, l'agriculture et le gouvernement,... de la Perse [562]. Ensuite, son retour de Téhéran, par la route de Qazvin, Soltanieh, Mianeh, Tabriz..., en Angleterre, en compagnie de Mirza Abolhasan Khan [563], l'ambassadeur de la Perse, ainsi que son deuxième voyage à Téhéran, en compagnie de Sir Gore Ouseley, le nouvel ambassadeur d'Angleterre, et du même Mirza Abolhasan Khan lui donnèrent à nouveau l'occasion d'étudier les mœurs et les coutumes persanes. C'est dans le cadre de ces deux ambassades

---

560 MORIER (James Justinian), *The adventures of Hajji Baba of Ispahan* [1824], edited by C.J. Wills, Thornhill (UK), Tynron Press, 1989, 2 vol.

561 *Journal des Savants*, Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Institut de France, p. 37. Consultable sur le site : http://books.google.fr/books/about/Journal_des_Savants.html?hl=fr&id=atTIgn8ZXZUC

562 *Ibid.,* p. 37

563 Après être arrivé à Constantinople, il partit au début de septembre 1809 pour l'Angleterre. Après un séjour de neuf mois à Londres, il rentra en Perse en juillet 1910, *Cf. Journal des Savants, op. cit.* pp. 38-39.

que la Perse conclut les deux traités « coloniaux » de *Mojmal* et de *Mofassal* [564], dans la signature desquels Morier joua un rôle important.

Morier, influencé par l'orientalisme, s'attaqua à l'image qu'avaient donnée de la Perse les écrivains précédents, et notamment deux Français : Jean Chardin (1643-1713) et Jean Baptiste Tavernier (1605-1689). La rédaction de son roman montre en premier lieu l'influence d'Alain-René Lesage, mais aussi celle la littérature classique persane : *Hézâr o yek chab* (*Les Mille et Une Nuits*) et les poèmes de Sadi et de Hafez, pour lui donner une couleur locale [565].

L'histoire de *Gil Blas* et celle de *Haji baba* racontent à la première personne les aventures de deux protagonistes qui connaissent des vicissitudes semblables. Après une vie aventureuse, Gil Blas obtient une place à la Cour et finalement se retire dans son château pour jouir de la fortune qu'il avait acquise par le charlatanisme. Le destin final de Haji baba ressemble à celui du héros français. Il occupe, lui aussi, un poste d'État ; il obtient le titre de secrétaire d'ambassade de la Perse à Istanbul, puis il rentre en Perse où il fréquente la Cour. Finalement, ayant accumulé une grande fortune, il retourne dans sa ville natale, Ésfahân, d'où il envisage de voyager en Angleterre. Dans son roman, Morier essaye cependant distinguer Haji baba de son modèle européen, en le présentant comme un type oriental qui est d'un naturel vil et imposteur.

L'Orient décrit par Morier est un monde inerte, présentant invariablement les mêmes tares. L'auteur ne juge évidemment pas de la même façon l'Occident qui jouit, selon lui, d'un développement dynamique. Cette littérature d'esprit colonialiste tentait de justifier la présence politique des Européens, considérés comme des puissances bienfaisantes, en Orient en donnant un aspect malfaisant

---

564 *Cf.* Chapitre I.

565 BOUBANI, Farzad, « James Morier, Haji baba va adabiyâté ésté'mâri », *Péjouhéshé zabânhâyé Khâréji*, printemps 1387, n°43, pp. 18-20.

aux Orientaux. Elle voulait faire croire que cette présence était indispensable pour l'élévation de la culture et de la civilisation de l'Orient [566].

L'orientalisme voulait certes se définir, au début, comme une étude académique sur l'esthétique, la langue, l'art et la littérature de l'Orient ; mais, influencé par les politiques coloniales des pays européens, il se transforma au XIX[e] siècle en une étude géopolitique, et les œuvres qui résultèrent de cette nouvelle conception de l'orientalisme présentaient, dominée par les préjugés et les clichés, une image toute sombre de l'Orient. Le monde décrit par cette littérature coloniale est un monde malfaisant et impur ; on y rencontre sans cesse des traîtres, des flatteurs, des assassins, des barbares et des débauchés possédant des harems caractérisés par des intrigues dangereuses [567]. Cette littérature coloniale en tirait la conclusion que toutes ces turpitudes morales proviennent de la race et du sang des orientaux [568] et non du milieu social où ils vivaient ; or, ce milieu social, à la suite d'une métamorphose culturelle imposée par les pays colonisateurs, avait perdu depuis longtemps sa couleur locale.

Le roman de *Haji baba* fut traduit de l'anglais en français par A.J.B. Defauconpret. Mirza Habibollah Esfahani l'a ensuite traduit du français en persan sous le titre de *Haji baba ésfahâni*. Ce faisant, Mirza Habibollah en a supprimé les phrases d'esprit colonialiste et y a ajouté, selon son goût, des proverbes et des poèmes persans, des versets du Coran,... En ajoutant par ailleurs des jugements hostiles à la Russie et à l'Angleterre, le traducteur a ainsi réussi à transformer ce roman « colonial » en une œuvre anticoloniale.

---

566 *Ibid.*, pp. 16 et 19.

567 *Ibid.*, p. 12.

568 JAN MOHAMED, Abdul R. « The Economy of Manichean Allegory », in Bill Ashcroft, *et. al.*, (eds.), *The Post-Colonial Studies Reader*, London : Routledge, 1995, pp. 18-23. Cité par BOUBANI, *James Morier, Haji baba...*, *op. cit.*, p. 16.

Le langage, essentiellement fluide, et le ton ironique de cette version persane de *Haji baba* contribua à « la naissance d'une nouvelle sorte de narration en Iran, à la première personne sous forme de roman » et de nouvelle [569]. Ce fut une innovation dans la technique narrative persane. Les cinq nouvelles du recueil *Yéki boud-o yéki naboud* (Il était une fois) de Djamalzadeh, influencé à la fois par le roman de *Haji baba* et par *Les nouvelles asiatiques* de Gobineau, sont elles aussi énoncées à la première personne. Par ailleurs, les écrivains persans adaptèrent le style critique des orientalistes, mais sûrement dans un autre but que ces derniers. Une littérature critique naquit alors, dès la moitié du XIX^{e} siècle, dont le but était le progrès du pays [570].

3. Seyyed Mohammad Ali Djamalzadeh

Le fils de Seyyed Jamaloddin Vaez Esfahani, Seyyed Mohammad, naquit le 12 janvier 1270 hs./1892 à Ésfahân. Son père, prédicateur de mosquée et chef de l'opposition contre Zol os-Soltan, gouverneur d'Ésfahân, dut quitter cette ville avec sa famille pour s'installer à Téhéran en 1286 hs./1903. En avril 1908, le jeune Mohammad Ali fut envoyé par son père au collège lazariste d'Antoura de Beyrouth pour continuer ses études. La même année, le Parlement fut bombardé par Mohammad Ali Chah et les Russes, et Seyyed Djamaloddin Vaez, après avoir fui à Hamadan, fut arrêté, puis transféré à Broujerd et, finalement, il fut empoisonné [571].

---

569 BALAY, C., *La genèse du roman persan moderne*, Traduit en persan par Mahvach QAVIMI et Nasrin KHATTAT, Téhéran, Éntéchârâté Moeïn – Anjomané irânchénâsiyé farâncé dar Irân, 1377, p. 138.

570 SEYF, « Rouchanfékrân va adabiyaté », *op. cit.*, pp. 114, 115 et 121.

571 *Cf.* Chapitre IV.

En 1910, son fils se rendit en France mais, attiré par la supériorité des universités de Suisse, il partit pour Lausanne où il entreprit des études de droit, « études qu'il se vit obligé par les autorités iraniennes de terminer à Dijon, à la suite de rumeurs concernant une idylle peu discrète de l'étudiant avec sa future (première) femme qu'il retrouva à Dijon. » [572] Après avoir fini ses études en 1914, il se maria.

Comme nous l'avons vu, la Révolution constitutionnelle subit des vicissitudes dès qu'elle triompha en 1906. Après le bombardement du Parlement en juin 1908, Téhéran, Tabriz, Racht et Ésfahân devinrent les foyers de la résistance qui aboutit à la prise de Téhéran, en juillet 1909, et à l'abdication du roi en faveur de son fils Ahmad, alors âgé de treize ans. Le 24 décembre 1911, le Parlement fut dissous et les Russes occupèrent les régions du Nord ainsi que Tabriz [573] ; ensuite ils avancèrent le mois de *dey* 1294 hs./décembre 1915 vers Téhéran. Après l'éclatement de la première guerre mondiale, les Anglais, autrefois rivaux mais bientôt alliés des Russes, occupèrent le sud du pays. L'Iran devint alors, malgré la déclaration de sa neutralité, « un champ-clos où combattaient d'une part Russes et Anglais, d'autre part les Turcs, alliés de l'Allemagne, qui occupaient en 1915 l'Ouest du pays jusqu'à Ispahan. » [574]

Afin de lutter contre les envahisseurs russes et anglais, le *Comitéyé mohâjérat* (Comité d'immigration) fut donc formé, dès le début de la guerre, par le Parti nationaliste ; il organisa un État national d'abord à Qom, puis à Kérmânchah. Les membres du comité, pour s'opposer aux deux pays colonisateurs (la Russie et l'Angleterre), se rangèrent du côté des Allemands. Mais la résistance des nationalistes fut brisée après l'occupation du pays par les

---

572 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 112.

573 *Cf.* Chapitre IV.

574 DJAMALZADEH, S. M. A., *Choix de nouvelles*, trad. du persan par Corbin, H. et Lotfi, S., introduction de Massé, H., Paris, Les Belles Lettres, 1959, p. 15.

Russes et les Anglais ; les uns se dirigèrent vers l'Irak, les autres vers l'empire ottoman, et le reste trouva refuge auprès des tribus *Bakhtiyâri*, dans le Čahâr Mahâlé Bakhtiyâaris, situé à l'ouest de l'Iran.

En 1915, Taqizadeh, l'un des dirigeants du Parti démocrate, fonda le *Comitéyé méliyouné Irâni* (Comité des nationalistes iraniens) et réunit autour de lui, à Berlin, des libéraux nationalistes iraniens pour lutter à la fois contre l'absolutisme des Qâjârs et la double occupation des Russes et des Anglais. Djamalzadeh, qui vivait alors en Suisse, accepta l'invitation de Taqizadeh. Bien qu'il fût le plus jeune du groupe, il fut choisi pour une mission qui l'amena d'abord à Baghdad, puis à Kérmânchah en Iran. La mission avait pour but de fonder un journal intitulé *Rastâkhiz* (Résurrection) en langue persane, mais aussi d'unifier les clans féodaux et de former à Kérmânchah une armée nationale destinée à repousser les Russes et les Anglais. Le journal fut publié à Baghdad sous la direction de Pour Davoud, un autre membre du « Comité des nationalistes iraniens » qui avait rejoint Djamalzadeh dans cette ville [575]. Ce dernier séjourna pendant seize mois dans la région de Kérmânchah, en étroit contact avec les tribus lores et kurdes qu'il essaya convaincre de former une armée nationale contre les envahisseurs russes et anglais. Cette tentative de résistance se solda par un échec [576], et la progression « du corps russe du général Baratov » [577] contraignit l'armée nationale de l'Iran à se replier sur Baghdad d'où, lorsque les Anglais s'approchèrent, les combattants prirent, par groupe, la route d'Istanbul. Finalement, ils se rendirent à Berlin [578], au moment où le « Comité des nationalistes iraniens » était sur le point de fonder la revue *Kâvéh* dans le but de critiquer la politique colonialiste des alliés et de défendre la

---

575 *Ibid.*, pp. 16-17 ; et BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 113.

576 BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 113.

577 NIKITINE, B., « Seyyed Mohammad Ali Djamalzadeh, pionnier de la prose moderne persane », *Revue des études islamiques*, t. 1, 1959, p. 27.

578 DJAMALZADEH, *Choix de...*, *op. cit.*, p. 18.

politique des Allemands. Cette revue politique publiait parfois des articles littéraires, et Djamalzadeh, après son retour à Berlin, publia son premier article – qui avait pour titre *Vaqti ké méllati asir mi chavad* (Quand un peuple tombe en esclavage) [579] – dans le premier numéro, paru le 24 janvier 1916. Il assura, avec Taqizadeh, « la plupart des articles, de haute tenue, abordant les sujets les plus variés : politiques, historiques, économiques, littéraires, iranologiques... » [580] En 1917, il publia son premier livre, intitulé *Ganjé châyégân ya owzâé éqtésâdi-yé Irân* (Un trésor abondant ou la situation économique de l'Iran) [581]. La même année, il assista, comme représentant du «Comité des nationalistes iraniens » de Berlin, au Congrès mondial de Stockholm où, dans son discours, il critiqua sévèrement la politique coloniale de la Russie et de l'Angleterre en Iran [582]. Après avoir publié 35 numéros, la revue *Kâvéh* mit provisoirement fin à son activité en 1919. Les parutions reprirent en 1920, mais cette fois elles étaient littéraires [583]. Finalement, elle s'arrêta définitivement de paraître en 1922.

Après la cessation de *Kâvéh*, Djamalzadeh fonda, à l'aide de quelques hommes de lettres persans, la revue *Farhangestân*. Il fut engagé en même temps par l'ambassade de la Perse à Berlin, où il occupa pendant huit ans le poste

---

579 Il semble que Djamalzadeh fasse allusion dans ce titre à l'un des *Contes du lundi* d'Alphonse Daudet : « La dernière casse », dont il publia quelques années plus tard une traduction. Daudet a écrit dans son œuvre : « ... quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison » (*Contes du Lundi*, Paris, Le Livre de poche, 1963, p. 12). *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit*., p. 113.

580 *Ibid.*, p. 113.

581 L'expression *Ganjé châyégân* fait allusion au trésor de Khosrow Anuchirvân (590-628 ap. J.-C.), le roi des Sâssânides en Perse.

582 KAMCHAD, Hasan, *Pâyé gozârâné nasré fârsi*, Téhéran, Nachré ney, 1384 hs., pp. 139-140.

583 TABATABAÏ, Mohit, *Târikhé tahliliyé matbouâté Irân*, Téhéran, Moassésséyé éntéchârâté bé'sat, 1375 hs., pp. 204-205.

d'attaché culturel [584]. Il fonda également la revue de *Élm va Honar* (La science et l'art) dont il était lui-même le rédacteur en chef, et où il publia certaines de ses premières nouvelles [585].

En 1931, il trouva un poste au Bureau International du Travail de Genève où il travaillait au titre de représentant de l'Iran. Il prit sa retraite en 1956 [586]. Il assurait également « des cours de langue et de littérature persanes à la faculté de lettres de l'université de cette ville. » [587]

Djamalzadeh est l'auteur de quarante-quatre ouvrages, dont quinze sont des recueils de nouvelles et des romans. Il traduisit également, de l'allemand et du français vers le persan, de nombreuses nouvelles, ce qui déboucha sur la publication de douze recueils. Il publia par ailleurs 239 articles. Il est décédé en 1997 à Genève à l'âge de 106 ans. Malgré le long séjour de Djamalzadeh à Genève, cette ville n'apparut jamais dans ses œuvres.

A) Yéki boud-o yéki naboud

En 1300 hs./1921, le journal *Kâvéh* publia la première nouvelle persane, intitulée *Fârsi chékar ast* (Il est doux le persan, expression qu'on peut traduire littéralement par le persan est le sucre en poudre) ; il faisait naître ainsi un nouveau genre littéraire dans la littérature persane. La même année, Djamalzadeh la reprit avec cinq autres nouvelles dans son premier recueil, *Yéki boud-o yéki naboud.*

Ce recueil, considéré comme le point de départ du nouveau genre littéraire, aiguilla ainsi la *qésséh* (fable) persane vers une nouvelle voie ; le genre

---

584 AFCHAR, Iraj, « Mohammad Ali Djamalzadeh », *Faslnâméhyé zabân va adabé fârsi*, automne 1376 hs., 3e année, n°3, pp. 11, 14.

585 KAMCHAD, *Pâyé gozârâné..., op. cit*., p. 141.

586 AFCHAR, « Mohammad Ali Djamalzadeh », *art. cit*., p. 11.

587 BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 114.

bénéficiait, d'une part, de l'art de la narration classique persane et empruntait, de l'autre, la structure et les particularités de la nouvelle occidentale. Cette double influence, à la fois orientale et occidentale, permit à Djamalzadeh de « mettre ses héros dans un univers réel » [588] et non fictif comme les héros des *Mille et Une Nuits* ou d'autres *qésséh* et *afsânéh* (légende) du répertoire classique persan. L'auteur se servit également de cette nouvelle technique narrative pour évoquer les questions socio-politiques qui se posaient dans l'Iran contemporain et pour instruire le lecteur en procédant à des rappels historiques [589]. Il fit la satire du chaos qui régnait en Iran à l'époque, et tourna en dérision le fanatisme religieux, les superstitions et le sous-développement du pays ; c'est dans cette perspective qu'il adressait en même temps au lecteur un message appelant des réformes [590]. Ajoutons que le langage satirique de Djamalzadeh fut sûrement influencé par Dehkhoda, qui, pour sa part, avait réutilisé le *Tanz* (satire) classique persan.

Dès lors, les couches inférieures de la société, leurs souffrances et leurs espoirs trouvèrent une place dans ce nouveau genre littéraire. Le modèle présenté par Djamalzadeh fut perfectionné par Sadeq Hedayat, plus célèbre que son devancier, qui influença lui-même d'autre écrivains comme Bozorg Alavi, Sadeq Čoubak, Ebrahim Golestan, Jalal Al Ahamad, Bahram Sadeqi, Gholam Hoseyn Saëdi, Jamal Mir Sadeqi, et bien d'autres auteurs [591]. Ayant de la sympathie pour des personnes défavorisées et méprisées, ils choisirent les héros

---

588 YOUSEFI BEHZADI, Majid, *Mohammad Ali Djamalzadeh et la littérature européenne*, Thèse de l'université de Toulouse II – Le Mirail, 2003, p. 119.

589 SEPANLOU, Mohammad Ali, *Sargozachté nasré moâsér dar dowrâné Machroutiyat*, file:///C:/Documents%20and%20Settings/Admin/Bureau/Djamalzadeh,%20maqalat/Nasr%20moaser.htm

590 MIR SADEQI, Jamal, « Dâstâné koutâh », in *Adabiyâté dâstâni dar Irân zamïn*, [série d'articles] prés. par YAR CHATER, Ehsan, traduit par MATÏN, Ebrahim, Téhéran, Amir Kabir, 1382 hs., p. 94.

591 AJAND, « *Tajaddodé adabi* », *op. cit*.

de leurs œuvres parmi des gens du peuple dont ils dépeignirent l'existence avec réalisme [592].

B) La préface de Yéki boud-o yéki naboud

Avant que nous analysions les nouvelles de Djamalzadeh d'un point de vue comparatiste, il nous a semblé utile d'étudier la préface de *Yéki boud-o yéki naboud*, qui nous servira à mieux connaître la pensée de l'auteur ainsi que ses motivations. Djamalzadeh cherche avant tout la simplicité et le changement de la prose elle-même ; il a l'intention « d'utiliser [...] les proverbes et les expressions » afin que ses nouvelles soient « l'écrin des différents langages des classes et des groupes d'un peuple » [593]. Son écriture est donc caractérisée par l'emploi abondant des locutions populaires, des sentences, des *hadis* [594] et des versets du Coran [595], surtout dans les œuvres qu'il a publiées après les années 1920. Pourtant, son premier recueil, *Yéki boud-o yéki naboud*, présente une prose essentiellement fluide, sans recours exagéré aux mots et aux expressions populaires [596].

La préface de *Yéki boud-o yéki naboud* est considérée comme un « manifeste » pour la prose persane contemporaine ; Djamalzadeh y invite ses collègues à écrire en « une langue vivante, simple et compréhensible, au lieu

---

592 MIR SADEQI, Jamal, « Negâhi kutâh be dâstân nevisiyé mo'séré Irân », Revue de *Sokhan*, septembre 1357 hs., 26e année, n°9, p. 915.

593 DJAMALZADEH, *Yéki boud-o yéki naboud*, *op. cit*., p. 9. Nous renverrons désormais à cette édition au moyen de l'abréviation *Yéki*... La préface du recueil est traduite par Michel CUYPERS ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit*., p. 134.

594 Propos du prophète ou d'un des Imâms chi'ites.

595 KAMCHAD, *Pâyé gozârâné*..., *op. cit.*, p. 164.

596 ARYAN POUR, Yahya, *Az Nimâ tâ rouzégâré mâ*, Téhéran, Zavvâr, 1382 hs, p. 286.

d'un style ampoulé et truffé d'arabismes qui régnait alors dans la prose persane » [597]. L'auteur veut libérer la prose persane de « la tyrannie littéraire » et l'incite à devenir compréhensible et accessible au plus grand nombre.

> En littérature, on trouve le même esprit du despotisme politique iranien, célèbre dans le monde entier : lorsqu'un écrivain prend la plume pour écrire, il n'a en effet souci que du cercle des savants et des lettrés, et ne prête pas la moindre attention aux autres, même pas aux personnes, nombreuses, qui peuvent lire et écrire et sont à même de lire et de comprendre des œuvres simples et sans recherche. Bref, ils ne se soucient nullement de « démocratie littéraire » [598].

Djamalzadeh reproche aux hommes de lettres persans d'imiter aveuglément le style classique et de ne pas accorder la moindre d'importance à la prose.

> Nos écrivains considèrent comme un déshonneur de prendre la plume pour coucher de la prose sur le papier ; et s'ils se décident à le faire, il leur est impossible de descendre au-dessous du *Goléstân* de Sadi [599].

Le projet de démocratisation de la prose devait naturellement aboutir à une rupture relative avec le style classique persan, mais Djamalzadeh, lui-même, ne se livre pas entièrement à la technique narrative européenne ; il la joint à la tradition persane, et il reste également toujours un partisan fidèle des poètes lyriques persans comme Sadi, Khayyam et Hafez [600]. Il avouera plus tard qu'il a imité Sadi quant à la simplicité de l'écriture [601], et nie même avoir imité les

---

597 NIKITINE, B., « Les thèmes sociaux dans la littérature persane moderne », in *Oriente moderno*, t. 34, n°5, 1954, p. 225 ; et NIKITINE, « Seyyed Mohammad Ali Djamalzadeh... », *art. cit.*, p. 24.

598 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 9 ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 132.

599 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 10 ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 134.

600 YOUSEFI BEHZADI, *Mohammad Ali Djamalzadeh et la..., op. cit.*, pp. 116-117.

601 DJAMALZADEH, Seyyed Mohammad Ali, *Qésséh névisi*, prés. par DEHBACHI, Ali, Téhéran, Éntéchârâté chahâbé sâqéb / Sokhan, 1378 hs., p. 118.

genres littéraires étrangers. « Nous devons rester Persans, penser persan et écrire pour les Persans. L'écrivain persan n'a rien à faire avec ces écoles étonnantes et bizarres qu'on nomme surréalisme ou existentialisme » [602]. Il ajoute encore que

> La littérature persane est vieille de mille, voire de deux mille ans, si l'on remonte au delà de l'Islam. Ferdowsi écrivait le *Chah nâméh* (le livre des Rois) quand en France on commençait à peine d'écrire en français... D'ailleurs, faut-il insister sur le fait que Jalal od-Din Mowlavi a été "réaliste" dans certains *Masnavi* [603], "symboliste" dans d'autres ? Et les vers d'enfants révèlent souvent une sorte de surréalisme [604].

Djmalzadeh, s'adressant aux écrivains persans, les invite à explorer en prose une autre voie encore : celle du roman ; mais il néglige le fait que ce genre littéraire était déjà né, grâce à l'effort de ses devanciers, cinquante ans avant qu'il publie son premier recueil [605]. *L'Astronomie populaire* (1880) de Camille Flammarion, dont il présente l'œuvre comme l'exemple de la simplicité bien qu'il n'indique pas s'il avait lu le texte original ou sa version persane, avait déjà été traduite par Abdorrahim Najjar Tabrizi (Talebof) sous le titre de *Résâlé-yé hey'até jadidé* (le traité de nouvelle astronomie).

> Dans l'ensemble des pays civilisés qui se sont engagés dans la voie du progrès, une écriture simple et sans complication, compréhensible pour tous, a pris le pas sur les autres manières d'écrire. [...] Flammarion, par exemple, le célèbre astronome français – et l'un des savants les plus connus de l'époque actuelle – a exprimé beaucoup de problèmes importants d'astronomie et de mathématiques à

---

602 NIKITINE, « Les thèmes sociaux... », *art. cit.*, p. 226. et NIKITINE, « Seyyed Mohammad Ali Djamalzadeh... », *art. cit.*, p. 28.

603 Sorte de poème en vers réguliers mais avec une rime différente dans chaque distique.

604 NIKITINE, « Les thèmes sociaux... », *art. cit.*, p. 226. et NIKITINE, « Seyyed Mohammad Ali Djamalzadeh... », *art. cit.*, p. 28.

605 BALAY, *La genèse du roman...*, *op. cit.*, p. 80.

> l'aide du roman et du récit [*hékâyat*]. Ces romans sont maintenant traduits dans la plupart des langues au profit de tous [606].

On peut être étonné par le fait que Djamalzadeh écrit sa préface pour un recueil de nouvelles, et non pour un roman. Il hésitait apparemment entre les deux genres. L'auteur s'essaiera plus tard au roman dans *Qoltachané divân* (1325), *Sar-o tah yek karbâs* (1334), *Râh âb nâméh* (1326).

À travers le roman, Djamalzadeh cherche à décrire les différentes couches de la société, leurs coutumes, leurs espoirs et leurs souffrances.

> On peut dire que le roman est le meilleur miroir pour refléter les mœurs et les qualités particulières des nations et des peuples ; ainsi, pour connaître de loin le peuple russe, il n'est pas de meilleur moyen que de lire les livres de Tolstoï et Dostoïevski ; pour un étranger qui voudrait connaître les Iraniens, il n'est rien de mieux que le livre *Haji baba* de Morier, *La Guerre des Turcomans* et *Histoire de Gambèr-Aly* du Comte de Gobineau [607].

Selon Djamalzadeh, c'est la prose emphatique qui empêche l'écrivain de transmettre au lecteur des idées nouvelles et le manque des textes simples rend également impossible l'enseignement de la langue persane aux étrangers. Ce dernier jugement de l'auteur nous semble injuste, car ses devanciers avaient tenté de simplifier la prose depuis la moitié du XIX[e] siècle : le roman de Maragheï, les ouvrages de Talebof, les romans historiques, les articles de Dehkhoda, les comédies d'Akhondzadeh (traduites alors en français) [608], etc., en sont les témoins.

---

606 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 5 ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 132.

607 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 8 ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, pp. 133-134.

608 AHUNDZADE, Mirza Fethali, *Trois comédies*, traduites du dialecte turc azeri en persan par Mirza Djar'Far et publiées par C. Barbier de Meynard et S. Guyard. Paris : Impr. Nale, 1885.

> Le célèbre orientaliste français Barbier de Meynard, à propos du manque de livres écrits en persan ordinaire, pouvant servir aux étudiants européens désireux d'apprendre le persan, écrit, dans l'introduction à la traduction des pièces de théâtre de Mirza Fath Ali Akhondzadeh : « C'est aux Orientaux eux-mêmes qu'il faut demander des modèles de leur langage usuel, et malheureusement il n'en peuvent fournir beaucoup. Pour qui connaît les traditions et les goûts littéraires du monde musulman, cette pénurie n'a rien qui doive surprendre. Écrire comme on parle, mettre dans un livre ou dans une lettre les mots ordinaires, les tours de phrase de la conversation, c'est une profanation, un crime de lèse-rhétorique, c'est tout au moins une tentative ridicule qui condamne l'auteur au blâme et à la malédiction » [609].

L'auteur cherche un style « dépouillé d'artifice [...] sans crainte d'y faire entrer des locutions populaires » [610]. Il relève donc avec une satisfaction particulière l'emploi du langage populaire. Il choisit les héros de ses histoires parmi les gens du peuple, qui parlent leur propre langage. Toutefois, pour ceux qui ne lisaient que des livres écrits dans le style traditionnel, ce langage populaire ainsi que les mots français utilisés par les masses (bien que ce soit en même temps pour ridiculiser les pédants) était également peu compréhensible et il fallait ajouter à l'ouvrage un vocabulaire des mots français et des expressions familières traduites en persan littéraire. C'est pour cela qu'il ajoute à la fin du recueil un précieux petit vocabulaire argotique [611].

> L'auteur de ces lignes a rassemblé en annexe de ce livre, à titre d'exemple, un certain nombre de mots populaires, d'usage surtout dans les basses classes et parmi les *machhadis* (*machdis*) et qu'on appelle en français « argot ». Plusieurs poètes connus de France, tel que François Villon et le célèbre Jean Richepin,

---

609 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 11 ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, pp. 134-135.

610 NIKITINE, « Seyyed Mohammad Ali Djamalzadeh... », *op. cit.*, p. 30.

611 NIKITINE, B., « Les thèmes sociaux dans la littérature persane moderne », *Oriente Moderno*, T. 34, n°5, 1954, p. 229.

> aujourd'hui membre de l'Académie française, ont écrit des poèmes et des livres dans cette langue [612].

C'est finalement en donnant d'abondants exemples empruntés aux auteurs français, que Djamalzadeh justifie la nécessaire évolution de la prose persane.

> Le célèbre poète français Victor Hugo écrit à ce propos : « une langue ne se fixe pas... le français du dix-neuvième siècle ne peut pas plus être le français du dix-huitième, que celui-ci n'est le français du dix-septième, que le français du dix-septième n'est celui du seizième. La langue de Montaigne n'est plus celle de Rabelais, la langue de Pascal n'est plus celle de Montaigne, la langue de Montesquieu n'est plus celle de Pascal. Chacune de ces quatre langues, prise en soi, est admirable, parce qu'elle est originale... » [613].

Conclusion

À la moitié du XIX[e] siècle, un mouvement littéraire, caractérisé par le nationalisme, le libéralisme et le réalisme, émergea en Iran ; il cherchait à évoquer les questions socio-politiques en simplifiant la prose. Qa'em Maqam Farahani fit les premiers pas vers cette simplicité ; son exemple fut suivi et sa démarche perfectionnée par d'autres écrivains et romanciers persans. Maragheï écrivit ainsi le premier roman qu'on peut qualifier de socio-politique ; ensuite, les premiers romans socio-historiques, conçus dans le but d'exciter le sentiment nationaliste, parurent. Après l'avènement du roi nationaliste, Reza Chah, en 1925, les romanciers persans s'intéressèrent davantage aux questions sociales.

En dehors des romans persans eux-mêmes, nous avons signalé le rôle de *The Adventures of Hajjî Baba of Ispahan*, roman écrit par James Morier, écrivain anglais lié à l'orientalisme. Ce roman fut traduit en persan à partir de la

---

612 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 13 ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 135.

613 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 14-15 ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, pp. 135-136.

version française par Mirza Habibollah Esfahani, qui réussit faire de ce roman d'esprit colonial une œuvre orientée dans le sens opposé. Quoi qu'il en soit des reproches idéologiques qu'on peut adresser au roman de Morier, cet ouvrage ainsi que *Les nouvelles asiatiques* de Gobineau contribuèrent à la naissance d'une forme de narration en prose qui, dans les deux genres du roman et de la nouvelle, innova en racontant l'histoire à la première personne.

Djamalzadeh, qui prit la tête de ce mouvement littéraire, était influencé à la fois par la littérature classique persane et par le roman de *Haji baba*, ainsi que par *Les nouvelles asiatiques*, et même éventuellement par *Gil Blas* d'Alain-René Lesage (traduit en persan en 1904). Il publia son premier recueil de nouvelles, *Yéki boud-o yéki naboud*, en 1921 ; dans la préface de ce recueil, l'auteur invite les écrivains persans à simplifier la prose et à s'engager sur la voie du roman. Pourtant, *Yéki boud-o yéki naboud* est un recueil de nouvelles, et Djamalzadeh lui-même ne publie ses romans que quelques années plus tard.

CHAPITRE VII : JOSEPH ARTHUR COMTE DE GOBINEAU (1816-1882)

Joseph Arthur Comte de Gobineau naquit le 14 juillet 1816 à Ville-d'Avray et grandit dans « un entourage entièrement royaliste et dévot »[614]. Les événements de l'année 1830, lorsque le peuple français chassa de son trône un roi qui était le protecteur de la famille de Gobineau, mirent en péril l'avenir du jeune Arthur.

Attiré par la Perse dès son enfance, il eut l'occasion en 1832 d'apprendre le persan ainsi que l'allemand, lors de ses études à Bienne, en Suisse. Après avoir échoué au concours de l'École d'officiers de Saint-Cyr, il s'installa en 1835 à Paris où il fut embauché par la *Compagnie française d'éclairage par le Gaz*. Tout en suivant des cours de persan, il publia des articles sur les poètes persans : Mowlana Jalal od-Din Mohammad Balkhi, Hafez, Sadi et Jami, dans les revues *France et Europe* et *La Gazette de France*. Gobineau suivit également des cours d'italien et d'espagnol. En 1843, il rencontra Alexis de Tocqueville, écrivain, historien et penseur politique français, et révéla ses talents de polémiste en rédigeant de nombreux articles dans les revues *La Quotidienne, La Revue de*

614 DREYFUS, Robert, *La vie et les prophéties du Comte de Gobineau*, Paris, Calmann-Lévy, 1905, p. 42.

Paris, La Revue Nouvelle, La Revue Provinciale et *Le Commerce*. Lorsque Tocqueville fut nommé ministre des Affaires étrangères en juin 1849, il nomma Gobineau, le 9 novembre 1849, premier secrétaire de la légation de France à Berne, en Suisse. De juillet à novembre 1851, Gobineau assura l'intérim du ministre de France auprès du roi de Hanovre, en Allemagne. Il revint ensuite à Berne, d'où il fut envoyé à Francfort le 28 janvier 1854 [615].

En décembre 1854, Gobineau fut désigné pour accompagner la mission française qui partait pour la Perse, le pays de son rêve, le pays des *Mille et Une Nuits*. En partant pour ce pays « réel et mythique [...], il avait le sentiment de remonter aux sources » et « il éprouvait [...] la nostalgie de retour à une patrie perdue. » [616] Au sein de cette légation, Gobineau jouait le rôle de premier secrétaire de Prosper Bourée. L'ambassade débarqua le 5 mai 1855 au port de Bouchéhr, situé dans le Golfe Persique, puis elle partit pour Téhéran en caravane. Il rentra en France le 30 janvier 1858. Gobineau fut nommé en 1861 ministre plénipotentiaire de France en Perse. Il revint à Téhéran le 2 janvier 1862, accomplissant ainsi ce qu'il considérait comme un retour chez lui, dans son « Téhéran » [617]. Gobineau mourut le 13 octobre 1882, dans une chambre d'hôtel à Turin, en Italie.

---

615 « France-Iran, quatre cent ans de dialogue », in *Studio Iranica*, Publié par Association pour l'avancement des études iraniennes, Paris, 2007, pp. 149-150.

616 BOISSEL, Jean, *Gobineau. Biographie. Mythes et réalités*, Paris, Berg international, coll. Histoires des idées, 1993, pp. 132-133.

617 COMTE DE GOBINEAU, « Écrit de Perse, treize lettres à sa sœur (1862-1864) », publiées par A.B. DUFF, in *Mercure de France*, novembre 1957, pp. 389-390. La lettre est datée du 20 janvier 1862 à Téhéran

1. La pensée de Gobineau

Les deux séjours que fit Gobineau en Perse lui donnèrent l'occasion, comme cela avait été le cas pour Morier, de connaître de près les mœurs, les caractères et les coutumes des Persans. Mais le monde décrit par Gobineau n'est pas à la fois immobile et malsain, comme celui de Morier. Il n'attribua pas non plus les turpitudes morales à la race des Orientaux. Il tenta au contraire de transmettre au lecteur ce que Morier, prisonnier des ambiguïtés de l'orientalisme, ne voulait montrer. Il écrit lui-même dans l'introduction de ses *Nouvelles asiatiques* :

> Il m'a paru à propos de ne pas laisser en oubli la bravoure des uns, l'esprit sincèrement romanesque des autres; la bonté native de ceux-ci, la probité foncière de ceux-là ; chez tels, la passion patriotique poussée au dernier excès ; chez tels, la générosité complète, le dévouement, l'affection ; chez tous, un laisser-aller incomparable et la tyrannie absolue du premier mouvement, soit qu'il soit bon, soit aussi qu'il soit des pires. [...] [618]

Puis, reprochant à ses devanciers d'avoir présenté une image uniquement sombre de l'Asie, constituée de clichés, il fait connaître au lecteur le but qu'il se proposait, lui-même, d'atteindre en composant les *Nouvelles asiatiques* :

> Dans les nouvelles ici rassemblées, le but qu'on s'est proposé a donc été de montrer un certain nombre de variétés de l'esprit asiatique et en quoi cet esprit, observé en général, s'éloigne du nôtre. Ce sont les observateurs pénétrés de cette vérité qui se sont montrés les plus propres à vivre au milieu des Persans, des Afghans, des Turcs et des gens du Caucase. Quand on l'a oubliée et qu'on se place ensuite en face de ces populations avec l'intention de les décrire, on ne formule plus à leur égard que des jugements ridicules : on se borne à les trouver perverses,

---

618 COMTE DE GOBINEAU, Arthur, *Nouvelles asiatiques*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, t. III, 1987, p. 306. « Cette soumission de l'Oriental au « premier mouvement » est, selon Gobineau, une supériorité innée de la natutre sur les formes acquises de la civilisation. », *Ibid.*, p. 1221. Nous renverrons désormais à cette édition au moyen de l'abréviation *Nouvelles asiatiques*.

> et rien que perverses, par cela seul qu'elles ne ressemblent pas aux Européens. La conclusion nécessaire à tirer de ce jugement serait qu'elles représentent la corruption, tandis que les Occidentaux sont la vertu. Afin de ne pas tomber dans un pareil non-sens, il ne faut pas parler des Asiatiques en moraliste [619].

Gobineau est placé parmi « les théoriciens décidés du respect des cultures et de l'anti-colonialisme » [620]. Il cherche un Orient intact, loin de l'européanisation qui est, selon lui, « un leurre pour les imitateurs et un profit pour les colonisateurs. Pour les deux, une injure à l'égard de soi-même. » [621] Il « ne place pas le vainqueur [...] à un échelon supérieur au vaincu » [622] et, rejetant le jugement des Européens concernant les « peuples de l'Asie », il leur demande de « répudier complètement toute idée vraie ou fausse de supériorité » [623].

Gobineau avait « un grand souci [...] de révéler à l'Europe, qui a perdu le sens de l'unité sacrée de l'Univers, que les textes cunéiformes de la Perse ou de la Mésopotamie [...] expriment la pensée et la philosophie fondamentales de l'Asie éternelle : le panthéisme » ; selon lui « l'Asie [la Perse ou l'Iran] est la source de la théosophie, de l'illuminisme et de la spéculation ésotéro-cabalistique occidentale » [624]. Il écrit dans les premières lignes de son essai sur *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale* : « Tous ce que nous pensons et toutes les manières dont nous pensons ont leur origine en Asie. » [625]

À l'Europe, l'auteur préfère donc l'Asie où il trouve la « philosophie éternelle », et qu'il considère comme « la source » originelle. En réalité,

---

619 *Ibid.*, p. 308.

620 BOISSEL, *Gobineau. Biographie…, op.cit.*, p. 141.

621 *Ibid.*,p. 135.

622 *Ibid.*, p. 135.

623 *Ibid.*, p. 141.

624 *Ibid.*, pp. 162-163.

625 COMTE DE GOBINEAU, *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, Paris, Libraires-Éditeurs Didier et C^{ie}, 1866, p. 1.

« Défendre de l'Asie, sa culture et sa religion, est [...] une manière pour Gobineau de mettre en question l'Europe, sa civilisation et sa religion. » [626]

Gobineau, « plus persan que les Persans » [627], montre un profond sentiment d'amitié pour la Perse qu'il appelait Asie ; il a également « profondément aimé le peuple persan », qu'il juge « extrêmement tolérant » parce qu'il supporte « fort bien les critiques, à une condition » : qu'elles « soient enveloppées de courtoisie » [628]. Concernant l'Iran, il écrit à son ami Prokesch : « C'est une chose à faire penser que l'Asie, lorsqu'on y entrevoit un peu ce qui est sous la surface, mais comme personne en Europe ne s'en doute, tout est pour le mieux. La fin des Européens d'aujourd'hui sera la fin des Européens d'autrefois, ils seront absorbés par cette mer. » [629]

Attiré par les paysages pittoresques de la Perse, « les palais féeriques » avec « des murs tapissés de miroirs et des ornement » [630] avec des *farrâchs* (des laquais), des *pichkhédmats* (des valet de chambre), des *mir âkhors* (des valets d'écurie),... qui lui donnaient le sentiment de vivre au pays des *Mille et une nuits*, Gobineau écrit le 18 novembre 1855 à sa sœur : « Je ne sais plus comment je vivrai en Europe. » [631] Il écrit encore le 20 mars 1857 à son ami Prokesch :

---

626 BOISSEL, *Gobineau. Biographie..., op. cit.,* p. 141.

627 COMTE DE GOBINEAU, *Lettres persanes*, publiées par A.B. DUFF, Paris, Libraires-Éditeurs Boivin et C[ie], 1952, p. 37. La lettre de Gobineau à sa sœur Caroline est datée du 25 novembre 1856 à Téhéran.

628 HYTIER, Jean, « Gobineau peintre de l'Orient », in *Revue des Vivants*, mai 1933, t. 1, pp. 666-667.

629 *Correspondance entre le comte de Gobineau et le comte de Prokesch-Osten (1854-1876)*, publiée par Clément Serpeille de Gobineau, Paris, Librairie Plon, 1933, p. 168. La lettre est datée du 27 décembre 1857 à Téhéran.

630 BOISSEL, *Gobineau. Biographie..., op.cit.,* p. 144.

631 COMTE DE GOBINEAU, *Lettres persanes, op. cit.,* p. 21. La lettre de Gobineau à sa sœur Caroline est datée de 18 novembre 1855 à Téhéran.

« Je sais bien que revenu en Europe, je pleurerai l'Asie tout le reste de ma vie. Si je ne les [sa femme et sa fille] avais pas, je ne reviendrais jamais, que vous voir de temps en temps. » [632]

L'auteur repart pour l'Europe au début du mars 1858. Avant qu'il quitte la Perse, notre écrivain, dont l'« âme » est « tout imprégnée de l'âme de l'Asie [l'Iran] qui ne le quittera jamais » [633], écrit quelques vers d'adieu, le 10 décembre 1857, où il révèle ses profonds sentiments pour ce pays :

> Au revoir, au revoir, la Divine Contrée
> Où le culte du Feu rassemblait ses Elus,
> Adieu, ciel de cristal, Iran, terre sacrée
> Au revoir, au revoir, nous ne nous verrons plus
> Au revoir, au revoir, tes nobles esplanades
> Et les puissants rochers où ton nom s'est écrit
> Et les lions brisés au pied des colonnades
> Et longs bas-reliefs et tes murs de granit [634]
> [...]

Il ne savait sûrement pas que le destin lui avait réservé un retour après quatre ans. Il ne dirait définitivement adieu à la Perse que le 16 septembre 1863, mais ce serait « physiquement » et « non intellectuellement, ni sentimentalement » [635].

Les nouvelles asiatiques (1879), *Trois ans en Asie* (1859) et *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale* (1866) sont les fruits du séjour de Gobineau en Iran. Ses œuvres consacrées à la Perse offrent un tableau des

---

632 *Correspondance entre le comte de Gobineau et le comte de Prokesch-Osten..., op. cit.*, p. 139. La lettre est datée du 20 mars 1857 à Téhéran.

633 BOISSEL, *Gobineau. Biographie..., op.cit.*, p. 155.

634 COMTE DE GOBINEAU, « Écrit de Perse... », *art. cit.*, p. 386.

635 BOISSEL, *Gobineau. Biographie...*, *op.cit.*, p. 166.

paysages, des coutumes, des mœurs, de professions, mais aussi de la vie politique, de l'économie, de la vie urbaine et villageoise, etc.

L'auteur, qui avait à la fois des dons de peintre et de poète, dessine la société persane à l'aide de son imagination poétique. La Perse de Gobineau est « indestructible » ; elle put « maintenir son existence au milieu de l'anarchie et des tribulations » grâce à « un principe vital d'une grande énergie. » [636] Aux yeux des Persans, leur pays tel que l'a vu « Gobineau est authentique. Elle n'est sans doute pas toute la Perse, elle est la plus vraie Perse dessinée par un Franc. » [637]

Outre cette image globale d'un pays pour lequel il montrait tant la sympathie depuis l'enfance, il « rêvait » également des « mosquées et minarets » et il « se disait musulman prêt à faire son pèlerinage à la Mecque. » [638] Dans une lettre adressée à Tocqueville, Gobineau révèle la sympathie qu'il sentait au fond de son cœur pour l'Islam : « l'islamisme est une religion qui a fait beaucoup de bien et puissamment contribué à la civilisation » [639]. Tocqueville essaie de son côté de le convaincre que l'islam est la « principale cause de la décadence aujourd'hui si visible du monde musulman » ; certes, pour Tocqueville, l'Islam est « moins absurde que le polythéisme antique », mais, à son avis, les « tendances sociales et politiques » de cette religion sont « infiniment plus à redouter », et il « la regarde relativement au paganisme lui-même comme une décadence plutôt que comme un progrès. » [640] Gobineau le trouve « injuste pour

---

636 HYTIER, « Gobineau peintre... », *art. cit.*, p. 669.

637 HYTIER, « Gobineau peintre... », *art. cit.*, p. 657.

638 BOISSEL, Jean, *Gobineau, l'Orient et l'Iran*, Paris, Édition Klincksieck, 1973, t. I (1816-1860), p. 42.

639 BOISSEL, *Gobineau. Biographie...*, *op.cit.*, p. 139.

640 *Correspondance entre Alexis De Tocqueville Arthur De Gobineau, 1843-1859*, publ. par L. Schemann, Paris, Plon, 1908, p. 24. La lettre de Tocqueville à Gobineau est datée du 22 octobre 1843.

l'islamisme » et il avoue qu'il était « autrefois son amoureux et très bon musulman » et qu'il « ose » s'« en flatter » [641]. Dans un éloge du prophète Mahomet qu'il insère dans un long poème, *Le Paradis de Beowulf* [642], il exprime encore sa sympathie pour l'islam :

> C'est en tremblant que je te montre
> Cet autre qu'on a tant maudit !
> Depuis Tours jusqu'à Compostelle,
> De Fez à la Rome nouvelle,
> De l'Ukraine au lointaine Niger,
> De l'Oural au Montagnes bleues
> Et sur mille et mille lieues
> Il fit régner le turban vert !
> Il vous rendit la confiance
> La sève, le feu, l'espérance
> Qu'avait rongés l'antiquité

2. *Fârsi chékar ast* (Il est doux le persan)

Il est doux le persan fut écrit à une époque où les mots européens pénétraient abondamment depuis le XIX[e] siècle dans la langue persane. Les mots français y avaient sûrement une grande part, ce qui s'explique par les relations politico-culturelles de l'Iran et de la France [643] ; mais, par ailleurs, le clergé pédant mêlait à son discours une multitude de mots emphatiques arabes, liés à la religion musulmane. La nouvelle tourne donc en ridicule, d'une part, l'arabisme exagéré des lettrés classiques persans et, d'autre part, l'emploi ostentatoire des mots français par les jeunes intellectuels rentrant de l'Europe : les uns et les

641 BOISSEL, *Gobineau. Biographie..., op.cit.,* p. 139.

642 Bibliothèque universitaire et nationale de Strasbourg, manuscrit 3501, 118 feuillets. Cité par BOISSEL, *Gobineau. Biographie..., op.cit.,* pp. 139- 140.

643 *Cf.* les chapitres I et II.

autres constituaient des termes étranges et des expressions incompréhensibles à l'homme de la rue dont Ramazan, le protagoniste de la nouvelle, est le représentant. Vis-à-vis de ces deux courants, un mouvement nationaliste s'exprimait avec force depuis la moitié du XIX^{e} siècle ; ce mouvement avait pour but à la fois de purifier la langue persane des mots étrangers, surtout arabes, et de réformer la religion islamique. Dans la mouvance de ce courant, un parti nationaliste est né, qui ne cherchait pas la réforme de l'Islam mais qui le niait essentiellement. Djamalzadeh, nationaliste et démocrate, est lui-même un écrivain musulman, bien que le clergé persan l'ait excommunié après la publication de *Yéki boud-o yéki naboud*.

Résumé

Dès le débarquement du narrateur à Anzali, port sur la mer *khazar* (Caspienne) au Nord de l'Iran, il est arrêté par deux policiers. L'allure européenne du narrateur leur laisse un doute à propos de l'authenticité de son passeport iranien. Les policiers ordonnent donc le transférer dans une prison qui se trouvait derrière les douanes. Durant son transfert, tandis qu'il est conduit vers la rive dans un canot, il comprend aux conversations entre les rameurs qu'un désaccord est survenu à Téhéran entre le Chah et le Parlement. On a donc donné l'ordre de contrôler sérieusement les allées et venues des voyageurs. Pour cette raison, un « émissaire spécial » a été envoyé de Racht, qui, pour montrer son pouvoir et, éventuellement, obtenir le poste de gouverneur d'Anzali, embêtait les voyageurs en les arrêtant.

Les policiers font entrer le narrateur dans une cellule sombre ; celui-ci, s'habituant à l'obscurité, aperçoit d'autres personnes dont l'un était un Iranien occidentalisé et pédant en train de lire un roman français, et l'autre, un *cheykh* marmonnant des bénédictions. Peu de temps après, la porte s'ouvre et on fait entrer un adolescent, nommé Ramazan, qui était un homme du peuple. D'abord furieux de son arrestation, ce dernier reprend ensuite son sang-froid et s'aperçoit

qu'il n'est pas seul. Il prend le narrateur pour un Européen et se dit qu'il ne veut pas avoir affaire à lui. L'homme occidentalisé ne méritait également aucune confiance. Il s'approche donc du *cheykh* pour lui demander la raison de leur arrestation. Le *cheykh* lui adresse une réponse à grand renfort de mots arabes. Ne comprenant rien du tout de long discours du *cheykh*, Ramazan est obligé de s'adresser à l'occidentalisé. Mais le discours confus de celui-ci, mêlé de mots français, est aussi incompréhensible et hermétique que celui du *cheykh*. Ramazan, désespéré et les prenant pour des djinns, se dirige en hurlant vers la porte. De derrière la porte le gardien lui impose le silence en l'insultant d'une voix grossière. Ramazan le supplie de lui dire la raison de son arrestation et se plaint également d'être emprisonné avec un Européen impie et deux djinns qui parlent dans une langue incompréhensible. Il n'arrive pas à finir son discours et éclate en sanglots. La même voix grossière lui adresse à nouveau une réponse dans un flot d'injures. Alors, le narrateur le prend en pitié et lui révèle son identité ainsi que sa religion. Ramazan, réjoui de trouver un interlocuteur iranien et musulman, lui dit que les deux autres étaient fous et parlaient la langue des djinns. Le narrateur lui répond qu'ils ne sont ni fous et ni djinns mais iraniens et qu'ils parlent persan, ce qui fait rire aux éclats Ramazan.

Finalement, la porte de la cellule s'ouvre et un gardien annonce aux prisonniers qu'ils sont libres. Ramazan croit que c'est une ruse pour les remettre au bourreau. Mais ce soupçon n'était pas justifié. En réalité, un nouvel émissaire, qui avait remplacé celui du matin et n'avait pas hésité à défaire tout ce que le premier avait fait, avait donné l'ordre de leur libération. Au moment de sortir, les anciens prisonniers aperçoivent que les policiers font entrer un nouveau prisonnier qui parlait en persan mêlé de dialecte d'Istanbul. Ramazan le prend aussi pour un fou.

Le narrateur fait ses adieux à Ramazan et monte avec l'occidentalisé et le *cheykh* dans un fiacre à destination de Racht. Ils passent des moments agréables

et, surtout, ils rient aux éclats quand ils croisent en cours de route un nouvel émissaire qui se dirigeait vers Anzali.

Tableau des événements (S = séquence, E = événement)

Récit principal	***Evénements contextuels***
S. 1. É. 1. Débarquement du narrateur à Anzali (au Nord de l'Iran).	
É. 2. Le chapeau européen du narrateur et le soupçon de la police.	
É. 3. Contrôle des papiers du narrateur par la police.	
É. 4. Emprisonnement du narrateur.	
É. 5. Le narrateur aperçoit les autres prisonniers.	É. 1. Trouble à Téhéran.
	É. 2. Ordre de contrôler les allers et retours des voyageurs.
	É. 3. Envoi d'un émissaire spécial de Racht à Anzali.
S. 2. É.1. Emprisonnement de Ramazan	
É. 2. Ramazan aperçoit les autres prisonniers.	
	É. 4. Ramazan. est accusé d'avoir été le domestique d'un Caucasien au début de la Révolution constitutionnelle.
É. 3. Ramazan. interroge le *Chaykh* pour connaître les raisons de son emprisonnement.	
É. 4. La réponse du *Chaykh* est incompréhensible.	
É. 5. Ramazan interroge l'occidentalisé.	
É. 6. La réponse incompréhensible de l'occidentalisé.	
É. 7. Ramazan est effrayé des réponses incompréhensibles du *Chaykh* et de l'occidentalisé.	
É. 8. Le narrateur révèle sa nationalité.	
	É. 5. Envoi d'un autre émissaire à Anzali.
	É. 6. Annulation des ordres du premier émissaire par le deuxième.
S. 3 É. 1. Libération des prisonniers.	
É. 2. Le narrateur dit adieu à Ramazan	

É. 3. Départ du narrateur, du *cheykh* et de l'occidentalisé pour Racht.	É. 7. Arrivée d'un nouvel émissaire à Anzali.

Analyse

Il est doux le persan nous permet de mieux connaître la pensée de Djamalzadeh ; la nouvelle nous révèle en effet le but principal de l'écrivain dans la composition du recueil de *Yéki boud-o yéki naboud*.

Il est doux le persan ainsi que *Doustiyé khâlé khérséh* (L'amitié de tante ourse) que nous examinerons plus loin sont basés sur les souvenirs personnels de l'auteur à l'époque où il avait été choisi, en 1915-1916, par le « Comité des nationalistes iraniens » de Berlin pour une mission à Baghdad et à Kérmânchah. Au cours de son voyage à Baghdad, qu'il fit sous le faux nom de Pichqadam via l'Autriche, la Roumanie, la Bulgarie et la Turquie, il avait en effet été arrêté par la police et mis en prison, après que ses papiers avaient été contrôlés. Il écrit lui-même : « On me disait si tu es musulman, pourquoi portes-tu le chapeau européen, pourquoi ne parles-tu pas turc ? » [644]. L'auteur fut finalement libéré par l'intermédiaire de Mirza Mohammad Ali Khan Tarbiyat, le journaliste et le révolutionnaire persan qui résidait à l'époque à Istanbul et qui se fit son interprète auprès du commissaire de police [645].

De nombreux éléments : le chapeau européen du narrateur (S. 1. É. 2), le contrôle des papiers (S. 1. É. 3), l'arrestation du narrateur (S. 1. É. 4), l'impossibilité de communiquer (S. 2. É. 4 et 7), et finalement la libération du narrateur(S. 3 É. 1.) servent à Djamalzadeh à aborder à la fois deux sujets : d'une part, la décadence de la langue persane et, d'autre part, l'arbitraire régnant dans la vie politique iranienne de l'époque. Il y ridiculise avec humour ceux qui

644 DJAMALZADEH, *Choix de..., op. cit.,* p. 16.

645 *Ibid.,* p. 16.

parlent un persan contaminé par les arabismes et les gallicismes ; c'est ce qu'il déclarera plus tard, dans un entretien, avoir voulu faire :

> Je voulais dire à mes compatriotes que la divergence d'éducation et le milieu de vie vont corrompre la langue persane qui est si douce et si belle. En employant abondamment, continue-t-il, des mots et des expressions arabes et européens, il arrivera peut-être un jour que les Iraniens ne se comprennent plus les uns et les autres [646].

Dans la nouvelle, l'auteur distingue les milieux sociaux de l'Iran en quatre groupes :

> 1 – Le moderniste occidentalisé ayant des connaissances superficielles de l'Occident.
> 2 – Le clergé traditionaliste.
> 3 – L'intellectuel, moderniste et lucide.
> 4 – Les gens du peuple [647].

Djamalzadeh « dépeint l'Iran de l'époque comme une prison » où le *farangi maâb*, le *cheykh*, le narrateur (image de l'auteur) et Ramazan sont chacun le représentant d'un milieu social. Dans cette prison, le *farangi maâb* et le *cheykh*, chacun à son tour, en utilisant abondamment des mots français et arabes, rendent incompréhensible la langue persane et se font ainsi « craindre des gens du peuple » [648] comme Ramazan. L'auteur, se faisant ici le critique de sa société, se situe lui-même dans le troisième groupe, représenté par le narrateur, dans une position intermédiaire qui le situe du côté de Ramazan, certes, parce qu'il donne en quelque sorte raison à son incompréhension ; mais en même temps, le narrateur est, de fait, parmi les privilégiés, d'abord comme interprète de la

---

646 ARYAN POUR, Yahya, *Az Sabâ tâ Nimâ*, Téhéran, Novid, 1367 hs, p. 282. C'est nous qui traduisons.

647 AZAD ARMAKI, Taqi, *Modernitéyé irâni, rouchanfékrân va pârâdimé fékriyé aqab mândégi dar Irân*, Téhéran, Éjtémâ, 1380, p. 226.

648 *Ibid.*, p. 226.

situation, mais aussi comme faisant partie de ceux qui prennent ensuite ensemble une voiture pour Racht.

3. La présence de Gobineau dans la nouvelle

La similarité entre quelques nouvelles de *Yéki boud-o yéki naboud* et *Les nouvelles asiatiques* montre qu'en sus du roman d'*Haji baba* de Morier, Djamalzadeh s'inspira également de Gobineau pour la composition de son premier recueil. Dans la préface de *Yéki boud-o yéki naboud*, l'auteur présente d'ailleurs au lecteur deux des *Nouvelles asiatiques* : *La Guerre des Turcomans* et *Histoire de Gambèr-Aly* [649] comme les meilleures nouvelles concernant l'Iran : ce jugement renforce assurément notre idée.

A) Histoire de Gambèr-Aly

L'*Histoire de Gambèr-Aly* est « la plus réaliste et la plus picaresque » [650] des *Nouvelles asiatiques*. Le récit est basé sur un souvenir que Gobineau avait gardé de ses séjours en Perse, et qu'il a relaté dans *Trois ans en Asie*. Dans ce livre, c'est pour donner une définition du mot *tavassot* (qu'il écrit *tevessout*, et qui désigne celui qui s'interpose entre le coupable et son plaignant), qu'il raconte l'histoire de Kambèr et de son ami Aly.

Kambèr était un jeune homme qui « exerçait à Téhéran la profession de *farrash* ou domestique du dernier rang. » [651] Ce garçon, « jeune, bien découplé, de jolie figure, toujours élégant, très poli, extrêmement poltron », tua par

---

649 Il a traduit la première en 1349 hs./1970 et la deuxième en 1352 hs./1973. *Cf.* AFCHAR, « Mohammad Ali Djamalzadeh », *art. cit*., p. 23.

650 HYTIER, « Gobineau peintre... », *op. cit.*, p. 665.

651 COMTE DE GOBINEAU, Joseph Arthur, *Trois ans en Asie (de 1855 à 1858)*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1859, p. 434.

mégarde son ami Aly, autre *farrach*, avec lequel il jouait « à se pousser et se battre [...] sur la place d'un village » ; Kambèr « saisit en riant un couteau à l'étal d'un boucher, et en menaça son adversaire [...] Puis, tout à coup, se poursuivant l'un l'autre, et par un faux mouvement, Kambèr frappa son camarade dans les reins. » [652] Aly, qui était tuberculeux depuis longtemps et qui serait mort bientôt de cette maladie, expira quelques minutes plus tard de ce coup de couteau. Le père, déposant une plainte contre Kambèr, demanda qu'on le lui remette pour le tuer ou qu'il paye « une somme de deux cents tomans ou deux mille quatre cents francs. » [653] Incapable de payer la somme demandée, Kambèr se réfugia au sanctuaire sacré de Chah ʿAbdol ʿAzim, qui était inviolable. Nasereddin Chah, allant un jour en pèlerinage dans ce lieu saint, demanda qui était ce beau et jeune garçon. Le Chah lui demanda de sortir librement en l'assurant de son appui. N'ayant pas confiance dans les promesses du roi, Kambèr refusa obstinément d'en sortir. Le Chah, furieux de tant d'obstination, lui déclara qu'il prendrait la vengeance d'Aly à son compte. Kambèr sortit finalement de Chah ʿAbdol ʿAzim grâce à la charité d'« une veuve de haute considération » dont il devint le « domestique de confiance » [654].

L'*Histoire de Gambèr-Aly* repose donc sur une combinaison des noms des deux personnages évoqués dans *Trois ans en Asie*, le meurtrier et sa victime. En recourant à cette histoire vécue, l'auteur veut peindre les mœurs et les lois de la société persane de l'époque. La nouvelle raconte l'histoire de l'ascension sociale d'un *picaro*, Gambèr-Aly, qui, après avoir enduré toutes les vicissitudes, gravit néanmoins les échelons de la hiérarchie sociale : il devient finalement Gambèr-Aly Khan et se marie avec la princesse. Parlant de la même société, le langage de Gobineau n'est ni pessimiste comme celui de Morier, ni plaisant comme celui de Djamalzadeh.

---

652 *Ibid.*, p. 434.

653 *Ibid.*, p. 434.

654 *Ibid.*, p. 436.

Dans l'*Histoire de Gambèr-Aly*, un autre personnage, un Français nommé M. Brichard, apparaît dans deux scènes qui se déroulent au sanctuaire de Chah ʿAbdol ʿAzim : Gambèr-Aly « revint à lui et s'assit au pied du tombeau. Il n'était pas seul ; un homme à figure sale et terreuse se tenait à son côté ». Puis, l'homme se présente : « Je m'appelle Moussa-Riza [...] je suis européen et même français, et on me nomme, parmi mes compatriotes, M. Brichard [...]. » [655] Qui est ce M. Brichard ? Ce personnage de Français n'est sûrement pas fictif. Dans deux dépêches diplomatiques [656] que Gobineau adressa au comte Colonna Walewski, ministre des Affaires étrangères de Napoléon III, il relata en détail les aventures d'un compatriote, Richard, qui « exerçait [...] la profession de maître de langue [française] au Collège royal [657] et celle de revendeur. » [658] Au cours d'un voyage au Kordestân, à l'ouest de l'Iran, Richard s'était marié avec une jeune fille musulmane. Le cas était assurément bien délicat : « pour détournement d'une musulmane par un chrétien », il était prévu la « peine de mort pour l'un comme pour l'autre. » [659]

En plus, pour amener la jeune fille à Téhéran, Richard la contraignit « à prendre des habits d'homme », à rebours de la coutume, et il la traita également « assez mal ». Arrêté par la police, il prétendit que la « femme était celle d'Abbâs », son domestique ; il ajouta qu'« il entretenait des relations avec cette femme, mais que c'était avec le consentement du mari ». Gobineau écrivit au Comte que « vu les relations toutes particulières existant entre la France et la

---

655 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* pp. 431-432.

656 Les dépêches envoyées le 08 avril et le 18 mai 1857 au comte Colonna Walewski. citée par DUFF, A.B., « En marge d'une nouvelle asiatique », in *Mercure de France,* décembre 1959, p. 689.

657 École *Dâr ol-Fonoun.*

658 Dépêche de Gobineau, datée du 8 avril 1857, au comte Colonna Walewski, citée par DUFF, A.B., « En marge d'une nouvelle asiatique », *art. cit.*

659 *Ibid.,* p. 690.

Perse, on n'intenterait aucune action juridique contre M. Richard, mais qu'il était indispensable que ce personnage quittât immédiatement le pays ». En ce qui concernait les deux Iraniens innocents, la jeune femme ainsi qu'Abbas qui n'était « nullement le mari de cette fille », ils furent condamnés à mort, mais puisque la « femme était enceinte de quelques mois », il fallait attendre son accouchement. Finalement, grâce à la médiation de Gobineau, le Premier ministre obtint la grâce du roi ; la fille et Abbas furent libérés « après une courte détention » [660], et Richard, se convertissant à l'islam, se réfugia à la mosquée de Chah ʿAbdol ʿAzim, dans l'espoir de demeurer en Perse [661].

Comparons à présent la nouvelle de Djamalzadeh, *Il est doux le persan,* avec la relation de cet épisode par Gobineau dans l'*Histoire de Gambèr-Aly*.

---

660 *Ibid.,* pp. 689-694.

661 Dépêche de Gobineau, datée du 18 mai 1857, au comte Colonna Walewski, citée par DUFF, « En marge d'une nouvelle asiatique », *art. cit.,* p. 696.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
S. 1. É. 5. [...] Au début, j'étais si furieux que je ne voyais nulle part ; mais, m'habituant peu à peu à l'obscurité, je compris qu'il y avait d'autres personnes dans la cellule. D'abord, j'aperçus l'un de ces fameux occidentalisés (*farangi maâb*) [...]. S. 2. É. 2. [...] Ramazan regarda la cellule et il comprit qu'il n'était pas seul [662].	[...] Quand il [Gambèr-Aly] se fut assez rafraîchi dans l'état de syncope, il revint à lui et s'assit au pied du tombeau. Il n'était pas seul ; un homme à figure sale et terreuse se tenait à son côté [663].

Le sanctuaire sacré de Chah ʿAbdol ʿAzim à Téhéran dans le texte de Gobineau est remplacé par une prison au Nord de l'Iran dans le texte de Djamalzadeh. Dans les deux textes, le narrateur, Ramazan et Gambèr-Aly entrent dans un lieu où ils rencontrent d'autres personnes. Gambèr-Aly rencontre un français, et de leur côté le narrateur et Ramazan rencontrent un francophone. L'homme francophone ayant le col sale et l'homme français « à figure sale et terreuse » se ressemblent au début des deux récits, mais le langage hermétique du francophone, chez Djamalzadeh, le distingue de celui de l'homme français chez Gobineau.

662 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 23. C'est nous qui traduisons. Les jeux de mots nous ont empêchée de traduire exactement le texte. Nous avons essayé de traduire les fragments qui nous intéressent, bien que nous sachions que cette traduction ne rend pas exactement la même douceur que sa version persane.

663 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 431.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
S. 2. É. 5. [...] Ramazan [...] se dirigea vers le *farangi maâb*, comme un enfant affamé qui s'approche de la marâtre pour demander du pain ; il le salua avec une voix douce et tremblante et lui dit : « Monsieur, pardonnez moi par Dieu ! Nous, les gens du peuple, ne comprenons rien. Il semble que monsieur le *Chaykh* soit possédé et épileptique. Il ne comprend rien de notre langue. Il est arabe. Par Dieu, est-ce que vous pourriez me dire pour quoi on nous a jetés dans cette prison de mort ? » [664]	[...] Que votre bonté ne diminue pas, repartit Gambèr-Aly. Oserais-je vous demander votre noble nom ? [665]

Ramazan et Gambèr-Aly, qui sont tous les deux les représentants des gens du peuple, posent tout poliment une question à leurs interlocuteurs.

Dans le texte ci-dessous, l'Européen de la nouvelle de Gobineau, qui porte un nom iranien assez courant : Moussa Riza (Reza), se présente comme musulman ; de même, le narrateur de *Il est doux le persan*, malgré son allure européenne, déclare qu'il est Iranien et même musulman.

---

664 *Yéki…*, *op. cit*., p. 29. C'est nous qui traduisons.

665 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 431.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
S. 2. É. 8. Je pris en pitié Ramazan. Je m'avançai vers lui, je mis la main sur son épaule et lui dis : mon garçon, qui a dit que je suis européen ? Que le diable emporte tous les Européens ! Je suis iranien et ton frère religieux [666].	Je m'appelle Mossa Riza, répliqua l'étranger d'un air assuré : je suis européen et même français, et on me nomme, parmi mes compatriotes, M. Brichard. Mais j'ai embrassé l'islamisme, par la grâce de Dieu, pour arranger quelques petites affaires que j'avais en souffrance, et le ministre de ma nation a l'indignité de vouloir me faire sortir de Perse. Je reste donc ici, afin de ne pas tomber entre ses mains, et je fais des miracles pour prouver la grandeur de notre auguste religion [667].

Le thème de la peur est lui aussi semblable dans les deux textes. Le jargon incompréhensible du pédant *farangi maâb* et le persan arabisé du *cheykh* font peur à Ramazan. Gambèr-Aly, lui aussi, est peu rassuré par l'allure du Français, et décide le surveiller.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
S. 2. É. 7. Entendant ces discours bizarres et ces balivernes, Ramazan eut peur ; il courut vers la porte de la cellule et se mit à gémir et à pleurer [668].	[...] il [Gambèr-Aly] prit peur de cet Européen défroqué et se résolut à le surveiller exactement [669].

Djamalzadeh s'est retrouvé à la tête d'un mouvement littéraire nationaliste qui avait commencé à la moitié du XIX^{e} siècle et qui cherchait à purger la langue

666 *Yéki…*, *op. cit*., pp. 32-33. C'est nous qui traduisons.

667 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 432.

668 *Yéki…*, *op. cit*., p. 31. C'est nous qui traduisons.

669 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 432.

et la littérature persanes des mots arabes et à rendre cette littérature populaire et compréhensible pour la masse. Dehkhoda, l'un des prédécesseurs de Djamalzadeh, avait déjà débattu d'un tel sujet dans la 16e livraison de *Čarand-o parand* [670] où il critiquait la littérature persane ampoulée, maniérée et truffée de mots arabes. Djamalzadeh, traitant le même sujet dans *Il est doux le persan*, étendit le domaine de cette critique en s'attaquant à la fois aux deux groupes, clérical et intellectuel, qui rendaient la langue persane incompréhensible pour la masse. L'envoi d'étudiants en Europe et la traduction des ouvrages européens, et en particulier français, avaient eu, certes, un effet positif en favorisant un style simple et fluide dans la prose persane, mais ils avaient eu aussi un effet négatif, dans la mesure où les mots français envahissaient la langue persane.

Djamalzadeh fait glisser *Il est doux le persan* vers un sujet plus large encore, celui de la métamorphose culturelle. De ce point de vue, il nous semble qu'une idée commune relie cette nouvelle à *La Danseuse de Shamakha* de Gobineau que nous allons à présent évoquer.

B) La Danseuse de Shamakha

La Danseuse de Shamakha, le premier récit des *Nouvelles asiatiques*, est l'histoire de la métamorphose culturelle des Caucasiens après que la Perse ait été amputée du Caucase, en 1813, conformément au traité de *Golestân* [671], conclu avec la Russie. Omm-Djéhâne, héroïne de la nouvelle, et son cousin Mourad (qui portera plus tard le nom d'Assanoff) [672] sont les deux survivants du

---

670 Voir chapitre V.

671 Voir chapitre IV.

672 Les Russes ajoutaient le suffixe *–off*, pour russifier les Caucasiens colonisés. Assanoff se présentait ainsi : « Je m'appelle Assanoff, c'est-à-dire que je m'appelle en réalité Mourad, fils de Hassan Khan ; je suis russe, c'est-à-dire tatar de la province de Shyrvan et musulman ». Shyrvan était une ville du Caucase dont le territoire de la Perse avait été amputé, conformément au traité de *Goléstân*.

massacre qui avait été commis par les Russes dans la ville de Shamakha, dans le Caucase, pour réprimer les dernières résistances des habitants. Après le massacre, la danseuse Omm-Djéhâne, originaire d'une tribu *lesghy*, fut « recueillie par des soldats, quand elle avait trois ou quatre ans, au milieu des ruines d'un village montagnard qui brûlait et sur le corps de sa mère, tombée morte par-dessus un officier poignardé par la dame [la mère de Omm-Djéhâne] » Puis, « la femme d'un général » la réclama et prétendit « la faire élever à l'européenne ». On l'instruisit et elle apprit rapidement « le russe, l'allemand et le français ». Puis, à la suite d'une querelle entre la femme du général ainsi que ses deux filles et Omm-Djéhâne, cette dernière fut confiée, à l'âge de dix ans, « à une femme musulmane, avec une petite somme ». À l'âge de quatorze ans, elle « s'enfuit de Darband [673] où résidait sa nouvelle mère adoptive. » [674] Parce qu'on l'avait battue, elle ne trouva refuge que dans les bois [675]. Après sa fuite, elle mena une vie misérable, mais l'espoir de retrouver un jour son unique cousin Mourad, qui, par chance, avait échappé avec quelques autres garçons à l'incendie et au massacre, lui donnait la force de rester en vie. Cet espoir la soutenait même quand, par « une certaine nuit des plus misérables » de son existence, la neige tombait sur elle alors qu'elle était « seule, au fond d'un bois, accroupie entre des racines d'arbres » et qu'elle n'avait « mangé depuis deux jours qu'un morceau de biscuit gâté, jeté par des soldats au bord d'un campement » [676].

Après avoir mené cette vie misérable pendant deux ans, elle devint une danseuse de la troupe de Mme Forough-el-Husnet (les Splendeurs de la Beauté).

---

673 L'une des villes dont la Perse avait été amputée, conformément au traité de *Goléstân*.

674 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 318-319.

675 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 347.

676 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 355.

La nouvelle maîtresse décida de la marier à « un ancien *kaïmakam* [677] retiré », âgé de soixante-dix ans, en échange d'un tiers de deux mille roubles, argent qu'elle s'apprêtait ainsi à recevoir d'un commerçant d'esclaves. Omm-Djéhâne rencontra en même temps son cousin Mourad, lors d'une fête des officiers où elle était allée danser. Au cours de cette soirée, Omm-Djéhâne essaya de ranimer les sentiments tribaux de Mourad en invoquant sa « race » et son « sang ». Elle réussit à secouer plus encore Assanoff quand elle joua du *târ* [678] en chantant « une poésie *lesghy* » puis en dansant à la manière traditionnelle *lesghy*. Mourad/Assanoff décida de déserter le lendemain et d'aller avec Omm-Djéhâne dans les montagnes pour « rejoindre les autres tribus rebelles. » Mais Don Juan Moreno, un ancien lieutenant exilé d'origine espagnole qui était au service des Russes et par ailleurs l'ami d'Assanoff, essaya de le faire revenir sur sa décision. Assanoff quitta ensuite son ami Moreno pour aller boire quelques verres avec un autre ami, officier de police. Omm-Djéhâne arriva et Moreno s'efforça de la dissuader ; ils finirent par se disputer, si bien qu'Omm-Djéhâne le blessa à la poitrine avec un couteau.

Assanoff, qui avait bu trop de *raki* [679], revint ivre et, voyant le sang qui coulait avec abondance de la poitrine de Moreno, prit Omm-Djéhâne en horreur. Renonçant à la promesse qu'il lui avait faite, il lui déclara qu'il ne se souciait pas du Caucase et il renia même ses parents en les insultant.

Ne voulant pas se marier avec le *kaïmakam* et désespérée par l'attitude d'Assanoff, Omm-Djéhâne se résigna à accepter la demande en mariage de Grégoire Ivanitch, l'ancien commerçant d'esclaves. Mais elle tomba malade ensuite et demanda à son mari de la mener à Bakou afin de pouvoir mourir sur le

---

677 *Qâém maqâm* : successeur, substitut (d'un roi), le vizir. Le titre de *Qâém maqâm* est attribué chez les Turcs et les Arabes aux fonctionnaires tenant lieu de gouverneurs d'arrondissement. *Cf. Nouvelles asiatiques, op. cit.*, p. 1231.

678 Sorte de musique iranienne.

679 Sorte de boisson alcoolique.

seuil de la porte du capitaine Moreno ; elle mourut comme elle le souhaitait, et même dans les bras de Moreno. L'amour d'Omm-Djéhâne pour un Franc [680] était en réalité une rupture avec sa « race » et son « sang » qu'elle avait pourtant défendus toute sa vie. Gobineau conclut qu'elle avait « fini par être infidèle aux dieux de la patrie. » [681]

4. L'écroulement des croyances indigènes

La Danseuse de Shamakha témoigne des conceptions de Gobineau au sujet des « races ». La nouvelle montre en effet que la dégénérescence d'une « race » humaine ne résulte pas, du moins en ce cas, du métissage biologique, mais bien de l'imposition de la culture de l'envahisseur. L'écrivain y déplore le changement des mœurs et l'écroulement des vieilles croyances dans les pays conquis, comme le Caucase qui perdit progressivement, après avoir été amputé de la Perse, ses croyances, ses coutumes, ses mœurs, sa pensée et son âme persane, ainsi que sa couleur locale.

> Shamakha n'est pas une grande ville ; ce n'est plus même une ville curieuse. L'ancienne cité indigène a disparu presque entièrement, pour faire place à un amas de constructions modernes, peut-être assez bien entendues ; mais, à coup sûr, tout à fait dénuées de physionomie. Les musulmans riches se sont fait bâtir des maisons russes appropriées à leurs besoins et à leurs habitudes ; on aperçoit des magasins du gouvernement, des casernes, une église, ce que l'on rencontre partout [682].

---

680 Aux yeux d'Omm-Djéhâne, les Russes étaient Européens et chrétiens. Elle leur donnait donc le nom de Francs, « par lequel les Asiatiques musulmans désignaient les nations de l'Europe occidentale. » *Cf. Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 1236.

681 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 364.

682 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 324.

Assanoff est le produit du changement des mœurs et de la métamorphose culturelle où le vaincu, renonçant à sa culture propre, n'arrive plus à discerner les défauts et les avantages de la culture du vainqueur, mais la subit en perdant son âme sans acquérir vraiment une nouvelle identité satisfaisante. Selon Gobineau, il n'est en somme plus rien, et il est voué, du fait de son hybridité, aux « vices » et aux « malheurs » :

> La vérité était que le pauvre Assanoff n'était pas russe, n'était pas sauvage, n'était pas civilisé, mais de tout cela était un peu, et les pauvres êtres, que les périodes et les pays de transition déforment de la sorte sont fort incomplets, fort misérables et réservés à plus de vices et de malheurs que de vertus et de félicités [683].

La Danseuse de Shamakha est l'illustration de la pensée du narrateur, pensée qu'il s'efforce transmettre au lecteur tantôt par l'intermédiaire d'Omm-Djéhâne, tantôt en intervenant lui-même :

> On te prit [dit Omm-Djéhâne à Assanoff] avec quelques garçons échappés par hasard à l'incendie et au massacre. On t'envoya à l'École des cadets à Pétersbourg et on t'éleva, comme disent les Francs ! On t'enleva ta mémoire, on t'enleva ton cœur, on te prit ta religion, sans même se soucier de t'en donner une autre ; mais on t'apprit à boire [684]. [...]

Assanoff, officier et ingénieur au service des Russes, n'a pourtant pas entièrement perdu les valeurs qu'il possédait autrefois : ses habitudes « étaient européennes, ses vices parlaient russe et français ; mais le fond de sa nature, mais ses instincts, mais ses qualités, mais ses aptitudes, ce qu'il avait de vertus, tout cela était encore tatar comme le meilleur de son sang. » [685] L'ivrogne Assanoff est certes devenu « lâche » et « misérable », comme il l'avoue lui-même, mais « il y a pourtant des moments encore où » il a « le cœur », puisque

---

683 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 351

684 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* pp. 343-344.

685 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 346

des « larmes de sang se forment sous sa paupière » quand il voit que « les filles de son pays » dansent devant les Russes [686]. Il lui est même arrivé une fois, animé par un zèle ethnique, de demander au cours d'une fête aux autres officiers caucasiens de danser la *lesghy*, pour voir s'ils avaient encore « une goutte de sang » dans leurs « veines ». C'est que la danse *lesghy*, qui « figure la bataille, le meurtre, le sang et, partant, la révolte, se jouait devant » les « conquérants » russes et Mourad/Assanoff, qui « semblait le fils d'un prince et prince lui-même », « dansait la lesghy à merveille » sans être ivre [687]. En réalité, c'est le caractère du peuple vaincu qui hésite perpétuellement entre la culture indigène et celle de l'envahisseur.

À l'opposé de son cousin ivrogne, Omm-Djéhâne insiste sur la question de la « race » et du « sang » ; résistant toute sa vie à la culture de l'envahisseur « d'esprit comme de cœur », elle reste « toujours *lesghy* » [688] :

> Omm-Djéhâne ne fumait pas ; aucune verre, aucune bouteille ; elle ne buvait pas ; non, rien, pas même un pot de rouge ni de blanc de céruse, elle ne se fardait pas, ce qui était inouï chez une personne de la ville. [689]

Omm-Djéhâne n'est point amnésique comme Assanoff, et vit toujours « dans le souvenir traumatique du massacre des habitants » [690] de son village (Aoul). Elle incarne la fidélité obstinée des *lesghys* qui avaient cessé finalement la lutte armée contre les Russes à la suite de la capture de leur chef caucasien, Chamil, en 1859 [691].

---

686 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 340.

687 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 339.

688 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 358.

689 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 332.

690 MOUSSA, Sarga, « L'amour et la race dans la *Danseuse de Shamakha* », in *Romantisme*, 4e trimestre 2005, n°130, p. 86.

691 MOUSSA, « L'amour et la race dans... », *art. cit.*, p. 87.

> Toujours elle avait gardé sous ses yeux, elle y gardait encore les flammes dévorant sa maison, les cadavres des siens tombant les uns sur les autres, les figures farouches et exaspérées des soldats ; elle avait gardé dans ses oreilles les cris de désespoir et de détresse, les détonations des armes à feu, les vociférations des vainqueurs [692].

Les idées de dégénérescence de la race, de décadence de la langue, et surtout d'européanisation et de changement des coutumes sont les points communs qui relient les deux nouvelles : *La Danseuse de Shamakha* et *Il est doux le persan,* bien que Djamalzadeh mette plutôt l'accent sur la décadence de la langue et Gobineau sur la dégénérescence de la race. Les personnages analogues rapprochent plus encore les deux textes : le *farangi maâb* et le *cheykh* jouent un rôle comparable à celui d'Assanoff, le narrateur de Djamalzadeh comme Omm-Djéhâne assument la tâche de transmettre au lecteur la pensée de l'écrivain.

Il est doux le persan est écrit dans un langage humoristique et non dans une perspective pessimiste comme *La danseuse de Shamakha.* La critique de Djamalzadeh, visant à la fois l'État despotique *qâjâr*, l'européanisation du pays et l'arabisation et la francisation de la langue persane, reste ainsi assez modérée. Les personnages du *farangi maâb* et du *cheykh* ne sont pas non plus aussi chargés que l'est Assanoff, amnésique et « éternellement ivre » ; pourtant, tous les trois sont oublieux de leurs origines. Il est intéressant de remarquer qu'Omm-Djéhâne interdit à Assanof de parler français et que le narrateur de *Il est doux le persan* tourne en dérision le langage francisé du *farangi maâb*. Tous les deux sont présentés comme des consciences lucides ; pourtant, Omm-Djéhâne, chez Gobineau, est plus attachée que le narrateur persan aux valeurs de son pays, à l'époque où elles allaient toutes disparaître. Elle ne boit pas, elle ne fume pas et elle ne se farde pas. Tandis que le narrateur persan de Djamalzadeh, bien qu'il

692 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 357.

soit considéré comme un critique social, porte lui-même un chapeau qui rappelle, selon Gobineau, « les modes occidentales. »

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
S. 1. É. 2. Moi, le pauvre malchanceux, j'avais oublié de changer mon chapeau européen que je portais depuis l'Europe [693].	De loin en loin passait une dame habillée à l'européenne, avec un chapeau qui rappelait les modes occidentales [694].

Il est doux le persan est le reflet de la pensée de Djamalzadeh qui transmet au lecteur, à travers un récit autobiographique, ses sentiments patriotiques et nationalistes. Le *cheykh*, représentant du clergé musulman en général, est ainsi le porte-parole de l'envahisseur arabe qui avait introduit, depuis des siècles, de très nombreux mots arabes dans la langue persane. On le voit en particulier dans ce passage où nous soulignons les emprunts à l'arabe :

> L'Excellence *Chaykh* [...] jeta un faible regard sur le paysan [...] et il dit alors : « Croyant ! ne donne pas la rêne de l'âme rebelle et fautive à la main de fureur et de colère, qui répriment la colère et qui pardonnent... » [S. 2. É. 4] [695].

Cette réponse du *Chaykh* à Ramazan est en effet farcie de mots arabes : *momén* (croyant), *'énân* (la rêne), *nafs* (l'âme), *'âsi* (rebelle), *qâsér* (fautive), *qahr* (fureur), *ghazab* (colère) et *al-kâzémin al-ghayz val-'afina 'anén-nâs* (qui répriment...), qui ne provoquent qu'ahurissement et horreur chez le jeune Ramazan. Le *Chaykh* poursuit ensuite son discours en y mêlant des versets du Coran, incompréhensibles même au narrateur qui avait vécu longtemps dans les pays arabes : « La rétribution de Dieu soit pour vous croyant » ! Votre « objet » fut « conçu » « par moi » (j'ai compris ce que vous voulez dire). « La patience

693 *Yéki…*, *op. cit*., p. 20. C'est nous qui traduisons.

694 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 360.

695 *Yéki…*, *op. cit*., p. 25. C'est nous qui traduisons.

est la clé de délivrance ». « Espérez » que « bientôt » la « cause » de « l'emprisonnement » soit « manifestée », et « bien entendu, mille fois bien entendu, de toute manière », soit « immédiatement » soit « ultérieurement », elle sera portée à notre « connaissance ». « Pour le moment » dans « l'attente, la meilleure solution et la plus utile affaire » est de « s'occuper à l'invocation du Créateur, ce qui est dans toutes les conditions la meilleure occupation » (S. 2. É. 4) [696].

Djamalzadeh est le fils d'un clerc ; l'expérience de vivre dans une famille cléricale lui permet de connaître de près le langage de cette couche de la société : *jazâkom ol-lâh mo'mén* (la rétribution de Dieu...), *manzour* (l'objet), *mafhoum* (conçu), *zehné in dâ'i* (par moi), *as-sabro méftâh ol- faraj* (la patience ...), *arjou* (espérez), *'ammâ qarib* (bientôt), *vajhé* (la cause), *habs* (l'emprisonnement), *vuzouh* (manifesté).... L'auteur, en consacrant quatre pages de sa nouvelle (p. 25-28) à la réponse du *cheykh* au Ramazan, nous présente, dans une langue humoristique qui joue avec les mots, un type vaniteux et pédant qui rend incompréhensible la langue persane.

Djamalzadeh met en question également, comme Gobineau, l'européanisation et la disparition des cultures indigènes, tendances dont le *farangi maâb* et Aassanoff sont les représentants.

> D'abord, j'ai aperçu l'un de ces fameux occidentalisés (*farangi maâb*) qui seront pour toujours en Iran un exemple de grimace et d'analphabétisme ; et ses attitudes feront sûrement crever les gens de rire pendant cent ans dans les salles de théâtre d'Iran. Monsieur le *farangi maâb*, qui portait un col aussi long qu'un tuyau de samovar, auquel la fumée des trains à pétrole du Caucase avait d'ailleurs donné une couleur semblable à celle d'un tuyau du samovar, était assis dans une niche. Embarrassé par ce col qui ressemblait à un fer mis sur son cou, et dans cette pénombre, il était absorbé dans la lecture d'un roman. J'ai voulu me diriger vers

696 *Yéki…*, *op. cit*., p. 26. C'est nous qui traduisons.

> lui, pour lui dire un *bonjour mosyo* et lui faire comprendre que, moi aussi, je suis intellectuel [S. 1. É. 5] [697].

5. L'influence de la langue et de la culture françaises en Iran et au Caucase

À côté de la culture et de la langue de l'envahisseur (arabe dans le texte de Djamalzadeh et russe dans celui de Gobineau), une autre langue apparut sur la scène culturelle de l'Iran et du Caucase. Elle n'eut pas besoin de s'imposer par la force de l'épée, comme celle de l'envahisseur, puisque ce sont les indigènes eux-mêmes qui la propagèrent de leur plein gré. Dans les deux nouvelles, nous rencontrerons quatre personnages francophones avec des caractères différents : le *farangi maâb* et le narrateur dans *Il est doux le persan* ; Assanoff et Omm-Djéhâne dans *La danseuse de Shamakha*. Djamalzadeh, en présentant un type tel que le *farangi maaâb*, évoque une époque ou la langue française était fort à la mode.

> O ! Cher ami et compatriote ! dit le *farangi maâb* à Ramazan, pourquoi nous a-t-on mis ici ? Moi aussi pendant des heures « je me creuse la cervelle », je ne trouve « absolument » rien, ni une chose « positive », ni une chose « négative ». « Absolument » ! Est-ce qu'il n'est pas très « comique » qu'on arrête une personne comme moi, le jeune « diplômé » de meilleure « famille », qu'on me prenne pour un « criminel » et qu'on me traite comme le dernier de la « classe » ? Mais ce n'est pas du tout étonnant de la part du « despotisme » millénaire dont les fruits sont le manque de la loi et l'«arbitraire ». Un pays qui se vante de se qualifier de « constitutionnel » doit avoir des « tribunaux » légaux afin que personne ne soit victime de l'injustice. Mon frère dans le malheur ! [mon pauvre frère] est-ce que vous ne trouvez pas comme ça ? [...] (S. 2. É. 6) [698].

---

697 *Yéki…*, *op. cit*., p. 23. C'est nous qui traduisons.

698 *Yéki…*, *op. cit*., p. 31. C'est nous qui traduisons.

Djamalzadeh est un psychologue social ; sa connaissance des langues persane, française et arabe lui permet de critiquer habilement la pédanterie liée aux modes affectant les coutumes. Cette connaissance des langues lui permet aussi de créer des personnages tels que le *farangi maâb*, le *cheykh* et Ramazan, en donnant à chacun le langage propre au milieu auquel il appartient. La menace qui pèse sur la langue persane est le message que l'interaction verbale entre ces personnages est chargée de délivrer au lecteur. Dans le texte cité ci-dessus, les mots entre guillemet sont prononcés directement en français par le *farangi maâb*, tandis que les énoncés soulignés le sont dans une langue persans très embrouillée parce qu'il s'agit de traductions littérales du français. À titre d'exemple :

La phrase en français :

un pays	qui	se	vante	de	se	nommer	constitutionnel
sujet		pron. pers. réfl.	verbe		pron. pers. réfl.	verbe	

La phrase en persan confus :

yek mamlakat	*ké*	*khod râ*	*éftékh âr mi konad*	*ké*	*khodésh râ*	*constitoutionél*	*ésm bédahad*
sujet		pron. pers. réfl.	verbe		pron. pers. réfl.		verbe

Mamlakati ké (le pays que = défini) au lieu de *yek mamlakat* (un pays que = indéfini) ; *éftékhâr mi konad* (se vante) au lieu de *khod râ éftékhâr mi konad* ; *khod râ bénamad* (se nommer) au lieu de *khodésh râ ésm bédahad* (en persan cela signifie choisir un nom pour soi-même)

La phrase persane commence par un indéfini comme la phrase française. Les deux ont des strucutures semblables ; nous avons également la répétition du pronom relatif *ké*. En confrontant les deux phrases persanes correcte et confuse nous comprenons mieux la différence.

persan correct

mamlakati	*ké*	*éftékhâr mi konad*	*khod râ*	*constitoutionél* [*machroutéh*]	*bénamad* se
sujet		pron. pers. réfl.	compl d'objet dir.		verbe

Le discours du *farangi maâb*, truffé de mots français, qui relève d'une sorte de dissertation politico-philosophique de la plus haute pédanterie, ne peut être compréhensible pour Ramazan, l'homme du peuple. Djamalzâdeh écrit à ce sujet :

> Comment le pauvre Ramazan pouvait-il comprendre ces sublimes idées ? Sans compter les mots français, comment pouvait-il par exemple savoir que « *hafr kardané kalléh* » était une traduction littérale d'une expression française : « se creuser la cervelle », signifiant « réfléchir » et pour laquelle on a l'équivalent persan « je me tue bien [699]... » ou « je me tape bien la tête contre le mur... », ou encore que « *raayyat bé zolm* » est la traduction d'une autre expression française, ça veut dire « être victime d'une injustice » [700].

699 « *Har ché khodam râ mi kosham* » ou « *har ché saram râ bé divâr mi zanam* ».

700 *Yéki…*, *op. cit*., p. 30. C'est nous qui traduisons.

On voit que le vrai but de Djamalzadeh est la simplicité de la langue : il veut mettre les lettrés persans devant la réalité des influences lexicales exercées par les langues étrangères. Mais dans le discours pédantesque du *farangi maâb,* l'auteur trouve également l'occasion d'évoquer les questions socio-politiques de l'époque : la « révolution sans évolution », c'est la cause primordiale de l'échec de la Révolution constitutionnelle (1905-1912), dont la victoire avait été prématurée, compte tenu de la structure sociale sur laquelle elle aurait dû pouvoir s'appuyer pour perdurer.

Prolongeant son évocation de l'« Excellent *mosio* [Monsieur] » qu'est le *farangi maâb*, l'auteur continue ainsi (nous restons aussi près que possible de l'expression en persan, sauf pour les mots français, bien entendu, qui sont indiqués entre guillemets) :

> L'Excellent monsieur [...] poursuivit, sans faire attention à Ramazan, son délire et dit : "« Révolution » sans « évolution » est une chose que son imagination ne peut même pas entrer à la tête ! [...] Ce que me regarde sur ce « sujet », j'ai écrit un long « article » et j'ai prouvé avec évidence aveuglante, que personne n'ose compter sur les autres, et chacun dans la mesure... dans la mesure de sa « possibilité » doit servir le pays, et chacun doit faire son devoir, c'est ça la voie de progrès ! sinon, la « décadence » va nous menacer. Mais malheureusement nos paroles ne touchent pas le peuple. Lamartine dit bien à ce sujet ..." [S. 2. É. 6] [701].

Le narrateur continue ensuite : « [...] Et le monsieur philosophe commença à dire quelques poèmes français que j'avais déjà entendus, et je savais qu'ils étaient de Victor Hugo et que ça n'avait rien à voir avec Lamartine » [S. 2. É. 6] [702]. (Ce qu'on comparera, au passage, avec les observations de Gobineau : « [Assanoff] chantonnant l'air des Fraises [703], alors fort à la mode dans le Caucase, il

---

701 *Yéki…*, *op. cit*., p. 31.

702 *Yéki…*, *op. cit*., p. 31.

703 Il s'agit du titre d'une chanson de Pierre Dupont (1821-1870). « Celui-ci avait publié en 1855 à Paris un recueil intitulé *Chants guerriers*, qui contenait des poèmes hostiles à la Russie ; on comprend donc qu'il puisse être connu parmi des

s'achemina avec son compagnon vers le bord du fleuve qu'ils allaient remonter » [704] ; « On rencontrait [Assanoff] partout chantant La Marseillaise » [705].)

La deuxième séquence du discours du *farangi maâb* n'est pas seulement caractérisée par un persan confus ou par l'utilisation des mots français, mais aussi par l'interprétation à contresens de mots par lesquels l'auteur, recourant à un jeu de mots, donne une saveur et une douceur à sa narration. À titre d'exemple, les énoncés « sur ce que me regarde», « évidence aveuglante » et « long article » :

	le sens des mots pour le *farangi maâb*
regarder = concerner	regarder = voir
évidence = certitude	évidence = éclairage
long = grand	long = allongé

Même si *le farangi maâb* voulait s'exprimer selon la strucutre de la langue française, il devait choisir la colonne de gauche et non de droite. La saveur du texte réside dans ces erreurs, mises en place à dessein par l'auteur.

Djamalzadeh expose à la fois deux conceptions dans *Il est doux le persan* ainsi que dans la nouvelle de *Bila Dig Bila Tchoghondar* (*Telle marmite, telle betterave*) et la préface du recueil : se débarrasser des entraves liées aux formes littéraires classiques ; purifier la langue persane des mots étrangers. C'est dans cette perspective qu'il écrit, dans *Telle marmite, telle betterave*, la cinquième nouvelle du recueil de *Yéki boud-o yéki naboud* :

---

nationalistes caucasiens en lutte contre l'impérialisme russe » (*cf. Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 1229.

704 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 320.

705 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 364.

> A propos de cette langue “espéranto” que l’on dit composée de mots de diverses langues et destinée à devenir langue internationale : alors que chez nous [en Europe : le pays du masseur, le héros de la nouvelle de *Telle marmite*...] on se donne beaucoup de mal à la propager, elle est absolument courante en Iran. La catégorie des *fokoli* [les intellectuels] en son entier ne parle que cette langue. Aussi bien, comprendre leur langage, composé des différentes langues européennes et où se mêlent parfois quelques mots persans, arabes ou turcs, ne présente pour nous aucune difficulté [706].

Gobineau, d’un point de vue pessimiste, pose une question semblable dès les premières pages de *La Danseuse de Shamakha*, lorsque Moreno entre dans « une grande maison basse, longue baraque, au fronton de laquelle on lisait en lettres blanches sur une planche bleu de ciel : *Grand-Hôtel de Colchide, tenu par Jules Marron (aîné)* » [707]. Plus loin encore, lors de la description de Bakou, Gobineau trouve l’occasion de donner une image européanisée de cette ville où on apercevait « au milieu de nombreuses enseignes de marchands et d’artisans russes, des indications [françaises] comme celle-ci : *Bottier de Paris* ; *Marchande de modes* » [708]. Les humains comme les lieux apparaissent ainsi également touchés par l’influence de la langue et de la culture françaises aussi bien que par celles des Russes. Dans sa nouvelle, Gobineau représente deux figures de francophones, Omm-Djéhâne et Assanoff, dont les idées divergent et qui incarnent, l’un, la résistance et l’autre, la soumission. Assanoff apparaît comme le modèle de celui qui se livre sans retenue à la culture européenne (comme le *farangi maâb* dans le texte de Djamalzadeh) ; ses habitudes sont « européennes » et « ses vices » parlent « russe et français ». Omm-Djéhâne, bien qu’elle ait appris « le russe, l’allemand et le français » depuis son enfance et

---

706 DJAMALZADEH, « Bila dig bila tchoghondar », dans *Yéki…*, *op. cit*., p. 110 ; cette nouvelle est traduite par Michel Cuypers ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit*., p. 186.

707 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 313.

708 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 360.

qu'elle soit bien « savante [...] en français » [709], résiste, tout au contraire de son cousin, à l'invasion culturelles des « Francs » et demande à Assanoff de rejeter la langue française.

> – Tu sais le français ? demanda Assanoff à Omm-Djéhâne.
>
> – Oui, je le sais !
>
> – Tant mieux ! Cela nous distraira de le parler quelquefois.
>
> – Mourad, fils d'Hassan-Bey, quelle honte ! oublie pour jamais toutes ces infamies [!]
>
> – Tu as raison ! Je suis un Tatar et rien d'autre, et je ne veux être que ça. [710]

Pourtant, Omm-Djéhâne n'hésite pas elle-même à parler français, malgré toute sa résistance ; quand elle veut donner un rendez-vous à Assanoff, c'est cette langue qu'elle utilise : « Cette nuit ! dit Omm-Djéhâne à Assanoff, deux heures avant le *desténh* [711] ! à ma porte ! ne frappe pas ! » [712]

6. *Doustiyé khâlé khérséh* (L'amitié de Tante Ourse)

L'amitié de Tante Ourse est l'histoire de la domination des Russes et indirectement des Anglais en Iran, durant la première guerre mondiale, à l'époque où la neutralité du pays était violée par les Alliés (russes et anglais). La nouvelle est également l'histoire de la lutte des nationalistes iraniens contre l'envahisseur russe aux environs de Kérmânchah. *L'amitié de Tante Ourse*, de même que *Il est doux le persan*, reflète la pensée de Djamalzadeh qui y trouve

---

709 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 351.

710 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 348.

711 On le prononce *dastéh* et non *desténh*. En Iran, était auparavant le terme qui désignait l'heure à laquelle se levait le soleil. *Cf. Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 1234.

712 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 340.

une nouvelle occasion de faire part, à travers un récit autobiographique, de ses sentiments patriotiques et nationalistes.

Résumé

Le narrateur, employé au bureau des finances de Malâyer, décide d'aller voir sa mère à Kermânchah, une ville alors impliquée dans la guerre. Son chef, homme bienveillant et accommodant, lui accorde un mois de congé et il trouve, par bonheur, un *gâri* (voiture à chevaux) qui était sur le point de partir pour Kangâvar (une ville à l'ouest de l'Iran, entre Malâyer et Kérmânchah). En dehors du narrateur, le *gâri* avait à son bord Jafar Khan (chargé de la poste), Hamzeh (le cocher arabe), un prince et le jeune Habibollahollah ; celui-ci était garçon dans un *qahvéh Khanéh* [713] et avait toutes les qualités humaines : beau, de bonne humeur, généreux, sociable, affable,... Le *gâri* était trop chargé ; il portait également les provisions de l'armée russe.

Habibollahollah veut aller à Kangâvar pour différentes raisons mais la plus importante est de s'occuper des enfants de son frère aîné qui, après avoir montré beaucoup de courage à la guerre contre les Russes, a été blessé et est mort, enseveli par la neige. Le voyage s'effectue par un hiver où la neige est abondante et le froid, rigoureux. En cours de route, le prince arrivant à sa destination descend et les autres poursuivent le voyage. Le lendemain, à quelque kilomètres de Kangâvar, les voyageurs entendent un cri : c'est un soldat russe qui est blessé et qui demande secours. Jafar Khan avertit que c'est un piège ; mais Habibollahollah saute dans la neige et, avec beaucoup d'affection, il lui prend le bras et l'embarque dans le *gâri*. Il tire une cotonnade de son sac et panse affectueusement sa blessure. Jafar Khan aussi lui offre un verre d'*araq* (boisson alcoolique) de Hamadan.

---

713 Maison de thé. C'était aussi autrefois une auberge pour les voyageurs.

Hamzeh grogne et se plaint de la surcharge du *gâri*. Pour l'apaiser, Habibollahollah tire de sa bourse une pièce et la lance pour Hamzeh. Mais au moment de remettre la bourse dans sa ceinture, il la laisse tomber et toutes les pièces dont il voulait se servir pour secourir sa belle-sœur et ses neveux se glisse sur ses genoux. En même temps, le soldat russe jette un regard avide sur les monnaies.

La neige tombe dru et le froid semble pouvoir faire éclater même les pierres. Habibollahollah retire son manteau et l'étend sur les épaules du soldat russe qui tremble. Arrivant à Kangâvar, le Russe retrouve ses camarades et ceux-ci, joyeux, courent vers le *gâri*. Habibollahollah aide le soldat blessé à descendre et celui-ci, en descendant, adresse quelques mots en russe à ses amis. Par conséquent, les soldats se précipitent sur Habibollahollah et le jettent brutalement à terre. Les voyageurs, abasourdis, conduisent le *gâri* un peu plus loin au garage. Après avoir pris des renseignements, le narrateur comprend qu'on accuse Habibollahollah d'avoir maltraité le soldat blessé. Les Russes mettent la tête et le visage de Habibollahollah en sang à coup de cravache et le soldat blessé est encore plus cruel que les autres envers son sauveur. Puis, les Russes décident de le fusiller, pour donner un exemple aux habitants du village et à ceux des environs.

Le narrateur, agité et ayant la gorge serrée, monte sur le toit du garage où il aperçoit les soldats russes qui emmènent Habibollahollah vers un monticule, à côté de Kangâvar, et le fusillent. Désemparé, il descend alors comme un fou et court vers le monticule. Tout à coup, il aperçoit une ombre boitillante qui s'approche du cadavre de Habibollahollah. C'est le soldat blessé. Celui-ci prend la bourse de Habibollahollah et la cache d'un geste rapide dans sa poche. Alors tout s'éclaircit pour le narrateur qui comprend la raison du meurtre de Habibollahollah et réalise que le soldat russe a oublié, pour une petite somme, toute la bonté et la générosité de Habibollahollah à son égard.

Le lendemain matin, le narrateur veut aller dire un dernier adieu à Habibollahollah, mais la neige a recouvert pendant la nuit le cadavre ainsi que les traces de pas du soldat russe. Les voyageurs continuent le voyage pour Kérmânchah.

Les événements (S = Séquence ; É = Événement)

S. 1. É. 1. Le narrateur décide d'aller voir sa mère à Kermânchah.
É. 2. Le chef du bureau lui accorde un mois de congé.
É. 3. Le narrateur trouve un *gâri* pour Kangâvar.
É. 4. Habibollahollah veut aller à Kangâvar pour secourir sa belle-sœur et ses neveux.
É. 5. Départ de Malâyér.

S. 2. É. 1. Demande le secours du soldat russe.
É. 1. Avertissement de Jafar Khan.
É. 2. Embarquement du Russe par Habibollahollah.
É. 3. Soin affectueux du Russe par Habibollahollah.
É. 4. Plainte de Hamzeh
É. 5. Habibollahollah lui donne une pièce.
É. 6. La chute de la bourse.
É. 7. Regard avide du Russe sur les monnaies.
É. 8. La neige et le froid rigoureux.
É. 9. Habibollahollah retire son manteau et le donne au Russe.
É. 10. Le soldat russe entend des voix familières.

S. 3. É. 1. Le soldat adresse à ses amis quelques mots en russe.
É. 2. Maltraitance et arrestation de Habibollahollah.
É. 3. Rangement du *gâri* dans le garage.
É. 4. Accusation et condamnation de Habibollahollah à la mort.

É. 5. Maltraitance de Habibollahollah.

N. 6. Le narrateur demande à Jafar Khan de trouver une solution.

É. 7. Jafar Khan trouve inutile que c'est inutile.

É. 8. Montée du narrateur sur le toit du garage.

É. 9. Exécution de Habibollahollah.

É. 10. Le narrateur court vers le lieu de fusillade.

É. 11. Le Russe blessé s'approche du mort.

É. 12. Le Russe s'empare de la bourse de Habibollahollah.

É. 13. Le narrateur comprend le motif du meurtre de Habibollahollah.

É. 14. Adieu du narrateur à Habibollahollah.

É. 15. Départ des voyageurs pour Kérmânchah.

7. La domination des Russes dans *L'amitié de Tante Ourse* et *La Danseuse de Shamakha*

Les types de personnages et les thèmes présentés dans *Il est doux le persan* et *L'amitié de Tante Ourse* les rapprochent plus de *La danseuse de Shamakha* que de *La guerre des Turcomans* et de l'*Histoire de Gambèr-Aly*, ces deux nouvelles que Djamalzadeh présente dans l'introduction du recueil de *Yéki boud-o yéki naboud* comme les meilleures nouvelles françaises concernant l'Iran.

Le récit de *L'amitié de Tante Ourse* est basé, lui aussi, sur les souvenirs personnels de l'auteur à l'époque où il avait été choisi, en 1915-1916, par le « Comité des nationalistes iraniens » de Berlin pour une mission à Baghdad et à Kérmânchah, ville située à l'ouest de l'Iran. Il précise lui-même, dans l'épigraphe : « L'histoire ci-dessous a été écrite durant la guerre mondiale, lors des combats qui ont eu lieu aux environs de Kermânchah entre les nationalistes

iraniens et les Russes, au début de l'année 1334 hl. [1915] » [714]. Achrafzadeh, jeune homme de Tabriz, valeureux, patriote, plein de zèle et membre du « Comité des nationalistes iraniens » de Berlin était l'un des compagnons de Djamalzadeh. Il était chargé de se rendre à Chirâz en compagnie de deux autres membres du Comité. L'équipe subit une attaque dès le début du voyage et Achrafzadeh, frappé d'une balle, mourut. On ramena sa dépouille et on l'inhuma avec honneur à proximité de la ville [715]. Il avait été victime de la trahison des Kâkâvands, la tribu résidant à Kérmânchah. Plus tard, Djamalzadeh aperçut le cheval d'Achrafzadeh parmi les chevaux de cette tribu lorsque le fils du chef voulut les lui montrer. Djamalzadeh se rendit compte alors qu'ils n'avaient d'autre dessein que de gagner l'argent, bien qu'ils lui « aient donné leur parole, en jurant sur le Coran, qu'ils soutiendraient les nationalistes. » [716]

Le personnage d'Habibollahollah, le héros de *L'amitié de Tante Ourse*, semble inspiré par la figure d'Achrafzadeh, même si l'auteur préfère, par esprit nationaliste, mettre la trahison sur le compte des Russes et non sur celui de la tribu des Kâkâvands. Le souvenir anecdotique et la fiction diffèrent donc par bien des détails, mais l'inspiration autobiographique n'est pas douteuse. On observe d'ailleurs le même phénomène dans la composition de *La Danseuse de Shamakha* par Gobineau. Celui-ci, au cours de son deuxième voyage en Perse en 1961, était passé par le Caucase et son itinéraire passait par Katâïs, Tiflis et Shamakha ; à l'étape de Tiflis, il rencontra une jeune fille *lesghy*, caucasienne donc, nommée Péry (Pari), qui servit au moins partiellement de modèle pour le personnage d'Omm-Djéhâne. Cette Pari écrivit en 1862 une lettre à Gobineau

---

714 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 64. Ce paragraphe est traduit par Michel Cuypers, *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 155.

715 DJAMALZADEH, *Choix de...*, *op. cit.*, p. 17.

716 *Ibid.*, p. 18.

qui se terminait par ces mots : « Je vous demande d'avoir la même confiance en moi que vous aviez il y a quelque temps » [717].

L'amitié de Tante Ourse et *La Danseuse de Shamakha* ont pour cadre un semblable contexte historique : l'occupation de l'Iran durant la première guerre mondiale par les Alliés dans la nouvelle de Djamalzadeh et la guerre coloniale des Russes contre les Lesghys du Caucase et du Dâghéstân entre les années 1843 et 1859 dans celle de Gobineau. Les deux nouvelles ont comme thème principal l'invasion des Russes, et présentent des personnages et des événements similaires ; pourtant, elles transmettent au lecteur des messages distincts. Gobineau met en question d'une manière générale le changement des mœurs et la disparition des vieilles croyances parmi les populations vaincues, tandis que Djamalzadeh fait le procès l'envahisseur russe, d'une part, et des autorités iraniennes qui avaient laissé le pays entre les mains des étrangers, de l'autre. Il révèle ses sentiments à la fois anti-russes et anti-arabes chaque fois qu'il en trouve l'occasion : en se souvenant la grandeur de la Perse antique, l'auteur cherche à ranimer la conscience de ses lecteurs persans et les invite à la révolte et au combat contre les envahisseurs.

> S. 3. É. 8 [...] La neige avait pris possession de tout l'univers ; elle ressemblait à un suaire qui recouvrait le territoire abandonné de l'Iran. Une brise fraise soufflait de l'ouest. Elle passa sur l'arche de Madâyén [718], le symbole de la grandeur et de la splendeur de l'antique l'Iran, sur Qasré Chirin [719] et sur

---

717 Lettre en turc azéri conservée par Gobineau. B.N.U. Strasbourg, ms. 3516, fol. 4. Gobineau a écrit en marge : « Lettre de Péry, petite lesghienne élevée à Tiflis par la générale de Minckievitz et que j'avais connue à mon passage. » Cité par BOISSEL, *Gobineau. Biographie..., op.cit.*, p. 160.

718 Le palais des rois Sassanides qui régnèrent en Perse de 224 à 651 ap. J.-C. Ce palais est situé aujourd'hui à Tisfoun en Irak.

719 Le palais du roi Sassanid, Khosrow Anuchirvân (590-628 ap. J.-C.) à Kérmânchah.

> Bisotoun [720], demeures du bonheur de Khosrow et de l'infortune de Farhad [721], et arriva aux jardins de Kangâvar où elle chanta une chanson de deuil dans les branches des arbres dépouillés de feuilles ; elle dit en langage muet : « O monde ! O monde ! combien de tromperie ! combien de ruse ! Territoire de Keykavous [722], sous la botte du cosaque russe ! Hélas ! Hélas ! Mille fois hélas ! [723]. »

La mort tragique de Habibollah dans *L'amitié de Tante Ourse* fait que cette nouvelle présente deux points communs avec *La danseuse de Shamakha*, où il est question de l'exécution des habitants du village d'Aoul au Caucase et de la mort tragique de Omm-Djéhâne. Concernant le premier point, le crime a été commis par un même auteur : les Russes ; et concernant le second, Habibollah et Omm-Djéhâne sont morts pour une cause collective.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
	[...]
S. 3. É. 9. ... Soudain j'aperçus quelques cosaques russes et entre eux Habibollah, la tête nue, les cheveux en désordre et les bras liés au dos, qui se dirigeaient vers un monticule aux environs de Kangâvar. Ahuri, j'entendis, après un peu de temps, une	Mon père [dit Omm-Djéhâne à Assanoff], Élam-Bey, enfin, pendu à l'arbre de gauche en montant le sentier ; ton père à toi, mon oncle, cloué d'un coup de baïonnette sur la porte de sa maison. [...] Ton oncle, quand je suis passée devant, portée par un soldat, ton

720 Sur ce célèbre rocher qui n'est pas loin de Kermanchah, se trouvent les inscriptions sassanides les plus longues, avec quelques bas-reliefs qui illustrent les faites et gestes du roi sassanide Khosrow Anuchirvân.

721 Khosrow et Farhâd - héros d'un poème de Nezâmi (poète persan, v. 1141-1203 ap. J.-C.)), tous deux amoureux de la belle Chirine.

722 Le deuxième roi de la dynastie (mythique ou réelle) des Kianides (Kiâniân) qui régnaient en Iran avant les Mèdes.

723 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 73. C'est nous qui traduisons.

fusillade qui s'éteignit tôt [724].	oncle pendait à son arbre [...] [725].

Pour créer l'atmosphère tragique, Djamalzadeh dessine en quelques tableaux, dans les deux premières séquences, la figure spirituelle de Habibollah qui vole au secours du Russe, le soigne, panse sa blessure et enfin, dans un « geste de générosité », lui donne son manteau. De la sorte, l'auteur réussit à montrer les caractéristiques nobles qu'il avait attribuées à son héros, dans un long paragraphe au début de la nouvelle. La dernière scène concernant Habibollah vivant (l'offre de l'argent et le regard avide du cosaque russe) est celle qui ajoute à la nouvelle sa dimension tragique. Cette scène-charnière entraîne d'autres événements et le récit devient le « conflit de deux normes de conduite : la bonté désintéressée du héros/la méchanceté intéressée de son adversaire » [726], qui aboutit enfin à l'assassinat du premier. Le fait que la mort du héros a été provoquée « par la ruse d'hommes intéressés » est considéré comme l'idée centrale de la nouvelle. Cette mort fait songer à *La danseuse de Shamakha* où Omm-Djéhâne est également victime d'une transaction illégale effectuée entre les Splendeurs de la Beauté et Grégoire Ivanitch, péripétie qui fait s'acheminer la nouvelle, déjà tragique, vers une autre tragédie : la mort de Omm-Djéhâne. Les contrebandiers ne jouent toutefois qu'un rôle secondaire dans cette mort de Omm-Djéhâne, qui est en réalité le résultat lointain des crimes des Russes au village d'Aoul dans le Caucase.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
	[...]
S. 2. É. 4. Hamzeh grognait sans arrêt et, en déchargeant sa mauvaise humeur sur les	[Omm-Djéhâne] est ma fille adoptive [dit les Splendeurs de la Beauté]. [...] Je vais mourir

724 *Ibid.*, p. 73. C'est nous qui traduisons.

725 *Nouvelles asiatiques, op. cit.*, p. 343.

726 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 157.

pauvres chevaux, disait que le *gâri* était déjà assez chargé mais qu'on l'a surchargé encore. Habibollah perdit finalement patience et dit : — O Arabe ! Mangeur de souris ! Jusqu'à quand grogneras-tu comme une vieille serveuse ? Je sais ce que tu veux. Tiens ces deux *qarân* [727] [S. 2. É. 5.] et tais-toi ! Il tira sa bourse de son *châl* [728] de soie yazdienne et lança vers Hamzeh une pièce de deux *qarân*. Mais au moment où il voulut remettre la bourse dans son *châl*, il la laissa tomber et toutes les pièces glissèrent sur ses genoux. [S. 2. É. 6.] [...] S. 2. É. 7. Au même instant, je jetai mes regards sur le Russe et je vis dans ses yeux un vilain éclat ; il voulait avaler les pièces avec ses yeux comme un affamé voyant un *kabâb* (le rôti) [729].	de mille morts ; on m'enterrera : on m'enterre ! Cela mérite considération. Combien me donnera-t-on pour consentir à de pareils sacrifices ? Grégoire Ivanitch [le commerçant d'esclave] se caressa le menton : « C'est, en effet, une affaire de conséquence. Omm-Djéhâne recevra un tiers de ce que donne le Kaïmakam ; j'aurai le second tiers comme ayant été le promoteur de cette heureuse union, et vous partagerez le troisième tiers avec notre bon et cher ami le maître de police. L'acheteur offre deux mille roubles argent. [...] – Mais un sixième de la somme et rien de plus pour moi ! – Vous voulez dire un tiers ! – Comment ? Mais je partagerai avec Paul Petrowiche ! – C'est-à-dire que vous lui prendrez tout, en outre de ce que vous lui enlevez déjà [730]. [...]

Un autre élément de comparaison se trouve dans la manière de présenter les personnages. Après un long paragraphe d'introduction, Djamalzadeh les présente l'un après l'autre ; tout d'abord les personnages secondaires, puis le

727 Ancienne unité monétaire iranienne.

728 Pièce de coton ou de soie que les hommes portaient à l'époque comme ceinture. Ils la portent encore aujourd'hui à l'ouest du pays.

729 *Yéki…*, *op. cit*., p. 69. C'est nous qui traduisons.

730 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 330.

protagoniste : Habibollah. Il lui consacre un long passage où il en fait un type idéal. Nous avons une description similaire, mais trop tardive, concernant Omm-Djéhâne dans *La danseuse de Shamakha*.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
[Habibollah] n'avait jamais bu d'*araq* ni de vin, et il ne faisait aucune vilenie [731]. [...]	Omm-Djéhâne ne fumait pas ; aucun verre, aucune bouteille ; elle ne buvait pas ; non, rien [732].

Le recueil *Yéki boud-o yéki naboud* évoque divers espaces persans : des rues, des bazars, des écoles classiques, etc. Il met également en scène toutes les catégories sociales et, à travers cette représentation, il donne au lecteur beaucoup d'informations politiques et historiques concernant l'Iran à l'époque de la Révolution constitutionnelle. Dès les premières pages de *L'amitié de Tante Ourse*, Djamalzadeh décrit ainsi des lieux de l'ouest de l'Iran où il avait séjourné au début de la première guerre mondiale. Cette expérience lui permet d'évoquer minutieusement des lieux, le climat, les moyens de transport et les usages vestimentaires des habitants.

En particulier, cette nouvelle évoque la neige, dont elle fait « l'objet central de la description » [733]. Elle assure une fonction importante dans le récit, parce qu'elle est gênante et parce qu'elle est indissociable du froid, mais constitue aussi un symbole, d'abord parce qu'elle est associée au papillon qui symbolise le sacrifice. Elle constitue aussi « un suaire recouvrant » qui cache les vilenies humaines ; indifférent envers le destin des hommes, elle « recueille aussi bien le

731 *Yéki…*, *op. cit*., p. 63. C'est nous qui traduisons.

732 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 332.

733 LETAFATI, *L'Iran moderne*…, *op.cit*., p. 73.

sang de l'innocent que celui du coupable. » [734] Cette dernière dimension montre la « complicité » de la nature « avec l'injustice humaine face à l'innocent assassiné » [735].

> S. 3. É. 14. Je vis que le cadavre de l'infortuné Habibollah avait disparu sous un tas de neige amoncelée. Il ne restait trace ni de lui ni des pas du sinistre cosaque ! La main de la Nature indifférente avait recouvert les deux : nulle trace de châtiment [736].

De cette façon, Habibollah qui voulait aider la famille de son frère aîné – assassiné par les Russes et resté sous la neige – trouve le même destin que lui.

L'histoire de *L'amitié de Tante Ourse* se déroule dans un espace où règnent des sentiments de terreur et de désespoir. La neige et le froid, ici aussi, servent à l'auteur pour exprimer l'extrême générosité et le dévouement de Habibollah envers le soldat russe.

La danseuse de Shamakha commence également par une description de la nature, sans que celle-ci joue un rôle fonctionnel dans l'intrigue. Le narrateur évoque une « forêt épaisse, à moitié plongée dans l'eau » du « Phase, la rivière d'or de l'antiquité, aujourd'hui le Rioni », où « au milieu d'une végétation vigoureuse, [...] règne la fièvre. » [737] Comme c'est le cas dans *L'amitié de Tante Ourse*, une partie de la nouvelle *La danseuse de Shamakha* est consacrée au récit du voyage des personnages, Assanoff et Moreno, qui veulent partir de la région du Phase à Shamakha et, de là, gagner Bakou. Les voyageurs rencontrent, en cours de route, des paysages à la fois fascinants et angoissants : ils voyagent sur

---

734 BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 159.

735 *Ibid.*, p. 159.

736 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 64. Ce paragraphe est traduit par Michel Cuypers, *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, p. 159.

737 *Nouvelles asiatiques*, *op. cit.*, p. 311-312. On lit aussi dans *L'amitié de tante ourse* une épidémie de fièvre régnait à Kangâvar qui fait contraindre Habibollah de quitter sa ville natale.

« un fleuve hâté [à Poti], roulant des eux limoneuses ou chargées de sable sur un lit rempli de roches, contre lesquelles ses eaux rebroussent à chaque instant »; sur un fleuve qui a « des rives lacérées, déclivées par les crues subites et impitoyables de la saison d'hiver, présentant ici une plage dépouillée, là un escarpement subit » ; sur un fleuve qui « mugit, rugit, saute, tourbillonne et court. » Ils se croient dans des lieux « abandonnés » [738], « inhospitaliers », « farouches » et « rébarbatifs », que « les humains n'ont jamais visités ».

En contraste avec ce spectacle angoissant, « les feuilles de la forêt frissonnent sous le vent du matin, les unes larges, les autres menues, celles-ci dans le sombre, celles-là dans la lumière [...] ». Moreno considère ce spectacle, qui lui paraît « en définitive merveilleux. » [739]

Les voyageurs rencontrent encore un tel paysage quand ils quittent Shamakha pour Bakou, mais ce qui nous importe ici, c'est qu'il s'agit d'un paysage d'hiver, ce qui assure un point commun entre les deux nouvelles, même si la neige décrite par Gobineau ne joue aucun rôle dans le destin final du héros et n'est pas aussi effroyable que celle de la nouvelle de Djamalzadeh.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
S. 2. É. 8. L'hiver cette année était un de ces hivers historiques : la neige et la glace étaient effroyables. Les monts du Pichkouh de Loréstân ressemblaient, de loin, à des monceaux de coton cardé. On aurait dit que les arbres, aperçus de-ci de-là, écumaient, ou	C'était l'hiver ; il faisait froid, la neige couvrait la terre sur plusieurs pouces d'épaisseur, tout était gelé [741]. [...]

738 On se souvient cette description de Djamalzadeh : la neige avait pris possession de tout l'univers ; elle ressemblait à un suaire qui recouvrait le territoire abandonné de l'Iran.

739 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 321.

qu'on avait répandu de la barbe-à-papa toute blanche sur leur sommet. Les branches ployaient sous le poids de la neige, et de leur barbe gelée coulaient des larmes de nostalgie appelant le printemps [740].	

Les deux tragédies ont lieu au cours d'une nuit d'hiver. Dans la nouvelle de Djamalzadeh, le narrateur aperçoit le Russe, dans une nuit ténébreuse, qui s'approche au cadavre ; dans la nouvelle de Gobineau, Moreno rencontre aussi, par une nuit assez noire, Grégoire Ivanitch Doukhoboretz qui suit Omm-Djéhâne. Le narrateur reconnaît le Russe ; Moreno reconnaît également Gregoire Ivanitch. Ce dernier est tête nue, trait qu'on retrouve aussi chez Djamalzadeh, qui l'utilise cependant avec une autre valeur puisqu'il est rapporté à Habibollah au moment de la fusillade (S. 3. É. 9). La blessure et la grosseur sont les deux facteurs qui ralentissent les pas du Russe et de Grégoire Ivanitch. Mus au départ par le même motif, l'argent, les deux malfaisants ne suivent plus le même but à la fin de l'histoire, puisque Gregoire Ivanitch cherche à sauver Omm-Djéhâne.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
S. 3. É. 11. Aussitôt, un tas de nuage recouvrit la lune, comme s'il voulait couvrir les vilenies des descendants d'Adam. Tout s'assombrit. Tout à coup, je vis dans ce clair-obscur une ombre boitillante qui s'approchait avec beaucoup de prudence du cadavre. Je me cachai derrière un arbre et je le scrutai bien. Aussitôt la lune réapparut au milieu des	[...] La nuit était assez noire. [...] Il [Moreno] entendit derrière lui des pas précipités. Il se tourna et reconnut à l'instant le Doukhoboretz. Grégoire Ivanitch était nu-tête, sans pelisse, et se hâtait autant que son embonpoint déjà fort accru le lui pouvait permettre [744].

741 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 361

740 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 64. Ce paragraphe est traduit par Michel Cuypers, *Cf*. BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 159.

nuages comme Younes hors du ventre de la baleine [742], et elle donna à la nuit une clarté comme celle du jour. Je reconnus sans doute l'ombre boitillante, c'était notre compagnon russe qui était blessé [743].	

Dans les textes ci-dessous, le narrateur, d'une part, et Moreno, d'autre part, stupéfaits, se dirigent involontairement vers un lieu. Le narrateur aperçoit le corps de Habibollah ; Moreno, dans une situation peu différente, est le témoin de la mort de Omm-Djéhâne. Les deux bras étendus de Habibollah « implorent un Dieu juste », mais ceux de Omm-Djéhâne ne jouent apparemment aucun rôle.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
S. 3. É. 10. Je descendis involontairement du toit du garage et, ahuri, comme un chien battu, je courus vers le monticule. Je me souviens que je voulais rester silencieux ; pourtant, mes dents claquaient et je me disais : « Malheur à vous ! Malheur à nous ! ». Tout à coup, à quelques pas de moi, je vis le corps de Habibollah. Ses bras étaient étendus des deux côtés sur la neige, qui semblaient implorer un Dieu juste [745].	[...] Il [Grégoire Ivanitch] entraîna Moreno. Celui-ci, étonné, se laissa faire, et quand il ne fut plus qu'à quelques pas de sa maison, il vit avec épouvante la femme étendre le bras contre la porte en cherchant à se soutenir et chanceler ; elle allait tomber sur le seuil. Il la retint, la saisit dans ses bras, la regarda en face : c'était Omm-Djéhâne. Celle-ci, en l'apercevant, eut une sorte de spasme électrique qui lui rendit un éclaire de force ; elle jeta ses mains autour de son cou, l'embrassa avec force et ne lui dit que ce mot

744 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 361-362.

742 Younes ou Jonas en hébreu, prophète avalé par la baleine surs l'ordre de Dieu. *Cf.* Coran, surate 37 (*Sâffât,* صافلتت), les versets 139-142.

743 *Yéki…*, *op. cit*., p. 74. C'est nous qui traduisons.

745 *Yéki…*, *op. cit*., p. 74. C'est nous qui traduisons.

	seul : « Adieu ! » Puis ses bras se détendirent, elle se laissa aller en arrière ; il la regarda stupéfait, et, vraiment, il vit qu'elle était morte [746].

8. Les formes narratives de la littérature classique de l'Iran

La littérature persane a expérimenté depuis des siècles différentes sortes de narration : *qésséh* (fable), *maqâméh* (pluriel : *maqâmât*), *afasânéh* (légende) et *hékâyat* (anecdote) [747]. Connaître la structure des deux premières nous permettra de mieux analyser les nouvelles de Djamalzadeh, qui s'appuient sur une tradition orientale autant que sur des lectures occidentales.

La *maqâméh* est sorte de nouvelle picaresque que Badi oz-Zaman Hamadani (358-398 hl.), l'auteur persan, prit l'initiative de composer pour la première fois, en arabe et non en persan, au X^{e} siècle (après J.-C.). Ce genre littéraire est composé de trois éléments principaux : le narrateur, le héros et le dénouement. Le héros imaginaire des *maqâmât* de Hamadani est un imposteur professionnel ; orateur éloquent, savant, connaissant des poèmes et des versets du Coran, il gagne sa vie sous l'habit du truand [748]. L'histoire tourne donc autour des supercheries et des ruses d'un héros imaginaire, qui sont racontées par un personnage nommé Isebne Hecham, qui en a été témoin et qui les évoque au

---

746 *Nouvelles asiatiques, op. cit.*, p. 362.

747 Genre littéraire, qualifié de littérature didactique, qui est basé sur le conseil ainsi que les sujets moraux et religieux. *Hékâyâté* (pluriel de *hékâyat*) de Sadi (poète persan vécu en 1200-1291 après J.-C) en sont les meilleurs exemples.

748 KAMVAR BAKHCHAYECH, Javad, « Seyré maqâméh névisi dar adabiyaté arabi va farsi », in journal « *Résâlat* », le 05, 4, 1387 hs., n°6461, p. 19. Consultable sur le site : http://www.magiran.com/npview.asp?ID=1646229

cours d'une réunion. Le recueil de Hamadani est composé de cinquante *maqâméh* ; ce nombre a été respecté par les auteurs arabes qui ont imité ce genre de narration. Les *maqâmât* du recueil de Hamadani sont racontées [749] par un seul narrateur et le héros est le même personnage que l'auteur modifie cependant dans chaque *maqâméh* [750].

> La *maqâméh* vise avant tout à être un exemple parfait de belles-lettres où l'auteur déploie toutes les ressources de la prose rimée et rythmée (*saj'*), des figures de rhétorique et du vocabulaire rare [751].

La profession du héros a changé au fur et à mesure, lorsque ce genre littéraire a été adapté par les écrivains d'autres pays, comme Abou Mohammad Qasem ebn-Osman Hariri en Irak, Abou Taher Achtar Kouti en Espagne, Nasif Yazeji au Liban, Abdollah Pasha en Égypte, Ebrahim ebn-Mohammad al-Mahdavi en Arabie Saoudite et Mohammad ebn-Afifaddin at-Talmessani en Syrie [752].

Qazi Hamidaddin Balkhi est le deuxième écrivain persan qui a écrit après Badi oz-Zaman Hamadani ses *maqâmât* en 551 hl. (XII^{e} après J.-C.) ; elles sont écrites, au contraire de celles de Hamadani, en persan et non en arabe. Pourtant, les poèmes qu'il inclut dans ses récits sont parfois en arabe. Son recueil, appelé *Maqâmâté Hamidi*, est composé de vingt-quatre *maqâméh* dont le narrateur et le héros ne sont pas les mêmes comme c'était le cas chez Hamadani. Les *maqâmât* de Hamidi ont un début et une fin similaire : chaque *maqâméh* commence par une phrase presque identique : « un ami dévoué m'a raconté... », et comme conclusion, elle se termine par deux distiques poétiques dont le premier vers est en général : « j'ai compris que... »

---

749 Le narrateur devait raconter sa *maqâméh* au cours d'une seule séance.

750 KHODA BANDEH, Nasrin, « Moqayéséyé Goléstân bâ Maqâmât » in revue *Rochd*, automne 1389 hs., p. 10.

751 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 178.

752 KAMVAR BAKHCHAYECH, « Seyré maqâméh névisi... » *op. cit.*

Les *qésséh* commencent en général par des expressions comme *Yéki boud-o yéki naboud, Rouzi boud-o rouzégâri boud* (Il était une fois),... qui énonce une histoire située dans un passé incertain. Le conteur se situe le plus souvent hors de l'histoire qu'il raconte à la troisième personne. Tous les événements de la *qésséh* se déroulent dans un lieu et dans un temps incertains, qui expriment l'aspect fictif du récit [753] ; si, dans la *qésséh*, le temps et le lieu sont hypothétiques, ils sont néanmoins vraisemblables [754].

La *qésséh* persan est composée de cinq étapes :

1. Le commencement de l'histoire qui débute par la présentation des types à l'imparfait.
2. Un événement au passé simple qui interrompt la présentation.
3. Les événements successifs au passé simple et à l'imparfait, le conteur utilise le premier pour les événements principaux et le deuxième pour les faits secondaires.
4. Le dénouement qui achemine le récit à sa fin.
5. La victoire de la bienfaisance sur la malfaisance et le retour à la situation stable première [755].

Les *qésséh* ainsi que les *afsânéh* suivent en général un modèle précis : les bienfaisants remportent la victoire et les malfaisants seront punis ou pardonnés. Le conteur présente dès le début les personnages principaux, puis il fait connaître, à la fin de l'histoire, leurs destinées finales. Ils ont un langage commun ainsi que des caractères presque semblables dans tous les *qésséh*. Les héros, qui ont de bons caractères, jouissent également de la beauté tandis que leurs adversaires se caractérisent par la laideur : ils sont en réalité comme des types incarnant la bienfaisance et la malfaisance. Les pouvoirs magiques

753 DADVAR, Ilmira, « Seyré Tahvvolé sâkhtâri-yé qésséh dar safari az charq bé qarb va motaléh yé ân bé ravéché Propp », in revue *Péjouhéshé zabânhâyé Khâréji*, l'été 1386, n°39, p. 64.

754 DADVAR, Ilmira, « Anâsoré sâkhtâriyé dâstâné koutâh », in revue *Péjouhéshé zabânhâyé Khâréji*, automne 1383, n°18, p. 36.

755 DADVAR, « Seyré Tahvvolé sâkhtâri... », *op. cit.*, p. 64-65.

tiennent en général un rôle de premier plan dans la *qésséh* et l'*afsânéh* ; il peuvent être au service des bienfaisants comme des malfaisants [756].

9. *Dardé délé Mollah Qorban Ali* (les peines de cœur de Molla...)

Les peines de cœur de Molla Qorban Ali, daté de 1333 hl./1915, fut écrit quatre ans avant la rédaction de la préface de *Yéki boud-o yéki naboud*, où l'auteur annonce la naissance d'un nouveau mode de narration. Pour cette raison, il semble que cette nouvelle soit davantage liée, du point de vue thématique, à la littérature classique persane ; mais du point de vue structural, elle est le produit d'un mélange des deux techniques de narration persane et européenne.

Résumé

La nouvelle *Dardé délé Mollâh Qorbân Ali* est un monologue au cours duquel le héros, qui se présente au début, raconte à un interlocuteur imaginaire comment, après son voyage à Machhad, il devient le domestique d'un *Rowzéh Khan* [757], puis comment, après la mort de son patron, il épouse sa femme et s'adonne au *rowzéh Khani* [758], grâce à sa belle voix. S'adressant toujours à son interlocuteur imaginaire, Mollah Qorban Ali raconte qu'un pieux *hâji* vivait dans son voisinage, dont la fille était malade. Le *hâji* avait fait vœu, si la jeune fille retrouvait sa santé, d'inviter un *rowzéh Khan* chaque semaine pendant cinq mois

---

[756] DADVAR, « Anâsoré sâkhtâriyé... », *op. cit.*, p. 34-38.

[757] Narrateur professionnel de l'histoire des Imâms martyrs et de quelques autres Saints des chi'its.

[758] Substantif du verbe *Rowzéh Khandan*.

au nom des cinq membres [759] de la famille du Prophète Mohammad. La fille guérit et le *hâji* invite Mollah Qorban Ali pour un *rowzéh Khani*.

À la fin de la troisième semaine, la fille du *hâji* appelle le mollah pour lui payer le salaire des trois séances de *rowzéh Khani*. Le mollah, par mégarde, laisse tomber la pièce. La jeune fille court pour la ramasser, mais son *tchâdor* s'accroche à une branche du rosier. Mollah Qorban Ali voit alors pour la première fois les cheveux et le visage de la jeune fille, rouge comme une fleur, mais de honte. Le mollah rentre chez lui dans un état troublé. Il tombe malade et les soins de sa femme sont inopérants. Le soir, ne parvenant à s'endormir, il va sur le toit de sa maison, d'où il peut aller sur celui de la maison du *hâji* et regarder discrètement la chambre de la jeune fille qui était dormie.

Affligé par le chagrin d'amour, le mollah tombe malade et il ne va au *rowzéh Khani* que chez le *hâji*. Sa femme meurt et il vend ce qu'il possédait, puis il met en gage la moitié de sa maison.

Un soir, alors qu'il était tout triste et larmoyant, le *hâji* vient lui demander à nouveau de prier pour sa fille qui était encore malade. Retournant à sa chambre, il adresse, en sanglotant, à Dieu beaucoup de blasphèmes. Le lendemain, il va prendre des nouvelles de la jeune fille, et il apprend qu'elle est plus mal encore et que le médecin est à son chevet. Mollah Qorban Ali rentre chez lui comme un fou ; il fait en larmoyant des prières pour la guérison de la jeune fille. Tout triste, il ne mange et ne boit rien. Il décide finalement de se pendre. Tout-à-coup, il entend le *hâji* l'appeler, mais, cette fois-ci, c'est pour aller à la mosquée et réciter le Coran auprès de la dépouille de sa fille qui vient de mourir.

En veillant le corps à la mosquée, Mollah Qorban Ali n'arrive pas à réciter le Coran : un flot de larmes l'empêche de le faire ; il récite donc des prières qu'il

---

759 C'est-à-dire : le Prophète Mohammad, sa fille Fatameh, son gendre Ali et leurs enfants, Hasan et Hoseyn.

connaissait par cœur. Finalement, il décide de voir une autre fois le visage de la jeune fille ; il soulève le suaire, pose ses lèvres sur les lèvres de la morte, et, en extase, il ferme les yeux. Soudain, il reçoit des coups de pied de la part des gardiens de nuit et voilà qu'il se trouve en prison. Mais même après sept ans, il sent toujours le même amour pour la jeune fille morte.

10 Une parodie de la littérature persane classique

Djamalzadeh a grandi dans un milieu où un clerc fanatique, Aqa Najafi, « faisait brûler vifs, arrosés de pétrole, des Babis » [760] en public. « Cette scène atroce restera gravée à jamais dans l'esprit de l'enfant qui en fut témoin épouvanté » ; d'autant qu'il était accusé par l'un des partisans de Najafi d'être l'« enfant de Babi » [761]. L'auteur critique donc sévèrement le clergé et les institutions religieuses et il a une grande répugnance pour la démagogie du clergé et pour le fanatisme religieux. Djamalzadeh est lui-même le fils d'un clerc ; il est né dans un milieu plus religieux que celui de la génération suivante. Mais, tout au contraire de Sadeq Hadayat (1903-1951), qui a une grande répugnance pour la religion de l'Islam et la considère comme l'origine de la décadence de la civilisation de la Perse après la conquête des Arabes, Djamalzadeh montre une sympathie pour la religion. Selon lui, la difficulté ne réside pas dans la religion elle-même ; elle provient plutôt du clergé musulman.

La plupart des critiques de Djamalzadeh contre le clergé sont formulées dans un langage humoristique ; elles ne visent pas à dresser le lecteur contre les vicissitudes religieuses. Il se souvient, peut-être, du rôle du clergé dans la Révolution Constitutionnelle, dont son père était l'un des dirigeants.

---

760 Le mouvement religieux réformateur fondé en Iran en 1844 par Seyyed Mohammad Chirazi, surnommé Bab (la porte).

761 NIKITINE, « Seyyed Mohammad Ali Djamalzadeh... », *op. cit.*, p. 26.

Étant le fils d'un clerc, Djamalzadeh avait connu de près les caractères et les désirs de ce milieu social. Il sait condamner le clergé en se servant des techniques et des termes propres à ce groupe et c'est avec une habilité qui fait songer à Voltaire, qu'il le représente, dans ses gestes et ses discours, comme un type réactionnaire, ignorant, fanatique, vaniteux et parasite [762].

Les peines de cœur de Molla Qorban Ali tourne autour du thème stéréotypé de l'amour, dont la littérature classique persane connaît en détail les différents sortes : amour divin, amour terrestre et amour demi terrestre, demi divin. Le récit de Molla Qorban Ali rappelle l'histoire de l'amour d'un dévot pour une jeune fille chrétienne dans *Mantéq ot-Teyr*, le recueil du poète persan, Attar Neychabouri (1146-1221 après J.-C.) [763]. Le dévoilement des deux jeunes filles, épisode central dans les deux histoires, entraîne de douloureuses conséquences pour les deux religieux, le *cheykh* et le mollah. Dans le poème d'Attar, les conditions pénibles qui sont imposées par la jeune fille chrétienne romaine amènent Cheykh Sanân à un carrefour mental, où il lui faut choisir entre l'amour humain et l'amour divin ; il finit par choisir le premier. Ensuite, il se convertit au christianisme, il boit du vin et, finalement, il accomplit, dans l'ivresse, les trois autres actes qu'il refusait au début : se prosterner devant une idole, abandonner la foi et bruler le Coran. Il devient ensuite le porcher de la jeune fille. Le Cheykh, finalement, se convertit à nouveau à l'Islam grâce aux bénédictions de ses adeptes et quitte la jeune fille. Cette dernière tombe, à son tour, amoureuse du Cheykh et après l'avoir retrouvé se convertit à l'Islam. Craignant une séparation éventuelle dans l'avenir, elle meurt dès qu'elle se retrouve dans les bras de son bien-aimé.

---

762 KAMCHAD, *Pâyé gozârâné..., op. cit.,* pp. 160-161.

763 ATACH SOWDA, Mohammad Ali, « Gérâyéch hâyé clâsik dar nasré dastâniyé moâsér », in *Nachriyéhyé dânéchkadéhyé adabiyât va oloumé énsâniyé dânéchgâhé chahid Bahonaré Kérmân*, printemps 1382, n°13 (nouvelle série), p. 5.

La vie pieuse des deux amoureux dans la première séquence et la fin tragique des deux jeunes filles dans la dernière séquence sont semblables dans les deux histoires. Mollah Qorban Ali et Cheykh Sanân ont deux personnalités différentes, puisque le premier est un *picaro* et que le deuxième est un vrai ascète ; mais ils subissent tous les deux un échec après avoir connu une ascension sociale (bien que le *cheykh*, pour sa part, retrouve son rang spirituel). Ils sont les survivants de leurs bien-aimées. Cheykh Sanân est allé cinquante fois en pèlerinage à la Mecque et le nombre cinquante est l'âge de Mollah Qorban Ali qui a été pendant vingt ans le *rowzé Khan*. La beauté des deux jeunes filles, la dévotion, la souffrance, le chagrin d'amour et le désintérêt pour la vie mondaine sont les points communs des deux histoires.

Djmalzadeh recourt largement, dans cette nouvelle, aux thèmes, aux comparaisons et aux métaphores stéréotypées de la poésie lyrique persane : le vin, la chevelure de la bien-aimée, la souffrance et le chagrin d'amour, l'insomnie de l'amant, le rosier, la comparaison du visage de la bien aimée au soleil, à la lune et à la fleur,... Par ailleurs, ses « formules de bénédiction » pastichent « à la fois les textes religieux où chaque évocation d'un saint personnage est suivie d'une formule stéréotypée de bénédiction, et l'usage populaire de faire suivre toujours l'évocation d'un défunt par une formule du même genre. » [764] Ces formules de bénédiction sont répétées sept fois par Molla Qorban Ali après avoir évoqué sa femme : « Qu'elle réside à proximité de Ftemeh Zahra [765], car elle était femme incomparable ! » [766]

Enfin, les quatre poèmes cités dans *Les peines de cœur de Molla Qorban Ali* expriment les mêmes thèmes et les symboles de la poésie lyrique persane : la lune, le vin, les yeux de bien-aimée, le chagrin d'amour et la solitude de l'amant.

---

764 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 151.

765 La fille du prophète Mohammad.

766 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 151.

10. *Yéki boud-o yéki naboud*, le changement de la structure de la *qésséh* persane

Bien que l'histoire *Des peines de cœur de Molla Qorban Ali* tourne autour d'un thème stéréotypé de la littérature classique persane et que nous ayons trouvé, depuis la deuxième séquence, certaines similarités entre cette nouvelle et *Mantéq ot-Teyr* d'Attar, il y a pourtant certains éléments qui nous font penser que Djamalzadeh s'est inspiré de *La guerre des Turcomans* de Gobineau dans la première séquence : le pèlerinage de l'Imam Reza qui fournit un titre honorifique à Ghoulâm-Hussein chez Gobineau et à Molla Qorban Ali chez Djamalzadeh ; le monologue des deux héros qui rapproche les deux nouvelles du point de vue narratif et même l'amour qui est au centre des deux histoires dès la deuxième séquence.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
Oui, j'avais eu l'honneur de me rendre à la Cité du martyre de l'Imam Reza pour y porter la dépouille de mon défunt père. Au retour, en arrivant à Téhéran, je n'avais plus un sou. Je restai donc là et devins domestique auprès d'un *rowzéh Khan* d'Ispahan. Petit à petit j'appris moi aussi l'art de la récitation, et comme, par la grâce du Seigneur des martyres [= l'Imam Hoseyn], j'étais doué d'une voix agréable, mon activité fut prospère [767].	Depuis que des circonstances dans lesquelles, je l'avoue, ma volonté n'est entrée pour rien, m'ont permis de visiter, dans la sainte ville de Mashhed, le tombeau des Imams, et de manger la soupe de la mosquée le plus souvent que j'ai pu, il m'a paru au moins naturel de me décorer du titre de *Meshhedy* [768], pèlerin de Meshhed. Cela donne un air d'homme religieux, grave et posé. J'ai ainsi le bonheur de me voir généralement connu, tantôt sous le nom de

[767] *Yéki…*, *op. cit.*, p. 97. Ce paragraphe est traduit par Michel Cuypers, *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 147.

[768] *Machhadi* ou *machti* : titre donné à celui qui est allé en pèlerinage au sépulcre de l'Imam Rezâ (le huitième Imam des chi'ites) à Machhad, situé à l'est de l'Iran.

	Baba-Meshhedy-Aga, ou sous celui que je préfère de Meshhedy-Aga-Beg [769].

En combinant la pensée persane et les techniques de la nouvelle européenne, le recueil de Djamalzadeh mit la *qésséh* millénaire persane sur une nouvelle voie, ce qui lui permit de formuler des critiques socio-politiques.

Certes, dans la deuxième séquence, un événement au passé simple déclenche la séquence suivante, puis les événements épisodiques à l'imparfait ou au plus-que-parfait le suivent. C'est ce qui rapproche la nouvelle de Djamalzadeh de la *qésséh* persan. Mais *Les peines de cœur de Molla Qorban Ali* est surtout un monologue adressé à un interlocuteur imaginaire ; il n'y aucune trace de présentation des personnages par le narrateur ; par un narrateur qui énonce, à la première personne et au présent, une histoire réaliste de la vie mondaine ; c'est le contraire de ce qui se passe pour la *qésséh* dont le conteur, se situant hors de l'histoire, la narre à la troisième personne et à l'imparfait. C'est précisément ce qui fait l'originalité de cette nouvelle par rapport à la *qésséh* persane.

Le recours à la première personne est une innovation dans la technique de narration persane. Pourtant, certains historiens de la littérature, en s'intéressant surtout au titre du recueil qui est une parodie des termes de la *qésséh* persane, croient que Djamalzadeh a imité les *naqqâls* (conteur populaire) persans. Quoi qu'il en soit, cet usage est sans précédent « dans la prose écrite persane », si l'on excepte certains articles de Dehkoda [770].

Le recueil de Djamalzadeh est composé de six nouvelles : trois récits autobiographiques, deux monologues et un récit à la troisième personne. Le recueil de Gobineau est également composé de six nouvelles, dont l'une est

---

769 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 443.

770 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.,* p. 149.

monologue et les autres des récits à la troisième personne. Le monologue de Molla Qorban Ali nous rappelle celui de Ghoulâm-Hussein dans *La guerre des Turcomans* de Gobineau, la nouvelle chère à Djamalzadeh qui l'avait présentée comme l'une des meilleures dans la préface de son recueil.

Texte de Djamalzadeh	**Texte de Gobineau**
Mon nom ? Votre très humble serviteur Qorban Ali. Mon métier ? Malheur à moi ! Récitant de la passion du Seigneur des martyrs [= l'Imam Hoseyn]. Quel est mon âge ? Dieu seul le sait. Si seulement je pouvais retourner à mon village natal, « Séh-déh » près d'Ésfahân, j'y retrouverais le livre de *Zâd ol-Maâd* [Vivres pour la Vie future] : au dos de la couverture, mon défunt père – que Dieu l'immerge dans sa miséricorde ! – a écrit de sa propre main la date de ma naissance, avec le jour, l'heure et la minute. [...] Mais, au total, je dois avoir à présent cinquante ans [771].	Je m'appelle Ghoulâm-Hussein. Mais comme c'était le nom de mon grand-père, et que naturellement, mes parents, en parlant de lui, disaient toujours « Aga » c'est-à-dire monseigneur, on m'appelait seulement Aga, par respect pour le chef de la famille, dont le nom ne saurait se prononcer légèrement ; et c'est ainsi que je me nomme, comme les innombrables compatriotes que j'ai dans le monde et qui répondent à ce nom d'Aga, par le même motif que leurs grand-pères se nommaient comme eux Aly, Hassan, Mohammed ou toute autre chose. Ainsi je suis Aga [772].

Rjolé siâsi (Le politicien), la deuxième nouvelle du recueil de *Yéki boud-o yéki naboud*, est également un monologue où le narrateur répond à la question d'un interlocuteur imaginaire et raconte à la première personne l'histoire de son ascension sociale.

> Tu me demandes comment il se fait que je sois devenu un homme politique et que j'aie réussi à devenir un tel personnage ? Tu dois savoir qu'il y a quatre ans j'étais cardeur. Mon travail consistait à carder et à battre le coton. J'en retirais un

771 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 76. Ce paragraphe est traduit par Michel Cuypers ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, pp. 145-146.

772 *Nouvelles asiatiques, op. cit.,* p. 443.

> jour deux rials, un autre jour un toman. Le soir je rapportais avec peine un peu de pain et de viande à la maison. Tous les soirs ma femme, un peu simplette, se mettait à me faire des reproches [...] À vrai dire, j'en avais ras le bol de ce maudit métier de misère, le pire des métiers. Le bruit de mon arc à carder m'était plus désagréable à l'oreille que celui des Anges de la Mort... [773]

Le recueil de *Yéki boud-o yéki naboud* est une sorte de galerie qui présente au lecteur des types divers : paysans, politiciens, ministres, conseillers étrangers, femmes, pédants, illettrés, derviches, marchands, clercs, *picaros*, généraux, traîtres etc. [774] L'auteur réussit à se débarrasser des images et des types conventionnelles de la *qésséh*, de l'*afsânéh* et de la *hékâyat*, parce que « chacun de ses personnages parle le langage de son milieu » [775]. Le langage de Ramazan, un homme du peuple, est différent de celui du *farangi maâb* (occidentalisé), l'homme pédant qui parle un persan mêlé de gallicismes, ou de celui du *cheykh* qui imprègne son discours des mots arabes. Cette différentiation du langage se voit aussi avec le personnage de *Cheykh* Jafar, le cardeur, dans la nouvelle *Rajolé siâsi* ; le hasard lui a fait obtenir un siège de député, mais « lorsqu'il veut faire de grandes phrases patriotiques, il s'empêtre, bafouille, emploie à contre sens des mot dont il ignore la signification » [776]. Le *rowzé Khan*, le faux conseiller européen dans la nouvelle intitulée *Bila Dig Bila Tchoghondar* (*Telle marmite, telle betterave*) et le protagoniste de *Veylân od-Dowléh* (Le vagabond du royaume) ont eux aussi un langage propre aux classes auxquelles ils appartiennent.

---

773 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 36. Ce paragraphe est traduit par Michel Cuypers ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources…*, *op. cit.*, pp. 166-167.

774 NIKITINE, « Seyyed Mohammad Ali Djamalzadeh... », *op. cit.*, p. 30.

775 LESCOT, Roger, « Le roman et la nouvelle dans la littérature iranienne contemporaine », *Bulletin d'Etudes orientales de l'Institut Français de Damas*, 9, 1942-3, p. 85. On souligne que Dehkhoda avait fait déjà les premiers pas dans ce domaine.

776 *Ibid.*, p. 85.

Par ailleurs, les histoires du recueil Djamalzadeh ne se déroulent plus dans un lieu et dans un temps incertains. Les événements de *Il est doux le persan* se produisent dans le port d'Anzali, au nord de l'Iran, après la Révolution constitutionnelle. *L'amitié de Tante Ourse* a lieu à l'ouest de l'Iran au cours de la première guerre mondiale. *Telle marmite, telle betterave* se passe en Europe. *Les peines de cœur de Molla Qorban Ali* se déroule à une époque où on publie beaucoup de journaux : « Aujourd'hui le journalisme est la seule chose qui est florissante, plus répandue que le blasphème d'Iblis (diable) » [777], donc après la Révolution constitutionnelle. Il en va de même pour *Le politicien*, dont l'histoire se déroule à Téhéran après la Révolution constitutionnelle. *Veylân od-Dowléh* (Le vagabond du royaume), qui ne contient aucune précision de temps et de lieu, est la seule nouvelle qui doive, de ce point de vue, être mise à part des autres nouvelles du recueil *Yéki boud-o yéki naboud*.

11. *Yéki boud-o yéki naboud,* une imitation de la *maqâméh* ou de la nouvelle picaresque ?

Les deux genres littéraires, la *maqâméh* et le récit picaresque (nouvelle ou roman),

> offrent bien des points de ressemblance : un même type de héros, une même critique humoristique, voire satirique, de la société, une structure similaire du roman picaresque et d'un recueil de *maqâmât* considéré dans son ensemble (tous deux sont formés d'une suite d'épisodes pratiquement indépendants entre eux, reliés par la présence d'un même et unique héros), une similitude de certaines structure d'une *maqâméh* avec une nouvelle picaresque. [778]

Ces ressemblances ne sont sûrement pas dues au hasard si nous considérons le long périple qu'a fait la *maqâméh* de l'Iran à l'Irak, puis en se répandant à

---

777 *Yéki…*, *op. cit*., p. 78. C'est nous qui traduisons.

778 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 199.

travers l'Espagne, le Liban, l'Égypte, l'Arabie Saoudite et la Syrie [779]. En Espagne, Abou Taher Achtar Kouti a imité exactement le style de la *maqâméh*, Rabbi Yehuda ben Chelomo Harizi a traduit les *maqâmât* de Hariri, l'écrivain irakien, en hébreu, avant de composer lui-même « un ouvrage du même genre, sous le titre de *Tahkemoni* imprimé à Constantinople en 1540 et 1578 (ou 1583) et à Amsterdam en 1729. » [780]

L'auteur de *Yéki boud-o yéki naboud*, qui invite ses confrères, dans la préface de son recueil, à simplifier la prose persane, suit lui-même, tout en s'y opposant, la voie tracée par les auteurs qui ont pratiqué la *maqâméh*. Autant ces derniers veulentt écrire une prose rimée et rythmée et utiliser des mots rares, autant Djamalzadeh s'efforce d'utiliser les mots et les expressions familiers. *Yéki boud-o yéki naboud* et la *maqâméh* poursuivent donc le même but, mais les deux genres s'éloignent l'un de l'autre du point de vue rhétorique. Cela n'empâche pas que nous trouvions beaucoup de propositions rimées et rythmées dans *Yéki boud-o yéki naboud* comme dans *L'amitié de Tante Ourse* ; ainsi, la phrase « *Abrhâ az sâhat-é âsamân bartarf chodéh va mâh-é gérd-ézâr bar taraf-é golzâr-é sétârégân-é davvâr bâ raftâr-é por vaqâr-é hézâr bâr-é hézâr sâlé-yé khod az khâvar tâ bâkhtar rahsépâr boud* » comporte une assonance du « â » ainsi qu'une allitération du « r » comme les derniers phonèmes (*ravi*) d'une rime. Nous rencontrons encore l'allitération du « s » dans cette phrase rimée : « *Sarzaminé Keykâvous lagad-koub-é qazzâq-é rous ! afsous ! afsous ! hézâr afsous !* ».

L'ascension sociale des trois héros, Cheykh Jafar, le conseiller européen et Mollah Qorban Ali, dans les trois nouvelles *Le politicien*, *Telle marmite, telle betterave* et *Les peines de cœur de Molla Qorban Ali*, ainsi que le modèle de vie de Veylân od-Dowléh rapprochent le recueil de *Yéki boud-o yéki naboud* à la

779 KAMVAR BAKHCHAYECH, « Seyré maqâméh névisi... », *art. cit.*

780 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 199.

fois des *maqâmât* et des récits picaresques. Comme dans les *maqâmât* et les nouvelles picaresques, ces trois histoires tournent autour des supercheries et des ruses du héros, qui cherche à tirer le meilleur parti de toutes les situations et, si ce n'est pas possible, à survivre au mieux. Ainsi, Cheykh Jafar, le héros de *Rajolé siâsi*, prend la tête d'un mouvement politique sans en avoir conscience.

> Un jour que j'étais assis dans ma boutique, tel un âne épuisé qui ne bougera que sous la menace, je ne me souviens plus pour quelle raison, cette rumeur circula dans le bazar : « Fermez boutique, rassemblez-vous devant le Parlement. » Aussitôt, je fermai ma boutique et, plus rapide que l'éclair, je me précipitai dans les ruelles du bazar. Répétant en hurlant ce que auparavant j'avais entendu dire en de telles circonstances, j'arrivai à provoquer un énorme tumulte. Comme si j'avais été chez moi en train de me quereller avec ma femme, je m'époumonais et criais avec tant d'ardeur qu'il y eut un attroupement.
>
> Ô Iraniens, Ô Iraniens pleins d'ardeur. La patrie est en danger. Jusqu'à quand supporterez-vous cette misère ? Union ! Concorde ! Fraternité ! Il faut en finir ! Ou nous mourons en combattant et laisserons un nom glorieux, ou nous vivrons délivrés du malheur et de la honte. Allons, un peu de zèle ! Du courage ! [781].

Quelques mois plus tard, Cheykh Djafar fut élu député du Parlement par les deux partis démocrate et modéré ; mais, se rendant compte des risques du métier, il renonça à la politique et se fit nommer gouverneur de Naïn, une petite ville loin de la capitale.

Dans *Telle marmite, telle betterave*, le masseur, l'imposteur européen, raconte, comme le conteur des *maqâmât* à son public, l'histoire de son ascension sociale : fils d'un masseur, il exerçait la profession de son père dans un bain d'une ville en Europe, où il rencontre un jour une personnalité importante qui était malade. Dans l'espoir d'obtenir un bon pourboire, il lui fait un massage extraordinaire. Le monsieur guérit et finit par construire un petit bain dans sa propre maison et engage le masseur comme employé. Le masseur raconte lui-même :

---

781 DJAMALZADEH, « Les Politiciens », dans *Choix de..., op. cit*, p. 79.

> C'est à cette époque que le gouvernement iranien invita des conseillers européens. Mon patron fut pressenti, et il fut décidé qu'il choisirait en outre lui-même quelques autres personnes qui travailleraient sous ses ordres en Iran pour « réformer » l'administration iranienne [782].

Le masseur accompagne alors son patron comme membre de l'équipe. Il continue :

> Arrivé en Iran, chaque matin je devais masser « Son Excellence » en cachette. Mais à peine mettais-je le pied hors du hammam privé, je devenais moi-même un « Monsieur » et une « Excellence », entouré d'égard, de respect et d'honneur [783].

Devenu le conseiller de huit Ministères en Iran, le masseur accumule une grande fortune. Craignant de la perdre, il décide de rentrer en Europe par la route de Qom, Kâchân, Ésfahân, Chirâz et Bouchéhr. Mais avant d'arriver à Qom, une bande de pillards lui dérobent sa richesse ; le masseur, retombant dans sa misère initiale, rentre en Europe et reprend le même travail de massage.

Molla Qorban Ali, le héros de la nouvelle *Des peines de cœur de Molla Qorban Ali,* est moins perspicace et moins habile que les *picaros* ou que le truand des *maqâmât* ; c'est plutôt un faible qui se livre à son amour [784]. Pourtant, l'ascension sociale que le hasard lui avait d'abord réservée le rapproche du *picaro* et du truand des *maqâmât.*

Veylan od-Dowleh, autre *picaro* du recueil de Djamalzadeh, n'est qu'un imposteur professionnel, un vagabond qui vit à la charge des autres ; pourtant, il prétend être un personnage important : « [...] le ministre de l'Intérieur m'attend !

---

782 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 97. Cette nouvelle est traduite par Michel Cuypers ; *cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 183-184.

783 *Yéki…*, *op. cit.*, p. 97. Cette nouvelle est traduite par Michel Cuypers, *Cf.* BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 184.

784 DACHTI, Seyyed Mohammad, « Az Qaém Maqam tâ Djamalzadeh », in *Keyhâné farhangi*, octobre 1377, n°146, p. 31.

[...] j'ai peur d'être en retard. » [785] Son ami, Veylan ol-Olama, est un autre imposteur qui est devenu, sur la route de Qom, « l'avocat et l'exécuteur testamentaire d'un malheureux commerçant » [786] dont il a épousé la femme, ce qui l'a rendu riche. L'histoire se termine par le suicide de Veylan od-Dowleh et le recueil se ferme.

Cheykh Jafar est le seul *picaro* qui réussisse à conserver la position sociale qu'il a obtenue ; le masseur européen et Molla Qorban Ali retombent dans leur misère initiale et Veylan od-Dowleh se repent et se suicide : c'est une nouveauté sans précédent tant dans les *maqâmât* que dans les nouvelles picaresques. Par ailleurs, dans *Le politicien* et dans *Les peines de cœur de Molla Qorban Ali*, le *picaro* est à la fois le narrataire et le narrateur, ce qui est également une nouveauté par rapport à la *maqâméh*. De ce point de vue, Djamalzadeh a été influencé par *La guerre des Turcomans* de Gobineau et par le roman *Haji baba* de Morier. Bref, si

> le roman picaresque s'origine aux " séances " orientales, Djamalzadeh aurait alors refermé la boucle en transformant à nouveau un roman picaresque en *maqâméh* : en somme, après un long périple de plusieurs siècles dans le roman picaresque occidental, notre auteur aurait rendu la *maqâméh* à sa terre origine, l'Iran, patrie de Hamadani. [787]

Conclusion

Les deux séjours de Gobineau en Perse, la première fois (1855-1858) comme premier secrétaire et la deuxième fois (1861-1863) comme ministre plénipotentiaire de France, lui inspirèrent trois ouvrages concernant la Perse : *Les nouvelles asiatiques* (1879), *Trois ans en Asie* (1859) et *Les religions et les*

---

785 *Yéki…*, *op. cit*., p. 114.

786 *Yéki…*, *op. cit*., p. 115.

787 BALAY et CUYPERS, *Aux sources*…, *op. cit.*, p. 199.

philosophies dans l'Asie centrale (1866). Gobineau, considéré comme un théoricien affirmé du respect des cultures et de l'anti-colonialisme, avait une grande affection pour la Perse et les Persans, et tenta de transmettre au lecteur ce que Morier, prisonnier de ses préjugés, n'avait pu montrer.

Il nous semble que Djamalzadeh, dans la composition de certaines nouvelles, a été influencé par l'*Histoire de Gambèr-Aly*, par *La Guerre des Turcomans* et surtout par *La Danseuse de Shamakha*.

Les deux nouvelles *L'amitié de Tante Ourse* et *La Danseuse de Shamakha*, qui présentent des personnages et des événements similaires, tourne autour d'un thème commun : l'invasion des Russes. Pourtant, les deux écrivains ont l'intention de transmettre au lecteur des messages distincts. Gobineau, fidèle à ses conceptions au sujet des « races », met l'accent sur le changement des mœurs et l'écroulement des vieilles croyances, tandis que Djamalzadeh, trouvant là l'occasion de montrer ses sentiments nationalistes, fait le procès, d'une part, de l'envahisseur russe et, d'autre part, de l'incapacité de l'État *qâjâr* à gouverner.

Nous avons également trouvé certains points communs entre *La Danseuse de Shamakha* et *Il est doux le persan*. Djamalzadeh cherche avant tout la simplicité de la prose mais il fait glisser le propos de *Il est doux le persan* vers un sujet plus large encore : l'européanisation et l'évolution culturelle. Cette idée commune relie cette nouvelle à *La Danseuse de Shamakha*. La francisation de la langue, avec le *farangi maâb* et Assanoff jouant le rôle de l'occidentalisé, est encore un point commun qui relie les deux nouvelles. Le narrateur de la nouvelle de Djamalzadeh et Omm-Djéhâne, bien qu'ils connaissent le français, s'opposent à cette invasion culturelle.

Yéki boud-o yéki naboud, en combinant les ressources narratives orientale et européenne, engagea la *qésséh* millénaire persane sur une nouvelle voie, ce qui lui permit d'aborder des thèmes socio-politiques et de traiter des questions qui se posaient réellement à la société. *Les peines de cœur de Molla Qorban Ali*, qui tourne autour d'un thème stéréotypé de la littérature classique persane,

l'amour, présente pourtant lui aussi une nouvelle forme de narration en racontant l'histoire à la première personne. Bien que certains historiens de la littérature croient que Djamalzadeh s'est contenté d'imiter les *Naqqâl* persans, il est l'auteur d'innovations sans précédent dans la prose écrite persane, en dehors de certains articles de Dehkoda. De ce point de vue, Djamalzadeh a été influencé par *La guerre des Turcomans* de Gobieau et le roman *Haji baba* de Morier.

Rjolé siâsi (Le politicien), dont l'histoire est également racontée à la première personne, s'éloigne encore davantage de la *qésséh* persane. À l'exception de la personnalité picaresque de Cheykh Jafar, on y trouve peu de traces de la technique narrative persane.

Les types picaresques présentés dans le recueil de Djamalzadeh nous amènent à nous demander si l'auteur a seulement été influencé, de ce point de vue, par Gobineau et Morier, ou s'il a également imité la *maqâméh* persane. Les ressemblances entre le héros de la *maqâméh* et celui du roman et de la nouvelle picaresques nous empêchent de répondre à cette question. La diffusion de la *maqâméh* au Proche-Orient et autour de la Méditerranée explique cette ressemblance ; quoi qu'il en soit, Djamalzadeh, en imitant les nouvelles et les romans *picaresques*, a réussi à réiraniser la *maqâméh* persane.

CONCLUSION

L'influence qu'exercent une culture, une civilisation ou une littérature étrangères sur un pays y heurte quelquefois les sensibilités nationales, et peut y susciter des jugements injustes. Nous espérons avoir montré qu'on doit avoir, dans le cas que nous avons étudié, une vision plus nuancée, et plus positive aussi, de l'influence étrangère, lorsqu'elle se produit en accord avec les besoins de la nation et avec la participation de ses intellectuels.

Avant tout, rappelons que si les Français ont développé des activités culturelles en Iran, c'était en raison de la concurrence que leur faisaient les Russes et les Anglais sur le plan politique. Si Napoléon avait pu réaliser dans les Indes, les projets dont il était question dans le traité de *Finkenstein*, le France n'aurait pas porté tant d'attention aux activités culturelles. Dans cette perspective, on peut estimer que les Français qui étaient venus en Iran, notamment, pour y fonder des écoles, ne cherchaient point d'abord le progrès du pays ; l'Alliance française poursuivait ainsi, indirectement, les buts économiques de la France. Quant aux missionnaires lazaristes, ils voulaient, au début, lutter contre l'islam et propager le christianisme en Iran ; ensuite, renonçant au projet de convertir les musulmans, ils eurent plutôt l'intention de rivaliser avec les protestants et les orthodoxes. Cela n'empêche pas que, renonçant à leurs buts initiaux, les deux groupes se soient voués, comme l'Alliance Israélite et d'autres

écoles françaises, à la diffusion de la langue et de la littérature françaises. À cet égard, il ne faut de toutes façons pas perdre de vue que si les Français n'avaient pas bénéficié de la protection de Mohammad Chah, resté célèbre pour son esprit séculier et tolérant, ainsi que celle d'autres Rois qâjârs, ils n'auraient pas pu faire face à l'opposition des Russes et des Anglais ainsi qu'à celle du clergé persan, et la France aurait subi une défaite même dans le domaine culturel.

Sans prendre en considération les buts recherchés par les écoles étrangères, nous nous demandons ici si leurs activités ont été nuisibles pour l'Iran ou si elles n'ont pas plutôt contribué au progrès du pays. Nous pensons en effet que les facteurs qui ont contribué à la Révolution constitutionnelle, puis à l'enrichissement de la littérature persane, étaient comme les anneaux d'une chaîne et que si l'un entre eux n'avait pas exité, les autres, peut-être, ne seraient pas apparus non plus. Les écoles françaises firent connaître à la société persane les conceptions socio-politiques provenant de la Révolution française, qui lui servirent à saper lentement les bases de l'autocratie de l'État qâjâr et la toute-puissance de la religion. Elles eurent également pour effet la création des écoles persanes modernes, surtout *Dâr ol-Fonoun* (l'école polytechnique) ; le développement de cette dernière rendit nécessaire la traduction d'ouvrages européens ; on adopta donc l'imprimerie et on créa *Dâr ot-Tarjomeh* (le centre de traduction) ; puis, les élèves de *Dâr ol-Fonoun* furent envoyés en Europe [788], surtout en France ; à leur retour, ils étaient devenus les ambassadeur des nouvelles idées dont le effets se révélèrent durant les années de la Révolution constitutionnelle. Dès lors, il nous paraît équitable, pour éviter de tomber dans le piège du fanatisme ou des idées tranchées, de reconnaître que les écoles françaises, bien qu'elles n'aient présenté aucun programme de dimension appliquée à l'industrie, ont au moins contribué de manière sensible au changement du système d'enseignement persan et à la diffusion des idées

[788] Certains d'autres partirent à leurs propres frais, sans qu'ils fassent leurs études à *Dâr ol-Fonoun* ou dans les écoles françaises.

révolutionnaires. En reconnaissant ce rôle, nous ne voulons certainement pas disculper ces écoles quant au rôle qu'elles ont joué dans la discorde entre les différentes confessions chrétiennes, qui vivaient jusqu'alors dans la paix et la tranquillité. Elles ont également préparé le terrain pour l'expédition des troupes turques de l'Empire ottomane en Iran.

D'autres questions se posent également. Est-ce que l'écrivain persan était pour toujours obligé d'obéir au style emphatique de *héndi* ? Si la France n'avait pas connu une Révolution, la société persane se serait-elle intéressée à littérature française ? Cette dernière aurait-elle pu influencer la littérature persane à une autre époque, comme l'époque médiévale où vivaient de grands poètes comme Hafez, Sadi, Khayyam, Mowlavi Balkhi, etc. ?

Personne ne peut nier la valeur esthétique de la littérature persane classique ; nous connaissons bien la sensibilité de la société persane à l'égard de sa riche littérature, surtout à l'égard de la poésie, et sa fierté à ce sujet. La littérature contemporaine ne peut sûrement pas égaler celle de l'école *arâqi* ni celle de *khorâsâni* ; elle ne le prétend d'ailleurs pas, et il faut l'évaluer d'un autre point de vue que ce genre de comparaison. Le fait est que la rencontre de cette littérature avec les œuvres françaises, anglaises et russes eut lieu à l'époque où, d'une part, le style ampoulé et maniéré, qui avait survécu à l'époque des Safavides, ne pouvait plus répondre aux besoins de la société et où, de l'autre, la transmission des nouvelles conceptions socio-politiques au peuple exigeait la simplification de la prose. L'auteur contemporain persan, considéré comme le porte-parole de la société, surtout à l'époque de la Révolution constitutionnelle, ne pouvait plus écrire pour un groupe restreint de lettrés et garder ses distances par rapport aux autres couches sociales. Il voulait rendre meilleur l'ensemble de sa société et participer à son éducation, au contraire de la littérature classique qui insistait sur le perfectionnement moral et l'élévation de l'individu seulement.

Certains facteurs expliquent l'ouverture des intellectuels persans à la littérature française : l'arbitraire de l'État qâjâr et celui des religieux que la

société iranienne subissait à la fois ; le nouveau système gouvernemental que représentait la Révolution française ; et la décadence de la littérature persane contemporaine. Le premier facteur existait, plus ou moins, depuis des siècles ; il n'aurait pas joué un rôle déterminant s'il n'y avait pas eu aussi les deux derniers pour permettre également l'influence de la littérature française sur son homologue persane. Cela n'aurait sûrement pas pu se produire dans une autre époque comme l'époque médiévale, lorsque la littérature persane avait connu ses plus brillants développements. En revanche, à l'époque à laquelle nous nous sommes intéressée, les écrivains persans étaient à la recherche de conceptions qui pouvaient leur servir à changer le système gouvernemental de l'Iran ; en d'autres termes, des lettrés persans se sont intéressés non pas d'abord aux questions de style ou de forme, mais avant tout aux contenus révolutionnaires de la littérature française, qui correspondaient aux besoins de l'époque ; les très nombreuses traductions de cette langue vers le persan le montrent bien. L'influence des formes n'est venue qu'ensuite.

Ceci nous amène à poser une dernière question : la littérature persane s'est-elle appauvrie en adoptant de nouveaux genres littéraires, ou, au contraire, s'est-elle enrichie ? Si nous répondons à cette question du point de vue esthétique, la littérature persane contemporaine, surtout la poésie, possède peu de chose à présenter en comparaison des œuvres classiques. Mais les poèmes de cette époque, où l'on rencontre, d'abord distincts, ensuite imbriqués, les deux styles classique et moderne, méritent d'être évalués d'abord pour leur importance historique et pour leur portée socio-politique, plutôt que sur le seul plan esthétique. À titre d'exemple, les poèmes de Nassim Chomal étaient, d'un côté, composés dans un style classique peu utilisé, mais, de l'autre côté, ils comportaient beaucoup d'expressions populaires destinées à pour capter l'attention de leur interlocuteur. La question esthétique préoccupait moins le poète, et son recueil n'occupera pas sûrement une grande place si nous le traitons du seul point de vue littéraire. Si Nasim Chomal avait composé ses

poèmes à une époque autre que celle de la Révolution constitutionnelle, il aurait été la cible de critiques sévères de la part des lettrés persans. La poésie moderne (*ch'éré now*) que Nima Youchij (1897-1958), influencé plutôt par Alfred de Musset, a pris l'initiative de composer, s'est éloignée davantage encore des formes classiques. Ses poèmes ne présentent pas de mètres réguliers ni de rime, et les lettrés persans ne reconnaissaient pas les vers de Nima comme de la poésie.

La poésie de l'époque à laquelle nous nous sommes attachée était composée dans les deux styles classique et moderne ; elle a délaissé certains thèmes classiques (l'amour, la relation mystique, les réflexions philosophiques, la beauté de la nature,...) mais elle a gardé certains autres (la patrie et la réflexion morale) et traitait également des questions socio-politiques. Pourtant, elle ne remporta pas un succès aussi grand que celui de la poésie persane classique.

En ce qui concerne la prose de l'époque, elle est moins ornée des expressions emphatiques et rimées qui jusqu'alors étaient obligatoires même dans la prose persane, parce qu'elles déterminaient la valeur du texte littéraire. Au contraire de la poésie, il semble que la prose de cette époque, plus sobre et fluide, a eu plus de chance d'attirer l'attention de la société persane qui, auparavant, montrait moins de sensibilité à son égard. Sans rencontrer une résistance, l'auteur contemporain a tenté de simplifier la prose et d'adopter de nouveaux genres littéraires. Djamalzadeh a su combiner les deux techniques narratives persane et européenne, ce qui lui a permis d'évoquer les questions qui se posaient réellement à la société et aux êtres humains. Sa première nouvelle, *Fârsi chékar ast*, a été bien accueillie par ses lecteurs et même par des lettrés renommés de l'époque, ce qui montre le succès de l'auteur dans ce nouveau genre littéraire.

Notre étude pourrait ouvrir la voie à d'autres recherches, à commencer par d'autres études comparatives consacrées au roman, à la poésie et au théâtre persans contemporains. Elle pourrait inciter les chercheurs, également, à

approfondir encore la comparaison entre la *maqâmeh* persane et les nouvelles et les romans picaresques. Elle pourrait encore déboucher sur d'autres enquêtes menées, en sens inverse, à propos de l'influence de la littérature persane sur la littérature française au XVIII[e] et au XIX[e] siècle. À titre d'exemple, l'influence qu'a subie Voltaire de la part de Sadi, influence déjà étudiée par l'article de Rémi Biette intitulé : *Voltaire ou l'art du masque, étude de «L'Approbation » et de « l'Epître » de Zadig ou La Destinée* ; ou par l'article Mehdi Heydari intitulé : *Sadi ve ta'siré âsâr va afkâré ou bar barkhi nevisandégân va shoarâyé farânsavi* (L'influence des œuvres et des pensées de Sadi sur certains écrivains et poètes français). Mentionnons encore la thèse de Karim Hayati Ashtiani sur *Les relations littéraires entre la France et la Perse de 1829 à 1897*, où l'auteur étudie les écrivains français qui ont été influencés par la littérature persane. L'article de Majid Yousefi Behzâdi, consacré à l'influence d'Attar Neychabouri sur Victor Hugo, intitulé *Sheikh 'Attâr et Victor Hugo : confrontation du symbolisme mystique chez Fozeil Ayâz et Jean Valjean* et l'article de Mohammed Hadjadj-Aoul, intitulé *Les Fables de La Fontaine et leurs sources Orientale*, où l'auteur montre que La Fontaine a composé ses fables sous l'influence de *Kaliléh va Démnéh* (*Panja Tintarah*). Cet ouvrage d'origine indienne fut traduit en persan par Borzouyeh sous l'ordre de Khosrow Anouchirvan, le Roi des Sasanides, et traduit en arabe par Rouzbeh Pourdadveyh (Ibne Moqaffah) au VIII[e] siècle (après J.-C.). Il y a bien d'autres exemples mais nous renonçons à les citer tous.

La littérature persane est parfois présentée comme de « la littérature islamique », mais nous refusons cette expression parce que, si nous enlevons la part de la Perse (l'Iran aujourd'hui) dans le développement de la littérature, de la philosophie et des sciences « islamiques », il ne restera que peu de chose à la culture musulmane. Nous avons remarqué, au cours de notre recherche, que diverses sources présentent ainsi certains chefs-d'œuvre persans, et notamment *Les Mille et une nuits*, comme des livres arabes, alors que ce recueil a été traduit

du persan en arabe au III^{e} siècle après l'hégire. Il en va de même pour la *maqâmeh* persane que Badi oz- Zaman Hamadani avait écrite en arabe, à l'époque où l'on imposait cette langue en Perse à coup d'épée.

Ceci nous amène à une réflexion finale. Nous avons vu dans notre partie historique que de tels coups d'épée ont assurément des conséquences sur les destinées d'une société donnée, qu'on ait recours à la domination violente ou qu'on ne soit pas en mesure de lui opposer une autre force. La France n'est pas à l'abri de tout reproche à cet égard, même si, dans les faits politiques, la concurrence des Anglais et des Russes l'a obligée à se contenter d'une présence culturelle. Si cette présence a eu des effets qu'on peut juger positifs, c'est en partie parce qu'elle s'est davantage faite à coup d'idées qu'à coups d'épées, de genres littéraires que d'expéditions coloniales.

Bibliographie

1. Etudes et documents historiques

ABRAHAMIAN, Ervand, *Irân beyné do énqélâb* [l'Iran entre deux Révolution], trad. de l'anglais par FIROUZMAND, Kazem et d'autres, 1382 hs. [2003].

ADAMIYAT, Freydoun, *Achénâ'i bâ tamaddoné gharbi* [La connaissance de la civilisation occidentale], préface de Safar namé hâyé Mirza Saleh chirazi, Téhéran, 1365 hs. [1986]

ADAMIYAT, Freydoun, *Fékré démokrâsiyé éjtémâ'i dar néhzaté machroutiyaté Irân* [Lidée de la démocratie sociale dans le mouvement constitutionnaliste de l'Iran], Téhéran, Payâm, 1363hs. [1984].

ADAMIYAT, Freydoun, *Idéologieyé néhzaté machroutéhyé Irân* [L'idéologie du mouvement constitutionnaliste de l'Iran], Téhéran, Payâm, 1355 hs. [1976].

ADAMIYAT, Freydoun, *Majlésé avval va bohrâné âzâdi*, [Le premier Parlement et la crise de la liberté], Téhéran, Rouchangarân, 1371 hs. [1992].

AMIRKHIZI, Esmail, *Qiâmé Azarbâijân va Sattar Khan* [L'émeute de Azerbaïdjan et Sattâr Khan], Tabriz, Kétabfrouchiyé Téhrân, 1339 hs. [1960].

BAHRAMI, Bahram, *Les relations politiques de la Perse avec les grandes puissances à l'époque des Qâjâr*, Montreux, Gauguin et Laubscher, 1953.

BEIKBAGHBAN, H., *L'Iran et la France à l'époque contemporaine : relation culturelles, scientifiques et techniques*, Thèse de l'université de Strasbourg, 1971.

BIGDELOU, Reza, *Charq chénâsi va rouchanfékri dar Irân* [L'orientalisme et l'intellectualisme en Iran], Consultable sur le site : http://www.ettelaathekmatvamarefat.com/new/index.php?option=com_content&view=article&d=294:1390-02-10-14-57-48&catid=17:mag1&Itemid=27

BROWNE, E. G., *Énqélâbé Irân* [La Révolution de l'Iran], Traduit de l'anglais par Ahmad Pejouh, Téhéran, Ma'rafat, 1338 hs. [1959].

CHAMIM, Ali Asghar, *Iran dar dowréyé saltanaté Qâjâr* [L'Iran sous la monarchie des Qâjârs], Téhéran, Zaryâb, 1383 hs. [2004].

CHARIF KACHANI, Mohammad Mahdi, *Vâqé'âté éttéfâqiyéh dar rouzégâr* [Les événements survenus dans le monde], prés. par ETTEHADIYEH, Mansureh et S'ADVANDIAN, Téhéran, Amir Kabir, 2 t, t. I, 1362 hs. [1983].

CHATELET, Aristide, *La Mission Lazariste en Perse 1910-1918*, Bordeaux, 1934.

Collectif, *La Perse et la France, Relations diplomatiques et culturelles du XVIIème au XIXème siècle*, Paris, Musée Cernuschi, janvier-mars 1972.

CONFINO, Albert, *L'action de l'Alliance israélite en Perse*, Alger, Charras, 1942.

CORBIN, Henry et RICHARD, Yann, « chiisme ou shi'isme », http://www.universalis.fr/encyclopedie/chiisme-shi-isme/

DEMORGNY, G., *La question persane et la guerre*, Paris, L. Tenin, 1916.

DOWLATABADI, Yahya, *Hayâté Yahya* [La vie de Yahya], Téhéran, Attâr /Frouzân, 4 t, t. I, II, 1361 et 1362 hs. [1982 et 1983].

EHTECHAM OS-SALTANEH, *Khâtérât* [Les souvenirs], prés. par Séyyéd Mahdi Mousavi, Téhéran, Zavvâr, 1367 hs. [1988].

EHTECHAM, Hessameddin, *La situation économique et historique de la Perse contemporaine depuis 1900 jusqu'à nos jours*, Thèse de l'université de Montpellier, 1930.

ETTEHADIYEH, Mansureh, *Peydâyéch va tahavvolé ahzâbé siyâsiyé machoutiyat (dowréyé avval va dovvomé majlésé chowrâyé mélli)* [La genèse et l'évolution des Partis politiques à la première et à la deuxième Assemblée nationale], Téhéran, Nachré Târikhé Irân, 1361 hs. [1982].

FAKHRAI, Ebrahim, *Guilan dar jonbéché machroutéh* [Gilan dans le mouvement constitutionel], Téhéran, Énqélâbé éslâmi, 1371 hs. [1992].

FARKHOJASTEH, Houchang, *L'influence de la presse dans la Révolution constitutionnellle de l'Iran*, thèse de l'université de Strasbourg, 1978-1979.

FEUVRIER (Docteur -), *Trois ans à la Cour de Perse* [1893], nouv. éd. Paris, Impr. Nationale, 1906.

GÉRARD, Israël., *L'Alliance Israélite*, cahier publié par l'Ecole Normale Israélite, février 1960.

GOBINEAU, J. (Comte de -), *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, Paris, Libraires-Éditeurs Didier et C^{ie}, 1866.

GUILARDI, Annick., *L'action d'Alliance Israélite universelle en Iran*, mémoire de maîtrise, I. E. I. (Institut d'Études Iraniennes), 1993.

HAERI, Abdolhadi, *Tachayyo' va machroutiyat dar Irân* [Le chi'isme et le constitutionnalisme en Iran], Téhéran, Amir Kabir, 1364 hs. [1985].

HAGHIGHAT, Abdorrafi, *Târikhé néhzathâyé fékriyé Iraniân dar dowréyé Qâjâr (Az Mollâh Ali Nouri tâ Adib ol-Mamalek Farahani)* [L'histoire des mouvements intellectuels des Iraniens à l'époque des Qâjârs, de Mollah Ali Nouri à Adib ol-Mamalek Farahani], Téhéran, Cherkaté moalléfân va motarjémâné Iran, t. 1, 1368 hs. [1989].

HEDAYAT, Mahdi Qoli (Mokhberossaltaneh), *Khâterât va Khatarât* [Les souvenirs et les péril], Téhéran, Golchan, 1363 hs. [1984].

HELLOT, Florence, « France-Iran, quatre cents ans de dialogue », in *Studio Iranica*, Publié par Association pour l'avancement des études iraniennes, Paris, 2007.

JAN MOHAMED, Abdul R. « The Economy of Manichean Allegory », in Bill Ashcroft, *et. al.*, (eds.), *The Post-Colonial Studies Reader*, London, Routledge, 1995.

KASRAVI, Ahmad, *Târikhé hijdah sâléhyé Âzarbâijân* [L'histoire de dix-huit années de Azerbaïdjan], Téhéran, Amir Kabir, 1384 hs. [2005].

KASRAVI, Ahmad, *Târikhé machroutéyé Irân* [L'histoire de la Constitution de l'Iran], Téhéran, Amir Kabir, 1385 hs. [2006].

KERMANI, Nazemol eslam, *Tarikhé bidâriyé Iraniân* [L'histoire de l'éveil des Iraniens], Téhéran, Farhang, 2 t, t. 1.

LAKHART, Larense, *Énghérâzé sélséléyé Safaviyéh va ayyâmé estilâyé Afâghanéh dar Iran* [La chute de la dynastie des Safavides et l'époque de la domination des Afghans en Iran], Traduit par Mostafa Gholi Emad, Téhéran, Morvarid, t.4, 1368 hs. [1989].

MAHDAVI, Abdorreza, *Târikhé ravabété khârédjiyé Iran az ébtédâyé dowréyé Safaviyéh tâ pâyâné jangué jahâniyé dovvom (1500-1945)*, [L'histoire des relations étrangères de l'Iran dès le début de l'époque des Safavides jusqu'à la fin de la deuxième Guerre mondiale, 1500-1945], Téhéran, Simorgh, 1355 hs. [1976].

MALEKZADEH, Mahdi, *Énqhélâbé machrutiyat*, [La révolution constitutionnelle], Téhéran, Élmi, 3 t, t. I. II, 1373 et 1363 hs. [1994 et 1984].

MODIR FATEMI, *L'évolution politique de l'Iran de 1900 à nous jours*, Thèse de l'université de Caen, 1963-64.

NAFISI, Saeid, *Târikhé éjtémâï va siâsi Irân dar dowréyé Mo'âséré Irân* [L'histoire sociale et politique de l'Iran contemporain], Téhéran, Bonyâd, 2 t., 1335 et 1344 hs. [1975 et 1956].

NARAGHI, Ehsan, *Enseignement et changements sociaux en Iran du XVII aux XX siècle*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1922.

NATEGH, H., *Les Persans à Lyon*, (*Pand-o Sokhan)*, Mélanges offert à Charles Henri de Fouchécour, Institut Français de Téhéran 1995, p.191-199), Consultable sur le site http://s1.e-monsite.com/2009/05/23/7366515les-persans-a-lyon-pdf.pdf

NATEGH, Homa, « École de Boré », http://homanategh.e-monsite.com/rubrique,ecole-de-bore,35501.html (sans date).

NATEGH, Homa, « L'influence de la révolution française en Perse (XIX^{e} et début du XX^{e} siècle) », in *Cemoti*, n°12.

NATEGH, Homa, *Kârnâméyé farhangiyé farangi dar Iran* [Le bilan des activités culturelles des Européens en Iran], *Les Français en Perse)*, Paris, Khavarân, 1375 hs. [1996].

NATEGH, Homa, *L'image des Français en Perse*, http://homanategh.e-monsite.com/rubrique,l-image-des-francais-en-perse,46109.html (sans date).

NATEGH, Homa, *Un roi pas comme les autres*, http://homanategh.e-monsite.com/rubrique,un-roi-pas-comme-les-autres, 50063.html (sans date).

NICOLAS, M. A., « Sur l'enseignement en Perse », Journal asiatique, juin 1862.

« Rapport des Écoles Israélites » au directeur de ministère de l'Instruction publique, les fondations pieuses et les Beaux Arts (Riyâsat-e Vzârat-e Ma'âref va Owqâf va Sanây-e Mostazrafeh), 22/10/1310 hs./12/1/1932, n° 1700.

RICHARD, Yann, *L'Iran sous les Qâjar (1779-1925)*, http://www.clio.fr/BIBLIOTHEQUE/l_iran_sous_les_qAjar_1779-1925.asp

SACY (Sylvestre de -), [compte rendu de <Morier, Jacques, *A second Journey through Persia, Armenia and Asia Minor*, 1818>, dans *Journal des Savants*, Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, Institut de France, 1819. Consultable sur le site : books.google.fr/books?id=atTIgn8ZXZUC&pg=PA37&lpg=PA37&dq=L'ambassade+de+James+Morier&source=bl&ots=Bgk4Yb4E8a&sig

SAHAMI PICHEVAR, Tooran, *Histoire de l'enseignement et études des problèmes éducatifs et scolaire en Iran (jusqu'en 1977)*, Thèse de l'université de Louis Pasteur de Strasbourg, 1985.

SERCEY (Comte de -), *Une ambassade extraordinaire, la Perse en 1839-40*, Paris, Artisan du Livre, 1848.

SIASSI, A. Akbar, *La Perse au contact de l'Occident*, Paris, librairie Ernest Leroux, 1931.

SOLTANIAN, Aboutaleb, *Les causes de l'échec de la révolution constitutionnelle de 1906 en Iran*, Thèse de l'université de Strasbourg, 2001.

VARAHRAM, Gholamreza, *Nézâmé siâsi va sâzmân hâyé éjtémâ'iyé Irân dar 'asré Qâjâr* [Le système politique et les organisations sociales de l'Iran à l'époque des Qâjârs], Téhéran, Mo'in, 1367 hs. [1988].

2. Œuvres littéraires

AHUNDZADE, Mirza Fethali, *Trois comédies*, traduites du dialecte turc azeri en persan par Mirza Djar'Far et publiées par C. Barbier de Meynard et S. Guyard. Paris : Impr. Nale, 1885.

DEHKHODA, Ali Akbar, *Čarand o parand* [sornette, ânerie ou bêtise], prés. par NAFISI, Saeid, Châhkârhâyé Nasré fârsi, Téhéran, Ma'rafat, 1336 hs. [1957].

DJAMALZADEH, S. M. A., *Choix de nouvelles*, trad. du persan par Corbin, S. et Lotfi, H., introduction de Massé, H., Paris, Les Belles Lettres, 1959.

DJAMALZADEH, S. M. A., *Yéki boud-o yéki naboud* [Il était une fois], Berlin, Kâve, 1921.

GOBINEAU, Joseph Arthur (Comte de -), « Écrit de Perse, treize lettres à sa sœur (1862-1864) », publiées par A.B. DUFF, in *Mercure de France*, novembre 1957.

GOBINEAU, Joseph Arthur (Comte de -), *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale*, Paris, Libraires-Éditeurs Didier et C^{ie}, 1866.

GOBINEAU, Joseph Arthur (Comte de -), *Lettres persanes*, publiées par A.B. DUFF, Paris, Libraires-Éditeurs Boivin et C^{ie}, 1952.

GOBINEAU, Joseph Arthur (Comte de -), *Nouvelles asiatiques*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard, t. III, 1987.

GOBINEAU, Joseph Arthur (Comte de -), *Trois ans en Asie (de 1855 à 1858)*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1859.

GOBINEAU, Joseph Arthur (Comte de -), *Correspondance entre Alexis De Tocqueville et Arthur De Gobineau, 1843-1859*, publ. par L. Schemann, Paris, Plon, 1908.

GOBINEAU, Joseph Arthur (Comte de -), *Correspondance entre le comte de Gobineau et le comte de Prokesch-Osten (1854-1876)*, publiée par Clément Serpeille de Gobineau, Paris, Librairie Plon, 1933.

MARAGHEÏ, Zeyn ol-Abedin, *Siâhatnâméyé Ébrâhim Beyk* [Le journal de voyage d'Ebrahim Beyk), Le Caire, 3 t, t. I, 1313 hl. [1895] et t. II, Calcutta, 1323 hl. [1905].

QAZVINI (Guilani), Séyyéd Achraf ed-Din, *Nassimé Chomâl* [Zéphyr de Nord], prés. par NAFISI, Saeid, Téhéran, Sa'di, 1370 hs. [1991].

TALEBOF TABRIZI, Abdorrahim, *Masâlék ol-mohsénin* [Les principes des bienfaisants], int. de Momeni, M. B., Téhéran, Chabgir, 1355 hs. [1976].

3. Études littéraires

ABATABAÏ, Mohit, *Târikhé tahliliyé Matbouât* [l'histoire critique de la presse], Moasséséhyé éntéchârâté Bé'sat, 1375 hs. [1996].

ABEDI, Kamyar, *Sour Ésrâfil va Ali Akbar Dehkhoda (Yek barrasiyé târikhi va adabi)* [Sour Ésrâfil et Ali Akbar Dehkhoda, une étude historique et littéraire] Téhéran, Nachré Kétâbé Nâdér, 1379 hs. [2000].

ADAMIYAT, Freydoun, *Andiché hâyé Mirzâ Aqâ Khan Kermâni* [Les pensées de Mirzâ Aqâ Khan Kermâni], Téhéran, 1347 hs. [1968].

ADAMIYAT, Freydoun, *Andiché hâyé Talbof Tabrizi* [Les pensées de Talebof Tabrizi], Téhéran, Padideh, 1363 hs. [1984].

AFCHAR, Iraj, « Mohammad Ali Djamalzadeh », *Faslnâméhyé zabân va adabé fârsi*, automne 1376 hs. [1997], 3e année, n°3.

AJAND, Yaqoub, « Tajaddodé adabi » [La renaissance littéraire] http://www.encyclopaediaislamica.com/madkhal2.php?sid=3285

AJAND, Yaqoub, *Anvâé adabi dar Irâné émrouz* [Les genres littéraires dans l'Iran contemporain], Téhéran, Nachré qatré, 1383 hs. [2004].

ARYAN POUR, Yahya, *Az Nimâ tâ rouzégâré mâ* [De Nima jusqu'à notre époque] , Téhéran, Zavvâr, 1382 hs. [2003].

ARYAN POUR, Yahya, *Az Sabâ tâ Nimâ* [De Saba à Nima], Téhéran, Novid, 1367 hs. [1988].

ATACH SOWDA, Mohammad Ali, « Gérâyéch hâyé clâsik dar nasré dastâniyé moâsér » [Les tendances classiques dans la prose narrative contemporaine], in *Nachriyéhyé dânéchkadéhyé adabiyât va oloumé énsâniyé dânéchgâhé chahid Bahonaré Kérmân*, printemps 1382 [2003], n°13 (nouvelle série).

AZAD ARMAKI, Taqi, *Modernitéyé irâni, rouchanfékrân va pârâdimé fékriyé aqab mândégi dar Irân* [Modernité iranienne, l'intelligentsia et le paradigme intellectuel du sous-developpement de l'Iran], Téhéran, Éjtémâ, 1380 [2001].

BAHAR, Mohammad Taqi, *Sabk chénâsiyé nasr* [Stylistique de la prose], Téhéran, Amir Kabir, 3 t., t. III, 1370 hs. [1991].

BALAY, C., et CUYPERS, M., *Aux sources de la nouvelle persane*, Paris, éd. Recherche sur les civilisations, 1983.

BALAY, C., *La genèse du roman persan moderne*, Traduit en persan par Mahvach QAVIMI et Nasrin KHATTAT, Téhéran, Éntéchârâté Moeïn – Anjomané irânchénâsiyé farâncé dar Irân, 1377 hs. [1998].

BARAHANI, Reza, *Qésséh névissi* [Faire des récits], Téhéran, Nachré now, 1362 hs. [1983].

BOISSEL, Jean, *Gobineau, l'Orient et l'Iran*, Paris, Édition Klincksieck, 1973, t. I (1816-1860).

BOISSEL, Jean, *Gobineau. Biographie. Mythes et réalités*, Paris, Berg international, coll. Histoires des idées, 1993.

BOUBANI, Farzad, « James Morier, Haji baba va adabiyâté ésté'mâri » [Haji baba et la littérature coloniale], *Péjouhéshé zabânhâyé Khâréji*, printemps 1387, n°43.

BROWNE, E. G., *Târikhé matbou'ât va adabiyâté Irân dar dowréyé machroutiyat* [L'histoire de la presse et de la littérature de l'Iran à l'époque de la Constitution], Traduit de l'anglais par Mohammad Abbasi, Téhéran, Ma'rafat, (sans date).

CHAKIBA, Parvin, *Ch'éré fârsi az aghâz tâ émrouz* [La poésie persane dès le début jusqu'à notre époque], Téhéran, 1370 hs. [1991].

CHAMISA, Cyrus, *Seyré ghazal dar ch'ré fârsi* [Le processus du *ghazal* (poème lyrique) dans la poésie persane], Téhéran, Ferdowsi, 1370 hs. [1991].

CHAMS LANGROUDI, Mohammad, *Maktabé bâzgacht (barrasiyé ch'éré dowré hâyé Afchâriyé, Zandiyéh, Qâjâriyéh)* [Le renouveau littéraire, étude sur la poésie des époques Afchâriyé, Zandiyéh, Qâjâriyéh], Téhéran, 1372 hs. [1993].

DACHTI, Seyyed Mohammad, « Az Qaém Maqam tâ Djamalzadeh » [De Qaém Maqam à Djamalzadeh], in *Keyhâné farhangi*, octobre 1377 [1998], n°146.

DADVAR, Ilmira, « Anâsoré sâkhtâriyé dâstâné koutâh » [Les éléments structurales de la nouvelle], in revue *Péjouhéshé zabânhâyé Khâréji*, automne 1383 [2004], n°18.

DADVAR, Ilmira, « Seyré Tahvvolé sâkhtâri-yé qésséh dar safari az charq bé gharb va motaléhyé ân bé ravéché Propp » [Le processus de l'évolution structurale de la *qésséh* dans son périple de l'Orient à l'Occident selon la méthode de Propp], in revue *Péjouhéshé zabânhâyé Khâréji*, l'été 1386 [2007], n°39.

DAST-QEYB, A., *Naqd-e âsâr-e Mohammad Ali Djamalzadeh* [La critique d'œuvres de Mohammad Ali Djamalzadeh], Téhéran, Tchâpâr, 1977.

DJAMALZADEH, Seyyed Mohammad Ali, *Qésséh névisi* [Faire des récits], prés. par DEHBACHI, Ali, Téhéran, Éntéchârâté chahâbé sâqéb/Sokhan, 1378 hs. [1999].

DOROUDIAN, Valiollah, *Bargozidéh va charhé âsâré Dehkhoda* [Le choix et le commentaire d'œuvres de Dehkhoda], Téhéran, Farzân, 1374 hs. [1995].

DREYFUS, Robert, *La vie et les prophéties du Comte de Gobineau*, Paris, Calmann-Lévy, 1905.

EMAMI, Nasrollah et DELAVIZ, Masoud, « Machrouté sâzâné adabi » [Les constitutionnalistes lettrés], *Majaléyé târikhé adabiyâté fârsi*, hiver 1387 hs. [2008], n° 59/3.

ESTELAMI, Mohammad, *Barrasiyé adabiyâté Irân* [Étude sur la littérature persane], Téhéran, Amir Kabir, 2536 (1356) hs. [1977].

HAKEMI, Esmaïl, *Adabiyâté mo'âséré Irân* [Littérature contemporaine persane], Téhéran, Asâtir, 1382 hs. [2003].

HYTIER, Jean, « Gobineau peintre de l'Orient », in *Revue des Vivants*, mai 1933, t. 1.

KAMCHAD, Hasan, *Pâyé gozârâné nasré jadidé fârsi* [Les pionniers de la prose moderne persane], Téhéran, Nachré Néy, 1384 hs. [2005].

KAMVAR BAKHCHAYECH, Javad, « Seyré maqâméh névisi dar adabiyaté arabi va farsi » [Le processus d'écrire la *maqâméh* dans la littérature persane et arabe], in journal « *Résâlat* », le 05, 4, 1387 hs. [2008], n°6461, p. 19. Consultable sur le site : http://www.magiran.com/npview.asp?ID=1646229

KHODA BANDEH, Nasrin, « Moqayéséyé Golestân bâ Maqâmât » [Étude comparative de *Golestân* et *Maqâmât*], in revue *Rochd*, automne 1389 hs. [2010].

KHOJASTEH, Faramarz, « Peydâyésh va takviné româné fârsi » [La genèse du roman persan] , *Majaléyé târikhé adabiyâté fârsi*, l'hiver 1387, n°59/3.

LESCOT, Roger, « Le roman et la nouvelle dans la littérature iranienne contemporaine », *Bulletin d'Etudes orientales de l'Institut Français de Damas*, 9, 1942-3.

LETAFATI, Roya, *L'Iran moderne dans la nouvelle, Arthur de Gobineau, S. M. A. Djamalzadeh et Sadegh Hedayat*, Thèse de l'université de Strasbourg, 1993.

MIR ANSARI, Ali, « La Grande Guerre dans la poésie épique persane », in *La Perse et la Grande Guerre*, études réunies et présentés par Olivier BAST, Téhéran, Institut français de recherche en Iran ; Bibliothèque iranienne, 52, 2002.

MIR SADEQI, Jamal, « Dâstâné koutâh » [La nouvelle], in *Adabiyâté dâstâni dar Irân zamïn*, [série d'articles] prés. par YAR CHATER, Ehsan, traduit par MATÏN, Ebrahim, Téhéran, Amir Kabir, 1382 hs. [2003].

MIR SADEQI, Jamal, « Negâhi kutâh be dâstân nevisiyé mo'séré Irân » [Un coup d'œil sur la nouvelle contemporaine persane], Revue de *Sokhan*, septembre 1357 hs. [1978], 26e année, n°9.

MOHSENIAN RAD, Mahdi, *Enghélab, matbou'ât va arzéchhâ* [La Révolution, la presse et les valeurs], Téhéran, Sazémâné madâréké farhangi-yé énqélâbé éslâmi, 1375 hs. [1996].

MORIER (James Justinian), *The adventures of Hajji Baba of Ispahan* [1824], edited by C. J. Wills, Thornhill (UK), Tynron Press, 1989, 2 vol.

MOUSSA, Sarga, « L'amour et la race dans la *Danseuse de Shamakha* », in *Romantisme*, 4e trimestre 2005, n°130.

NAJAF ZADEH, Mohammad Baqer et FARAJIAN, Morteza, *Tanz sorâyâné Irân az Machroutéh tâ énqélâb* [Les ironistes de l'Iran de la Constitution à la Révolution], Châp va nachré Bonyâd, 1370 hs. [1991].

NATEGH, Naseh, *Iran az négahé Gobineau* [L'Iran d'après Gobineau], Téhéran, Bonyâdé mowqoufâté Mahamoud Afchar, 1364 hs. [1985].

NAVVABI, Davoud, *Târikhchéyé tarjoméhyé farâncé bé fârsi dar Irân az âghâz tâknoun* [L'histoire de la traduction du français au persan en Iran depuis le début à présent], kaviân, 1363 hs. [1984].

NIKITINE, B., « Les thèmes sociaux dans la littérature persane moderne », in *Oriente moderno*, t. 34, n°5, 1954.

NIKITINE, B., « Seyyed Mohammad Ali Djamalzadeh, pionnier de la prose moderne persane », *Revue des études islamiques*, t. 1, 1959.

ROHANI, Vahid, *Intellectuels persans et Occident, De Mirzâ Âqâ Xân-e Kermâni (1855-1896) à Jalâl Âl-e Ahmad (1923-1969)*, Thèse de l'université de Paris 7, 1999.

SEPANLOU, Mohammad Ali, *Névisandégâné pichrowé Irân, morouri bar qésséh va qésséh névisi* [Les écrivains pionniers de l'Iran, un coup d'œil sur la *qésséh* et Faire des récits], Téhéran, moassésséhyé éntéchârâté négâh, 1387 hs. [2008].

SEPANLOU, Mohammad Ali, *Sargozachté nasré moâsér dar dowrâné Machroutiyat* [L'histoire de la prose contemporaine à l'époque de la Constitution], file:///C:/Documents%20and%20Settings/Admin/Bureau/Djamalzadeh,%20maqalat/Nasr%20moaser.htm

SEYF, Abodorreza, *et alii*, « Rouchanfékrân va adabiyaté dowréyé Machrouté » [l'intelligentsia et la littérature à l'époque de la Constitution], *Majaléyé dânéchkadéyé adabiyât va oloumé énsâni*, printemps 1384 hs. [2005], n°34.

SOLEYMANI, Belqeys, *Hamnavâ bâ morghé sahar, zendegi va ché'ré Ali Akbar Dehkhoda* [En harmonie avec rossignol, la vie et la poésie de Ali Akbar Dehkhoda], Téhéran, Nachré Sâlés, 1374 hs. [1995].

TABATABAÏ, Mohit, *Târikhé tahliliyé matbouâté Irân* [L'histoire critique de la presse de l'Iran], Téhéran, Moassésséyé éntéchârâté bé'sat, 1375 hs. [1996].

YAVARI, Houra, « Dâstâné boland (român) » [Roman], in *Adabiyâté dâstâni dar Irân zamïn*, prés. par YAR CHATER, Ehsan, traduit par MATÏN, Ebrahim, Téhéran, Amir Kabir, 1382 hs. [2003].

YGHMAYI, Eghbal, *Madraséyé Dâr ol-fonoun* [L'école de *Dâr ol-fonoun*], Téhéran, Sarvâ, 1376 hs. [1997].

YOUSEFI BEHZADI, Majid, *Mohammad Ali Djamalzadeh et la littérature européenne*, Thèse de l'université de Toulouse II – Le Mirail, 2003.

ZAKER HOSEYN, Abdorrahim, *Matbou'âté siâsyé Irân dar 'asré Machroutiyat* [Le presse politique à l'époque de la Constitution], Téhéran, Mo'ssséyé éntéchârât va čâpé dânéchgâhé Téhrân, 1370 hs. [1991].

ZARQANI, Seyyed Mahdi, *Čéchm andâzé ché'ré moâséré Irân* [La perspective de la poésie contemporaine de l'Iran], Téhéran, Nachré sâlés, 1383 hs. [2004].

1. Les dynasties de la Perse (l'Iran) depuis l'époque des Safavides :

A) La dynastie Safavièh (907- 1135hl./1501-1736) :

Chah Esmaïl I[er] (907-930 hl./1501-1524).

Chah Tahmasb I[er] (930-984 hl./1524-1576).

Chah Esmaïl II (984-985/1576-1578).

Soltan Mohammad Khodabandeh (985-996 hl./1578-1588).

Chah Abbas le Grand (996-1038 hl./1588-1629).

Chah Safi (1038-1052 hl./1629-1642).

Chah Abbas II (1052- 1077hl./1642-1666).

Chah Soleyman (1077-1105 hl./1666-1694).

Chah Soltan Hoseyn (1105-1135 hl./1694-1722) [789].

De 1722 à 1729 : règne d'Achraf afghan ; puis, de 1729 à 1736 : règne des rois Chah Tahmasb II et Chah Abbas III.

B) La dynastie Afchâriyéh (1149-1163 hl./1736-1749) :

Nader Chah Afchar (1148-1160/1736-1747).

De 1747 à 1749 : Ali Qoli Khan Adel Chah et Chahrokh Mirza acédèrent au trône où le pays était divisé en provinces relativement autonomes. Chahrokh régna jusqu'en 1795 à Khorasan, une province à l'est du pays.

[789] La prise d'Ésfahân, la capitale des Safavides, par les Afghans a lieu en 1722.

C) La dynastie Zandiyéh (1163-1209 hl./1749-1795) :

Karim Khan Zand (1163-1193 hl./1749-1779).

Abolfath Khan (1193 hl./1779).
Mohammad Ali Khan (1193-1203/1779-1789).
Lotf Ali Khan (1203-1209 hl./1789-1795).

D) La dynastie Qâjâr (1210-1343 hl./1795-1925) :

Aqa Mohammad Khan Qâjâr (1210-1211 hl./1795-1796).

Fath Ali Chah (1212-1250 hl./1797-1834).
Abbas Mirza (1203-1249/1788-1833) est le fils de Fath Ali Chah, qui est mort avant d'accéder au trône.
Mohammad Chah (1250-1264 hl./1834-1848).
Nasereddin Chah (1264-1313/1848-1896).
Mozaffareddin Chah (1313-1324 hl./1896-1906).
Mohammad Ali Chah (1324-1327 hl./1906-1909).
Ahmad Chah (1327-1343 hl./1909-1925).

E) La dynastie Pahlavi (1304-1357 hl./1925- 1979) :

Reza Chah Pahlavi (1304-1320 hs./1925-1941).

Mohammad Reza Chah Pahlavi (1320-1357 hs./1941-1979).

Tables des matières

Introduction	3
PREMIERE PARTIE : LA DIFFUSION DE LA LANGUE ET DE LA LITTERATURE FRANÇAISES DANS L'IRAN CONTEMPORAIN :	11
Chapitre I : Les relations politiques de la Perse avec la France	12
1. Les origines des relations	12
2. Fath Ali Chah Qâjâr et Napoléon Bonaparte	15
Conclusion	21
Chapitre II : Les activités culturelles des français en Iran	22
1. Les relations culturelles des deux pays et le commencement des activités culturelles des Français	22
2. Les écoles	26
A) Les missionnaires religieux (les Lazaristes)	31
B) L'Alliance Israélite	37
C) L'Alliance française	41
3. L'opposition russe et anglaise aux écoles françaises	45
4. L'opposition du clergé persan aux écoles étrangères	48
Conclusion	50
Chapitre III : Le rôle des Persans dans les progrès de la langue et de la littérature françaises dans l'Iran contemporain	53
1. L'envoi d'étudiants persans en France	53
2. La fondation de *Dâr ol-Fonoun* (École polytechnique) et des enseignants européens	57
3. La mise en place de l'imprimerie	62
4. Les traductions	63
Conclusion	69
DEUXIEME PARTIE : LA LITTÉRATURE SOCIO-POLITIQUE DE L'IRAN CONTEMPORAIN	71
Chapitre IV : L'Iran à l'époque de la Révolution constitutionnelle (1905-	

1912)	72
1. Le clivage politique entre les Partis	79
2. Le coup d'État de décembre 1907	84
3. Le coup d'État de juin 1908	87
4. La révolte de Tabriz	92
5. La prise de Téhéran	93
6. La guerre du parc	97
7. L'engagement de Shuster et l'imposition de deux ultimatums	98
Conclusion	101
Chapitre V : La littérature de la Révolution	104
1. Renouveau littéraire	105
2. Les journaux	108
3. Les journalistes	116
I. Mirza Ali Akbar Dehkhoda	116
Čarand-o parand : la voix de la Révolution :	121
A) Trahison de la patrie	123
B) Hypocrisie du clergé	126
C) L'incapacité des rois Qâjârs	127
D) La collusion entre les classes dirigeantes	131
E) L'image de femme dans Čarand-o parand	135
E) Purification de langue persane des mots arabes	149
F) L'intervention des pays colonisateurs	152
II. Seyyed Achraf ed-Din Qazvini (Guilani)	157
A) Le différend entre les Partis politiques	159
B) L'échec de la Révolution constitutionnelle	165
C) Le républicanisme, une imitation de l'exemple français	167
D) La langue française en Iran	173
4. Les prosateurs contemporains :	177
I. Abdorrahim Najjar Tabrizi	177
A) L'oppression des gouverneurs	179
B) Les intellectuels	180
C) La Perse antique	183

D) Européanisation du pays	184
E) Les superstitions	185
F) La polygamie	187
G) L'image de de la France	188
H) La religion	189
I) L'ingérence des Russes et des Anglais	192
II. Zeyn ol-Abedin Maragheï	195
A) L'incapacité de l'État qâjâr	199
B) La religion	202
C) Le patriotisme	205
– La noblesse de la race iranienne	207
D) Les voyages inutiles des rois Qâjârs en Europe	208
Conclusion	211
TROISIÈME PARTIE : SEYYED MOHAMMAD ALI DJAMALZADEH ET COMTE DE GOBINEAU	213
Chapitre VI : Djamalzadeh le précurseur de la nouvelle persane	214
1. Les romans	216
2. L'orientalisme, James Morier et les auteurs contemporains persans	218
3. Seyyed Mohammad Ali Djamalzadeh	222
A) *Yéki boud-o yéki naboud*	226
B) La préface de *Yéki boud-o yéki naboud*	228
Conclusion	233
Chapitre VII : Joseph Arthur Comte de Gobineau (1816-1882)	235
1. La pensée de Gobineau	237
2. *Fârsi chékar ast* (Il est doux le persan)	242
- *Résumé*	243
- *Tableau des événements*	245
- *Analyse*	246
3. La présence de Gobineau dans la nouvelle	248
A) *Histoire de Gambèr-Aly*	248
B) *La Danseuse de Shamakha*	255
4. L'écroulement des croyances indigènes	258

5. L'influence de la langue et de la culturelle françaises en Iran et au Caucase	264
6. *Doustiyé khâlé khérséh* (L'amitié de Tante Ourse)	270
- Résumé	271
- *Les événements*	273
7. La domination des russes dans *L'amitié de Tante Ourse* et *La Danseuse de Shamakha*	274
8. Les formes narratives de la littérature classique de l'Iran	285
9. *Dardé délé Mollah Qorban Ali* (les peines de cœur de Molla...)	288
- Résumé	288
10. Une parodie de la littérature persane classique	290
11. *Yéki boud-o yéki naboud*, le changement de la structure de la *qésséh* persane	293
12. *Yéki boud-o yéki naboud*, une imitation de la *maqâméh* ou de la nouvelle picaresque ?	297
Conclusion	301
Conclusion générale	304
Bibliographie	311
appendice	319